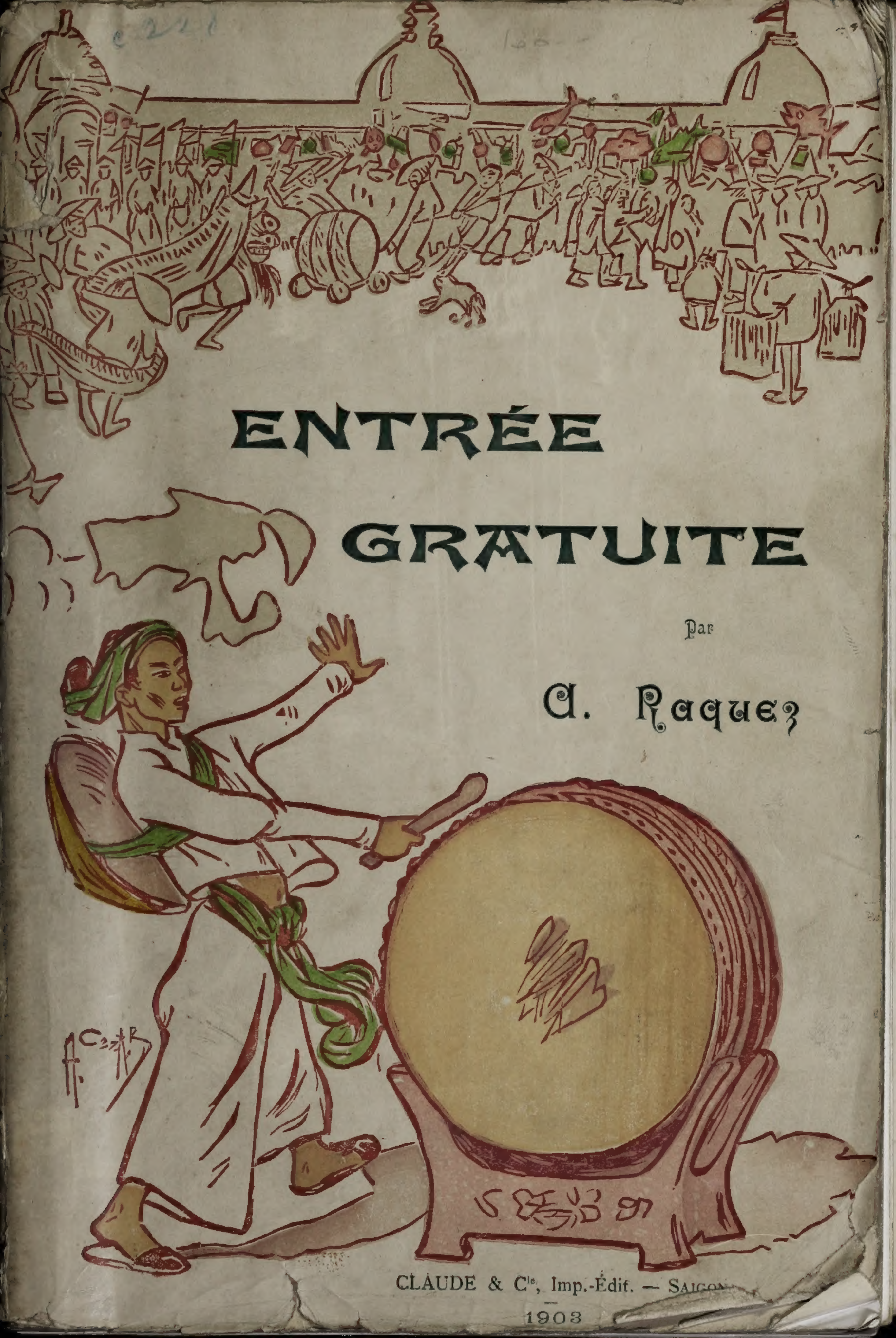
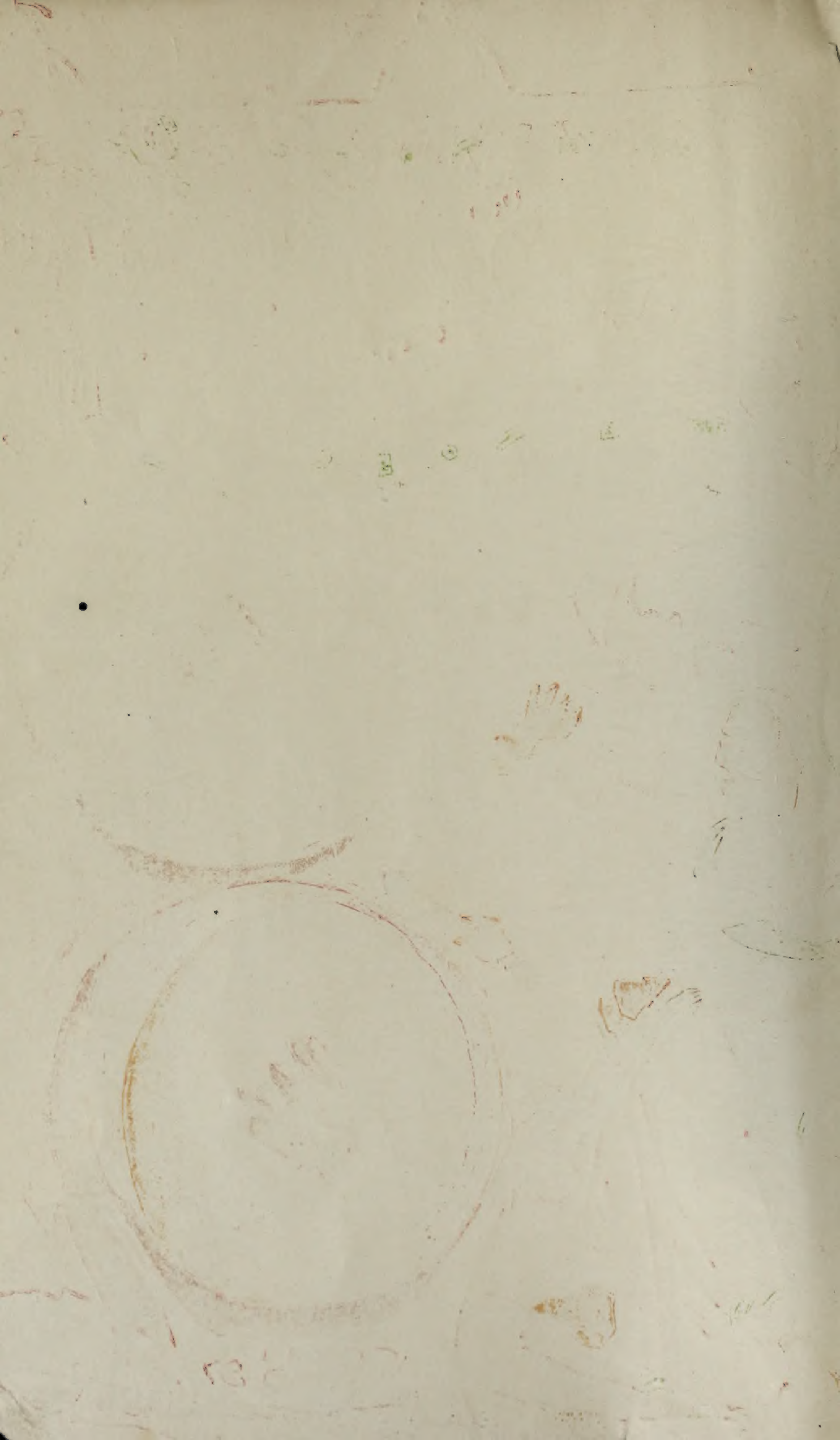

ENTRÉE
GRATUITE
Par
A. Raquez
CLAUDE & Cie, Imp.-Édit. — SAIGON
1903





ENTRÉE GRATUITE

DU MÊME AUTEUR

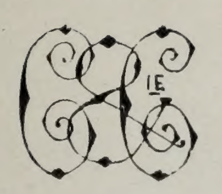
Au Pays des Pagodes — NOTES DE VOYAGE : HONGKONG, MACAO, SHANGHAI, LE HOUPÉ, LE HOUNAN, LE KOUEI-TCHEOU avec préface par le Général TCHENG-KI-TONG. — Ouvrage illustré de 56 gravures et photogravures. Grand in 8°. — Quatrième édition. Shanghaï. Imprimerie de la Presse Orientale. — PRIX : **10 frs** *ou* **4 $.**

Pages Laotiennes. — LE HAUT-LAOS, LE MOYEN-LAOS, LE BAS-LAOS, avec préface PAR S. M. SOMDET PRA-CHAO-ZAKARINE, ROI DU LUANG-PRABANG. — Ouvrage illustré de 312 photogravures et accompagné d'une carte avec itinéraire. Grand in-8° jésus. — F. H. SCHNEIDER, Editeur, Hanoi et Paris. — PRIX : **15 frs.**

En vente chez les principaux libraires de France et des Colonies.

A. RAQUEZ

ENTRÉE GRATUITE



SAIGON
CLAUDE & Cie, Imprimeurs-Éditeurs

1903

A mes confrères de la Presse

indo-chinoise, coloniale, métropolitaine et étrangère

que l'Exposition de Hanoi réunit.

Mme ALCAN, *France d'Asie ;*
MM. BABUT, *Tribune Indo-Chinoise ;*
CONTENSOUZAC, *Écho du Cambodge ;*
FERRIÈRE, *Courrier Saigonnais ;*
GALLOIS, *Courrier d'Haiphong ;*
GIRET, *Indo-Chine Républicaine ;*
HÉLOURY, *Opinion;*
JOLLIVET, *Petit Tonkinois ;*

MM. KOCH, *Indo-Chinois ;*
DE LAMOTTE, *Avenir du Tonkin :*
LEYRISSE, *Écho du Tonkin ;*
PETITET, *Journal en caractères ;*
De PERETTI, *Tribune Indo-Chinoise ;*
PIGLOWSKI, *Indépendance Tonkinoise ;*
F.-H. SCHNEIDER, *Avenir du Tonkin et Revue Indo-Chinoise.*

MM. DOUANE, *Politique Coloniale ;*
FRAPPIER DE MONTBENOIT, *Journal d Agriculture Tropicale ;*
LEMIÈRE, *Écho de Chine ;*
QUÉNU, *Quinzaine Coloniale ;*

MM. ROUËT, *Questions diplomatiques et coloniales ;*
SAMSON, *Dépêche Coloniale ;*
SERRET, *Courrier du Mexique.*

Mmes P. BERTHELOT, *Petite Gironde ;*
H. BERTHELOT, *Figaro ;*
MAX, *Fronde ;*
VIVIEN, *Voltaire ;*

MM. AJALBERT, *Journal;*
BALLU, *Matin, Français ;*
Cte DE BERNIS, *Gazette de France ;*
P. BERTHELOT, *Gironde ;*

MM. De Boisadam et Chesnay, *Vie Illustrée ;*

Vte R. de Caix, *Journal des Débats ;*

Crépet, *Petit Bleu ;*

Degay, *Petite République et Lanterne ;*

Duboscq, *Actualité ;*

Durand, *Agence Havas ;*

Fort, *Paris International Courrier ;*

Frachon-Pila, *Lyon Républicain ;*

Gaillard Labbé, *Revue Libre ;*

Gandolphe, *Gaulois et Liberté ;*

Halais, *Indépendance Belge ;*

Jung, *Eclair ;*

Lefeuve, *Rappel ;*

Le Lan, *Patrie ;*

MM. Marchedier d'Estray, *Revue Libre ;*

Paix Séaille, *Européen et Revue Scientifique ;*

Pierre Mille, *Temps ;*

Pierron, *Phare de la Loire ;*

Mouterde, *Réveil Républicain de Lyon ;*

Bon de Noirfontaine, *Illustré Soleil du Dimanche ;*

Retailleau, *Vélo ;*

J.-J. Rousseau, *Figaro Illustré ;*

Rousson, *Monde Illustré ;*

Sauvaire, *Petit Var ;*

Sailland, *Sport Universel Illustré, Presse ;*

Toulet, *Vie Parisienne ;*

Vivien, *Commissaire délégué de la Presse Française.*

MM. Chan, *China ;*

Cunningham, *Hongkong Daily Press ;*

Houang-Chung-Huei, *Ching Houa Pao ;*

Hourant, *Straits Times ;*

MM. Jourdan, *Siam Free Press ;*

Mac Millam, *Times of India ;*

Van der Heide *Soerabainsch Handels Blad.*

Sympathique hommage.

Hanoï, Novembre 1903.



M DOUMERGUE

Ministre des Colonies.



M. TROUILLOT

Ministre du Commerce



M. Paul DOUMER

Ancien Gouverneur Général de l'Indo-Chine

Créateur de l'Exposition de Hanoï.



M. François DELONCLE

Député de la Cochinchine.

PRÉFACE

Une Exposition est une encyclopédie sur le terrain. L'idée même de ces Expositions vient en droite ligne de nos ancêtres du XVIIIe siècle et du bel effort des Encyclopédistes. Les premiers, ils firent, ou tentèrent de faire — la tâche était formidable — l'inventaire du patrimoine religieux, politique, intellectuel, moral, matériel de l'Humanité. Pendant tout le siècle suivant, on s'efforça, comme eux, de trouver une méthode pour le classement de nos connaissances. Quand on crut l'avoir trouvée, on voulut rendre cette belle découverte sensible aux yeux, l'illustrer, pour employer le mot propre, étaler les objets mêmes, ou, quand il s'agissait de choses immatérielles, les signes de ces objets, dans des édifices qui étaient eux-mêmes des symboles de cet ordre établi par la raison.

L'Exposition de 1867 à Paris fut celle qui réalisa le plus exactement cet idéal.

Je vous demande pardon, mon cher Raquez, d'avoir débuté par exposer cette théorie qui m'est personnelle. Au moins, elle est méditée et vous en aurez la primeur. Il m'était d'ailleurs nécessaire de la formuler pour que je puisse dire ensuite pourquoi l'ouvrage descriptif que vous publiez maintenant me paraît indispensable, presque aussitôt que la clôture a été prononcée. En effet, les collections exposées dans ces « foires mondiales » sont pour la plupart dispersées. Du classement qu'on en avait fait — et c'est justement par ce classement plus ou moins scientifique et clair que vaut une Exposition, — il ne reste plus aucune trace. Graphiques, signes, symboles sont détruits, ou vont moisir dans je ne sais quels greniers. Il reste les catalogues, il est vrai ; mais ils sont obscurs, presque toujours incomplets, toujours dénués de vie. On a fait un travail gigantesque, et de ce travail il ne reste rien, sauf parfois un bâtiment vide, au milieu d'une plaine de boue.

Voilà pourquoi je considère votre livre, si complet, si consciencieusement écrit « devant les choses », comme infiniment précieux. Si vous n'étiez pas trop modeste, vous pourriez qualifier votre monument d'ære perennius. *En tous cas, il est un fait évident : quand plus tard un écrivain voudra étudier « les Expositions », — et il est certain qu'on les étudiera, — ne sont-elles pas une des manifestations d'effort collectif les plus originales de notre époque — et qu'il cherchera à réunir des documents, ne lui dira-t-on pas : « Pour l'Exposition de Hanoï, il y a le livre de Raquez. »*

Et pour combien d'autres existera-t-il un tel livre ? Où trouvera-t-on cette même trace non périe d'une entreprise détruite, cette peinture désintéressée et tout objective ?

Vous étiez destiné à cette tâche, ayant le goût encyclopédique. Votre expérience d'explorateur vous a donné des principes d'observation assez rares, et vous décrivez avec précision. On saura par vous ce que les Annamites avaient montré à Hanoi en 1902, comment ils s'exerçaient, de façon peu heureuse, à reproduire les meubles d'Occident, et brodaient sur la soie jusqu'à des locomotives ; comment, d'autre part, leur art traditionnel leur faisait encore produire des chefs-d'œuvre, comment enfin les Européens comprenaient si peu cet art traditionnel qu'ils préféraient au Combat de coqs *de Pham-van-Am, l'incomparable artiste, un plagiat de la manière japonaise.*

On connaîtra aussi par vous l'état social, agricole, industriel, de la Birmanie, des îles Philippines, surtout de toutes ces régions d'Extrême-Orient qui commencent à peine à entrer dans le courant universel. Et comme l'explorateur ne perd jamais ses droits, vous aurez noté, chemin faisant, bien des particularités ethniques qui n'eussent pas frappé un autre. C'est ainsi que vous avez remarqué que les Négritos des Philippines ont des flèches dont le bois se sépare du fer, aussitôt l'animal atteint, de façon à ce que la hampe, qui demeure attachée seulement par un lien lâche, s'accroche dans les broussailles et retarde la course de la bête blessée. Or, les mêmes flèches existent chez les Akkas du Congo, qui ont la même petite taille, le même type et le même genre de vie que ces Négritos. C'est vous qui aurez permis cette comparaison.

Je ne voudrais pas terminer sans dire quelques mots de l'Exposition d'Hanoï elle-même. Et je n'en dirai pas que du bien. Il n'y a jamais rien de parfaitement bien sous le ciel ! C'est ainsi qu'on a construit un Palais Central qui a vraiment de la dignité, de l'élégance, et qui, immense qualité pour un édifice, porte bien sa date ; ce qui est une façon de dire qu'il a du style. Mais, dans un pays où l'eau abonde, affleure aussitôt qu'on creuse un trou, où l'indigène excelle à dessiner des bassins aux formes harmonieuses, au lieu de mettre ce palais en perspective par la magie facile de ces eaux, on a chassé celles qui existaient, comblé des étangs au lieu de les utiliser ! C'est là une faute, par bonheur facilement réparable. On a bien fait, d'autre part, de construire un monument qui fût de style français, et non pas une pagode quelconque. J'ai entendu soutenir le contraire : mais j'estime que nous sommes venus en Indo-Chine pour y mettre notre marque, et non pas pour copier tout simplement Gia-Long ou Tu-Duc. D'autant plus que nous les copierions mal.

J'ai dit aussi tout à l'heure qu'une Exposition devait être une encyclopédie sur le terrain. Voilà pourquoi l'Exposition de l'Agriculture et du Commerce était admirablement réussie. Rien n'y manquait : ni les collections, ni le texte explicatif, je veux dire les graphiques, ni le pittoresque extérieur. Voilà aussi pourquoi le côté « Beaux-Arts » m'a paru insuffisant. Ce ne fut qu'un étalage de marchands de peinture, et ç'aurait dû être bien plus. On eût dû donner aux indigènes, fût-ce par des copies, fût-ce par des moulages, un résumé de notre évolution architecturale et artistique. On leur eût ainsi appris quelque chose, et c'est là l'objet primordial d'une Exposition, l'avantage commercial ne vient qu'après, comme résultante. Les Annamites eussent peut-être alors compris ce que signifiaient nos images peintes, et par quelle longue éducation — tout ce qui est antique est pour eux sacré — nous étions arrivés à considérer le Nu, qui les fait rire, comme une belle chose.

Voilà, cher ami, les quelques réflexions que me suggèrent votre livre et l'Exposition de Hanoï. Celle-ci me rappelle aussi que c'est à elle que je dois le grand, le sincère, le durable plaisir de vous connaître.

PIERRE MILLE.

INTRODUCTION

DES HOMMES ET DES BÊTES

A PROPOS DE L'EXPOSITION DE HANOI

J'étais un jour l'hôte d'un Préfet de la République qui réunissait à sa table quelques-uns de ses Conseillers généraux les plus notoires. Vous savez, sans doute, ce que sont ces agapes administratives au cours desquelles, comme ne manquent jamais de l'assurer l'*Eclaireur* de l'endroit ou l'*Abeille* du crû, la plus franche gaieté ne cesse de régner. Chacun était digne et grave, mais plusieurs déjà bourraient leurs poches. On était au dessert. Un brave campagnard qui s'était particulièrement distingué au sac des macarons, des amandes et des raisins secs, mettait à mal précisément les conchitas et les londrès. A la fin, on l'arrêta : « Assez, Tantolin ! Tu en as assez ! ». Et notre homme de répondre : « Laissez donc, ça ne gêne personne, c'est la Princesse qui casque ! ».

Jamais plus grave erreur ne germa dans une âme représentative. Les préfets de la République, qui sont assez chichement traités par le Budget, ne donnent pas à manger et à boire à leurs administrés aux frais du Trésor public. Leur âge d'or est loin. Et l'on se croit reporté vraiment à l'époque romaine, en songeant que le proconsul Janvier de la Motte pouvait, pour un oui ou pour un non, servir à des invités de marque ses si fameuses langoustes. Hélas, nos préfets d'aujourd'hui en sont réduits à se contenter de modestes crevettes ! Et encore sont-elles si petites que le populaire n'a pas tardé à les baptiser : des mômes.

Eh bien, mon cher Raquez, malgré moi, en lisant le titre de votre beau livre : « ENTRÉE GRATUITE », j'ai pensé à mon conseiller général si fort appréciateur des bienfaits de la Princesse.

« ENTRÉE GRATUITE » ! Vous avez l'ironie douce ! Nous savons

précisément maintenant ce qu'a coûté à l'Indo-Chine l'entrée gratuite à l'Exposition de Hanoi. Aimez-vous les chiffres ? On en a mis partout. Ils sont très beaux, très éloquents, très ronds. Et ils nous apprennent que les dépenses de l'Exposition de Hanoi, au 30 juin 1903, ont été arrêtées à la somme de deux millions quatre cent trente-trois mille cinq cent cinquante-six piastres dix-neuf cents (2.433.556 $ 19), soit en francs, pour ceux qui ne savent pas lire la piastre, cinq millions sept cent dix-huit mille huit cent cinquante-sept francs cinq centimes (5.718.857 f. 05) au taux officiel du jour (2 f. 35).

« Entrée Gratuite » !

Vous ne me croyez pas assez simple, j'imagine, pour récriminer contre la Douloureuse. La vie, de nos jours, — et plus spécialement la vie large des colonies — est hors de prix. Et puis, tout se paye, la Gloire, comme le reste. La Gloire surtout. Et l'Exposition de Hanoi, dans l'esprit de ses organisateurs, devait être grande dispensatrice de Renommée. Elle n'a pas, que je sache, failli à sa tâche. Nous avons vu, à son appel, accourir les peuples les plus étranges et se mêler les personnalités les plus diverses. Chacun, tout à coup, fut pris d'une sorte de délire. La mode guettait l'Indo-Chine. Alors, il fut de bon ton de s'y rendre. Et tel qui jusqu'ici avait hésité à franchir les limites de l'octroi d'Asnières se découvrait un beau matin l'âme d'un Christophe Colomb, pour manger, à Colombo, le kari de l'hôtel de l'Europe et découvrir, à Saigon, les « zizis » du Café de la Musique. Oui, ce fut un bel exode ! On sentait que des temps nouveaux étaient venus. La France, enfin, se décidait à sortir de Paris. Il faudrait remonter jusqu'à Saint-Louis et à la septième Croisade pour comprendre la sorte de fièvre qui s'empara de chacun. Dieu le veut ! Dieu le veut ! Spectacle sublime dont ne devait pas de sitôt perdre le souvenir la gare de Lyon ! Combien de ces pèlerins de la plume et du pinceau — réponds-moi, sire de Joinville ! — de ces chemineaux de la pensée, de ces vagabonds de la vie, de ces fantaisistes du boulevard et d'ailleurs devaient revenir sacrés Chevaliers et possesseurs d'un morceau de la vraie Croix ? That was the question.

C'est pour tout ce monde-là que fut décidée en haut lieu l'Entrée Gratuite. Idée ingénieuse entre toutes et dont on ne saurait trop souligner l'à-propos. Il semblait grand temps, enfin, de montrer, sous un jour riant, engageant, coquet, pimpant, ce vieux Tonkin dont la réputation laissait encore beaucoup à désirer. Le Tonkin avait coûté beaucoup d'argent à la France. Beaucoup de larmes aussi. Il fallait montrer d'une façon éclatante que nos sacrifices n'avaient pas été stériles et que de nos douleurs étaient nées des joies. Il fallait donner un encouragement aux partisans de cette politique coloniale que tant de gens ignorent encore. Il fallait surtout montrer la route aux hésitants, leur indiquer les étapes parcourues, et les mettre en face d'une œuvre solide, sérieuse, grandement conçue et fortement établie. C'est ce qui fut fait. C'est ce dont nous nous félicitons tout d'abord. Et c'est ce qui explique que nous passons avec tant de complaisance sur les facéties des joyeux comparses qui ne pouvaient manquer de se glisser au milieu des personnalités autorisées, appelées à Hanoi par cette grande manifestation du Travail et de la Paix.

Il me semble que vous avez un peu trop négligé ces frelons pour porter toute votre attention sur les abeilles. Votre livre est excellent, mais, à vous parler franchement, je le trouve parfois bien grave. Vous faites dérouler devant nos yeux éblouis un brillant spectacle. Vous nous montrez avec infiniment d'art de beaux décors et de grands hommes. C'est parfait. Mais que faites-vous des scènes à côté qui marquèrent d'un cachet si original cette Exposition que je n'ai pas vue? Et quelle part faites-vous dans votre distribution d'éloges éloquents et de critiques discrètes aux figurants et aux figurantes, aux chœurs, à ceux qu'au Théâtre, comme dans l'Administration — qui est bien, elle aussi, une scène aux cent actes divers — on est convenu d'appeler le petit personnel? Je vous vois bien entrant sérieux et digne au Grand Palais. Comme j'aimerais mieux vous suivre, insouciant et léger, au Grand Seize du Coq d'Or!

Un membre du Congrès des Orientalistes m'a affirmé avoir pris grand plaisir à la fréquentation de cet établissement. Je n'ai pas besoin, j'imagine, d'apprendre aux lecteurs que les Orientalistes,

comme par hasard, tinrent l'année dernière des assises mémorables sur les bords du Fleuve Rouge. Ces aimables vieillards sont de toutes les fêtes. Ils résolvent à coups de fourchettes les plus grands problèmes de l'évolution de l'humanité et mettent la science à toutes les sauces des banquets. En gens pratiques, ces savants ne s'embarrassent pas de préoccupations inutiles, et s'il leur arrive parfois de se noyer, ce n'est jamais dans les détails, mais bien dans l'ambroisie des festins. Ils firent grande figure à Hanoi. L'un découvrit le petit Lac et l'autre le grand Bouddha. Certains poussèrent jusqu'à la Digue Pareau. Mais là s'arrêtèrent leurs efforts.

Je sais que ces savants qui sont avant tout gens d'esprit ne se tromperont pas sur mon irrévérence. Elle n'est que de surface. Et puis, ne peut-on dire un peu des Orientalistes ce que Renan, si à la mode cette année, disait de l'Académie : « Oh ! l'Académie, Monsieur, a des indulgences infinies pour le mal que l'on dit d'elle. Les grosses injures ne l'atteignent pas ; les doux reproches des hommes sincères, elle les prend pour des marques d'amour, et elle en tient bonne note pour ses faveurs futures. »

A côté de ces doctes personnages, évoluait tout un essaim de gracieuses visiteuses qu'un chroniqueur galant ne saurait passer sous silence. « *Toutes ces dames à l'Exposition !* » devint le refrain d'une chanson très à la mode. Un beau matin, ces jolies hirondelles reprirent chacune le chemin du clocher natal. Au moment où nous mettons sous presse, plusieurs d'entre elles occupent leurs loisirs à écrire l'histoire de leurs Mille et une Nuits.

. . . .

Scheherazade, en cet endroit, voyant paraître le jour, garda le silence, et le lendemain elle reprit ainsi son discours :

. . . .

Du côté des hommes, même insouciance et même gaieté. Car, ne vous y trompez pas, ces visiteurs de l'Exposition de Hanoi étaient vraiment des êtres privilégiés. Ils possédaient le bonheur. Ils avaient bon cœur et solide estomac. Ils riaient. On raconte que Mazarin, toutes les fois qu'il était sollicité en faveur d'un courtisan

en mal de place avait coutume de demander : « Est-il heureux ? » Le superstitieux ministre estimait à juste titre qu'il faut, pour gérer les affaires de l'Etat, un front dégagé d'inquiétudes, et que l'air rogue, les lèvres pincées, ce que le vulgaire dénomme si bien : « l'air de porter le diable en terre », sont de mauvais moyens de séduction à la Cour comme à la Ville. Mazarin, à ce compte-là, aurait pu former un Cabinet en dînant à l'hôtel Métropole. Parmi tous ces bons vivants servis jusqu'au bout par la Veine, il n'aurait eu que l'embarras du choix.

Et la Veine ne les abandonna pas une minute. Aucun incident malencontreux ne vint troubler le cours de leurs intéressantes pérégrinations. Sous ce climat qui foudroie les plus robustes, dans ce pays où nous voyons fauchées avant l'heure tant d'existences exquises et tant de vies pleines de promesses, bravant impunément le soleil et la pluie, se jouant de la peste comme du choléra, se moquant de la fièvre et du reste, nous avons pu voir ces fortunés visiteurs circuler du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, sans qu'un seul d'entre eux eût seulement à souffrir d'une migraine ou d'un mal de dents. Je me trompe pourtant. Un soir, à Vinh, quelqu'un vint troubler la fête. Au moment de s'embarquer, un visiteur de l'Exposition trébuche par une nuit noire et se casse la jambe. On se précipite au secours de ce jeune imprudent qui marquait sa venue en Annam par un faux pas. Et l'imprudent, que l'on supposait jeune, était un beau vieillard ; il s'appelait Jean Dupuy, et il avait donné le Tonkin à la France !

Cruelle ironie des choses ! Et qui prouve bien qu'ici-bas les choses sont aussi ingrates que les hommes. Cette terre, qui avait pourtant le choix, ne devait se montrer cruelle qu'envers celui qui l'avait découverte !

*
* *

Laissons maintenant tomber le rideau sur lès visiteurs de l'Exposition Aussi bien, me suis-je beaucoup étendu sur les gens. Or, à Hanoi — tout le monde a pu s'en rendre compte — étaient également représentées un certain nombre de bêtes. Il serait injuste de les passer tout à fait sous silence. Pour ne parler que d'eux, vous avez

certainement admiré les éléphants du Laos ? Un mien ami, qui me ressemble comme un frère, eut l'idée d'envoyer à l'Exposition deux éléphants du Cammon. Les pourparlers furent très longs, et il eut beaucoup de peine à les mettre en route. Certes, les éléphants, avec leur belle intelligence, eurent vite fait de comprendre ce qu'on réclamait d'eux. Mais ces braves animaux étaient doublés de cornacs, et jamais un cornac, de mémoire éléphantide, ne comprit rien aux exigences de notre société moderne. Hanoi ! Exposition ! Grandes assises du Travail et de la Paix ! Mission civilisatrice de la France ! etc. etc.... Autant essayer de se faire comprendre en français d'un interprète de 1re classe ! « *Boutiak Konoi !* » répondaient aux plus alléchantes propositions ces cornacs stupides. Ce que M. L. de Rosny, le seul, le vrai, l'aïeul, n'eut pas manqué de traduire par : « *Nous ne voulons rien savoir, nous ne marchons pas !* »

Or, c'est une chose terrible, au Laos, qu'un éléphant qui ne marche pas. Songez donc que ces courageux pachydermes remplacent tout à la fois les chemins de fer, les bateaux, les chevaux et les voitures. Leur cortège est parfois d'une impressionnante puissance, soit qu'il se déroule à travers les plaines ensoleillées de Camkeut à l'époque où le riz en meules sert de couche à de fraîches épousées ; soit qu'il s'échelonne sur le flanc de la montagne de Hatrai, dont certains rochers sont usés par le frottement de leurs robustes épaules. Les éléphants glissent là au milieu d'arbres géants qu'enlacent d'un grisant amour des lianes folles, plus capricieuses que des femmes. Tout, en ces animaux, respire le repos et la joie raisonnée d'une existence à l'abri des grandes émotions. Qu'importe demain au frère de Tobie, d'illustre mémoire ! L'éléphant est sobre. Il boit l'eau des clairs torrents et se nourrit des tiges des arbres que sa trompe, toujours en travail, de droite et de gauche attire. C'est un sage. Et lorsque le temps d'aimer arrive, au fond d'une clairière, sur le coup de minuit, enfin seuls ! à l'éléphante sa douce amie, il dit, en joyeux barrissements que l'écho des bois renvoie en une terrible fanfare, sa fierté de mâle ivre de vie et de volupté. Elle, alors, bien heureuse aussi, lui donne la réplique. Car, elle connaît le prix de son bonheur et sait que ces petites fêtes-là ne se renouvellent que

tous les neuf ans. Les éléphants, qui sont des êtres de poids, ne traitent pas l'amour à la légère.

*
* *

Et vous me demandez maintenant où je veux en venir avec mes histoires d'éléphants ? Je vous réponds : à la constatation qu'une injustice flagrante a été commise à l'égard de mes chères bêtes. Expliquons-nous. Vous pensez bien que je ne réclame pas pour elles une décoration qui ne pourrait en rien ajouter à leur prestige. Je voudrais seulement qu'on se montrât moins cruel envers mes amis et qu'on leur épargnât, dans des conditions vraiment par trop humiliantes, le déshonneur de la photographie. Ouvrons votre beau livre à la page 150. Nous les voyons flanqués à droite et à gauche de personnages qu'on ne s'attendait guère à trouver en si belliqueuse attitude. L'un est un marchand de vermouth-cassis et l'autre un fabricant d'appareils hygiéniques. Or, vous savez par expérience que les éléphants prennent rarement des apéritifs et qu'ils se servent plus rarement encore d'irrigateurs.

On m'assure que le Laos tout entier s'est montré profondément blessé du traitement infligé à ses représentants. Le Sénat du pays, devant l'injure reçue, envoya à Hanoi, comme autrefois à Rome, des ambassadeurs. Hélas ! ils arrivèrent trop tard. On fermait. La féerie jouée, on rentrait les accessoires. L'Exposition avait vécu. Les Philippins étaient passés......

*
* *

Un unique visiteur restait qui faisait du bruit comme quatre. Il s'obstinait à secouer, en vociférant, les grilles verrouillées. Comme si on ne lui en avait pas donné assez pour son argent ! C'était encore Lui. Je veux parler du seul visiteur payant de cette mémorable Exposition, d'après ce que disent les journaux.

Demain, n'en doutez pas, mon cher Raquez, cet homme incorrigible se précipitera, le sourire aux lèvres, chez le libraire, pour acquérir votre « Entrée Gratuite » qui ne peut pourtant lui rappeler que des souvenirs très chers.

Fernand Ganesco.

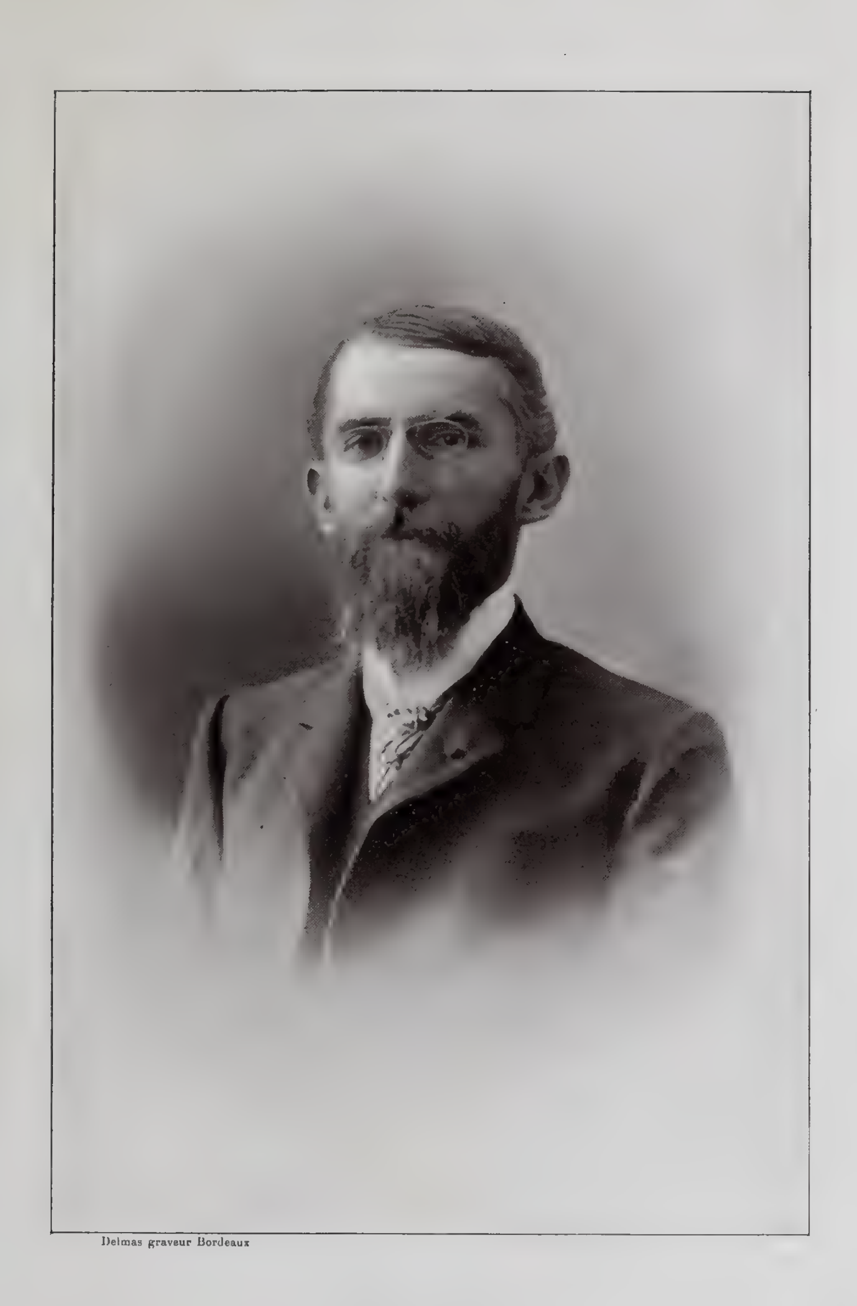

Delmas graveur Bordeaux

Panorama de l'Exposition de Hanoï



M. PAUL BEAU

Gouverneur Général de l'Indo-Chine.



Delmas graveur Bordeaux

M BOULLOCHE

Secrétaire Général de l'Indo-Chine.



M. HARDOUIN

Chef de Cabinet de M. le Gouverneur Général



Dr COGNACQ

Chef-Adjoint du Cabinet de M. le Gouverneur Général

L'ARRIVÉE DES PHILIPPINS

Hanoi, le 9 octobre 1902.

Nous étions hier à mille lieues de Hanoi, au milieu d'un village philippin.

Saluons tout d'abord les anciens du pays, les sauvages, les aborigènes que trois cents ans de domination espagnole n'ont pu entamer. Ils sont vingt-cinq, ces *Negritos*, hommes, femmes et enfants, groupe étrange, d'un réel intérêt ethnographique, appelé à faire les délices des savants qui se sont donné rendez-vous en notre bonne ville.

Car nous allons avoir aussi à admirer des savants, de vrais, à lunettes d'or, des savants en *us* et des savants en *os*. C'est à ces derniers que sont réservés les Negritos. Et vous allez entendre ces discussions ! S'ils étaient tous d'accord, ce ne seraient pas de vrais savants.

Maigres horriblement, petits, aux membres grêles et tordus, les pauvres gens — je parle des sauvages — sont bien le type d'une race usée. En venant au monde, les enfants sont déjà des vieillards. Cette gamine qui donne le sein à une poupée nous accuse trente printemps. Les petits Annamites qui nous entourent paraissent heureux et fiers de contempler plus petits qu'eux-mêmes.

Mais on nous présente les deux *capitan*. Descendez donc, capitaine ! Ils s'apprêtent, dans leur hutte conique, élevée sur pilotis.

L'un s'est affublé d'une superbe jaquette noire et se glisse une serviette de toilette en guise de cravate. Jambes nues, un vieux chapeau haute forme sur la tête, une canne à la main..., le *capitan* s'avance, se rengorgeant et sautillant, très drôle et très digne.

L'autre n'a pour tout costume qu'un casque américain, forme prussienne, avec un aigle magnifique étendant ses ailes protectrices et dorées au-dessus de l'écusson de la République américaine. J'allais oublier la bande de toile exigée par la police des mœurs.

Hommes et femmes ont des cheveux courts, fins et frisés. Sur la poitrine et parfois les jambes, des poils semés clairs, minuscules et frisés eux aussi. Quelques femmes portent comme ornements une série de cicatrices, hâchures qui ressortent blanches sur la peau noire de la poitrine.

Comme armes: des arcs, des flèches, des lances.

La tribu est sous la direction de M. Semilio, alcade de Marivales.

Ce sera un gros succès que l'exhibition de ce groupe. La plus récente exposition espagnole n'a pu présenter à ses visiteurs que trois spécimens du type négrito. Nous en avons une petite tribu, mais ce n'est pas d'un mince tribut de reconnaissance que nous devons nous acquitter vis-à-vis de M. Lelorrain, dont les persévérants efforts pour le recrutement du groupe philippin nous vaudront ce succès.

Flon! Flon! La fanfare. Excellente, cette musique de quarante instruments, la *Banda del Pasig*, du nom d'un fleuve qui se jette dans la mer à Manille même.

Son chef ou plutôt son propriétaire est, ici, le senor Arevalo, ancien colonel de l'armée insurgée, sculpteur de talent, chirurgien-dentiste distingué. On arrachera les dents en musique au village philippin : la valse des molaires !

Ayant entendu chanter la *Marseillaise* à bord du *Kersaint*, nos Manillais composèrent sur l'heure, de chic et d'oreille, une orchestration bien venue comme harmonie. Les musiciens sont accompagnés de leur famille.

Une troupe de vingt acrobates des deux sexes.

De délicieuses enfants pour lesquelles le trapèze volant n'a plus de secrets et qui feront voltiger moult têtes, des sauteurs dont on dit merveille, des experts en barres fixes, en anneaux, en trapèze, etc., gaillards solidement musclés.

La troupe de combats de coqs du senor Domingo. Vous savez bien, les fameux combats de coqs de Manille, dont nous lisions jadis la description dans les récits géographiques et que tous les voyageurs ont narrés.

Pourvu que Madame Séverine ne se soit pas embarquée sur *Notre-Dame-du-Salut* et qu'elle ne vienne point protester au nom de la Société protectrice des animaux ! Elle n'aurait du reste ici qu'un succès très relatif.

Dans ces cases à compartiments, les ouvriers et les ouvrières prépareront devant les visiteurs les célèbres cigares, les chapeaux fins, les tissus de fibre d'ananas et d'abaca.

La famille du chef, groupe de jeunes gens et de jeunes filles d'une éducation parfaite ; les plus jeunes bûchent en ce moment, avec une conviction ardente, un manuel de géographie.

On annonce les cigarières. Où donc la Carmen audacieuse et provocante, œil de feu, teint noir et dents blan.. an.. ches ? Alsa ! Alsa !

Mais la voilà... les voilà.., non point hardies et mains sur les hanches, mais nonchalamment étendues dans leurs fauteuils, gracieuses infiniment, dents blanches, œil de feu.

Coquet au possible, ce large col de mousseline tombant en pointe arrondie au milieu du dos et s'échancrant par devant pour se marier avec un corsage de fin tissu, le corsage géographique, pourrait-on dire, car il permet l'étude des deux hémisphères.

Elles me feront dire des bêtises ! Pourquoi aussi les senoritas Antonia et Catalina laissent-t-elles voir de si beaux yeux ? Heureusement que l'Administration prévoyante a fait venir un officier de pompiers ! Il aura fort à faire. Plus d'un incendie sera allumé au village philippin. Pourvu, toutefois que l'on n'oblige pas ces enfants à se munir de lunettes noires pour voiler leurs yeux perturbants !

Des groupes se sont formés. L'une des jeunes filles lit. Nous approchons : *Don Quixote !* Elles sont bien Espagnoles ! Elle sont bien latines, de notre sang, de notre esprit ! Un accord de guitare. C'est le senor Augustino qui s'est glissé près des belles avec quelques camarades. Ils sont musiciens dans l'âme, ces Espagnols ! Mezza voce, avec des nuances exquises, s'égrène la chanson :

Si tu n'étais pas insensible,
Si tu n'étais pas si cruelle,
Tu entendrais palpiter mon pauvre cœur.

Il est indifférent d'apparence, le troubadour, il regarde vague. Les belles lisent ou feignent l'inattention, mais parfois un éclair passe dans leurs yeux .. Un souvenir ! Une douce caresse de l'imagination, qu'emporte avec elle la fumée bleue des cigares.

L'une des cigarières, une vieille, fronce les sourcils, son regard devient dur, se mouille, elle détourne la tête.

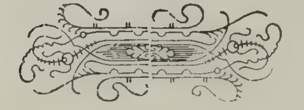
Peut-être a-t-elle souvenance de ceux qui chantaient jadis ces douces cantilènes et dorment maintenant dans les sillons, tombés sous les balles. N'est-ce pas le bruit des coups de feu, l'éclat des incendies, l'horreur de la torture, qu'évoque à sa mémoire la voix charmeuse d'Augustino :

Si tu n'étais pas si cruelle....

Business is buisiness.... Time is money....

répondent maintenant les échos des sierras!

Jamais ces gens-là ne pourront s'entendre avec les Américains.



AVANT L'OUVERTURE

12 octobre

Teuf !... Teuf !... Teuf !... Le rouleau compresseur démarre et s'ébranle lourdement Ce qui n'était, il y a quelques jours qu'une vaste fondrière devient une superbe et vaste avenue empierrée qui conduit de l'entrée principale de l'Exposition au Grand Palais. Des mâts s'élèvent nombreux, alignés à droite et à gauche, montant la garde d'honneur. Ils attendent leurs lampes électriques.

Il a vraiment grand air, ce Palais Central, que l'on peut voir maintenant débarrassé de tous ses échafaudages extérieurs. L'enduit dont on a revêtu sa brique — car la construction est toute de fer et de brique du pays — donne, même à courte distance, la parfaite illusion de la pierre. La colonnade a bon cachet et les dômes, que nous aurions pu croire un peu bas, paraissent d'heureuse proportion, maintenant qu'ils dégagent librement leurs lignes.

De chaque côté du Palais, deux grandes ailes, en fer à cheval, déploient le rouge de leur toiture, de laquelle jaillissent, de-ci de-là, les clochetons graciles et étranges de l'Asie ou les massives et blanches coupoles de nos possessions africaines.

Le visiteur sera séduit par ce premier aspect d'ensemble.

Prenons le grand escalier du palais. Les deux lions qui le gardent nous voient d'un mauvais œil. Ils font, en effet, la grimace à tous ces hommes jaunes, coiffés en chignon, à toutes ces femmes en *cai-ao*, *cai-quan* brun sale, qu'ils n'ont pas été accoutumés de voir dans les sables de leurs déserts.

Et nous sommes sous le péristyle complètement achevé.

Dallage en carreaux céramiques de Paray-le-Monial, plafond à caissons, garde-fous, prises d'électricité, tout est en place, attendant le jour de l'ouverture.

Les deux vastes salles de quarante mètres, terminées elles aussi, éblouissent par l'éclat de leur décoration Louis XV, quelque peu chargée à la première impression, mais si gracieuse et d'un tel effet décoratif qu'on reste sous le charme. Parquet en bois dur. On achève de poser le vitrage.

Dans les salles latérales, on termine les plafonds avant de planchéier. L'on marouffle, dans le Salon central, les quatre merveilleux panneaux du maître Vollet. Gâté, ce salon, car il présente comme dallage une rosace en céramique grandement admirée à la dernière Exposition universelle de Paris.

Aile droite des galeries latérales : la Section française, avec, à son extrémité, l'Algérie et Madagascar, bâtiments complètement finis. On dresse les vitrines. Les caisses attendent, venues de tous les coins de notre pays de France, du pays des Arabes ou du pays des Malgaches.

Des tirailleurs de la Grande-Ile jettent ici la note pittoresque de leur costume bleu, de leur fez éclatant et de leurs grosses lèvres lippues.

Plus loin, la serre avec sa triple toiture aux angles retroussés. L'aimable directeur de l'Agriculture au Tonkin, M. Jacquet, s'apprête à y rassembler des merveilles.

Aile gauche des mêmes galeries latérales : on installe les panoplies et les petits salons de l'exposition d'Annam et du Tonkin. Sur les panneaux tendus d'andrinople ressortent déjà les boucliers, les lances, les arcs, les carquois, les arbalètes des Moïs, les cornes de bœuf sauvage, les fusils de curieux modèles, les sabres de toutes tailles. A côté, la sellerie indigène.

Dans le compartiment voisin, un riche intérieur annamite que nous ne voulons pas décrire aujourd'hui, mais qui retiendra longtemps par l'intéressante richesse de ses bois fouillés, de ses incrustations, de ses laques, de ses ors, de ses faïences en couleur, de ses cuivres niellés et de ses broderies délicates. Peut-être y placera-t-on une pure merveille que nous admirions l'autre jour au village du Kinh-Luoc et à laquelle travaille depuis des mois le grand artiste Pham-van-An. Il s'agit d'un combat de coqs. Le brodeur et sa famille ont leurs modèles vivants sous les yeux pendant le travail. Trois fois déjà, ils ont recommencé les pattes de l'un des combattants : ils veulent la perfection. Ils l'ont atteinte : ce sera l'un des clous de l'Exposition.

Les délégués de Cochinchine installent des vitrines et des maquettes.

Poursuivant notre promenade dans les mêmes bâtiments de l'aile gauche, nous tombons dans le Pavillon des Forêts, le plus avancé comme

aménagement. On polit les bois, on les passe à l'encaustique, de grandes coupes pratiquées en sifflet font ressembler les billes aux chapeaux de cérémonie des mandarins annamites et permettent d'étudier les sections horizontales et verticales des essences. Collection très soignée.

Et le désordre amusant d'un magasin de bric-à-brac : gâteaux de miel que lorgnent les serpents, paniers en bambous de toute forme et de tout calibre entassés pêle-mêle à côté des rotins, des lianes, des résines, des vernis, des huiles végétales conservées en flacons, une panthère empaillée qui montre les dents à une tête de calao, un crâne de tigre entouré de ceux de ses victimes, les pauvres *con-nai* de la forêt profonde, etc., etc.

En face, sur la pelouse, deux hangars abritent les charrettes à bœufs, les paniers de bambous tressés, maint ustensile et maint engin de l'homme des bois.

A l'extrémité de l'aile gauche, faisant pendant au Pavillon de Madagascar, la grande salle réservée aux Philippins. On attend aujourd'hui même les caisses que le *D'Entrecasteaux* apporte en baie d'Along. Pour le moment, le directeur du cirque fait travailler une troupe d'acrobates de première force qu'il a formée aux îles Philippines. Amusante au possible, une heure passée en ce milieu : Augustino, le champion d'Amérique, s'exerce aux anneaux ; Carlos et Buonaventura font de la barre fixe, ceux-ci des pyramides humaines et des jeux icariens, la senorita Catalina de la corde raide sans balancier.

De bonnes réunions se préparent.

Derrière les bâtiments, l'on a construit les paillotes du village où s'abritent les cent cinquante membres du groupe. Avec les acrobates, les musiciens de la fameuse *Banda del Pasig*, les cigarières à l'œil troublant, les dresseurs de coqs de combat, les ouvriers et ouvrières qui travaillent la paille et les tissus de Manille.

Les huttes étranges, en forme de hauts pains de sucre, des vingt-cinq Négritos que l'on présentera pour la première fois aussi nombreux en public à une Exposition.

Puis les maisons laotiennes, *thaï-neua* et *kha*. Mais, jusqu'ici, rien que des hommes. Il serait vraiment dommage qu'auprès des Philippines venues de si loin, nous ne puissions admirer les gracieuses Laotiennes, de notre propre colonie.

La salle des attractions, de la musique, de la danse, est en construction. Il faudra donner un sérieux coup de collier. Bien comprise, vaste, la salle elle-même, sans tenir compte de la scène, laissera au public un espace de 50 mètres sur 12.

Trois petits pavillons terminés. Celui du milieu est destiné à la Presse. Les deux autres, primitivement affectés à Madagascar et à la Nouvelle-

Calédonie (ainsi le porte la brochure-réclame), recevront une affectation différente.

Dans le fond, derrière le palais central, la vaste galerie des Beaux-Arts. On cloue les tringles le long des murailles. Les tableaux attendent dans leurs caisses On parle déjà, tout bas, tout bas, d'un vernissage avant l'ouverture, le 14 novembre. Bonne, excellente idée, que nous espérons voir mettre à exécution.

L'important pavillon du Groupe Lyonnais sera fini la semaine prochaine et l'on pourra y déployer les soieries chatoyantes. Plus d'une congaï élégante viendra faire de longues visites à ce centre d'attraction, vrai miroir aux alouettes pour les belles *madames annamites*.

On installe les vitrines dans les vastes galeries de la Chine, de la Corée, du Japon. Les bâtiments sont complètement terminés.

Enfin, voici la Salle des Machines. Aucun rapport, bien entendu, avec des colossales constructions que ces trois mots évoquent à notre esprit, mais néanmoins vaste, léger, élégant, ce hangar de 15 mètres de hauteur à la flèche.

Dans deux de ces salles, l'on voit, prêtes à fonctionner, les chaudières tubulaires *Niclausse*, les grandes machines *H. Brulé et Cie*, ainsi que *Weyher et Richemond* qui doivent actionner les dynamos et engendrer la lumière dans les moindres coins de notre Exposition.

Tout est prêt, l'éclairage est assuré par l'*Usine électrique* de la ville et la *Compagnie générale d'électricité de Creil*.

En sortant, nous tombons dans la foule qui assiège les chefs de service. C'est le mois terrible pour MM. Thomé, le commissaire général ; Poymirau, le chef du secrétairiat ; Bussy, l'architecte ; Levecque et ses collaborateurs, de la Commission des logements ; pour MM. Réquillard et Lelorrain, qui se multiplient. Et ce qui étonne, c'est de trouver chez tous l'aménité, le calme. Pas d'énervement, pas de heurts, pas de chocs !

Seules, font quelque bruit les équipes dirigées par M. Half, débarquant les centaines de caisses que, chaque jour, des trains entiers amènent sur la voie spéciale jusque dans l'enceinte de l'Exposition.

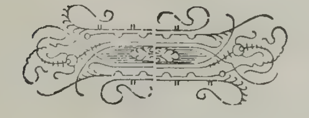
Encore un peu de patience, un coup de collier en quelques endroits, et Hanoi pourra, sans inquiétude, ouvrir ses grilles aux étrangers qu'elle a conviés à lui rendre visite.

Déjà l'on a banqueté. Hier soir, en effet, à l'Hôtel Métropole, se trouvaient réunis les délégués des diverses sections :

MM. Jully, commissaire de Madagascar ; Michel, délégué de l'*Office Colonial* ; Balliste, commissaire général de l'Inde française ; Bourgoin-Meiffre, délégué du Comité des Exposants français à l'étranger ; Breymann,

délégué de la Tunisie ; Cassier, délégué du Cambodge ; Cazelles, délégué de l'Algérie ; Antonio Correa, délégué adjoint des Philippines ; Dauphinot, délégué du Siam, Depasse, délégué de Quan-Tchéou-Van ; capitaine Ducarre, délégué-adjoint de Madagascar ; Duvent, délégué de la section des Beaux-Arts ; Lecoy de la Marche, délégué de la Corée ; Lelorrain, vice-président du Comité des Philippines ; Don Louis de Loma, adjoint au Comité des Philippines ; Maury, délégué de Shanghai ; Milhe, délégué du Yunnan ; Percebois, délégué des douanes impériales chinoises ; Pottecher, délégué de la Cochinchine ; Rousseau, délégué de la section des Beaux-Arts ; Wartelle, délégué du Laos.

Réunion intime et très cordiale, à ce que l'on nous a dit, car seuls les délégués y prenaient part. La *Banda del Pasig* l'agrémentait de ses harmonieux flon flons...





Deimas graveur Bordeaux

Devant les grilles de l'Exposition.

L'INAUGURATION

15 Novembre.

Les fanfares résonnent. Les troupes portent et présentent les armes. Toutes les notabilités de la Colonie attendent le Gouverneur général sous le dôme du Grand Palais. Les dames, aux coquettes toilettes, égaient et varient la note uniforme des habits noirs. Le cortège des voitures officielles débouche du boulevard Gambetta et s'avance par la large avenue centrale. Du haut du perron, le coup d'œil est superbe. Les ors des uniformes étincellent sous l'éblouissant soleil.

M. Beau est reçu par le Commissaire général. Il est accompagné du général Coronat, commandant en chef, et de l'amiral Bayle, de MM. Boulloche, secrétaire général du Gouvernement, Broni, résident supérieur du Tonkin, Baille, résident-maire de Hanoi, et de tous les hauts Fonctionnaires de la colonie.

Les discours commencent.

Puis le cortège parcourt le palais, les galeries et les pavillons.

Un effort considérable, inouï a été fait pendant ces trois jours, la journée d'hier, la nuit qui vient de disparaître. De nombreux exposants ont passé la veillée des armes. Nous en connaissons qui, toute la nuit, s'entraînèrent au tour de main du tapissier-décorateur.

Aussi l'étonnement de tous les visiteurs est-il profond. La baguette d'une fée nocturne a véritablement transformé l'Exposition de Hanoi.

Dans ce pavillon de la Presse où nous écrivons ces lignes, la blancheur des murailles recevait hier les rayons du soleil et les renvoyait avec une persévérance éblouissante. Quarante caisses fermées occupaient le pavillon.

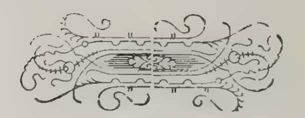
Ce matin, des tentures, des tableaux, des cartes, des affiches, plus de trois cents collections rangées dans des bibliothèques, une centaine de journaux de toute origine et notamment tous ceux d'Extrême-Orient s'étalent sur des tables, des plantes ornementales, des fleurs... On croirait s'être trompé de pavillon.

Il en est partout ainsi. Le Gouverneur général paraît particulièrement heureux d'avoir une preuve visible et tangible des ressources que l'on peut trouver dans ce pays.

La cérémonie d'inauguration terminée, les barrières de l'Avenue Centrale sont retirées pour permettre aux Annamites de visiter l'Exposition, à leur tour. Oncques fois ne vîmes pareil spectacle. Des milliers et des milliers d'indigènes se ruant, à rangs serrés, vers les galeries, parcourant de toute la vitesse de leurs jambes la large et longue avenue, poussés par ceux qui toujours, toujours, pénétraient dans l'enceinte. Plus de cinq mille Annamites étaient les flots de cette envahissante marée.

Pas ou peu de dégâts.

Le soir, au dîner de gala offert par M. le Gouverneur général, celui-ci annonça que M. Thomé était nommé Chevalier de la Légion d'Honneur. MM. Poymirau, secrétaire général, Lelorrain, commissaire délégué des Iles Philippines, et Dussaix, chef du service technique, Officiers d'Académie.




Delmas graveur Bordeaux

L'Inauguration.

Le Gouverneur Général sortant du Pavillon de la Presse.

SALON DE HANOI

Eh oui ! Nous avons notre Salon, inauguré comme il convient par un Vernissage — Salon que l'on discute, que l'on critique, encore ainsi qu'il sied — qui veut nous représenter étalé sur une petite étendue de murailles, l'Art français.

Le but est-il atteint ? Les organisateurs ont-ils obéi, en réunissant cette collection, à une préoccupation juste ? Devaient-ils faire autre chose ? Comment le public qui raisonne a-t-il accueilli l'Exposition des Beaux-Arts ? Quelle impression les indigènes en ressentent-ils ?

Autant de questions auxquelles nous nous efforcerons de répondre à la fin de cette étude.

Pour l'instant, ouvrons les yeux, arrêtons-nous devant les toiles, réveillons nos souvenirs. Quels que soient leurs défauts ou leurs qualités, les œuvres réunies dans ces salles représentent une somme de travail considérable et doivent retenir l'attention.

Nous sommes dans la galerie de droite.

Et de ces premiers tableautins, aucune impression d'art sérieuse ne se dégage.

Sous le n° 34, une esquisse de Guiguet, *Jeune Fille lisant,* pas trop mal éclairée, mais si naïve et si mièvre.

Sans numéro, une petite *Etude,* de Bettannier, à la manière de Corot, et qui est, croyons-nous, la propriété de M. Beau, Gouverneur général.

Le reste ne vaut pas que l'on s'arrête.

Hideux, ce *portrait de l'interprète Phan-van-Tuoi*, nº 73, collé sur le fond, mal dessiné, pas d'aplomb, figure de travers, ligne de nez qui descend sur le côté de la bouche, valeur pas juste... Assez.

Une toile importante, le 36, de Guimier, *Retour de la cueillette des olives en Toscane*. De prime abord, le tableau déplaît. Pourquoi? Analysons. Des femmes accroupies dans une charrette écoutent l'une d'elles qui chante en s'accompagnant sur la guitare. Un homme, manteau jeté sur l'épaule, chemine à côté, conduisant l'attelage. Nous sommes en Italie. Semblable scène doit être d'une vie intense. Et cependant le tableau est froid, glacé. Evidemment, l'artiste est un homme de valeur ; il a, au premier plan, un coloris d'un charme indiscutable, mais ces attitudes de femmes, ces physionomies sèches, sans expression, paraissent avoir été découpées dans une photographie puis plaquées sur la toile.

Guimier semble avoir voulu marier l'hiératisme des primitifs de Botticelli, de Bennozo Gozoli avec le réalisme actuel. L'union n'est pas heureuse.

Etrange ce 60, que l'on pourrait appeler la symphonie du bleu, et que le catalogue nous donne comme *la Justice du Pacha à Tanger*, sous la signature de Réalier Dumas.

En clignant les yeux, l'on voit de jolis tons. La tache verte de la mer et la tache blanche du soleil sont justes pour ce pays d'Orient. La lumière bleutée qui voltige dans les ogives donne bien le reflet des maisons blanches surchauffées des environs. Mais que signifie cette scène ? Rien ne l'explique. Rien ne la justifie.

L'artiste, fortement impressionné par un site qu'il a vu et voulu rendre, y a mis ensuite des personnages. La scène et le lieu ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Le joli tableautin que ce *Boudoir de Marie-Antoinette à Fontainebleau*, de Tenré, vu un peu par le petit côté, mais combien délicat !

L'opposition est violente avec les *Ricochets*, de Lucien Simon. Deux enfants au bord d'une mare s'amusent à faire des ricochets sur la surface de l'eau. Ce n'est pas de la peinture léchée, tant s'en faut. Simon a sa manière à lui, brutale, mais qui nous plaît. Ces blancs dans l'ombre et ces blancs dans la lumière sont hardis et justes. En se servant de la

main comme d'une lorgnette, on voit la parfaite disposition du tableau. Chaque chose est à sa place et l'ensemble d'une harmonie complète.

Simon est ce que l'on appelle un *tâchiste* dans toute l'acception du terme ; Réalier Dumas un peu moins ; Guimier pas du tout.

Avec le *Graveur*, de Morisset, nous retrouvons les souvenirs lointains de l'école hollandaise. L'artiste a subi volontairement l'impression de Rembrandt. Le fond et le graveur sont parfaits. Je sais bien que cette noirceur profonde des deux côtés du tableau est voulue, cherchée, mais n'est-elle pas excessive ?

Le grand art vous saisit en présence du groupe de Bartholomé, fragment de son *Etude pour le monument aux morts* (*cimetière du Père-Lachaise*). Quelle poésie poignante ! Quel hymme de la douleur ! On sent cette poussée irrésistible, fatale, des foules qui s'en vont à la mort. On entend les gémissements, les sanglots, les râles, les hoquets. Toute la misère humaine, tous les drames, toutes les tristesses, plus nombreuses, hélas ! que les joies, sont dans cette page de sculpture immortelle. Nous aurions voulu la voir complète ici avec ce motif principal des deux jeunes gens entrant dans le tombeau, appuyés l'un sur l'autre et les yeux dans l'idéal. Le pauvre sculpteur avait vu enlever à sa tendresse une jeune femme adorée. Il voulut pleurer. La tristesse infinie s'empara de cette âme d'artiste, la prit toute, la pétrit, pour en faire jaillir le cri angoissant du désespoir humain.

Une vraie Bretonne, *la Mère grand*, de Cottet, qui porte sa miche de pain, l'attire à elle, tient de sa forte et rude main ce pain qu'on a tant de mal à gagner. On sent l'âpreté de la race.

Cottet, qui est un jeune, travaille beaucoup au bord de la mer. Il en a parfaitement saisi les teintes violentes. Son individualité s'accuse. Le *pain* est de la belle peinture.

Un tableau très discuté, *l'Arc-en-ciel*, de Ménard. Beaucoup de talent. C'est sûr. On voit que l'éducation de Ménard a été faite par les peintres du XVIIe siècle : Le Lorrain, très impressionné des lumières du soleil, faisant de leur expression son principal objectif et ajoutant ensuite des petits palais ou des ornements : Le Poussin, harmonisant au contraire d'une façon parfaite les scènes avec le paysage et n'y mettant que ce qui est nécessaire pour l'harmonie.

Ménard procède des deux. Cet arc-en-ciel est du Lorrain. Ces arbres au bord de la mer, cette ligne harmonieuse de la femme, sont du Poussin.

C'est une vision nacrée que ce tableau. Il n'y a, pour ainsi dire, pas un coin qui ne soit une joie pour l'œil. Il s'en dégage une poésie intense, enveloppante comme une caresse. On dirait d'une coquille de nacre que l'on aurait mise en cadre. Cette femme à la ligne irréelle, à la peau si douce et qui semble se mirer dans la nacre, n'a évidemment été mise là que pour ajouter de l'harmonie, du charme par l'attirance de la chair féminime. L'artiste nous semble avoir réussi son effet.

Helleu est notre XVIIe siècle. Il est de l'époque de Watteau, non de la nôtre. Passionné des clartés, des blancheurs, des choses douces de ce temps jadis, il est séduit par les harmonies claires.

C'est un maître de la pointe sèche. Son tableau s'en ressent dans l'exécution. Un peu de raideur, mais rachetée par combien de distinction. L'on sent une nature affinée chez celui qui nous montre cette jeune femme élégante, bien moderne, au milieu de ce petit salon Louis XV.

Tolède, de Mlle Dufeu, n'est pas une peinture de femme le moins du monde. Tout au contraire, vision grandiloquente à la façon de Victor Hugo. L'œil qui a vu cela est un œil d'artiste. Il n'y a pour ainsi dire que du soleil dans cette toile. Tout est brûlé, déchiqueté, rôti comme le seraient des noisettes. L'eau glauque est épaisse. Elle coule lourdement. On la sent fumante. Tout est décoloré ; l'eau seule a conservé sa couleur d'or.

Ce n'est pas un tableau. C'est un coup de poing reçu par quelqu'un de sensible. L'artiste a eu le choc excessif de la lumière et l'a rendu, s'inspirant à coup sûr du souvenir de Manet.

Beaulieu le matin, d'Alfred Smith, plus agréable peut-être à regarder, mais moins impressionnant. Petits arbres petits bateaux, petite émotion. C'est joli, agréable.

Le *Labourage en Saintonge,* de Barillot. Combien choquant est ce petit bonhomme derrière ces grands bœufs ! Une photographie a peut-être donné cette perspective, mais, en peinture, on ne doit pas reproduire une vue réelle, si juste soit-elle, quand l'effet n'est pas harmonieux. Un paysan robuste, guidant sa charrue d'une main vigoureuse, produirait un



M. CAPUS

Directeur Général de l'Agriculture, des Forêts et du Commerce de l'Indo-Chine.
Haut Directeur de l'Exposition de Hanoï.

autre effet que cet avorton. Peut-être l'artiste a-t-il voulu que l'attention ne soit pas détournée de cet attelage qui est d'une si belle venue.

C'est de la bonne peinture de l'époque de 1875 à 1886.

Peu de chose à dire de la *Baigneuse*, de Steck. Esquisse décorative qui a des qualités d'enveloppe et d'art, mais accuse une note un peu à la portée de tout le monde. Le corps de la jeune fille n'est pas mal traité, il est sombre dans la forêt sombre.



En face du tableau de Duvent, *le Christ soit avec vous,* l'on devine aussitôt que la préoccupation du coloris a engendré cette scène. Le peintre a voulu mettre en opposition une lumière chaude, émanant d'un intérieur avec une lumière froide, venant du dehors.

Il choisit comme foyer lumineux le Christ, dont le rayonnement éclaire les personnages du tableau, tandis que les clartés bleues du ciel de Hollande viennent silhouetter chacun des acteurs.

Ils sont trois en face du Christ. Jésus a exposé sa doctrine; il rompt le pain. Trois phases de la foi se manifestent chez les habitants de la maison d'Emmaüs : la servante, étonnée de la révélation qui commence à illuminer son âme, s'arrête et réfléchit. Elle croira. L'un des paysans assis à la table est presque entré dans la foi. Il commence à sentir l'influence divine et croise instinctivement les mains; l'autre est pleinement satisfait; la lumière a jailli dans son âme; il a tout compris. Il croit.

Ces sentiments se lisent sans effort. Le tableau parle. On sent la vie. Rien n'est sec dans cet intérieur bourgeois, intime. Peu importe le costume, peu importe l'époque. Elle est de tous les âges de la vie, elle se manifeste sur toutes les régions du globe, cette émotion de l'âme saisie au milieu de la réalité de l'existence par la vision plus ou moins large de l'irréel.

La scène est délicieusement traitée. L'artiste, impressionné par le pays de Rembrandt, s'est laissé aller à la manière du maître, obéissant par

surcroît aux préoccupations modernes de contraste et de lumière. Il a fait l'un des meilleurs tableaux du salon de Hanoi.

Félicitations pour le choix de ce cadre exquis de la Renaissance italienne. C'est bien ainsi qu'il fallait aviver encore les oppositions de ces caractères rudes de cet intérieur fruste en les entourant de quelque chose de fin, de délicat, d'un peu mièvre il est vrai, mais si harmonieux.

De chaque côté du *Pélerin d'Emmaüs*, des portraits de femme, de facture absolument différente.

Sous le n° 65 une *Étude*, de Henry Royer. C'est, en effet, une tête de modèle coiffée d'un petit bonnet et sous les bras duquel un soupçon d'étoffe est passé. Bon comme étude, car bien dessiné, agréable de couleur, l'envoi d'Henri Royer est insuffisant comme tableau. L'artiste a fait beaucoup mieux depuis.

Thomas nous montre la femme sous un autre aspect. Un vrai *Portrait*, très ressemblant peut-être, mais traité avec la sécheresse d'un médailliste. Je préfère la souplesse de Royer, bien qu'ici, néanmoins, l'ensemble du portrait, du cadre et des fonds soit d'une harmonie agréable.

La *Poésie légère*, de Garguet, d'une grâce facile. Peinture décorative qui dénote un homme de goût, mais non un raffiné délicat. Ces verts ne sont pas beaux. Garguet est un illustrateur de premier ordre et l'on admirait, il y a peu de temps, sa grande décoration moyen-âgeuse pour l'hôtel de ville de Dunkerque.

Oh ! l'horreur que ce *Sous Bois*, de Marquet ! Voilà franchement ce qu'il ne faut pas faire.

Elle est si jolie, si impressionnante, la nature au matin

Quand s'entr'ouvrent les yeux des marguerites blanches,
Quand la feuille en tremblant palpite au bout des branches,
Quand les lapins frileux commencent le matin
A sortir du terrier pour courrir dans le thym,
Quand les premiers oiseaux, chantant leurs chansonnettes,
Font dans le ciel plus pur vibrer leurs voix plus nettes...

Et Marquet ne trouve à nous montrer qu'un arbre-pieuvre, un réseau de fils de fer sous forme de branches mortes. Pas de rosée, pas d'ombre,

pas même cette bouffée chaude qui sort du fumier des feuilles. Il ne se dégage rien de cette chose mièvre, aplatie, si ce n'est un incontestable talent dépensé en pure perte.

Voici, au contraire, ce qu'il faut faire. *Le vieux Cabourg*, de Prinet, est de l'impressionnisme dans le bon sens du mot. Ces maisons pauvres de la campagne ont bien la teinte grise des existences calmes qui ont succédé les unes aux autres dans cet intérieur uniformément monotone.

Pourquoi Redon nous montre-t-il ses *Fleurs*, banales à tous égards, quand il expose une merveille en lithographie, les *Yeux clos*, n° 127, d'un dessin hardi, troublant. C'est de l'art. Les *Fleurs* ne sont qu'un passe-temps.

La *Muse des bois*, de Laurent. Peinture poétique, dégageant un doux charme d'enveloppe. On a devant elle l'impression à la fois de la vision et de la réalité. Harmonie dans les gris colorés. Préoccupation à peine sensible des petites touches.

Le morceau de sculpture du maître animalier Gardet, *Tigres*, impressionne. Comme il comprend la bête ! Fixez-les quelques instants ces tigres. Je vous l'affirme, vous verrez les narines frémir, les yeux s'aviver ; vous sentirez l'effort des muscles de l'animal prêt à s'élancer, à bondir. Beau ! beau ! beau !

L'*Intérieur de Bergerie,* de Guignard, est un tableau à effet, mais laisse trop sentir le procédé. Peinture pour marchands.

Cette *Femme*, de Martin, 47, qui songe devant le paysage ensoleillé, ne paraît pas faite pour la cimaise. L'artiste, qui décora une partie de l'hôtel de ville de Paris, ne peut abandonner les préoccupations du décorateur. Telle quelle, cette rêveuse nous laisse rêveur. Les fonds n'inspirent aucune émotion, tout au contraire.

Voyez-là de l'extrémité de la salle, les valeurs s'accuseront davantage. Les belles taches feront impression.

Bords de la Seine à Lavacourt, de Dufour. Paysage à la manière ancienne de Corot et de Daubigny, consciencieux et savant aussi, car ces

arbres ont bien la ligne un peu sèche que donne le soleil de France. Regardez cette ligne de maisons, vous sentirez la profondeur du ciel. On a la sensation que le paysage n'est pas terminé là, qu'il y a quelque chose derrière.

Inclinons-nous. Rodin est là, Rodin, l'immortel génie, qui touche à l'infini comme Wagner, comme Hugo avant lui. L'homme que nous voyons ici appartient au fameux groupe des *Bourgeois de Calais*, cette page sublime, en laquelle se crient avec les hontes de la défaite et de l'humiliation toutes les splendeurs du patriotisme et du dévouement. Quelle simplicité de ligne dans ce petit bronze ! Quelle intensité de vie ! C'est de l'émotion en marche.

Vollet, que nous irons visiter dans le Pavillon Spécial, où il présente au public quelques-unes de ses toiles indo-chinoises, donne à la galerie des Beaux-Arts un *Crépuscule* (nocturne à deux voix).

Même préoccupation que chez Duvent : l'opposition des lumières, mais ici, l'heure est plus avancée, la nuit plus intense. La lumière de la lampe a donc sa valeur plus vive.

Une femme étendue avec abandon sur un divan chante en scandant de son bras la mesure. Une autre que l'on voit seulement de dos l'accompagne.

Peinture puissante ; coloration chaude. Les satins chatoient. L'œil se repose. Et tout cet ensemble élégant, poudrerizé, fleure bon.

Peu à dire du 76, un Truchet, *Bal de l'Opéra*. Il plaît bien plutôt par les souvenirs qu'il évoque chez les anciens fêtards que par ses qualités intrinsèques.

Henri, de Bayonne, aurait pu mieux choisir que sa *Bonne estocade* dans la riche collection de ses souvenirs d'arène. Celle-ci est une étude. Elle ne sent pas le soleil. On pourrait tout aussi bien se croire à Roubaix. Composition amusante, mais d'une simplicité enfantine. Un bon point cependant pour le mouvement de ce toréador, vu de dos, au premier plan. Bien observé.

La *Fille d'Eve*, de Fourié, très discutée. On peut dire, en effet, que cette masse de chair, ce paquet de son, ne donne pas l'émotion qu'un beau nu doit produire. Elle est cependant bien séduisante, la fille d'Eve,



M. THOMÉ

Commissaire Général de l'Exposition.

et beaucoup d'Annamites ne demanderaient pas mieux que de croquer la pomme avec elle, si l'on en croit leurs regards et leur agitation.

Le soleil lui-même en est tombé amoureux, car il caresse la voluptueuse. Nous nous sommes pris à regarder si, véritablement, un rayon de soleil ne descendait pas de la voûte, tellement est vrai le jeu de cette lumière brutale. Et cependant, nous ne pouvons admirer sans réserve. Fourié est peut-être un peintre ; il n'est pas le poète qu'on aime à trouver chez l'artiste.



A l'entrée de la salle de gauche, découvrons-nous devant *J. Ferry* en une puissante eau-forte de Desmoulins.

C'est bien le Ferry des derniers jours, avec les traits amaigris, les rides, la tristesse de l'homme que les vicissitudes de la politique ont ballotté, pour le rejeter, enfin brisé, comme une épave.

Un motif d'*Angkor-Thom*, par Fournereau, l'un des premiers qui aient étudié avec amour cette éloquente page d'histoire qu'est Angkor-la-Grande.

Très belle gravure sur bois en couleur, de Henri Rivière, *le Soleil couchant*. Taillée à même le bois, suivant la mode ancienne, elle a la simplicité grandiose de la mer qu'elle évoque.

La Pensée, de Marie-Anne Lafourie, demi-buste en plâtre, passé à l'huile grasse. Elle ne peut passer inaperçue, cette jeune méditative, cette pensée douce, aimable, blonde, si je puis ainsi dire. Doit reposer l'œil de notre Gouverneur général après le défilé des raseurs. Elle fait partie, en effet, de la collection Beau.

Le *Salon carré du Louvre*, par Troncy. Il est évidemment difficile de disposer ce jeu de damier que rappelle la collection de tableaux d'un musée. La difficulté est ici vaincue. Chaque chose est bien à sa place. On sent

le calme du Louvre. La lumière qui vient de la porte est amusante. Somme toute, de la très bonne peinture, mais pas de l'art.

Le Carolus Duran, *Etude de nu.* Nous aurions préféré voir du bel artiste autre chose que ce modèle, cette femme rebondissante, que bien peu auraient choisie comme toile unique du maître. D'autant que la forte fille paraît ne pas avoir longtemps retenu l'attention de son traducteur. Pourquoi celui-ci a-t-il ainsi exagéré l'ombre des deux seins, les soulignant d'un noir, tout de convention, aussi sombre que celui des fonds. Et ce nombril, trou à poussière, qui fait songer à l'entrée d'un tunnel !

Il reste la tâche et une incontestable habileté.

La Porte de la Cathédrale de St-Bertrand-de-Comminges, pas mal dessinée, mais André Rixens paraît aussi taillé pour faire du paysage qu'un gaillard de ma connaissance pour garder le sérail du Grand-Turc.

Une pochade de Mme Moujon-Gauvin, l'*Eglise Saint-Médard*, ne vaut pas les frais du voyage. Est cependant supérieure encore aux horreurs du même peintre exposées au Pavillon de la Presse.

Damoye est un ancien ami de Corot. Il a gardé du maître la légèreté dans la façon de traiter les ciels et d'exprimer, d'une façon générale, la poésie de la nature. Ces qualités se retrouvent dans l'excursion qu'il nous fait faire *A Sainte-Marguerite.*

Wallet, au contraire, procède de Daubigny. Voyez la *Source de Saint-Jean-de-Breveley*, et comparez ce tableau avec le précédent. L'étude est intéressante.

Avec Gugliardini, nous entrons dans un autre monde artistique. On trouve horrible ou magnifique cette peinture éblouissante, mais on ne peut rester indifférent. Nous prenons place, sans hésiter, parmi les admirateurs.

L'artiste a longuement regardé par la fenêtre qu'ont ouverte sur la nature Manet, Claude Monet et Ciseley. Il a vu comme eux, c'est certain.

Regardez vous-même ce tableau. L'éclatante couleur vous choquera de prime-abord, peut-être. Regardez encore : vous verrez le ciel fuir, le fond de cailloux roulés apparaître peu à peu à travers la belle transparence de l'eau ; vous entendrez le gai babil du ruisseau dévalant à la hâte et retardé dans sa course par les pierres qui voudraient l'arrêter.

Un petit Dambeza, *Lever de Lune,* qui serait exquis, délicieux, sans la bonne femme aux oies, qui distrait l'attention et rompt le charme mélancolique du paysage. Talent fin, distingué, s'attachant aux choses qui n'intéressent pas les autres et se complaît certainement au souvenir de Harpignies.

L'abside de Notre-Dame de Paris nous étonne chez un élève de Roll comme Dagnaux. C'est de la peinture au plâtre. Et ces chevaux blancs...

Voilà un cadre que l'on voudrait mettre sous son bras et emporter chez soi pour éveiller dans l'âme tout ce qu'elle conserve en ses recoins, *la Mère et l'Enfant,* de Dagnan-Bouveret. Un fusain ! Mais quelle souplesse de modelé ! Quel art, et cependant quelle simplicité de groupement ! Voyez comme la main de l'enfant est posée avec la confiance aimante qu'elle doit avoir. On sent l'affection, la tendresse, l'émotion intime qui font de ce petit morceau de papier un adorable tableau de famille.

La *Rue d'un Village Champenois,* d'Emile Barvau. Il est de Reims, le bon artiste, et il la connaît, sa Champagne. C'est bien la lumière crue du pays par un beau soleil. Les portes des maisons sont closes. On se rend compte que tout le monde est à la vigne. Il ne reste plus que le bancal, déambulant, appuyé sur sa canne. Peinture forte, loyale, bien établie, éloquente.

Deux tableaux macabres : *Une Bienheureuse*, de Courtois, et *la Cigale*, de Quost. Tous deux, études de blancs ; mais, à notre avis, d'une valeur bien différente.

Courtois a mis sur son lit de mort une jeune vierge vêtue de dentelles et de soie, la couronne blanche autour de la tête, le chapelet dans les mains jointes. La figure bien traitée. L'artiste nous paraît, au reste, s'inspirer de Dagnan-Bouveret, dont il a la souplesse, mais ce fond noir est mal composé. Pourquoi cette bougie n'éclairant rien, pas même la madone qui est près d'elle, à la toucher ?

Chez Quost, l'œil se repose. On sent l'admirable peintre de fleurs. Si la petite morte se trouvait au fond du tableau, prenant moins de place, nous trouverions celui-ci parfait. Les blancs ont des nuancements à peine perceptibles : blanc de neige inviolée sur la terre, blanc de neige

sur les branches, sur les fleurs, sur le chaume. Il se dégage de leurs rapports entre eux une jolie harmonie. Belle lumière. Le gris du ciel est de premier ordre.

Et le sujet émeut. Cette petite chanteuse, étendue raide dans le blanc linceul, s'est accrochée aux fleurs, ses amies. Elle en tient encore une poignée dans sa main crispée par la mort. Sa mandoline gît là, près d'elle. Elle ne chantera plus, la pauvrette ! Le printemps prochain, elle aurait pu reprendre ses gaies chansons et c'eût été une joie pour ceux qui ne chantent plus. Elle est morte...

Nous sommes passés bien vite devant la jolie statuette de Laporte-Blaisy, *Le Menuet*. La délicatesse de la robe, sa transparence, car on y voit bien le mouvement et la vie, eussent dû nous arrêter un instant.

Le Froid, de Mellanville, ne nous dit rien de rien.

Un coup d'œil à la vitrine, où la *Danse de Gitanes*, de Carabin, est un intéressant morceau de bronze.

Puis, entrons dans le franchement mauvais : La retraite de Moreau en 1796, *Ceux qui restent,* de Sergent.

Tableau d'atelier. Tous ces soldats ont posé et mal posé. Attitudes de convention. Rien de naturel. Nous sommes en hiver, crie le chemin neigeux ; en été, chantent le ciel et le sol des sapinières. Pas d'unité, ni dans la pensée, ni dans l'exécution.

Au moins aussi mauvais le tableau de Mlle Guyon, *Bacchante*, plus mauvais même, car, lorsqu'on veut attirer l'attention de la foule en lui montrant des tetons qui s'échappent d'un corsage, on les lui montre beaux. Que doivent dire les élégantes congaïs aux pointes fermes ? Que diraient les Laotiennes, aux globes impeccables, en face de ces hideuses boules de graisse ?

Et cette bouche, qu'on a voulu rendre provocante et qui n'est qu'une bouche de poule ! Ce velours, ces soieries sans éclat ; ces plis raides comme des moulures de *gô-lim*...

Allons nous reposer l'œil.





Les Chefs de service de l'Exposition.

M. Dussaix (*Services Techniques*). — M. Requillard (*Exploitation*).
M. Poeymirou (*Secrétariat*).
M. Jacquet (*Horticulture*). — M. Duclos (*Douanes*).

J.-J. Rousseau est un animalier — je supplie les petits typos annamites de ne pas faire sauter la finale. — Il connaît la bête. Il l'aime, si j'ose ainsi parler. Mais il la veut vivante, dans la nature. Voyez donc comme il a campé son bœuf au milieu de ce pâturage normand. On devine que l'artiste a planté son chevalet tout là-bas, dans ce riche pays où il s'est imprégné l'œil de ces tons qu'il nous présente aujourd'hui, rassemblés en un superbe morceau de nature sous le plein soleil. C'est bien « la forme dans l'atmosphère » que Troyon a cherchée, trouvée, et que des artistes, comme Rousseau, continuent après lui.

Si nous examinons le détail : cette eau claire, lumineuse, ces verts, sont sûrement de Normandie ; ce dessin tout simple, sans prétention, produit effet par la puissance même de sa simplicité. Rude et forte peinture.

Et ce Millet ? dit quelqu'un près de nous.

On ne peut faire critique plus vraie du tableau d'Aimé Perret, *Retour des Moissonneurs*. Il est permis aux artistes de copier les grands maîtres, de chercher, par la reproduction plus ou moins fidèle de leurs œuvres, à se rapprocher de leur facture. Mais nous trouvons odieux de s'inspirer servilement d'un motif à succès pour accrocher le public au passage.

Notre bon La Fontaine a décrit cette opération dans un de ses plus délicats fabliaux.

Ce moissonneur et cette paysanne rentrant des champs, à l'heure où le soleil se couche, sont de Millet et non de Perret. Je me trompe. Millet ne nous eût pas montré deux sacs de son. Ces fils de la terre qu'on devrait voir solides, robustes, bien allant, n'ont ni muscles ni allure. C'est donc un double crime que de « chipper » à Millet son émotion pour l'abîmer, la détériorer. Peinture condamnable à tous égards.

Un plâtre d'une belle venue, l'*Ouled-Naïl*, de Loiseau Rousseau. Les deux teintes de bronze, cuivre et vert antique, donnent un relief de puissant effet.

Gentille à croquer, si elle n'était de bronze, la petite *Bretonne* de Vernhes.

Le tableau de Marsac, *Solitude du Matin*, aimable, fin, donne une petite émotion.

Voici Lalique, l'inventeur du bijou moderne, celui qui a su donner une forme si personnelle, si originale, si infiniment gracieuse à la parure de nos jolies mondaines. Rien que deux peignes dans la vitrine. Nous aurions voulu en voir cent. Deux merveilles, il est vrai : l'un avec ses feuilles de corne, revers argent ; l'autre plus simple de forme, mais exquis comme travail avec ses émaux translucides et son bas-relief ivoire. On envie parfois, pour un instant, la fortune des Rotschild ! Il serait si doux à l'œil de comtempler ces chefs-d'œuvre sur la tête d'une femme aimée !

N'y pensons plus, et regardons le *Chat*, de Jean Dapt. Un grès grand feu de belle allure.

Puis le *Baguier*, de Desbois. Encore un créateur, ce maître de l'étain. Il le palpe, le caresse. Le métal s'assouplit sous sa main Prenez cette coupe ; touchez-la ; vous en sentirez le souple moelleux des grands artistes de la Renaissance.

Duffaud, un Hors-Concours, naturellement, qui nous a envoyé une *Fileuse Bretonne*, digne de figurer au marché du Temple. Ça sent le vieux, le Cluny.

La lecture à la Grand'Mère, de Bulaud. Peinture assez bonne, quoique sèche, mais qui montre l'absence complète d'école. La table sur laquelle sont appuyées la vieille et la gamine n'a pas de profondeur. Les personnages sont dans la table, non pas derrière. Le manteau noir de l'aïeule ne se détache pas du fauteuil. Bulaud n'a pas compris l'atmosphère. Ces bibelots sur le buffet, que l'on devine, car on les voit à peine, n'ont pas leur valeur. Le tableau qui veut rendre une scène de vie intense, pourrait être porté au catalogue : *Nature morte.*

Chez le *Tisserand*, de Jamet, au contraire, beaucoup d'émotion. La lumière du soleil venant se jeter sur la trame est chaude, éclatante. Enveloppe souple, mais exécution vraiment par trop sommaire. C'est plutôt une ébauche qu'un tableau.

Un délicieux Raffaelli, *la Jeune Fille aux bleuets*. La petite note violette au milieu de cette étude de gris et de blanc vous fait monter le parfum aux narines. Est-il frais, mignon, bien jeune fille, ce petit modèle



M. Bussy, *Architecte de l'Exposition.*
M. Viterbo, *Entrepreneur de la charpente et de la menuiserie.*
M. Blazeix, *Entrepreneur général.*

américain à figure rêveuse ! Et cette délicate harmonie blanche ! Cette chair rosée, dont l'on devine à peine la clarté sous la robe fine ! Note d'art de première valeur.

La fameux tableautin de Besnard, *Cavaliers Arabes,* Vous savez bien, ce demi-cheval rouge ardent qui sort du cadre, accompagnant un cheval gris violet, et tous deux montés par des hommes à burnous vert. Il nous choque, c'est bien certain, et cependant... tous les artistes l'admirent. Duvent, Rousseau, Vollet en raffolent. C'est le seul tableau du Salon sur lequel je les ai trouvés pleinement, complètement d'accord.

— Je donnerais toute ma peinture pour avoir fait ce Besnard, me disait l'un de ces bons camarades. C'est la joie du pinceau; c'est l'exemple à donner à ceux qui veulent apprendre.

Donc, l'œuvre est d'un maître, il n'en faut pas douter. Et nos artistes admirent cette virtuosité, ce manque de préoccupation de plaire, cette sincérité de l'homme qui a reçu une impression violente sous le soleil d'Afrique et qui, pour la faire comprendre, l'exagère. Ils me montrent ce dessin parfait des jambes, ces pattes qui se lèvent. Ils entendent les bêtes frapper du sabot.

— Celui qui sait mettre un vert comme celui du burnous sur le gris de ce cheval, avec la tache de cette femme accroupie sur un tel fond jaune, est un vrai peintre. Il a compris comme pas un le mouvement dans l'air.

Et, par hasard, en faisant demi-tour, nos regards se reportent sur les chevaux blancs de l'*Abside de Notre-Dame*... Certes, ceux-là n'ont pas de mouvement dans l'atmosphère.

C'est égal, le cheval rouge me chiffonne. Je reste inquiet.

Un paysage, lépreux, *de Bretagne* signé Dauchery. Un autre des *Côtes de Provence*, d'Auburtin, qui donne l'impression d'une chose bien matinale et qu'il faut voir de loin. Mais il gagnerait à être agrandi. C'est vraiment trop peu pour un paysage.



C'est une belle tête de justice ! disait Dupuis, dans les Charbonniers.

La saillie nous revenait à la mémoire devant le portrait de l'*Amiral Krantz*, par Roll.

Expression de figure remarquablement rendue. A ce simple pincement des lèvres, on devine que cet homme est un Alsacien à la volonté tenace. On sent le caractére.

L'air circule bien autour de cette tête. La qualité des yeux sur le ciel est de premier ordre. Bon portrait.

J'étonnerai beaucoup de visiteurs en leur disant que *le mont Gargan à Rouen par la neige*, de Lebourg, est un des plus beaux tableaux du Salon. Il en est cependant ainsi.

Lebourg a chanté la poésie de la neige. Son tableau n'a pas été fait dans l'atelier, soyez-en convaincus.

Personne ne peut rendre mieux cette coloration variée dans la même teinte. On a froid en regardant quelques secondes son tableau. Délicieuses, les valeurs de ce ciel tout chargé de neige et qui conserve néanmoins l'intensité profonde de la lumière. Cette vieille cathédrale qui profile à l'horizon la grisaille de ses tours ; ces ombres d'une justesse impeccable, tout est d'autant plus digne d'admiration sans réserves que l'artiste, amoureux de la réalité qui l'a saisi, ne veut pas sacrifier au désir d'arrêter le public. Il n'a pas mis d'enfant ou de vieillard pataugeant dans la neige, luttant contre elle. La neige, la neige seule et c'est assez.

Un Frémiet, réduction d'une ancienne médaille d'honneur, *Gorille enlevant une Femme*. Véritable création. Prenons d'abord le petit côté de l'œuvre. Le public ne se doute pas du travail préparatoire auquel a dû se livrer le sculpteur ne pouvant souhaiter un gorille vivant pour modèle. Il ne trouvait dans les musées que des squelettes lui donnant les proportions si particulières à l'horrible bête. Ce fut au savant artiste qu'il appartint de muscler l'animal et de créer cette anatomie merveilleuse que l'on sent juste, qui doit être la vraie et semble tellement naturelle au public qu'à peine il la remarque pour s'abandonner tout entier au côté saisissant de l'épisode.

Impressionnant en effet, ce contraste entre la brutalité de la bête et la délicatesse de la femme. On sent la force prodigieuse de l'animal, sa volonté d'enlever la femme et de la conserver pour en faire sa chose ; il

la défendra envers et contre tous. Déjà elle est à lui. La pauvrette est là pantelante, anéantie. Son corps est un chiffon.

La médaille d'honneur n'a pas été donnée à tort.

« Deux yeux dans une enveloppe. » Ainsi pourrait-on définir le Carrière, *Jeune fille*. Quel artiste que celui qui a su repousser le secours de la coloration pour rester à un semblable modelé !

Desbois et Rodin disent de Carrière, qu'avec sa peinture ils feraient de la sculpture. C'est le plus beau des éloges.

Voyez de près le tableau, il vous paraîtra très peu fait. Eloignez-vous encore et chacun de ces traits à peine sensibles accusera sa valeur. C'est du modelage.

On reproche à ce bon Carrière de ne présenter que des œuvres conçues et exécutées dans un rêve. Le rêve est joli.

Pas mal campés, les *Cerfs*, de Leduc, mais de beaucoup moins vivants, moins respirants, moins frémissants que les *Tigres* de Gardet admirés dans l'autre salle.

Cet excellent Pointelin, le professeur de mathématiques, nous a envoyé une nième édition de son paysage. Le brave homme adore sa Franche-Comté. Il la peint; il la repeint; il la rerepeint. Toujours le même paysage qui a ses qualités, car ce premier plan, simple, n'est pas sans charme, la couleur est belle, le fond du ciel lumineux; mais de la semblable peinture, répétée cent et cent fois, devient du métier. Ce n'est pas de l'art.

Elle sent la marée, la *Pêcheuse de crevettes*, de Jules Adler. Il fait bon la regarder, tandis qu'il crachine ferme au dehors et que l'on est pénétré soi-même, jusqu'aux moelles, par l'humidité. On apprécie mieux alors l'atmosphère humide de la toile, l'éclat mouillé des fonds, la nacre du ciel, le suintement des vareuses de laine et des cirés de matelot.

Honteuse, cette *Bayadère*. Il y a cent fois mieux chez Samuel ou chez Jules Meyer, comme sujet de pendule.

Et cette page du *Figaro illustré*, *le général Bonaparte et Joséphine de Beauharnais* ! Page vue et revue.

J'aime mieux cette aquarelle, *portrait de M. Beau*, exposée par Fernand Desmoulins, l'auteur de la puissante eau-forte de Jules Ferry. Valeurs justes, bonne couleur, vérité de l'attitude, bien que nous préférions à cet égard le fusain de Sarazin, exposé dans le Palais central. L'œil fin et bon de notre Gouverneur général y est mieux saisi, mieux rendu.

Une amusante litho de Jean Veber, *les Maisons ont des Visages*. Il ne nous avait pas habitué à ces folâtreries, l'auteur du fameux *Bismarck boucher*, refusé à Paris par crainte de complications diplomatiques et qui eut un si vif succès au Crafton Gallery de Londres.

Un coup d'œil dans le vestibule à cette femme nue, *Perversité*, de Rengel d'Illzach, qui a enlevé un nid d'oiseau et s'amuse à effrayer les pauvres petits, en faisant siffler un serpent au-dessus de leur tête. Sculpture sans éclat, devant laquelle on passe indifférent.

On s'arrête, au contraire, devant la maquette de Théodore Rivière. La France, sur un trône élevé, reçoit l'hommage des races indo-chinoises qui viennent déposer à ses pieds leur tribut de soieries, de fruits et d'ivoires. Un Annamite, un Cambodgien, un tirailleur se tiennent devant elle. De chaque côté du trône, le Mékong et le Fleuve Rouge, symbolisés par des femmes aux puissantes mamelles, qu'accompagnent le Dragon de l'Annam et le Naga des Khmers.

Derrière le monument, un lion, symbole de la force, garde le trône. Un génie étend les bras pour appeler les populations au travail. Près de lui, le marteau et l'enclume de l'industrie, le caducée du commerce. Sculpture puissante, belle, bien venue.

Sur les murailles, des plans, peut-être remarquables mais que nous sommes incapable d'apprécier.

Voici venir pour l'écrivain le quart d'heure de Rabelais. Quid du *Salon de Hanoï ?*

Au point de vue matériel d'abord.

La première impression des visiteurs fut l'étonnement en présence de ces hautes murailles décorées d'écussons au monogramme de la République Française et dont la cimaise seule se trouvait garnie de tableaux. L'œil



Delmas graveur Bordeaux

Pagode annamite.

n'était pas en effet accoutumé à semblable disposition, il s'y fit très vite et ceux qui, comme nous, voulurent étudier les œuvres exposées y trouvèrent grand profit. L'on ne peut voir meilleur champ d'étude.

Quant à la valeur même des toiles, elle est, nous l'avons vu, bien diverse.

Aucun salon ne saurait satisfaire pleinement le visiteur. Chacun de nous a, en effet, ses affinités, ses accoutumances dont il ne se débarrasse qu'à grand'peine. Les œuvres exposées forment en définitive un ensemble très digne d'intérêt et l'on peut féliciter hautement ceux qui ont obtenu des artistes qu'ils abandonnent ainsi leurs œuvres à 4.000 lieues de la Métropole.

Une légère critique. L'admission des *Hors Concours* sans examen du jury n'est-elle pas cause de certaines faiblesses ?

Il est permis aussi de regretter qu'aucun des jurés, nous semble-t-il, n'ait vécu en Extrême-Orient, n'ait pris contact avec l'âme jaune et n'ait pu éclairer ses collègues sur le sens artistique de ces peuples.

Je n'irai pas jusqu'à dire que les deux nus de Carolus et de Fourié rendent odieux aux Annamites le Salon tout entier et qu'il ne restera dans leur esprit que l'impression produite par ces deux toiles. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il eût mieux valu ne pas les exposer.

Le nu en lui-même ne choque pas l'Annamite. Il regardera sans être offusqué la *Perversité* de Ringel, mais échangera maint quolibet, maint propos grivois et peu flatteur pour la race blanche, devant ces femmes à l'attitude provoquante, au sourire aguichant qui étalent, inviteuses, ce que la femme annamite conserve pour l'intimité de la ca-nha.

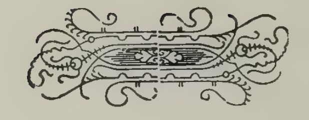
Le gros succès pour les indigènes est *le Bœuf* de Rousseau.

Nous avons pris une dizaine d'Annamites dans les divers échelons de l'échelle sociale du pays et nous leur avons demandé, séparément, de choisir deux toiles. Tous se sont arrêtés devant ce bœuf si admirablement silhouetté et tel qu'ils ont habitude de le voir dans l'atmosphère, puis leur choix s'est porté sur un petit *Portrait de femme*, voisin du beau tableau de Duvent (dont seules des intelligences cultivées peuvent apprécier la valeur), portrait sec mais net de ligne et qui leur rappelle bien la femme française en

toilette de soirée ; enfin, *l'Arc-en-ciel*, de Ménard, non point pour les exquises qualités de cette toile incomparable mais pour l'arc lui-même qu'ils retrouvent tel qu'ils l'ont vu dans le ciel.

L'imitation fidèle de la nature nous paraît donc être l'idéal artistique de l'Annamite.

Les visiteurs indigènes se rendent nombreux à la galerie des Beaux-Arts. Nous sommes certain qu'il restera dans leur esprit autre chose que les deux femmes nues, spécialement troublantes pour les tirailleurs.



Delmas graveur Bordeaux

Le Palais Central.

LE PALAIS CENTRAL

Le Palais Central remporte un succès indiscutable, et c'est justice.

Sobre de lignes, élégant dans sa simplicité, solide et bien assis, il fait le plus grand honneur à l'architecte Bussy, à l'entrepreneur Blazeix, au décorateur Viterbo, dont les menuiseries sculptées détachent leur teinte sombre sur le gris clair du ciment, qui joue la pierre de taille.

A l'intérieur, un premier mouvement d'étonnement au milieu de ce salon central complètement vide. Je sais bien que la fameuse rosace en carreaux céramiques de Paray-le-Monial, qui figura à la dernière Exposition Universelle, est digne de retenir l'attention, mais l'on aimerait à venir se reposer en cet endroit, à y trouver divans, fauteuils, chaises, auprès des plantes ornementales qui ne font pas défaut dans le pays.

D'autant que l'œil aurait plus d'une tentation sous la coupole. Les tout gracieux médaillons de Vollet lui chanteraient la douceur de leurs teintes qui s'harmonise si bien avec le fond clair des murailles, la souplesse de ces chairs de femme, les femmes elles-mêmes, ces charmeresses, qui, sous prétexte de nous représenter l'air, la terre, l'eau et le feu mettent les sens en émoi par leur galbe impeccable.

Haut les yeux ! Là haut s'étalent, en effet, les quatre grandes toiles décoratives où le Tout-Hanoi indigène vit, déambule et travaille.

L'opération délicate du marouflage les a quelque peu abîmées. Il est pénible de voir plissé le visage de cette gentille petite congaï au pied chaussé si élégamment, mais ce n'est que détail. L'ensemble est superbe et il y a de vraies trouvailles.

Cette armature du grand parasol annamite, qu'une femme s'apprête à garnir dans l'angle d'un panneau, montre que Vollet n'est pas seulement le peintre de tableau justement élogié, mais encore un décorateur qui n'a plus rien à apprendre.

Cette charrette que traîne un coolie à la tête expressive est bien devant nous. On voit l'homme marcher ; on sent l'effort qu'il fournit.

Des brodeurs, des marchandes accroupies à côté de leurs paniers ; des femmes qui circulent avec leur fardeau en balance sur l'épaule ; un lettré qui regarde des armes de pagode ; un bèp revenant du marché ; des tirailleurs qui causent, l'un nonchalant, l'autre coquet, soigné, aux formes rebondies, molletières serrées et poing sur le ceinturon — tout cela a été vu, saisi sur le vif et rendu avec la précision d'un instantané en couleur.

Deux ouvriers surtout nous frappent : le menuisier, et, plus encore, le ciseleur. Il est accroupi, son léger marteau prêt à frapper sur le fin ciseau tenu de l'autre main, la tête près de l'objet qu'il fignole. Parfaite vérité d'attitude.

Entrons dans les vastes salles du Palais. On sent venir à l'esprit le souvenir classique :

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales....

Un peu chargée, pourrait-on dire, cette décoration Renaissance qui fait courir partout, sur les murailles, dans les frises, au plafond, l'exubérance de ces guirlandes. Mais, vue par cette demi-clarté d'hiver, elle est agréable à l'œil.

Comme objets exposés, on trouve de tout dans ces salles, depuis les soies, les ors, les bijoux du Tonkin et de France, jusqu'aux collections minéralogiques et aux cartes murales de l'Indo-Chine, en passant par les bouddhas de Birmanie et les chapeaux en poils de chèvre qu'expose la Corée.

Un beau désordre, mais amusant. Les portes-fenêtres latérales ont été garnies de grands panneaux de soie brodée : une débauche de bambous entre lesquels des oiselets caquettent ; une débauche aussi de processions allongeant la théorie de leurs personnages sur des routes en spirale. Rien de vraiment remarquable dans ces deux genres.

Très beaux, deux petits panneaux sur fond vieil or de Nguyèn-van-Nam, le brodeur de Bac-Ninh. Simples, car sur l'un, le dragon solitaire déroule ses anneaux ; sur l'autre, un caractère unique s'étale, mais d'un fini incomparable.

La pagode de Coloa, tableau un peu enfantin, mais non sans valeur. On l'apprécie davantage lorsqu'on le compare à une broderie voisine et du même genre, un paysage de Nguyên-tich-Thuan, raide de lignes, sans proportions, mal traité.

Une famille japonaise : le coq, la poule, les poussins, le tout sur fond gris. Joli de dessin, mais c'est la copie d'une broderie du Japon que ce morceau de Pham-van-Khoan.

Nous préférons de beaucoup le combat des deux coqs de Pham-van-An, l'incomparable artiste que nous avons vu travailler à ce chef-d'œuvre, ayant devant lui les bêtes qu'il voulait reproduire, les excitant pour saisir leur attitude, recommençant deux et trois fois une patte qu'il ne trouvait pas exacte comme teinte. Regardez de près cette broderie merveilleuse, vous n'y trouverez pas une faute, pas une faiblesse. Les deux coqs sont superbes de vie, de mouvement, les pattes crispées, l'œil terrible, les plumes dressées. Beau morceau d'art.

Du même artiste, un portrait en broderie de S. E. Hoang-khao-Kai, ancien Kinh-Luoc. Ressemblance étonnante ; la photographie qui se trouve près du cadre permet de la constater. Couleur riche, chaude, éclatante.

Pourvu que nos brodeurs annamites ne se laissent pas influencer par l'ambiance européenne et entraîner à faire des horreurs dans le genre de ce pont métallique sur lequel va passer un train avec locomotive et wagons. . . en soie !



Les meubles en bois sculpté sont nombreux et intéressants à plus d'un titre.

Ils permettent de comparer l'art annamite pur avec le résultat de l'influence française sur un cerveau d'artisan mal préparé et aussi ce que peut produire l'ouvrier indigène, guidé par des hommes de goût.

Arrêtons-nous à l'entrée de la salle devant ce mobilier franco-annamite en bois de lim sculpté : buffet, table, guéridon, sofa, fauteuils, chaises.

Gros travail, effort sérieux, mais résultat déplorable, à notre avis. Les dossiers des fauteuils et des chaises, que l'artiste a voulu faire légers et qui sont de mesquine apparence, contrastent avec l'épaisseur et le poids du tablier. Une chaise en lim doit être, semble-t-il, d'une solidité à toute épreuve. On oserait à peine soulever celle-ci de peur de briser le dossier, et un homme quelque peu corpulent, assis sur la chaise, serait bien hardi de s'appuyer sur ces frêles montants mal ajustés. L'inventeur de ce produit hybride est un Annamite qui indique comme seule adresse : Rue Felloneau, nº 27, à Paris. Il doit donner à nos compatriotes de la capitale une triste idée de l'art annamite.

Nous le regrettons d'autant plus que dans cette même salle, est un joli spécimen de l'art du pays. Il s'agit d'un buffet signé Nguyèn-van-Thi sur lequel des oiseaux, des papillons se jouent au milieu du feuillage, des fleurs, des dragons, des chimères et autres animaux fantastiques. Des personnages en relief plaisent par la simplicité naïve de leur exécution. L'Annamite est resté lui-même, et c'est heureux.

Ne quittons pas le buffet sans jeter un coup d'œil sur les petites pantoufles brodées et garnies de menues perles qui sont exposées sur ses tablettes. Dans l'intérieur de chaque pantoufle, une plume bien conduite a moulé cette inscription que l'on conservera dans la famille :

BRODÉ PAR MADAME TRUONG-THI-DUNG,

ÉPOUSE DE NGUYÈN-VAN-HIÊP,

Secrétaire au Gouvernement Général.

7 $ la paire.

Sept piastres pour les deux, ce n'est vraiment pas trop cher !

M. Thureau expose une série de meubles : cabinets, buffets, étagères grandes et petites, bibliothèques, exécutés par To-van-Trong et Nguyèn-van-Tung, de Nhan-hien (Cau-do). Les artistes ont certainement travaillé sur des modèles ; ils ont dû être surveillés et guidés pendant l'exécution du travail. Le produit est presque parfait, dans l'acception rigoureuse du terme.

Il faut admirer sans réserve le fouillé délicat de ces colonnettes, le relief sobre de ces panneaux, le mélange heureux de ces roses, de cette verdure de France avec ces dragons et ces oiseaux traités à la façon annamite. L'alliance peut donc se faire, mais non sans un guide au sens artistique éclairé.



Delmas graveur Bordeaux

Palais central — Art annamite.

L'agencement a, ou peu s'en faut, le fini des menuiseries japonaises. Ces étagères, pour bibelots annamites, aux colonnes sculptées et au délicieux relief seraient parfaites si la raideur du fronton se trouvait corrigée par la ligne souple d'un ornement oriental. L'ensemble de ce lot est remarquable.

Reste le mobilier annamite en go qui figura à la dernière Exposition Universelle et en rapporta une médaille d'or. Ces bois sculptés du lit de repos, largement traités, ont de l'allure. Le guéridon, l'écran, le buffet, gracieux de forme, jettent la note claire et harmonieuse de leur nàcre sur le fond sombre et sévère du bois. L'écran surtout plaît par l'originalité de sa monture : une énorme racine sculptée.

Le mobilier est complété par des crachoirs monumentaux en cuivre niellé, et plusieurs panneaux portant des devises en lettres d'or sur fond laqué noir.

A côté, de superbes malles en bois de camphre avec ornements de cuivre, exposées par Tinh-van-Minh.

Passons aux *incrustations*.

Trois artistes, hors de pair, semblent se disputer la palme : Dao-huong-Maï, Lê-van-Chat et Pham-van-Khoc.

Le premier expose un écran sur bois dur, un grand buffet et un meuble genre cabinet. Dao-huong-Maï se complaît dans le menu. Il a l'amour du détail et le traite avec une science sûre d'elle-même. Tel petit cortège de mandarin qui se déroule sur un tiroir du buffet est une pure merveille. Rien ne peut avoir en ce genre plus de délicatesse, de fini, de joliesse. Il faut regarder à la loupe l'expression de ces visages.

Le meuble genre cabinet porte l'étiquette « Vendu à Monsieur Viterbo ». C'est déjà un bel éloge de l'artiste, car notre sympathique concitoyen possède en la matière une compétence devant laquelle des profanes ne peuvent que s'incliner. Mêmes qualités que dans le buffet de tout à l'heure : beau bois, science du décor, élégance de formes, conscience du détail. Simplement exquises les deux scènes des panneaux supérieurs : une tisseuse et un brodeur au travail.

Lorsque l'ami Viterbo aura fait remplacer la tête du forgeron ambulant qui opère sur un des panneaux inférieurs, il aura un magnifique objet d'art de plus dans sa collection.

Lê-van-Chat nous frappe au contraire par sa large facture, la sobriété de l'ornement, la science parfaite des oppositions nàcrées. Il travaille une matière que les autres paraissent ne pas avoir. Voyez ces roses dans

la gamme foncée ; regardez ces grosses plaques de nacre appliquées en relief sur les panneaux de ce buffet, et vous direz que Lê-van-Chat est un maitre.

Pham-van-Khoé, de Taï-Ha, en est un autre.

Son panneau décoratif exposé à l'entrée de la galerie est parfait. Tout y est admirable : la disposition de cette procession qui se déroule sans désordre et avec souplesse, l'unité de la teinte des tuniques, le reflet des armes de pagode, la vérité du mouvement et des attitudes. Ce mandarin vêtu de la robe à longues manches, tenant entre ses mains la planchette rituelle, est expressif, vivant. Mais c'est dans l'anatomie du coolie nu que Pham-van-Khoé se révèle grand artiste. Nous n'aurions pas cru la nacre susceptible de produire de tels effets.

Le même artiste expose trois portraits en nacre d'une ressemblance étonnante ; les photographies placées à côté permettent de le dire et d'admirer de près une de nos gracieuses concitoyennes, une digne matrone annamite, et le visage rasé de frais d'un Chinois opulent.

Comme mobilier décoratif : les *cuivres*, brûle-parfums anciens et nouveaux, au tigre, au bambou ; vases de tout calibre ; les sept objets rituels, etc. ; les *étains*, simplement ciselés, ou ornés d'applications en cuivre, un peu *toc* mais originales ; les *porcelaines*, une collection de 46 assiettes, appartenant à Doang-ngoc-Toan, dit Ba-Thao, et dont quelques-unes sont de grande valeur ; un vase gros bleu, sur lequel des traces de dorure ancienne encore visibles, très belle pièce de musée ; les éventails de Hong-yen, petits, moyens, grands, énormes, blancs, noirs, rouges, bleus, jaunes, multicolores, de toute forme et de toute plume ; les *niellures* de Bac-ninh ; des *boîtes à bétel* et des *coffrets* de mandarin, laqués, incrustés, sculptés ; un *coffre* en bois travaillé de Phan-lap-Thinh ; une vieille *tapisserie* chinoise que l'on présente comme antérieure à l'ère chrétienne ; un *pagodon* laque et or, devant lequel se dressent des armes de pagode en fer avec belle garniture de cuivre ouvragé ; un *paravent*, dont la peinture originale et fine représente sur les panneaux latéraux des scènes de pêche avec les divers travaux de la culture du riz, et sur le panneau central, la visite de l'Empereur Tan-huy-Hoang au sérail de ses femmes. A en juger par la mine de ces jeunes beautés, le vieux paillard ne devait pas s'ennuyer tous les jours ; un *ivoire*, magnifique défense sculptée, qui appartient à M. Hoang-trong-Phu.

Ce même haut mandarin expose des *scènes de la vie annamite* réduites à la façon de nos jouets d'enfant : un professeur et ses élèves ; le labourage des rizières, leur irrigation, le semis, le repiquage, le nettoyage. Il montre aussi une rue de Hanoï. Les Annamites paraissent goûter tout particulièrement ce genre d'exhibition. Nombreux sont ceux qui s'arrêtent et commentent.

On trouve de tout dans cette salle, disais-je. Voici en effet trois *portraits* au fusain de M. Beau, gouverneur général, de M. de Lamothe, lieutenant-gouverneur, et de l'amiral Bayle. Ressemblance étonnante. Ils font grand honneur à l'artiste L. Sarazin.

A côté, les *meubles en bambou,* imaginés par Le Lan, et exécutés par Hay-Sam. Nous y retrouvons bien le sens artistique délicat de notre concitoyen.

Les travaux de *linguistique* du P. Vallot qui n'ont pas besoin d'éloges.

Enfin, une collection de *monnaies* faite par un Annamite, Nguyên-van-Tuc, de Hung-yèn, est des mieux présentées. Chaque pièce, encastrée dans un panneau vertical, s'offre de telle façon que l'on peut voir ses deux faces sans avoir à la toucher. Monnaies de l'Annam, monnaies de Chine, toutes avec la traduction de leurs caractères. Quelques-unes très anciennes : (2207 avant J.-C., disent les Chinois), mais en réalité de 6 à 700 ans antérieurs à notre ère, sous la dynastie Tcheou. Sont-elles authentiques ? Pour toutes les pièces que l'on attribue aux périodes précédant notre Xme siècle, l'origine est plus que sujette à caution. Les contrefaçons pullulent.

Belle collection des Canh-Hung (Chine, XVIIIe siècle) et de Canh-Tinh (Annam), parmi lesquelles deux petites médailles de 1792, merveilles d'art annamite.

Des amulettes en métal, toujours avec des inscriptions dans le genre de celle-ci : *Que la fidélité parvienne jusqu'au cœur du ciel !*

Parmi ces amulettes, le miroir à exorcismes de modèle japonais et dont les bonzes se servent pour chasser le diable du corps des femmes.

— Ce ne doit pas être commode, disais-je à mon voisin.

Une bonne dame, genre belle-mère, entendant la boutade, lance des regards féroces au chroniqueur qui s'enfuit, médusé. Oh ! ce regard !

Un coup d'œil au *Plan du Tombeau de Minh-Mang,* exposé par M. Lichtenfelder et qu'apprécieront particulièrement les lecteurs

du *Rituel funéraire des Annamites*. Ils trouveront en effet, dans les formes étranges du tombeau, l'observation des rites séculaires du pays d'Annam. Des planches de détail et des photographies permettent de se faire une idée exacte de ce fantastique ensemble qui sert de dernière demeure au « Tout Puissant Maître de l'Equité et de la Justice ».



Pénétrons en **Birmanie**, car la grande colonie anglaise occupe une partie du Palais Central.

Petite exposition, mais bien comprise et intéressante pour celui qui voudrait étudier le pays de Mingoon-Myn.

M. J. Claine, consul de France à Rangoon, a réuni en effet un ensemble sérieux de documents. Parcourons-les, car ce pays qui touche à nos possessions du Haut-Mékong ne saurait nous laisser indifférents.

La Birmanie est administrée par un Lieutenant-Gouverneur que nomme le Vice-Roi des Indes. Nous rencontrons là un des procédés chers aux Anglais : la décentralisation. Nos Résidents supérieurs sont nommés par le Président de la République. Les Gouverneurs qui gravitent autour de l'immense empire indien sont choisis et nommés par le vice-roi qui doit avoir en eux confiance absolue et les tient complètement dans sa main.

Huit millions d'habitants avec, comme capitale Rangoon (232.326 habitants) et les ports de Moulmein, Akyab, Bassem.

Commerce annuel, environ 600 millions de francs sur lesquels 170 millions d'exports.

Notre Consul présente en échantillons les principaux produits du pays :

Le *riz*, avec une infinie variété d'espèces. On n'en compte pas moins de 104 dans la collection exposée. C'est le gros élément d'exportation ; plus d'un million de tonnes par an qui sont dirigées spécialement sur Maurice, la Réunion et les Seychelles. Le commerce est entre les mains de gros négociants musulmans des Indes.

Le *coton*, les *légumes*, le *tabac*.

Des forêts de la Haute-Birmanie viennent le *cachou*, le *caoutchouc*, les *bois*, et, parmi ceux-ci, en première ligne, le *teck* dont on a exporté pour



Delmas graveur Bordeaux

Quelques instantanés.

plus de 14 millions de francs l'an dernier. Une des notices donne ce détail que le teck exige au moins 0 m 76 de pluies annuelles et réussit à merveille avec une moyenne de 1 m 27 à 2 m 95 d'eau tombée du ciel dans l'année.

La Haute-Birmanie fournit aux Chinois de Singapour des *jades* de rivière et de montagne (un million et demi de francs par an), du *pétrole*, exploité par la « Burma Oil Company » de Rangoon, des *huiles lourdes, etc.*

Voici les boîtes en *bambou laqué* rencontrées par nous dans le Haut-Laos, boîtes de toute forme et de toute dimension, tasses à boire, rouges ou vertes, avec dessins peu compliqués, boîtes à bétel, boîtes affectant la forme de fruits Celle-ci, un potiron, très réussie comme laque, a l'aspect d'une jolie faïence vernissée.

Voilà des *jarres* en poterie, spécialité du Pégou qui en exportait jusqu'en Perse dès le XVe siècle ; des *objets en terre vernissée :* coq chantant, serpent dressant la tête, danseurs, etc ; un travail tout particulier de *mosaïque*, porté sur l'étiquette comme spécimen de l'art national birman. C'est une combinaison de menuiserie, de sculpture, de modelage, de mosaïque en morceaux de verre de toutes couleurs et de toutes formes avec des plaques de dorure brochant sur le tout. Les jours d'illumination, ces motifs qui décorent les pagodes produisent un merveilleux effet.

Des maquettes expliquent le procédé de la fonte des bouddhas et des gongs, procédé à cire perdue que l'on emploie aussi en France et que nous avons vu mettre en usage au Laos. M. Claine a réuni des modelages en terre à moitié recouverts de cire, les mêmes complètement terminés et prêts à recevoir le métal en fusion, puis le produit brut de la fonte sortant du moule et enfin une statuette de Bouddha polie, terminée.

C'est par ce procédé que les Birmans ont fondu des cloches comme celle de Mingoun, qui ne pèse pas moins de 80.000 kilogrammes, et n'est dépassée que par la fameuse cloche de Moscou. Le village de Kemendine, près de Rangoon, est uniquement composé de familles s'adonnant à cette industrie.

Les *bijoux* rappellent ceux des *Lus* de notre province de Muong-Sing : gros cylindres de verre que l'on porte dans le lobe largement troué de l'oreille ; tiges d'or agrémentées de rubis ou de gros brillants et qui servent aux mêmes usages ; bracelets en cornaline blonde, en or uni, en fils d'or assemblés à la façon d'une chaîne tressée ; les bols en argent repoussé et ciselé que l'on retrouve dans toutes nos principautés laotiennes.

Un de ces bols, dû au plus habile orfèvre de Birmanie, Maung-yin-Maung, montre les différentes étapes de la fabrication. Certaine partie de la plaque d'argent brut est simplement martelée ; sur une autre, le travail du ciseau est commencé ; plus loin, le polissage a fait son œuvre ; le motif est terminé. Pas de fonte, d'estompage, de soudure. Le spécimen mérite d'être examiné.

Le meuble qui renferme ces jolies choses est un petit chef-d'œuvre de sculpture. Des colonnes, des panneaux, des chapiteaux, se détachent des *garoudas* symboliques, des divinités endormies, d'autres qui prient les mains jointes, des danseurs, des animaux fantastiques.

Une chaise pliante, des cadres et d'autres *objets sculptés* montrent que les Birmans sont passés maîtres dans l'art de travailler le bois.

Ils ont l'amour du tape-à-l'œil, du clinquant, de la paillette, du mica, ainsi que leurs voisins des Indes. Les tapis exposés ici en sont la preuve.

C'est un Français qui perfectionna, voici quelque quarante ans, le métier à tisser des Birmans. Jadis, lorsque la cour pouvait déployer son faste et sa magnificence, l'industrie du tapis de luxe florissait dans le pays. Depuis 1885, elle a décru chaque année comme importance. Aujourd'hui, elle est mourante.



Dans la salle qui s'étend à l'extrémité de l'aile gauche, l'Ecole Française d'Extrême-Orient a rangé ses collections. Empilé, devrais-je dire, car des monceaux de bronze se trouvent pêle-mêle dans des vitrines basses et ne peuvent être appréciés. Plus de deux cents peintures anciennes ne montrent aux visiteurs que leurs rouleaux fermés. C'est peu. La place faisait défaut.

L'on sait que l'Ecole avait installé son musée à Saigon. Elle a laissé dans cette ville les inscriptions et les sculptures sur pierre, soit, en somme, ce qui a trait aux civilisations khmère et tiame, pour transporter ici ses autres collections.

Nous voyons dans le Palais Central la section chinoise, fruit de trois années de recherches faites par M. Pelliot, l'aimable et distingué professeur, dont le siège des Légations à Pékin vint troubler jadis la scientifique quiétude. Il nous a apporté une collection inestimable.

Si l'on pénètre dans le Palais par la porte latérale, on trouve devant soi une monumentale devanture d'autel, un *wou-kong*, ainsi que l'appellent les Chinois, c'est-à-dire « les cinq objets vénérables ». Ils sont, comme du reste chez les Annamites, le brûle-parfum, les deux chandeliers et les deux vases à fleurs.

Ce *wou-kong,* en pur bronze, a été fondu pour l'empereur Kien-Long (1736-1795). Sa décoration, classique, est celle du dragon dans les nuages; fondue en relief, elle fut ensuite retouchée au ciseau. Le brûle-parfums surtout est une pièce de tout premier ordre avec son trépied formé de trois têtes au masque grimaçant qui laissent échapper des canines en croc.

De chaque côté de la porte, une paire de brûle-parfums extrêmement curieux, dits « à l'éléphant ». Le trépied se compose, en effet, de trois têtes d'éléphant; les anses sont deux trompes et le couvercle est surmonté d'une réduction de la bête. C'est le décor religieux, rituel. Il est bien difficile de dire l'âge de ces brûle-parfums en cuivre doré, d'un travail moins fin que les premiers, mais qui frappent par leur conception originale.

Derrière chacun d'eux, se dresse une armure de prince mandchou. Le costume formé d'une étoffe de couleur claire dans laquelle des clous dorés sont piqués; le casque, surmonté d'un haut cimier, a le couvre-nuque et la mentonnière; le cercle du front est orné de grands caractères sanscrits en cuivre appliqué. Ils disent l'invocation sacrée : « O toi, joyau dans le lotus, salut! »

La vitrine aux bouddhas, champ d'intéressantes études, car elle renferme tout un Panthéon lamaïque, thibétain rapporté de Pékin.

Dans la partie gauche, les *Boddhi-sattvas*, c'est-à-dire les presque-Bouddhas, ceux dont le prochain état sera celui de Bouddha. Ils se distinguent facilement de ces derniers par leurs ornements. Tous ont un diadème, des joyaux, des fleurs; les gestes sont élégants, légers, enjoués quelquefois.

Leurs voisins de droite, les *Bouddhas*, se montrent graves, recueillis, anéantis. Ils ont le geste sobre, reposé et dédaignent tout ornement. Quelques-uns d'origine khmère, les autres chinois, mais tous de cette ins-

piration hindoue qui a passé successivement de l'Inde au Népal, du Népal au Thibet et du Thibet en Chine.

On sait qu'il existe à Pékin un certain nombre de lamaseries. Nous pouvons voir des statuettes de lamas vénérés en passant de l'autre côté de la vitrine double. Coulés en bronze doré, de forme élégante, expressive, les lamas portent la large robe croisée sur la poitrine et se couvrent la tête d'une sorte de capuce pointue avec deux longues brides leur descendant sur les épaules.

Auprès d'eux, les objets du culte : la clochette, la roue que l'on place devant l'autel et les coupes aux libations.

N'allez pas les voir, sensibles lectrices ! Ces coupes sont des crânes dans lesquelles les affreux lamas boivent le vin du sacrifice. L'un de ceux exposés ici est en porcelaine ; l'autre le crâne d'un homme, d'une belle teinte de vieil ivoire, entouré seulement d'un cercle de métal.

Ces gens ont le culte de l'horrible.

Voyez les groupes immondes que leurs statues évoquent et que ma plume, cependant d'une pruderie douteuse, se refuse à décrire.

Voyez cette *dourga*, divinité de la terreur, qui dresse au-dessus de la vitrine son diadème de têtes de mort et laisse tomber de sa ceinture un chapelet de mêmes ornements.

Les affreux monstres !

Ne quittons pas la vitrine sans voir les sept joyeux rituels, c'est-à-dire les sept choses indipensables au souverain, qui veut « faire tourner la roue, symbole de l'Empire » suivant l'expression consacrée. On conserve dans les temples des réductions de ces sept joyaux : la roue, la *mani* (pierre précieuse), le cheval, l'éléphant, le général, le ministre, l'épouse. Les voilà sous verre.

A côté de la *dourga*, un *boddisattva* tiam, deux *danseuses* birmanes et trois *gardiens du monde*, chinois. Une devanture d'autel, *wou kong*, en porcelaine du XVIII[e] siècle, imitant à s'y méprendre les émaux cloisonnés ; deux *aiguières* de style persan.

On se rappelle qu'en 1901, lorsque la famine s'abattit sur la province chinoise du Fou-Kien, M Doumer y expédia du riz indo-chinois. En témoignage de gratitude, le vice-roi Hiu Ying-K'ouei fit remettre à notre gouverneur général un très joli *vase en argent ciselé* qui rappelle, par une inscription laudative rédigée en caractères et en français, le grand service rendu à nos voisins de Chine. Ce vase offert par M. Doumer, au musée de l'Ecole française d'Extrême-Orient, est ici exposé en bonne place.



Delmas graveur bordeaux

L'École Française d'Extrême-Orient.

Au dessous de lui, des *jou-y* littéralement « à votre idée, comme vous désirez, à vos souhaits » sortes de sceptres donnés à l'occasion d'un anniversaire de naissance ou du renouvellement de l'année.

Ces deux en améthyste et en jadéite sont des dons de M. Doumer ; cet autre, retient dans son filigrane de cuivre du corail et une pierre précieuse de couleur verte appelée *fei t'souei*. Il vient de Pékin.

Quelques *porcelaines* du XVIe et du XVIIIe siècle parmi lesquelles une pièce rare, le n° 56, petit vase gris perle, d'une teinte dite par les porcelainiers chinois « ciel après la pluie ». C'est la couleur actuelle de la manufacture royale de Copenhague dont les produits exposés, Avenue de l'Opéra, ont grand succès à Paris. Ce minuscule vase vaut facilement de 5 à 600 francs.

Parmi des *cloisonnés*, un éléphant en *émail, d'argent* d'un délicieux travail, qui faisait partie d'une collection des sept joyaux.

Une vitrine renferme des vases vert-de-grisés. Ce sont des *urnes funéraires* en or et argent provenant des fouilles dirigées dans les Tours de Phan-rang par M. Parmentier, pensionnaire de l'Ecole française.

Un *panthéon annamite* et quelques *bouddhas laotiens* envoyés par M. Maspéro, le fils du savant égyptologue, qui remplit durant quelques mois les fonctions de chef de cabinet auprès du Résident Supérieur au Laos. Pendant son court séjour à Vientiane, M. Maspéro découvrit les ruines de *Saï-Fong*, ville plus ancienne que Vientiane et dont la splendeur paraît avoir été au moins égale à celle de la capitale du Lan Sang. Des stèles en pur sanscrit y ont été trouvées. Elles forment des documents du plus haut intérêt pour l'histoire obscure de nos possessions laotiennes.

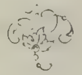
Pèle-mèle, à terre, la seule collection *d'anciens bronzes khmers* que l'on possède. Ils proviennent des fouilles de Soai-Rieng, en Cochinchine.

Sur les murailles, les *plans* en coupe, en élévation et en perspective de Po Nagar, à Nhatrang, dressés par M. Parmentier. Ils ont obtenu une troisième médaille au Salon de 1902.

Saluons ! Deux rarissimes cloisonnés aux cigognes dressent leur forme élégante. Impossible de rien voir de plus artistique que cet étonnant

repoussé, que cette variation de tons, extrêmement rares dans les cloisonnés chinois, que cette gamme complète des émaux adoucis par une merveilleuse patine.

Le Musée de l'Ecole française fera bien des envieux.



Les amateurs de *jades* passent d'heureux moments devant les vitrines de l'Ecole Française. La collection est, en effet, l'une des plus belles qu'on puisse rêver :

Grande coupe autour de laquelle court une guirlande de feuillage, main de bouddha d'une pureté exquise de matière, Bouddha lui-même, un buffle, des lions accouplés, les douze animaux du cycle duodénaire chinois, des étuis à parfums et cent autres pièces, parmi lesquelles un oreiller peu banal. Cet énorme morceau de jade représente un gros bébé accroupi et offrant au public des rotondités que l'on voile d'ordinaire. Petit sale !

Des *laques :* une boîte à livres du XVIIIe siècle, dont tout le relief en laque cerise est fait de fines couches superposées, travail rarissime et pour lequel il a fallu des mois et des mois ; un étui à pinceaux, *pi-t'ong*, de la même époque, autour duquel on peut voir les dix-huit *lohans* avec leurs attributs respectifs (1).

Une plaque en *pi-yu*, jade vert foncé, assez rare, est d'un beau travail.

Une plaque en *fei-t'soei*, remarquable, car elle possède très nettement les taches rouges et vertes qui font apprécier cette pierre par les Chinois.

Deux *cloisonnés* de 1450, pièces d'une importance extrême, montrant l'art du cloisonné à ses premiers débuts ; l'une un porte-bouquet, l'autre un petit brûle-parfums.

---

(1) On sait qu'il y a deux séries de saints bouddhistes, l'une de 18 personnages que l'on a reproduits sur cette pièce, l'autre de 500, que l'on vénère dans des temples comme à Canton.

Les saints sont appelés *lo-han* en chinois, *ar-hat* en sanscrit.



Delmas graveur Bordeaux

La déesse Quan-An du Panthéon Annamite

Une série des sept joyaux du XVIIIe siècle, en *porcelaine polychrome* la plus rare.

Dans la même vitrine, le *fusil* de l'Empereur Tu-Duc, dont le fût est en bois précieux très dur, incrusté d'or et garni de ciselures fines ; un album de *miniatures* religieuses sur papier, d'une délicatesse adorable ; un *manuscrit* « le lotus de la bonne loi », tout entier de la main de l'Empereur chinois Kien-Long.

Au-dessus, un grand brûle-parfums en *cloisonné*, modèle à l'éléphant, datant du XVIe siècle, et offert par M. Doumer au Musée ; les superbes spécimens de la vieille céramique tonkinoise (XVIe et XVIIe siècles), dons de M. Dumoutier. A signaler surtout les grands vases religieux en terre dite de Bat Trang, portant une inscription de 1569, c'est-à-dire de la troisième année de Dien-Thanh, prétendant de la famille Mac. (Rien de commum avec le chansonnier du défunt Chat-Noir.)

Plus loin, voyons un gros bloc de *cristal de roche* taillé en parallélipipède et surmonté d'un lion ; deux *porcelaines Kang hi*, *cinq couleurs* (1662-1722), les plus rares du genre ; deux brûle-parfums, *cloisonnés* introuvables, du XVIe siècle, presque aussi beaux comme émaux et patine que les fameux vases aux cigognes. Le trépied est formé de trois cerfs et le couvercle représente un pagodon. Les ouvriers pékinois de l'Exposition estimaient devant nous cette paire à plus de dix mille piastres.

Trois personnages taoïstes, en bronze, anciens, mais auxquels on n'a pu attribuer de date précise faute de pièces de comparaison. Ils étaient jadis quatre, comme dans la chanson : deux montés sur des tigres, le troisième sur un taureau et le quatrième sur un cerf. L'un de nos bons camarades de la presse métropolitaine, actuellement parmi nous, et qui fut jadis à Pékin, pourrait peut-être nous dire quel est l'heureux possesseur du Génie au cerf.

Sous une vitrine spéciale, une collection de monnaies annamites et siamoises. L'une de ces dernières, médaille envoyée par M. Reau, notre consul à Hongkong, qui résida longtemps à Bangkok, représente l'ambassade siamoise prosternée, en 1685, aux pieds de Sa Majesté Louis XIV. Le Phya Sri avait toute autre allure, en l'an de grâce 1902.

Enfin, des documents de toute nature, pierres préhistoriques, porcelaines, poteries, publications de M. Dumoutier, le savant directeur de

l'enseignement au Tonkin. L'intérêt de cette exposition est trop grand pour que nous n'y consacrions que quelques lignes. Nous y reviendrons plus tard.



Pour le moment, dirigeons-nous vers l'aile droite du Palais, mais en nous arrêtant devant l'*Exposition de la Corée* qui a trouvé, elle aussi, un asile sous les blanches voûtes du Palais central.

Elle réjouit les cœurs français cette petite section coréenne qui montre l'influence de notre pays s'exerçant, bienfaisante, en ces lointains parages.

Quatre éléments actifs y concourent, encouragés dans leurs efforts par un diplomate dont l'éloge n'est plus à faire. M. Collin de Plancy voit groupés autour de lui :

Un conseiller légiste de l'Empereur,
Un conseiller inspecteur des postes impériales,
Un directeur d'école,
Les missionnaires de la Société des Missions étrangères.

Le *conseiller légiste* porte un nom connu dans la littérature juridique et particulièrement en notre Indo-Chine. J'ai nommé M. Laurent Crémazy qui nous envoie le fruit de ses persévérants travaux sous forme d'un manuscrit. C'est le *Tai Han Hyen Pep*, ou Code Pénal Coréen, traduit par lui en français et commenté par des références de législation comparée, extraites par le savant jurisconsulte des codes annamites et chinois.

Nous avions déjà entendu citer à Shanghai, avec le plus grand éloge, le nom de M. Clémencet, *conseiller inspecteur des postes impériales coréennes*. Nous voyons ici son œuvre. Les Français peuvent en être fiers.

Une notice sur le service général des communications en Corée nous explique que sous la haute direction du colonel Ho-Sang-Min, deux européens mettent en mouvement les postes et les télégraphes ; un danois, M. Mulhenstekh, pour le service télégraphique, et notre compatriote pour le service postal.


Delmas graveur Bordeaux

Palais Central. — Exposition de la Corée.

Sur un grand tableau, nous voyons étalés les documents qui nous mettent au courant des détails de ces services.

Voilà, en effet, les imprimés d'usage courant en caractères coréens pour le service intérieur du pays ; en caractères et en anglais pour le service télégraphique et téléphonique ; en caractères et en français, parfois même en français uniquement pour les relations du régime international. Il faut avoir voyagé en ces parages où la langue anglaise régnait jusqu'ici en maîtresse pour comprendre notre joyeux étonnement. Ces simples papiers *feuilles d'avis, bulletins de vérification, réclamations d'objets perdus* nous semblent autant de bulletins de victoire.

Une *école française* a été créée à Séoul le 5 octobre 1895. Elle comptait à son début 18 élèves. Ils sont aujourd'hui 95, répartis en six classes, sous la direction de M. Martel. De belles photographies nous présentent le groupe des professeurs et des élèves pendant chacune des années qui se sont écoulées.

Une chaire de langue française fut créée en outre à l'Ecole militaire et confiée au même professeur ; 28 élèves et 6 officiers y sont inscrits.

Des cahiers de toutes ces classes témoignent de la bonne direction du maître et des sérieux efforts de ses élèves.

Enfin, les *missions étrangères* exposent une grammaire coréenne et un dictionnaire coréen-français qui sont des trésors d'érudition.

Merci à vous tous, messieurs ! Les visiteurs de l'Exposition de Hanoi ont apprécié vos patriotiques travaux. Ils envoient un cordial salut à ce petit noyau d'enfants de France qui font aimer son nom dans ce lointain pays.

Le reste de la section ne manque pas d'intérêt.

Nous retrouvons, comme *armure de prince coréen*, le type exact du vêtement d'étoffe parsemé de clous dorés, exposé par l'Ecole Française comme armure de prince mandchou. Celle-ci, en drap rouge bordé de zibeline, est particulièrement riche. Le casque, d'un joli travail, est orné d'une plaque de jade ciselé ainsi que de motifs en cuivre parmi lesquels un swastika.

Le modèle d'une de ces luxueuses *chaises à porteurs* dans lesquelles se blottissent les élégantes filles de Corée. Armature en bois verni, velours de couleur voyante, ornements de cuivre et d'argent. Jolie pièce.

Des photographies nous montrent d'affriolants minois parmi la société de Séoul, des types indigènes coiffés du chapeau rigolo qui aurait fait la

joie de ce pauvre M. Loyal, s'il l'avait connu plus tôt, les légations, le palais, les cortèges impériaux et les processions.

De curieuses images ; de solides et riches meubles en bois veiné avec armatures de cuivre, etc., etc...

Mais nous ne voyons pas de porcelaines. L'ancien art national coréen aurait-il disparu complètement ?

Sait-on que les Japonais, merveilleux artistes d'hier dans le travail de la pâte, ont appris leur art des Coréens. Les princes de Satzouma attirèrent jadis chez eux les potiers de ce pays, qu'ils comblèrent d'honneurs et de dignités. C'est à ces artistes que l'on doit la réputation des fameuses porcelaines de la principauté.



Les *Messageries Maritimes* avaient élevé dans les jardins un pavillon que l'on a depuis démoli. Point n'était besoin, en effet, d'un local spécial pour ces quelques cadres qui garnissent à peine la cimaise de l'un des vestibules du Palais :

Dix photographies agrandies de salons, salles à manger, machines de paquebots ;

Trois grands cadres présentant des coupes de l'*Annam* ;

Enfin une carte-planisphère indiquant les lignes desservies par les paquebots de la Compagnie et leur position au 14 juillet 1900.

Exposition indigne d'une grande Compagnie de navigation.

Voici, au contraire, une vitrine qui doit retenir l'attention, car elle renferme le résultat de longues et patientes recherches. M Aubertin, commis des postes et télégraphes, a la passion de la minéralogie ; il collectionna dans les différents endroits du pays où l'appelait son service des *échantillons de minerai* qu'il présente aujourd'hui. Faisons-en l'inventaire.

Sur les planches, s'étalent les plombagines du Fleuve-Rouge — des charbons autres que ceux de Hongay et de Kébao — les lignites du Ninhbinh — les anthracites de Cao-bang, de la Rivière-Noire et du Dong-triêu—. Là se trouve toute la gamme des minerais de fer, depuis la pierre de Bien-hoa (oxyde de fer très hydraté) et la limonite terreuse jusqu'à la ma-

gnétite et l'hématite — différents quartz aurifères et pyritifères injectés de galène, quartz d'améthyste, quartz hyalin de My-duc, de la Rivière-Noire et du Haut-Tonkin — du cristal de roche — des onyx, de l'étain sous forme de cassitérite alluvionnaire et de cassitérite en roche qui gisent dans le bassin du Song-giang — de l'or alluvionnaire et du plomb argentifère de Thai-Nguyên — du cuivre et du zinc de la Rivière-Noire et du Song-cau — du kaolin, du gypse, de l'amiante, du cobalt, du cinabre, du réalgar, du mica, etc., provenant du Haut-Tonkin.

En face, dans une petite vitrine scellée, un joli lot de saphirs du Haut-Laos semblables à ceux que nous rencontrâmes à Ban Houei Saï, près Xieng-Khong, de rubis, de grenats, d'œils-de-chat de la vallée du Song-chaï, un des affluents du Fleuve-Rouge.

Tôt ou tard, l'industrie minière se développera dans un pays comme l'Indo-Chine, qui accuse déjà, à la suite de recherches cependant superficielles, un sous-sol riche à ce point.



Passons à l'aile droite du Palais. Nous y trouvons d'abord les grandes vitrines des **bijoutiers** et des **orfèvres**.

Nous ne comprenons guère cette exposition. S'adresse-t-elle aux Français ? Elle ne leur apprend rien. Veut-elle frapper l'esprit des Annamites ? Ils voient tous les jours, aux étalages de nos commerçants locaux, des spécimens aussi intéressants de l'art français.

Cette réserve faite, un coup d'œil à chaque vitrine :

Auricoste, horloger de la marine, expose des *montres* de précision ; un peu plus loin, Carry, un lot de *pendules* de beaucoup inférieur à l'assortiment d'un de nos magasins de Hanoi ; Vaclet, des *montres-boulets* à gros verres et qui servent de presse-papier.

Quelques jolis *bibelots d'art nouveau* chez Sandoz ; chez Beaudouin, des colliers avec pendentifs garnis d'émaux translucides ; chez Lucien Gaillard, qui les fait valoir sur un fond élégant de peluche gris-perle, des flammés et flambés d'une exquise joliesse, ainsi qu'une série de fétiches et de porte-bonheur.

Les *bijoux classiques* se sont réfugiés chez Gross-Langoulant qui nous paraît avoir la spécialité des chaînes de montre, et chez Brunet, dont les *diamants* semblent d'une eau très pure.

La *bijouterie fausse* a ses fidèles en la personne de MM. Villermoy (or et platine) et Plumet (bimbeloterie). *L'article de Paris*, qui rappelle les étalages du Boulevard, nous est présenté par Chalin. Il y a là de gentils bibelots : nécessaires de toilette, de bureau, petits coffrets et mille riens que l'on voudrait emporter tous

Une collection de *rubans*, *de croix*, *de brochettes* et de grands cordons fait loucher plus d'un visiteur. C'est Lemaître qui l'envoie.

La vitrine la plus intéressante nous paraît celle de Drouelle qui montre les *perles* dans l'écaille même. Les huîtres perlières de Tahiti étonnent par leur dimension ; l'étiquette jointe aux écailles de proportions modestes mais perlifères qui sont groupées plus bas ne nous étonnent pas moins. Nous ne nous doutions pas en effet, qu'il existât des huîtres perlières vraiment riches dans notre Charente française.

Une autre exposition du même genre, celle de Richy.

Des colliers en *imitations de perles* chez Buteau — des *pierres fausses* en couleur chez Royé et Cie. Un écusson de la ville de Paris attire particulièrement l'attention des Annamites. — Les *cadres* en cuivre ciselé de Gambard. Les *boucles de ceinture* de Cœur.

Deux orfèvres, M. Boulenger, avec un temple indien en *argent massif* rehaussé d'émaux et de cabochons précieux qui vaut avec ses deux candèlabres la bagatelle de 8,000 francs — et M. Calar Bayard, l'auteur de gracieux services de toilette en modèles d'art nouveau

L'ensemble de la bijouterie et de l'orfèvrerie ne laisse guère d'impression sérieuse.



Louvoyons au milieu de cet amoncellement hétéroclite de richesses entassées dans le Palais Central.

Encore des *minerais*, ceux de M. Beauverie « Office Minier du Tonkin » qui produit de très beaux échantillons de minerais de cuivre, de fer et de manganèse.

Au moment où nous visitons le Palais central, les amiraux Evans, Bridge et Maréchal se font présenter les *incrustations sur écaille* qu'expose M. Filippecki.

Il ne s'agit rien moins que d'une industrie nouvelle introduite au Tonkin et bien faite pour l'habileté manuelle de l'Annamite. En Europe, l'incrustation sur écailles est pratiquée par impression à chaud M. Filippecki a eu l'idée d'utiliser les écailles de tortue que l'on trouve à Hatien et dans les environs pour les faire incruster d'une sorte de nâcre par les Annamites, à la main et à froid. Il a réussi. Ce ne fut pas sans peine. La routine séculaire protestait. Les outils habituels faisaient de gros éclats dans l'écaille et force fut d'en imaginer une série toute nouvelle. Les résultats obtenus aujourd'hui sont remarquables. Ce papillon qui étend ses ailes aux reflets nacrés montre un joli dessin et une finesse parfaite d'exécution. Il y a quelque chose à faire dans cette voie ; nous en sommes convaincu.

Des *livres*. L'horticulture a M. Charles Baltet, de Troyes, pour propagateur. Le sous-sol indo-chinois nous vaut plusieurs monographies de M. l'ingénieur Bel.

Une collection importante de *photographies* exposées par la Mission du Lang-Bian est de valeur très diverse, les unes remarquables de fini, de netteté, d'autres médiocres et quelques-unes franchement mauvaises.

Des vues de la province de Quang-Yen parmi lesquelles deux fort réussies : le chef des bonzes de la pagode du Yèn-Tu et le Rocher du Pouce dans la Baie d'Along. Elles sont dùes à l'habile interprète de la Résidence.

Un appareil plus simple que son nom : le *synopolyrame* inventé par M. Géraud, instituteur à Haiphong. Deux rouleaux placés à quelque intervalle permettent de faire passer de l'un à l'autre un large ruban portant tout ce que l'on veut montrer à l'élève, scènes, images, narrations, etc...

Les Chambres de Commerce de Hanoi et de Haiphong développent les graphiques de leurs exportations et importations ainsi que de leur *mouvement commercial* en général.

Le *Thai-binh*, avec M. Thureau, présente une exposition très complète de cocons, de différentes soies tissées parmi lesquelles la soie à quatre fils du village de Dung Trung ; d'argents ciselés dont quelques-uns avec de discrètes applications d'or ; de racines de vétyver dont les Annamites se servent pour nettoyer et parfumer leurs chevaux ; de niellures qu'il nous

souvient avoir vu préparer chez l'ancien Tuan Phu, Vuong huu Binh, et surtout de tissus de coton très remarquables. L'un d'eux, par sa légèreté, rappelle certaines dentelles que portent les femmes philippines ; un autre, avec ses liteaux en couleur et ses dessins réguliers, peut rivaliser avec les belles cotonnades d'Europe.

Exposition bien présentée. Chaque étiquette porte une explication détaillée en français et en caractères annamites.

Une originale collection d'yeux en verre pour empailleurs, envoyée par Dayrolles. Nos broussailleux y trouveraient de l'intérêt pour leurs préparations.

Un service de table en soie brodée de *Bac-ninh*, plus agréable de loin que de près.

Des jades, envoyés de Hongkong par des négociants chinois, mais bien pâles à côté des magnificences de l'Ecole française.

Une collection recueillie avec un soin et une patience admirables par M. de Lucy Fossarieu, consul de France à Kobé, comprenant des échantillons de la plupart des *produits du Japon*. Il y a là des nattes incomparables de souplesse et de moelleux. Là aussi, la série des encens et des baguettes sacrées dont on se sert au Pays des Chrysanthèmes.

Un pèle-mèle amusant, vous disais-je. Voici, au milieu de tous ces exotismes, des *rubans* moirés de Saint-Etienne, envoyés par Marcoux et Chatauneuf.

Voici la *librairie*, la *reliure*.

Elle débute par l'*Album de la Chambre de Commerce de Haiphong*, luxueusement présenté par l'imprimerie Gallois. Très soigné comme détails avec un encadrement de chaque page en plusieurs couleurs et genre nouveau, l'album offre en regard de son texte de superbes photographies dues à M. Martin. Le panorama de Doson est particulièrement à signaler.

Les *Instituts Pasteur* de Saigon et de Lille, *l'Institut bactériologique* de Nhatrang exposent des tubes, des statistiques, des photographies.

Encore un fonctionnaire des Postes et Télégraphes, M. Viallon, receveur à Tchong-king, qui expose une collection fort intéressante de produits du Sé-tchouen : bois, poteries, médecines, peaux de chèvre, de zibeline, de loutre, de renard tricolore, de très beaux bois de cerf, et enfin une série de photographies bien venues des rapides et des gorges sauvages du Yang-tsé. Nous y retrouvons les *houseboats* qui nous servirent jadis de demeure pendant de longs mois en ces parages.

Il ne faut pas dire à M. Rouch que les *flambés* et les *bijoux* de la maison Schenk, représentée par lui, ne sont pas le dernier mot de l'art. Un concurrent qui blaguait agréablement sa vitrine fut mal reçu. L'ami Rouch se fâcha tout rou..che, car il est le gardien fa..rouche de la bonne réputation de sa maison. Cependant, nous n'aimons pas ses flambés. Tout au contraire, les bijoux en bronze patiné sont d'un dessin original et d'un chic non déjà vu.

M. Samuel Meyer montre une *pendule* qui pourrait marcher pendant 400 jours... dit l'étiquette, mais .. qui ne marche pas aujourd'hui. Nous sommes peut-être dans la 401e journée !

M Soulé en exhibe une qui ne fonctionne pas davantage. Elle est fatiguée, la pauvre vieille ! Elle a vu jour, en effet, sous le grand siècle et l'on comprend son ahurissement au milieu de ces modernités.

L'orfèvrerie et la *bijouterie d'Extrême-Orient* étalent leurs splendeurs dans une série de vitrines.

Bijoux dont se parent les montagnardes trapues des tribus *mans* et *méos*. Nous retrouvons les petits et grands colliers, les boucles d'oreilles ayant l'aspect d'énormes points d'interrogation renversés qui descendent des oreilles jusque sur la poitrine, les bagues naïves qui faisaient la joie des belles filles du Tran-ninh montagneux et du Haut-Laos Occidental.

Voici d'autres boucles d'oreilles, cercles de filigrane d'argent avec un petit poignard bien dessiné, dont la pointe se dirige vers le centre de la boucle, et semblables à celles que retira pour nous de ses oreilles une petite Yao, tentée par quelques piastres brillantes. C'était dans la vallée du Nam-Hou, à l'étape du soir. Un torrent dévalait furieux au pied des pentes boisées qui lui faisaient décor. Les chevaux, inquiets, sentaient le tigre. Les boys dressaient le couvert au milieu des caisses. Les petites femmes Yaos apportaient des feuilles de bambou pour nos bêtes. Elle était bien gentille, la timide oiselle de la forêt!....

Oh ! ces souvenirs de brousse, cette vie de plein air, sans les banquets, les toasts, la musique ! Et tout cela remué dans notre esprit par une vitrine du Palais Central !...

Un collier original et artistique, en argent, comme tous ces bijoux. Il a la forme d'une feuille d'herbe plate et mince s'arrondissant autour du cou. Les méplats sont agrémentés de dessins à la pointe.

Des gourdes-calebasses ornées de filigrane — des griffes de tigre mais petites.

Puis, ce sont les *bijoux chinois* déliés, menus, effilochés, qu'ils proviennent des cercles militaires ou de la vitrine de Nam-Hing : boucles d'oreilles à multiples pendeloques, petites boîtes, ustensiles de curetage, bibelots d'étagère ou de ceinture, de quoi faire la joie de beaucoup de nos mondaines originales.

Les *orfèvreries de Hoi-hao* en argent émaillé bleu avec une discrète teinte jaune par-ci par-là. Ravissante, dans les petits objets, cette spécialité de l'île de Hainam. Les petites tasses, les petites salières sont exquises. Nous aimons moins les coffrets et les vases importants Le bleu affecte alors une allure criarde.

Mais le bon coin du Palais Central, celui devant lequel on éprouve une douce jouissance de l'œil est l'entroit où s'allonge la suite des vitrines accordées à nos *orfèvres annamites*.

Ils méritent de suite une nomination. Mi Thanh, Vinh Duc et Lê Than sont de grands artistes.

Tous trois viennent de réaliser un progrès considérable Ils font du grand art. Comparez plutôt.

Cette vitrine aux bijoux d'argent blanc, repoussés à la cire et qui portent sur leur étiquette « Comité local du Tonkin » représente l'étape artistique d'il y a trois ans. Tous ces objets nous reviennent de Paris. Ils ont figuré à l'Exposition de 1900 et y furent vivement goûtés.

Faites un pas sur la gauche et contemplez les merveilleuses ciselures d'aujourd'hui, pleines, larges, vivantes, de belle allure. L'impression est saisissante. Ces gens ont eu comme une révélation. Un autre horizon s'est développé devant leurs yeux. Désormais, le métal, dompté, s'assouplira sous leur main, cherchera leur caresse, se fera docile et complaisant pour eux. Prenez ces dragons, vous sentirez chacune des écailles avec sa rugosité souple. Vous aurez bien la sensation du reptile.

Tous trois sont des maitres. Auquel donner la palme ?

Mi Thanh aurait gagné à ne pas produre ses théières en poterie agrémentées d'argent. Elles détonnent à côté de ces pièces largement traitées qui nous impressionnent. Je ne veux retenir qu'un chef-œuvre : une coupe sur laquelle se déroule une infinie variété de scènes et de paysages annamites. La montagne sacrée ; la rizière avec ses travaux de culture, d'irrigation, de récolte ; les brodeurs ; une procession ; un embarquement sur la rivière dans laquelle des baigneurs effraient un pêcheur ; des coolies-brouettes, etc., etc., tout est présenté, sans fouillis avec une science merveilleuse de la composition. Sur le tout, un semis de sapèques



Delmas graveur Bordeaux

Mans-Tien ou Mans à la sapèque (Haut-Tonkin).

réunies par une chaînette de laquelle se détache un Kim-Khanh. Et comme cercle, un scion de bambou. Autour du pied élégamment orné, trois personnages: le mandarin, le nhaqué, la congaï. C'est très beau.

Vinh Duc sacrifie peut-être légèrement plus au goût français et charge un tantinet d'avantage son décor, mais la différence est peu appréciable.

Lê Than me charme complètement. Son œuvre est, à mon sens, plus annamite, plus vivante. Nul n'a comme lui l'instinct des atttitudes vraies, du mouvement. Voyez ce sucrier dont les deux anses sont formées de serpents enroulés qui provoquent les dragons du couvercle. On a la sensation des anneaux qui se déroulent. La pièce est une merveille.

Nous allions oublier quelques spécimens de bijoux en or aluné, épingles enrichies de pierreries, d'un travail infiniment délicat et qui ne peuvent être passées sous silence.

Pour rester en pays annamite, faisons une excursion dans le *Phulien* qui nous montrera sous vitrine les soies réputées de Doson. Particularité digne de remarque, les Annamites ont, pour la première fois, à l'occasion de notre Exposition, abandonné leurs petites largeurs pour adopter les nôtres.

Dût la modestie de l'excellent administrateur de la province, M. Prêtre, en souffrir, nous ne pouvions omettre de le féliciter de son utile intervention.

Dans la même vitrine: du paddy, du riz, du café, des cannes en écailles de tortue, etc....

En face des *affiches* et des *cartes destinées à l'enseignement* de la maison Hachette, nous nous croyons transporté dans la Galerie des Beaux-Arts. Ce sont de vrais tableaux, en effet, éclatants de coloris, nets de lignes, frappants de types.

L'enfant qui aura vu ce paysage polaire avec ces glaces, ces icebergs, ce navire bloqué, ces halos et ces aurores boréales, ces pingouins, ces phoques, ces Esquimaux à côté de leur tente, devant laquelle attendent les chiens attelés au traîneau, tandis que, dans un coin, d'autres membres de la famille pêchent au harpon, celui-là aura fait travailler son imagination, provoqué des réponses et laissé entrer sans effort dans sa petite cervelle ample moisson de documents.

Les cartes murales de la maison Colin destinées elles aussi à l'enseignement; les cartes géographiques, parmi lesquelles une carte spéciale de la Chine signée Bianconi et qui est bien la plus nette que nous connaissions.

Ne quittons pas ce domaine sans pousser une pointe jusqu'à l'exposition du *Service Géographique de l'Indo-Chine.*

Sur un tableau monumental, se dresse la carte au 1 : 500.000 de l'Indo-Chine française, édition de 1899. Appendues aux murailles, la carte au 1 : 1.000.000 et les feuilles spécimens du travail entrepris pour le levé du Delta Tonkinois. Très nette, détaillée, cette carte sera parfaite lorsqu'on aura davantage accentué l'opposition des teintes.

Des planchettes montrent les levés pris sur le terrain même par nos officiers. Il en est de signées : Capitaine Guillermin, lieutenants Houcher et Bourgeois, qui méritent le plus grand éloge.

La télégraphie militaire présente des appareils et des photographies dont quelques-unes intéressantes.

Un dessinateur-titulaire du Service Géographique de l'Indo-Chine, M. Pham-dinh-Bach, a dressé à la façon annamite un plan de Hanoi en 1893. Décor artistique très soigné.

Le même a fait un dessin noir du Grand Bouddha, auquel il a mis des yeux de verre et qu'il a drapé d'un manteau jaune. Ensemble amusant.

Tran-van-Qué, autre dessinateur, montre de jolies qualités de coloriste avec ses deux dragons classiques se disputant la perle.

Mais revenons à la librairie.

Rien à dire des *livres classiques* de Hachette et de Armand Colin, si ce n'est qu'ils restent les modèles du genre.

L'Exposition F.-H. Schneider

M. le Gouverneur général et les hauts fonctionnaires de la colonie, les membres du jury, les délégués de la presse voyaient l'autre jour fabriquer ce papier qui est ici exposé avec ces mêmes écorces dont voici les paquets. Ils visitaient les ateliers que rappellent ces 75 photographies garnissant ici la muraille.

Voilà les plaques, les clichés, les matrices, le matériel du timbre et du papier timbré, emporté au concours, de haute lutte.

Dans ces vitrines, sur ces rayons, les travaux de tous les jours : menus, cartes de visite, cartes postales, programmes, affiches — les plans, les brochures, les plaquettes, les éditions artistiques, les journaux, les bulle-



Delmas graveur Bordeaux

Sous la colonnade du Palais Central.

tins, les annuaires, les publications en caractères, en un mot, la collection de documents la plus complète qu'on puisse trouver sur le Tonkin.

Voilà ce qu'admirent les visiteurs.

A regarder sous le verre, une ancienne édition : *La science pratique de l'imprimerie*, sortie des presses de Dominique Fertel en 1742 — et une couverture en bois inscrutée des *Croquis Tonkinois*, de Yann.

Lê-Dien-Tan, lettré de la maison, expose un manuscrit : *Abrégé de l'Histoire Chinoise*, qui contient plus de 6.000 caractères différents.

C'est encore à l'habileté des Annamites que nous devons ce poste télégraphique à deux directions, fabriqué de toutes pièces et monté par les mécaniciens de l'atelier de Hanoi : Tiep, Tam, Khoa et Thai. Travail ingénieux et soigné.

La *Compagnie Nationale de Navigation* s'est montrée moins avare que les Messageries Maritimes.

A côté d'un cadre de haute dimension qui nous présente sept coupes du *Caobang*, paquebot à deux hélices, elle expose en une aquarelle artistique un de ses paquebots à la mer, puis une réduction grand modèle d'un bâtiment type *Cholon* et *Chaudoc*.

Très soigné, ce spécimen en bois et en fer qui retient tous les passants. Alors...., du fer magnétique, susurre un camarade qui me regarde écrire.

Enfin, la grande exposition de MM. *Marty et d'Abbadie*, les ingénieurs-constructeurs de Haiphong.

Des plans parmi lesquels ceux d'une drague à bras et à transporteurs pour le creusement des petits canaux — ceux du steamer de mer *Hanoi*, des chaloupes *Phénix*, *Vinh*, *Viétri* — des modèles parfaits en bois et en fer de chacun des ces bâtiments — des grosses pièces de machine fondues dans les ateliers de Haiphong — une décortiqueuse — des tonneaux du revêtement calorifuge tonkinois, nouvel enduit universel pour chaudières et tuyaux de vapeur — des blocs d'anthracite de la Recherche Edouard à Tuambach, dans le Dong-Trieu, etc....

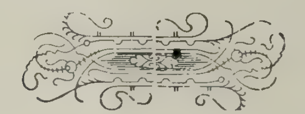
Mais ce qui attire chaque jour la foule des indigènes, c'est la réduction des bâtiments occupés par la société Marty et d'Abbadie à Haiphong. Tout y est fidèlement reproduit à une grande échelle et avec un soin méticuleux. Les Annamites se montrent les bureaux où ils ont vu prendre

les billets, la maison d'habitation, les écuries, les magasins, les dépôts de charbon, les quais d'embarquement, etc. Les Européens eux-mêmes regardent et s'intéressent.

Les nouvelles lignes de chemin de fer enlèvent des voyageurs au service subventionné des Correspondances Fluviales. C'est la loi fatale des transformations, mais la situation nouvelle permettra peut-être de doubler d'autres lignes vers lesquelles le courant se fera plus actif.

Et dans ce Palais Central, en cette ville de Hanoi qu'il contribua tant à rendre française, Francis Garnier se dresse. Heureuse est l'idée d'avoir mis dans ce décor d'apothéose, sous ces voûtes qui proclament la grandeur de la France, la statue imposante du marin glorieux. Cette tête fine, au regard doux et mélancolique, est bien celle de l'homme qui rêvait pour sa patrie non pas la conquête qui fait couler le sang et meurtrit les cœurs dans le seul but de gagner des territoires, mais qui souhaitait le triomphe pour la propagation des principes civilisateurs, dont la France s'honore d'être la gardienne.

Honneur à Francis Garnier !



AU CAMBODGE

Or, Norodom, sentant la longue succession des jours peser sur sa tête royale, résolut de faire pénitence.

Point il ne congédia les troublantes beautés qui font de son harem un paradis sur terre ; point il ne fit largesses à son peuple et ne partit, le bâton à la main, pour un lointain pèlerinage. Il résolut d'élever une pagode. Elle serait grandiose, solide, éternelle, pour chanter la gloire de Bouddha, son ancêtre, et dire aux générations futures la piété, la richesse et la générosité du bon Roi Norodom Ier.

On y travailla durant dix ans. Nous la vîmes à deux reprises, tandis que le vieux Pape des Bonzes dirigeait les travaux. Le monument est aujourd'hui terminé. On l'inaugure en grande pompe au moment même où nous écrivons ces lignes, et l'on pouvait en voir une réduction très soignée dans la Galerie du Cambodge à Hanoi.

Ne cherchez point une réminiscence d'Angkor-la-Grande dans ce temple entouré d'une colonnade cependant de monumentale apparence. La pagode est quelconque avec un mélange de riche et de toc fréquent chez ces peuples dont la civilisation européenne a faussé le génie propre. Ainsi les dalles du sanctuaire entier sont d'argent massif ; mais ne regardez pas de trop près les 44 colonnes extérieures. Elles étaient de beau bois précieux. Le Roi les trouva maigres et ordonna qu'on les entourât de briques puis d'un enduit marbré. Par exemple, la charpente de cette toiture gigantesque défie toute critique. Elle est merveilleuse.

Des piastres ont été englouties par millions dans la Pagode Royale. Norodom peut, l'âme tranquille, aller retrouver ceux qui l'ont précédé dans le nirvana bienheureux. Bouddha l'accueillera béatement.

M. Cassier, chef du Service de l'Agriculture, est Commissaire de la Section cambodgienne. Il a été heureusement inspiré pour la décoration de sa galerie. Les murailles tendues d'étoffes rouges, encadrées d'une large bande bleue, sont aux couleurs nationales. Dans les frises courent des masques de théâtre. Sur une estrade, des bouddhas curieux de forme et antiques d'origine ou reproduits par un ciseau fidèle. Une panoplie de fin *talapats* dorés — éventails-écrans portés par les bonzes — forment le fond du décor, tandis que les robes, les scapulaires, les ceintures et les autres pièces d'étoffe jaune, qui sont le vêtement rituel du bonze, complètent le décor de cet autel bouddhique.

De chaque côté, des animaux dorés, de haute taille, servent de chaire pendant les offices. Ainsi perchés sur la bête symbolique, les bonzes lisent au peuple les *satras* gravés à la pointe sur les feuilles de latanier et qui dorment d'ordinaire dans ces étuis en bois précieux exposés sur l'autel.

Ils chantent les légendes vénérables qu'un pinceau naïf a peintes sur les treize toiles accrochées aux murailles du pavillon.

C'est le *Maha Çhéat* ou la Grande Existence du Bouddha que disent les treize épisodes classiques.

1. — Le Dieu Indra donne sa bénédiction à la Néang Ubar Sobodey sur la place du jardin du ciel et lui dit d'aller prendre naissance sur la terre.

2. — Le roi Préa Vésandar célèbre une fête religieuse. Il distribue des aumônes aux pauvres et remet aux huit brahmes de sa cour l'éléphant blanc du royaume.

3. — Préa Bat Trey Sanchéy chasse le Préa Vésandar qui, en partant, donne encore aux bonzes sa voiture royale. Les brahmes l'emmènent dans la voiture.

4. — Préa Vésandar entre dans le royaume du Roi de Chettaréak qui lui fait bon accueil.

5. — Un certain Chuchoc réclame de l'or au Préa Vesandar qui, ne pouvant lui en offrir, lui donne pour femme sa fille Néang Amithida (Un trésor !)

6. — Le Roi de Chettaréak envoie son fils Chettrabot surveiller le voyage de Préa Vésandar.

7. — Un anachorète se trouve dans la forêt. Chuchoc s'enquiert près de lui de la route à suivre pour aller rejoindre Préa Vésandar.

8. — Chuchoc demande à Préa Vésandar ses deux enfants. Celui-ci (qui décidément ne sait rien refuser) les lui donne.



Delmas graveur Bordeaux

L'Exposition du Cambodge.

9. — La Néang Mètri part cueillir des fruits pour Préa Vesandar.

10. — Le dieu Indra se présente sous la forme d'un brahme. Il demande à Néang Métri où se trouve le Préa Vesandar et, l'ayant trouvé, dit à celui-ci : « Puisque vous avez déjà donné vos deux enfants, donnez-moi votre femme. » (Et le vieux gâteux, tout Préa qu'il est, donne ainsi sa femme au premier mendiant venu !)

11. — Chuchoc s'est égaré. Il passe dans le royaume de Préa Bat Trèy qui, voyant ses deux petits-fils entre les mains de Chuchoc, demande à les lui racheter. Préa fait fête à Chuchoc. Celui-ci mange tant que son ventre éclate. (La gourmandise est un péché, mon gaillard ! Bouddha vous le fit bien voir).

12. — Préa Bat Trey Sanchey se prépare à aller rechercher le Préa Vésandar.

13. — Préa Bat Trey San Chey, admirant la valeur de Préa Vesandar, le fait monter sur le trône à sa place.

Et voilà comment l'on est récompensé d'avoir donné sa femme !

Maris, n'hésitez pas ! Suivez ce bon exemple et vous pourrez alors incliner votre front majestueux devant le pied colossal de Bouddha qui renferme entre son talon et ses cinq orteils de dimensions égales les 108 symboles rituels !

Il est une image de ce pied vénéré à la section cambodgienne.

Deux grandes toiles, finies de dessin, déroulent les différentes phases d'une histoire d'amour : enlèvement d'une jeune fille pendant qu'elle prend son bain ; folâtreries et scènes guerrières ; épisodes tirés des livres sacrés de l'Inde.

M. Dupuy, négociant à Pnom-Penh, a compris le dessin cambodgien. Il l'a fait reproduire par nos presses françaises. Ces vingt-cinq volumes édités chez Plon et Nourrit montrent la reproduction fidèle de gravures classiques. Des caractères khmers dessinés par le Père Guesdon et se lisant avec facilité servent à répandre parmi les sujets du Roi Norodom qui sont étrangers à notre langue, d'abord leurs contes favoris, puis, un peu à la fois, ce que nous avons intérêt à leur faire connaître de nos mœurs, de nos arts, de notre histoire. Excellent moyen de propagande, dont M. Dupuy doit être d'autant plus félicité que, jusqu'ici, les ouvrages répandus parmi les Cambodgiens étaient imprimés par les Siamois à Bangkok.

Des mêmes presses françaises, une carte du Cambodge avec caractères khmers, des calendriers, etc.

C'est à M. Dupuy qu'appartiennent aussi ces peintures où des scènes de la vie cambodgienne sont naïvement retracées : la pêche en mer et en rivière, la chasse à l'éléphant, le transport par buffles et par bœufs, la plantation et la récolte du paddy, la culture du tabac, du coton, du palmier à sucre, le tissage du coton et de la soie, etc.

Et sous ces pastorales, on a placé dans d'innombrables bocaux les échantillons des produits agricoles du pays.

Nous n'énumérerons pas les variétés de paddy, de manioc, de sorgho de millet, de maïs blanc, jaune et panaché. Puis voici les haricots, les patates, les graines de pastèque et de nénuphar, les châtaignes d'eau bicornes si originales d'aspect — les cafés de Kampot et de Tréang — les poivres et cannelles de Morach et de Sambor.

Un rayon spécial reçoit les résines de pin, les cires d'abeilles, *d'irvingia* et de noix dont on prend les noyaux pour en faire sécher l'amande jusqu'à dessication complète. La poudre que l'on en fait devient une farine. On la traite au bain-marie puis on en extrait le jus par pression. Refroidi et devenu compact, ce jus est de la cire.

A côté, sont les huiles de toute espèce : pour l'éclairage, l'alimentation, la parfumerie, les médicaments, le vernis, le calfatage — huiles de ricin, de coton, de sésame, d'arachide, de coco, de liane, de bois (trach, thbeng, teal), de poisson, etc.

Les chaux de coquillages, les chaux à bétel, les chaux blanches que l'on mêle aux teintures Les plantes tinctoriales elles-mêmes : gomme-gutte et rocou, safran, curcuma, indigo.

La culture de l'indigo est importante au Cambodge. Il nous souvient en avoir vu de nombreux plants sur les berges du Grand Fleuve, en amont de Pnom-Penh. C'est la culture familiale.

Les crues excessives déposent chaque année leur limon fertilisant qui est le meilleur des engrais pour l'indigo. Sur les rives du Bassac, les Annamites et les métis sino-cambodgiens, plus industrieux, étendent encore cette culture d'année en année. Enfin, sur le Tonlé Sap, les cultivateurs d'origine malaise s'y adonnent nombreux.

Lorsque les alluvions successives ont colmaté les berges et les font ainsi échapper aux inondations, les indigènes n'y sèment plus l'indigo.

Toute la production s'écoule vers la Cochinchine par Chaudoc.

Les journaux de Saigon annonçaient l'autre jour qu'un train de bois descendant vers le port avait heurté une pile du pont tournant et s'était disjoint. MM. de Brémond d'Ars ainsi qu'un autre Français, qui se trouvaient sur le radeau, ne durent leur salut qu'à leur habileté de nageurs.

Nous nous rappelions cet accident en voyant les beaux échantillons de bois en plaques exposés par MM. de Brémond d'Ars et Cie dans la section cambodgienne. Depuis peu d'années, ces colons ont installé dans l'île de Ca-Long-Nghieu une scierie mécanique afin de mettre en valeur les riches forêts de cette partie française de la vallée du Mékong.

La chaloupe qui nous emmène, rapide, dévalant vers Pnom-Penh, stoppe pendant quelques minutes en face d'une usine et d'un bureau de poste. Ksach Kandal, où nous sommes, marque une triste étape de la colonisation. Un brave homme, M. Praire, avait eu l'idée de travailler sur place le coton que l'on récolte en grande quantité au Cambodge. La plante chérit les terres baignées chaque année par les inondations, et ces terres sont nombreuses près du Mékong.

Or, vers 1890, M. Praire fonda en cet endroit du fleuve une usine pour l'égrenage et la préparation des blancs flocons récoltés sur les berges. Mais le pauvre mourut à la peine et nous avons eu la douleur de voir cette affaire française, une des trop rares tentatives de mise en valeur industrielle du pays, tomber entre les mains des Chinois.

Les dernières statistiques de l'Agriculture indiquent que MM. Nam Hée Emile et Cie traitent en moyenne 75.000 piculs de coton brut par an. Un passage de ce rapport nous a frappé, car il montre combien l'énergie du cultivateur influe sur le rendement de sa terre. Le Cambodgien, indolent, laisse pousser et récolte à l'hectare de 3 à 400 kilogs de coton qui donnent environ 120 kilogs de produit après l'égrenage. L'Hindou travaille quelque peu davantage et arrive à 160 et 165 kilogrammes comme dans les meilleurs champs de Guyerat. L'Annamite qui aime sa terre, qui soigne ses champs, est récompensé de ses peines par 180 kilogs de coton à l'hectare. Quant à l'Américain disposant de capitaux, de machines agricoles pour la préparation du sol, d'engrais de toute nature, il obtient un rendement presque double de celui du Cambodgien avec le chiffre de 220 kilogs.

Les cotons égrenés de Ksach Kandal que nous voyons dans la galerie sont expédiés d'ordinaire au Japon. L'huile se vend à Saigon même.

Cet autre duvet blanc est le produit du faux cotonnier appelé encore ouatier ou fromagier. Les fleurs rouges de ce bel arbre sont une joie pour

l'œil de celui qui descend le Mékong, car les ouatiers se dressent nombreux sur les rives du fleuve.

M. Leblanc, l'exposant d'aujourd'hui, a eu l'initiative d'une exploitation en grand de cette culture et il a fait œuvre bonne car le duvet du faux cotonnier trouve de nombreuses utilisations pour le rembourrage, le capitonnage, l'ouatage et même la fabrication du papier. Ce colon dont nous devons louer les efforts a planté plus de 37.000 pieds d'ouatier dont 6 à 7.000 sont déjà en rapport.

L'arbre pousse sans soins, comme un bon arbre de la forêt qu'il est. Il vit jusqu'à 50 ou 80 ans si rien ne vient troubler ses jours et il commence à réjouir son propriétaire dès sa prime jeunesse, à trois ans. Les indigènes vendent, en effet, cinquante cents la récolte d'un ouatier de cet âge, à charge par l'acheteur de faire lui-même sa cueillette. Un an plus tard, le prix est de soixante-dix cents et il atteint ensuite une piastre. Joli résultat lorsqu'il suffit de planter et de laisser pousser sans autres soins.

A l'égrenage, on retire encore les graines, l'huile, les déchets d'huile, les tourteaux et autres sous-produits.

Aussi blanches que les cotons et l'ouate, les chaux de Pnom Caulang.

M. Perruchot, un nom prédestiné, possède en cet endroit une très importante chaufournerie qui approvisionne non seulement le Cambodge mais une partie de la Cochinchine.

Terminons l'examen des produits de la terre en jetant un coup d'œil sur les tabacs de Pnom-Penh, Kampot et Kompong Chnang, ainsi que sur les filasses d'abacca, d'ortie et d'écorces d'ortie de Chine.

M. Hertrich, administrateur de Kompong Cham, a envoyé de beaux échantillons de fibres, de filés et de tissus de ramie.

Encore des Chinois qui se livrent à l'industrie. Ils distillent et arrivent à présenter des alcools de riz accusant 54°.

Puisque nous parlons de l'industrie, nous ne saurions oublier celle de la vannerie, pratiquée un peu partout au Cambodge. On tisse le jonc, le bambou, le rotin, les feuilles de palmier. On fabrique à Pursat de ces nattes immenses comme celle envoyée par M. Tiersonnier qui sert de portière à la section cambodgienne. On fait à Kompong Cham de ces fines nattes de jonc multicolores, douces et fraîches au pied.



Debras graveur Bordeaux

L'Exposition du Cambodge.

A Kompong Chnang qu'administre M. Caillard, on façonne des poteries dont quelques-unes ont beaucoup de cachet. Telles de ces grandes jardinières en forme de pieds de bambou pourraient porter une signature européenne. Un Chinois vient de s'installer dans le pays pour fabriquer de la poterie fine On peut dès lors être sûr que la terre de Kompong Chnang est de tout premier ordre.

Les lectrices m'en voudront de n'avoir pas encore parlé des soieries chatoyantes qui leur ont fait envie lors de la visite qu'elles ont rendue à la galerie du Cambodge. Il en est de vraiment exquises, d'une sobriété de coloris, d'un fondu de nuances, d'une perfection de dessin sans égale. C'est à Pnom Penh, à Kompong Cham, à Takeo et surtout à Prey Veng que les femmes cambodgiennes sont les plus expertes dans l'art de tisser le sampot. M. Guesde, administrateur de cette dernière province, en expose un lot qui ferait les délices des plus difficiles.

Si le futur musée commercial de l'Indo-Chine peut s'assurer la possession des modèles de tous genres répartis dans les différentes galeries de l'Exposition, il présentera au public une collection d'un puissant intérêt.

Nous avons vu les instruments agricoles, les jonques, les sampans, les pirogues, les habitations, les engins de pêche des Laotiens, des Philippins, des Negritos, des Malais, des Siamois. La section cambodgienne ne le cède sur ce point à aucune autre. Elle expose sur ses étagères une série variée de modèles qui semblent un étalage de bazar à la veille du jour de l'an.

La maison flottante de Kompong Chnang n'est pas du même type que la maison siamoise de la Ménam, dont nous trouvons une réduction dans le pavillon voisin. La sala ouverte, sur pilotis, diffère de celle que nous pouvons voir encore parmi les modèles du Laos. Différentes aussi sont les maisons de villageois et très particulières paraissent les vastes huttes de pêcheurs.

Ils sont si nombreux ceux qui vivent du poisson dans ce Cambodge. Aussi ne nous étonnerons-nous pas de voir ici l'infinie variété des engins créés pour emprisonner les gros comme les petits habitants des lacs, des rivières et de la mer elle-même. Filets, nasses, harpons pour la pêche aux flambeaux, labyrinthes de pêcheries compliquées ; rien ne manque.

Là sont les jonques aux larges flancs, véritables vaisseaux de haut bord qui pénètrent dans le Tonlé Sap au moment des crues pour en sortir quelques mois plus tard. L'on sait que le courant varie suivant la

saison en cette partie des eaux cambodgiennes. Le Grand Lac, tel une colossale cuvette, s'emplit au moment de la crue du Mékong ; le courant porte avec empressement les jonques dans la cuvette pendant cette période. Il se vide à la saison sèche. Les eaux coulent alors non moins rapides vers le fleuve et la mer. Ces grand bâtiments qui marchent à la voile et à la rame comme les antiques galères sont construites à Kompong Talach et Kompong Tachéo.

Chaque région a son genre d'embarcations. Les sampans de moyenne taille viennent de Kompong Luong et les pirogues de Stung Treng et Kratié.

Il en est plus de vingt modèles de ces pirogues rapides, depuis l'humble baquet que dirige un enfant jusqu'à la pirogue de course volant comme une flèche sous l'impulsion nerveuse de quarante pagayeurs entraînés.

Combien pittoresques sont les courses sur le fleuve au Cambodge ! Toute la population en liesse garnit les berges de ses sampots éblouissants. Norodom s'est rendu en cortège jusqu'aux pirogues royales décorées et transformées en salons. Les invités se prélassent dans de larges fauteuils dorés qui portent la couronne royale et l'N de circonstance, puisqu'il est aujourd'hui le chiffre du monarque oriental, comme il était jadis celui de l'Empereur des Français. Le champagne circule dans des verres de toute grandeur, de toute forme, gravés au même chiffre. Norodom s'empresse autour des dames.

Pendant ce temps, les pirogues massées en amont commencent à défiler. L'une après l'autre, elles passent devant le Roi. Sur chacune, un orchestre de musiciens, dirigé par un bouffon, excite les rameurs autant par les bons mots de l'un que par le rythme accentué des autres. L'homme debout et grimaçant chante devant la tribune officielle et le petit vieillard royal de rire à gorge déployée. La cour se tord.

Ce jour-là comme lors des saturnales de l'ancienne Grèce, toute licence est permise.

Et le chanteur s'écrie :

Le Roi a cinq cents femmes
Mais il est bien trop vieux
Pour pouvoir les aimer.
Qu'il les donne aux rameurs,
Ils les rendront heureuses.

Les jolies filles qui assistent, elles aussi, à la joûte, s'amusent comme des petites folles. Evidemment, ces gaillards qui manient la pagaie sont

d'une nature autrement riche que leur seigneur et maître, mais il est avec le bon Roi des compensations d'importance. Peut-être aussi trouveront-elles moyen tout à l'heure de récompenser quelques-uns des vainqueurs de la course.

A côté des jonques, le Cambodge expose des poissons salés, séchés, fumés qui constituent sa principale industrie et sont exportés non seulement en Indo-Chine mais en Chine, à Singapour, à Java.

Des ailerons de requin que l'on dirige sur Hongkong et les ports de la côte chinoise sont ici disposés en panoplie au-dessus de très belles tortues de Kampot. L'une d'elles, du genre dit tortue-métisse, exposée par M. Larguet, mesure 1 m. 20.

Dans une vitrine, des objets en écaille : pousse-pousse, peignes, voitures, écrans, éventails, petits bateaux, étuis et coffres. On se croirait devant un étalage de Nagasaki.

Aux Indes néerlandaises, nous pouvons voir les diverses phases de la confection des sarongs. Ici sont représentés en détail les procédés de teinture et de fabrication des cotonnades et des sampots. Près des tissus, l'indigo, le rocou, le bois de *sveng* qui donne la couleur rouge vif, les écorces de *sambak smach* produisant le rouge foncé, celles du *makleu* qui teignent en noir, enfin, pour le jaune des bonzes, les bois de *khlem knor* et de *khlé* ou les écorces de *sambak brahout*.

La collection de M. Pallier, riche en argents ciselés, compte un superbe couteau dont le manche est une formidable dent de tigre, une poire à poudre faite d'une noix de coco garnie de vieil ivoire ouvragé, et surtout une paire de boucles d'oreilles, cylindre d'ivoire d'un diamètre plus grand que celui d'une piastre, et telle qu'en portaient, paraît-il, les anciens habitants du Cambodge.

Une autre vitrine montre des boîtes à cachets, à bétel, à satras, pour lesquelles on a utilisé du bois de ces loupes merveilleuses de *kiœul* et de *maysak* que nous voyons ici. Une boîte à chaux en métal épais résonne à l'instar d'une cloche argentine. C'est un bronze blanc fait d'un peu d'or et d'antimoine, ainsi que d'argent et de cuivre pris en parties égales.

En face, les marbres de Pursat : gobelets, bols, boîtes à onguent, à tabac, à cigarettes, jeux d'échecs, urnes funéraires — de beaux échantillons de gutta-percha exposés par M. Carle, de Kampot.

Les transports sont représentés par deux bâts d'éléphants très décorés et confortables : l'un réservé au Roi et sur le matelas duquel Sa Majesté peut s'étendre à plaisir, l'autre appartenant à l'un des principaux mandarins du royaume. Plus modestes sont les légères charrettes à bœufs, rappelant plus d'une secousse douloureuse à ceux qui firent le pèlerinage d'Angkor-la-Grande. Massives et solides, les charrettes à buffles conduites par ces campagnards dont voici les herses, les charrues, les moulins à paddy, les pilons, les machines à filer et à tisser le coton, à tisser les nattes, les coupe-coupe, les couteaux d'innombrables formes, depuis la serpe à long manche qu'on voit sur les reliefs de la Ville Sainte jusqu'à la lame siamoise imitée d'Europe.

Il est cependant au Cambodge même un centre important de métallurgie indigène. La région montagneuse du Pnom Dek, habitée par les Kouïs ou Souïs, renferme dans ses entrailles un minerai de premier ordre qui contient jusqu'à 69 % de fer. Le métal est doux, un peu aciéré, très malléable et se soude parfaitement. On s'en sert pour les armes, les couteaux, les instruments agricoles et les lames de scie. Bien que son prix soit double de celui du fer d'Europe, il trouve un écoulement facile à Pnom-Penh et dans tout le Cambodge, tant est manifeste sa supériorité.

Des montagnes nous viennent aussi ces multiples échantillons de bois présentés avec art par M. Cassier.

Une carte du Cambodge au $\frac{1}{400.000}$ et un plan de Pnom-Penh en 1902 au $\frac{1}{1000}$ de M. Bornet sont dignes de retenir l'attention. Pnom-Penh en plâtre, avec maisons ou palais en cire, et végétaux en laine, est une véritable œuvre d'art.

Pour nous reposer après cette promenade un peu faitigante à travers les provinces cambodgiennes, quelques indigènes nous donnent une audition musicale.

C'est un des orchestres de l'Obbarach ou second Roi qui fonctionne ici : *kong*, timbales de cuivre suspendues et réunies entre deux armatures de bambou circulaires — *roniet thang,* xylophone suspendu sur quatre pieds — *roniet thong phli long hen*, dans lequel les touches de bambou sont remplacées par des plaques de bronze — *tror* ou violon à trois cordes — *skor*, gros tamtam vertical à peau de cerf — *sampho*, tamtam horizontal que l'on bat des deux côtés — *sko arrak*, tambourin en poterie,



Cambodgienne.

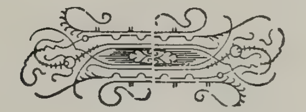
tendu d'une peau de serpent — *chœu pei*, espèce de guitare — *tchungs*, petites cymbales — *sra lai*, grande flûte à neuf trous — *pei arr,* petite flûte dont l'on se sert avec la guitare et le tamtam — *pei pok,* flûte d'accompagnement pour les chants.

Et les oriflammes mis un peu partout à travers cette originale décoration de la galerie contribuent à lui donner un air de fête.

C'est le pavillon triangulaire et dentelé rouge avec liseré jaune qu'arborent les simples citoyens — l'étendard royal à fond bleu et large bordure rouge portant l'épée symbolique posée sur la coupe d'eau lustrale et surmontée du soleil flamboyant entre deux parasols à sept étages ; le tout en or — le drapeau national qui montre une pagode en argent à trois étages mais avec couleurs à l'inverse du pavillon royal. Il est, en effet, à fond rouge et bordure blanche. — L'on plaque l'éléphant blanc sur un drapeau rouge lorsque le Pays des Khmers a la bonne fortune de posséder un de ces précieux pachydermes-mascottes.

Nous ne voyons ici que des fac-similés car si le monarque laissait sortir du Cambodge un de ces trois étendards porté par un autre que lui-même, il passerait aux yeux de ses sujets pour avoir vendu son Royaume.

Et personne de nous ne voudrait lui attirer une. ∴ Affaire.



AU SIAM

Siam ! Cauchemar actuel de plus d'un homme d'Etat et dont le nom résonnera bientôt, comme une fanfare, sur le champ de nos luttes parlementaires !

Siam ! Pays de l'éléphant blanc ; pays par excellence du teck précieux ; pays sacré puisqu'il détient Angkor-la-Grande, pays intéressant à tous égards puisqu'il est frontière sur une longue étendue de notre possession indo-chinoise.

C'est l'éléphant blanc qui nous reçoit. Il se tient à l'entrée du vestibule, droit, sur le drapeau national à fond rouge.

Le rouge et le blanc, couleurs siamoises, font toute la décoration du pavillon coquet où nous sommes. Plafond à caissons, colonnes-mirlitons où grimpent les couleurs alternées, grands rideaux d'andrinople garnissant les portes et les fenêtres et tamisant la lumière Du premier coup, l'œil reçoit un choc, une sensation d'exotisme. Les murailles garnies de peaux de fauves, de cornes menaçantes, d'armes non moins dangereuses, baignent dans une demi-lumière qu'on ne trouve pas ailleurs, dans les sections voisines. La note est originale et séduisante. Compliments à M. Dauphinot, le délégué du Siam.

Il a droit du reste à un autre tribut d'éloges, celui qui nous a amené de Bangkok une aussi complète représentation des trésors, des souvenirs et de la production du pays, sans aucune subvention et avec l'hostilité non déguisée des autorités siamoises sur l'amitié desquelles certains persistent à faire fond.

Laissons de côté, pour l'instant, si vous le voulez bien, les bouddhas, les monnaies, les porcelaines précieuses autant que vénérables, et pointons droit sur la partie commerciale de l'Exposition.

Il est, en effet, un rapport qui fait en ce moment le tour de la presse portant une signature imposant la confiance, celle de M. Carlisle, consul d'Angleterre à Bangkok, et qui nous a profondément troublé l'autre jour.

Les relations commerciales de la France avec le Siam y sont mentionnées comme à ce point négligeables que le nom même de notre pays ne figure, parmi ceux des nations étrangères trafiquant avec le Siam, que sous la dédaigneuse rubrique *Divers,* avec 741.000 francs de marchandises à l'entrée et 1.880.000 fr. à la sortie.

Il nous souvenait cependant que, voguant jadis sur le Tonlé Sap avec un aimable fonctionnaire des douanes indo-chinoises — il en est quelques-uns — nous avions appris de lui que la France était le plus gros client du Siam pour les exportations, et que par ce seul Grand-Lac s'écoulaient vers le Cambodge et le Mékong des millions et des millions de marchandises. Le bâtiment sur lequel nous voyagions par cette époque des hautes eaux était, du reste, bondé de riches négociants chinois et parsis de Pnom-Penh et de Saigon. Or, lorsqu'ils voyagent dans une région, on peut tenir pour certain que le commerce y est digne d'intérêt. Donc le rapport Carlisle nous laissait rêveur.

Et voici que nous trouvons dans la section siamoise un document qui vient lever nos doutes, qui fait la pleine lumière : le rapport de notre propre attaché commercial à Bangkok, M. Dauphinot, sur cette même année commerciale 1901.

Nous le disions bien. Le document Carlisle est faux, archi-faux, comme, du reste, presque tous les documents étrangers en ce moment élaborés au Siam. 1.800.000 fr. de commerce d'exportation avec la France ! dit le consul d'Angleterre ; mais nos souvenirs ne nous trompaient pas, l'exportation vers le Cambodge et le Tonlé-Sap dépasse annuellement dix millions de francs rien qu'avec le riz et le poisson salé.

C'est ainsi qu'on écrit l'histoire !

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de voir par le détail ce que sont au juste nos relations commerciales avec le Siam ; le rapport Dauphinot devrait être reproduit tout entier. Ceux que la question intéresse le liront pour leur grand profit.

Résumons cependant la situation. La classification des produits par nations est inexacte au premier chef. De nombreuses marchandises françaises passant par Singapore et, dirigées de là sur Bangkok, sont rangées parmi les produits anglais. Notre attaché commercial indique



Delmas graveur, Bordeaux

L'Exposition du Siam.

notamment la parfumerie française qui, lancée sur le marché par des maisons anglaises et consommée pour des centaines de mille francs chaque année, se voit inscrite, malgré l'étiquette des fabricants, parmi les produits d'Angleterre.

Commerce et politique ont entre eux d'étroits rapports. L'influence d'une nation européenne dans un pays comme le Siam entraîne fatalement dans le mouvement de sa courbe un accroissement ou une diminution de ses relations commerciales.

Il n'est pas de Français dans l'administration siamoise, alors que les Anglais y comptent 115 ou 120 de leurs compatriotes, que les Allemands détiennent les chemins de fer ainsi que les postes et télégraphes, que les Italiens sont à la tête des travaux publics. Tous réservent naturellement à leurs nationaux les soumissions des différents ministères ainsi que les achats du palais et des princes, éléments considérables du commerce local.

Pour les concessions de teck il faut passer par le Département des Forêts. Les Anglais y sont les maîtres et ils veillent à ce que toutes nos demandes soient repoussées.

Telles sont les sérieuses causes d'infériorité pour nos importations au Siam.

Une seule maison de commerce française expose ici, celle créée et dirigée par notre distingué compatriote M. Jourdan, conseiller du commerce extérieur. La collection de tous les bois du Siam, plus de cent cinquante espèces, se trouve sous les yeux du visiteur et, parmi elles, toute la gamme si variée des bois de teck.

Chaque bille porte une étiquette détaillée et fort bien comprise indiquant le nom siamois du bois, le nom laotien, le nom scientifique, la longueur maxima du tronc, son diamètre maximum, son usage, ses caractéristiques (imputrescible, n'est attaqué par aucun insecte, etc.)

M. Jourdan, qui offre sa collection au Musée d'Indo-Chine, a droit à la vive expression de notre gratitude.

Et voici le commerce franco-siamois exercé par les gros négociants chinois, protégés français, chefs de congrégation, ayant derrière eux des milliers et milliers de leurs compatriotes qui ont coutume maintenant de regarder la France comme leur seconde patrie et tiennent pour leur protecteur, leur « père et leur mère » suivant l'expression consacrée, le représentant de la République française.

Ah ! nous concevons sans peine l'effort diplomatique de S. M. Chulalongkorn ayant pour objectif l'abandon de nos protégés. Les livrerons-nous ? Ce serait un désastre.

Les placides bocaux de la galerie du Siam ne comprennent rien à notre emballement.

Nous nous trouvons en effet devant des moules séchées et non devant nos vénérables sénateurs. A côté des moules, des crevettes tout aussi sèches et des poissons de toute espèce :

Le *pla heng*, énergique remède contre la dysenterie et ordonné même par plusieurs médecins européens de la région, — le *pla sa lit* aphrodisiaque puissant — le *pla loo*, qui, mangé pendant plusieurs jours de suite, fait connaître aux maris le nombre de leurs cors.

Les *nids d'hirondelle* voisinent avec les *os de tigre* dont raffolent les Chinois. Ils en font une poudre remarquable — ô combien ! — puisqu'elle rend aux vieillards les plus décrépits la jeunesse et l'espérance. Pends-toi, Brown Séquard ! A bas le lapin ! Vive le tigre !

A côté, les *nerfs de daim* dont la poudre fait bondir tout vieillard comme un cerf de la forêt profonde.

Le *riz* sous toutes ses formes : paddy, cargo, riz blancs et autres brisures, etc.

Les *cafés* — les *poivres* noirs et blancs — les *cardamomes* — les *graines* de sésame, de niger, de punktaria, (dont l'on fait une boisson rafraîchissante) — les *pois* et les *haricots* secs que l'on exporte en grande quantité — les *fruits* du tamarinier.

Les *chaux* à bétel, le *sel*, le *cachou*, les *gommes* de benjoin, de damar (qui servent pour les torches d'illumination)— la gomme-laque — la gomme-gutte.

Les soies grèges. Disons à ce propos que le gouvernement siamois s'efforce, en ce moment, avec l'aide du Japon, de développer et de perfectionner la culture du mûrier et la fabrication de la soie.

Près de Bangkok, des Japonais dirigent un champ d'expérience où cinquante variétés différentes de mûrier sont en culture. Des fileurs sont aussi venus du Daï Nippon. D'ici quelques années, le Siam pourra être un producteur de soie de premier ordre.

Les *peaux* de bœuf, de vache, de buffle, de cheval, de rhinocéros, de cerf, de chevreuil — mais peaux brutes car on ne tanne pas dans le pays.

Et chacune de ces expositions porte sur une étiquette le nom d'un important commerçant chinois, Lam Sam — Yi Ko Hong — Lo Bang Seng — Kuang Hep Seng — Haï Kee.

Ces noms représentent des millions. Ceux qui les portent s'abritent encore aujourd'hui sous les plis de notre drapeau. Ils aiment la France et le prouvent puisqu'il y a peu de mois, ils s'inscrivaient spontanément pour plusieurs milliers de ticaux sur les listes de la Martinique.

Nous voulons espérer encore qu'ils n'auront pas à maudire ce doux pays de France.



Les murs du pavillon sont pittoresquement garnis de cornes et de peaux qui doivent faire la joie des naturalistes, Leur collection est, en effet, aussi variée que choisie : cornes de bœuf sauvage, de cerf, de chevreuil, de bouquetin, d'élan, de buffle ; ces deux, colossales et effilées, ont chacune 1 m 30 de longueur.

Des défenses d'éléphant. Il en est une paire exposée par Yi Ko Hong qui est bien des plus belles que nous ayons vues — des peaux de serpent, de panthère, de tigre.

Une de ces dernières, envoyée par M. Fornoni, est curieuse avec l'abondante touffe de poils qu'elle porte à la base de chaque oreille. Nous n'en avions pas encore rencontré de semblable. — Elle mesure, du reste, quatre mètres de la tête à la queue, — des carapaces de lézards, d'armadillos, de tortues.

Et, si nous levons les yeux vers les caissons du plafond, l'éléphant blanc se détache partout sur l'étendard du royaume de Siam.

Les colonnes portent l'écusson royal peint par le maître Antonio : aux trois éléphants en tête sur fond de gueules, surmonté des trois prachadys hiéraldiques.

La maison italienne Fornoni, dont nous parlions tout à l'heure et qui est l'une des firmes commerciales les plus importantes du Siam, a une fort belle exposition. Indépendamment des peaux de fauves et des cornes, ses vitrines montrent de superbes échantillons de soie, des tabacs, des cigares et des cigarettes du pays. Nous y retrouvons les gigantesques tubes que fument les femmes *Lus* du Haut-Laos. Leur tabac est mélangé de petits fragments de bois odoriférant qui éclate lorsqu'il entre en ignition. Le tout enveloppé dans une feuille de bananier.

Sous les mêmes vitrines, les saumons d'étain provenant des mines du nord et du sud du Siam ainsi que de la péninsule malaise, des pieds d'éléphants préparés et cerclés d'argent, et presque tous les produits agricoles rencontrés par nous tout à l'heure chez les négociants chinois.

Sur une étagère, sont groupés cinquante espèces différentes de riz envoyés par la maison anglaise Windsor and C°. Chacune d'elles a son étiquette indiquant le nom siamois du produit, le nom anglais et presque toujours le nom français correspondant.

La Siam Forest Company Limited a de magnifiques morceaux de teck provenant de la forêt de Muong Ngow (province de Lakhone), à elle donnée en concession par le gouvernement siamois.

C'est du teck également que nous présente le Chinois protégé français Kim Seng Lee, propriétaire de la plus importante scierie de Bangkok. Voici deux cubes énormes, de toute beauté, et, dans la collection voisine de bois précieux, le *xao niot*, d'une teinte jaune clair veinée de noir vif. L'effet est saisissant.

Un petit menuisier chinois, Foot Long, a fait spécialement pour l'Exposition de Hanoi des meubles en pur teck dans le goût anglais et d'un travail remarquablement fini. Il a eu la malencontreuse idée de les vernir, au lieu de les passer simplement à la cire. Quelques-uns ont été achetés pour la résidence-mairie de Tourane. Les résidents-maires se succèderont nombreux devant ces buffets avant que de semblables meubles ne tombent en poussière.

Un artiste cambodgien établi au Siam a brossé six grands panneaux de couleur violente, de dessin étrange, et qui rappellent des scènes du Ramayana. Il en a fait don au Musée d'Indo-Chine.

D'autres panneaux étalent leur toile vénérable. Ils sont de la très remarquable *collection Teutsch,* que nous allons étudier.

Sur l'un deux, Bouddha se montre dans les 46 positions rituelles. Les caractères siamois tracés sous chacun des bouddhas sont malheureusement en partie effacés. Les interprètes que M. Finot, l'obligeant directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, avait mis à notre disposition, n'ont pu les traduire.

Un autre panneau porte la trinité bouddhique au-dessus d'une scène étrange du paradis terrestre. On y voit la sirène antique au buste de femme et à la queue de poisson, ainsi qu'un singe plus grand qu'un tigre, son voisin. Le tigre, tout effrayé, en a les yeux vert-nil.



Delmas graveur Bordeaux

Siamoise

Ailleurs, nous voyons une scène de l'enfer. Les damnés y sont lèchés par les flammes. Un amant qui flambe cherche à entraîner avec lui la femme adultère qui résiste et paraît peu goûter les chaudes réjouissances qu'on lui promet.

Des génies à têtes d'animaux comme *l'asura jak* à tête de cheval garnissent les colonnes autour de la collection Teutsch.

Aux murs, sont des stèles que l'on a coutume de placer dans la maison d'un défunt. Le jour ou le lendemain de sa mort, une couche de laque chaude est tendue sur la stèle ; les amis viennent y encastrer des petites statuettes de Bouddha en or ou en bronze.

Sur des panoplies, un amusant mélange de bouddhas supportés par des *jaks* (génies) formant cariatides, des lances antiques, des couteaux de torture, des « voiles de pudeur » en argent, etc., etc.

Quelques meubles dont les portes sont d'anciens panneaux de pagode. Une paire de ces panneaux en laque noire et or est d'un dessin particulièrement délicat.

Puis la merveilleuse collection d'idoles, fruit de patientes recherches.

La plupart en bronze doré. Un Çiva aux dix bras armés d'une épée, debout sur un bœuf, nous paraît une pièce inestimable.

Un très vieux bouddha recevant dans la position classique le tribut de l'éléphant et du singe rappelle les versets sacrés :

> Le fils de Dieu est descendu sur la terre.
> Les animaux viennent l'adorer.
> L'éléphant lui présente une gagoulette remplie d'eau
> Et le singe un rayon de miel.

Un bouddha à l'éventail, orné de rubis ; — un *arhat* assis sur son tigre ;— un curieux bouddha dans lequel sont enchâssés des rubis et des saphirs et qui se tient debout sur un piédestal de bois laqué et incrusté, en forme de coussin triangulaire ; —un autre à la veste très chamarrée ; —un Phra assis sur les replis des sept nacks dont les têtes réunies forment éventail au dessus de la sienne.

Celui-ci est assis sur ses jambes rejetées en arrière. C'est le premier que nous voyons de ce type. Pas rencontré davantage de bouddha debout inclinant élégamment le torse comme celui de cette vitrine.

Un bouddha rarissime datant de l'invasion birmane du XIVe siècle ; un autre en argent, curieux de ligne ; — le bouddha à la marmite ; — celui-ci avec quatre bras articulés au coude ; — celui-là, ventru, très

vieux et montrant que l'influence chinoise s'est fait sentir dans le pays, il y a de longues années déjà.

Le *Phra San Kat Chaï*, bouddha chinois qui, d'après la tradition, aurait composé la grammaire des Siamois.

Un bouddha souriant, très rare. Son voisin prie en portant comme coiffure un autre petit bouddha, jambes croisées. Chapeau peu ordinaire.

Des bouddhas couchés avant d'entrer dans le Nirvânâ. Une série de primitifs en toute matière, en bois, en grès, en corne, en cristal de roche.

Cette petite danseuse, exquise de forme et de mouvement, a tout le charme d'un Tanagra. Voyez la délicatesse de cette ondulation du bras, de l'avant-bras, de la main, des doigts. Vous ne me démentirez pas, c'est parfait.

Un *prachady* (le *pnom* des Cambodgiens, le *tât* des Laotiens) aux multiples cercles d'or.

Des *satras* en feuilles de latanier, enveloppés dans un riche écrin de brocard.

Une coupe de grande dimension en argent massif, ciselé et repoussé, sobre de décor, fort belle.

Toujours de la même collection Teutsch, des spécimens dont beaucoup d'un coloris patiné, doux au regard ; des coupes laquées or ou argent et niellées ; de vieilles monnaies en porcelaine, en or, en argent et or, ravissantes ; des *prachady* taillés dans l'ivoire ancien ; des petites boites à bétel délicieusement fines de ciselure, etc, etc.

Quel riche trésor entrerait dans nos collections indo-chinoises si notre Musée pouvait acquérir d'un seul coup ces merveilles ainsi rassemblées ! Ce serait trop beau ! (1)

Madame da Costa a, elle aussi, envoyé des pièces curieuses extrêmement.

Nous y trouvons un attirail complet des ustensiles qui servent pour la cérémonie de la tonte des enfants dans les familles nobles. On sait qu'au moment où les enfants atteignent l'âge adulte on leur coupe le petit toupet qu'ils ont conservé jusque-là. L'opération se fait en grande pompe, ainsi que jadis celle de la robe prétexte à Rome.

C'est dans ce plateau à trépied, en argent doré et émaillé, qu'on fera tomber le toupet avec ces ciseaux en argent. Ils ressemblent aux efforces que l'on emploie chez nous pour tondre les moutons.

---

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, le Gouvernement d'Indo-Chine s'est rendu acquéreur des collections Teutsch et da Costa.

L'on usera ensuite de ce rasoir à manche d'or rouge pour raser le crâne du jeune homme. L'eau lustrale puisée dans ce vase de bronze noir sera versée sur sa tête avec la conque sacrée, coquillage garni d'or et de pierreries.

La même exposante présente une remarquable collection de médailles ainsi que de monnaies anciennes et modernes frappées depuis 1350.

Le catalogue en a été dressé par le colonel Gérini « spécialement pour l'Exposition de Hanoi. » Il contient des renseignements qui intéresseraient nos lecteurs, mais le savant étranger déclare dans sa préface « qu'en vue de sauvegarder la propriété de son travail, il n'en a publié que *six* exemplaires numérotés et paraphés. » Conformément aux lois sur la matière, ajoute le colonel italien, « il interdit rigoureusement la reproduction ou traduction intégrale ou *partielle* dudit catalogue. »

Enfin, admirons les œuvres des deux photographes de Bangkok.

M. *Robt Lenz* expose de beaux agrandissements des portraits du roi et de la reine ainsi que des types siamois. Une collection très curieuse présente les différentes phases d'une de ces chasses à l'éléphant sauvage que l'on prépare pendant plusieurs années et qui coûtent chaque fois la vie à de nombreux indigènes.

M. *Antonio*, membre de l'Académie de géographie de Lisbonne, a beaucoup voyagé dans l'intérieur du pays. Il a rapporté de la brousse siamoise et des provinces du Nord de très intéressantes épreuves finement reproduites. Les agrandissements des beautés siamoises sont particulièrement agréables. Des albums renferment d'innombrables séries de photographies de Bangkok et des environs, ainsi que des scènes variées de la vie siamoise ; d'autres vues, prises dans notre Exposition de Hanoi, sont fort bien traitées.

Maître Antonio est un collectionneur de monnaies. Il a eu la patience de composer en pièces d'or et d'argent le mot SIAM qui lui sert d'enseigne précieuse.

S'il est vrai que l'or attire l'or, Antonio deviendra millionnaire en exposant souvent.



AUX INDES

Les Indes ! Combien souvent y voyagea notre imagination d'enfant !

Pays des nababs, des sultans, des radjahs, des almées, des bayadères !

Batavia ! Golconde ! Johore ! Mysore !

Palais où gisaient dans des coffres d'or pur les perles, les diamants et les pierreries ! Flottes opulentes que des compagnies fortes comme des empires promenaient de par les mers, emportant dans leurs flancs les soieries délicates, les brocards éclatants, les cachemires sans prix, les joyaux de contes de fée et les fameuses denrées coloniales que nous nous attardions à regarder sortir de caisses étranges, au parfum troublant, chez le gros épicier voisin de l'école !

Tout cela nous revient à la mémoire dans un éblouissant rêve d'or.

Allons donc aux Indes !

Hélas ! Dans cette petite galerie où sont logées les Indes Anglaises et Néerlandaises nous n'apercevons de prime abord que des boites de conserves sur les tables, des armes sur les murailles et quelques vitrines où des tissus pliés semblent vouloir se dérober au regard.

En guise d'almées et de radjahs ruisselants de pierreries, la redingote sévère et le visage barbu du grave délégué des Straits Settlements, M. Hourant, qui fait apprécier à une grosse dame le poivre dit « des oiseaux ».

Désillusion amère ! Et cependant nous aurions tort de passer trop vite, ainsi que le font beaucoup de visiteurs. L'aimable commissaire veut bien nous révéler ses trésors. Les vitrines s'entr'ouvrent ; les étoffes se déroulent. Il eût fallu dix fois l'emplacement actuel pour mettre en valeur ce qui y est entassé.

Tout en nous faisant les honneurs de la section, M. Hourant évoque les souvenirs délicieux de notre séjour en ce paradis terrestre que sont les Indes Néerlandaises. Souvenirs de kampoengs, de prampouans, de gamelangs.

Commençons par une excursion à Sumatra où nous rencontrons le général Von Heutsz, gouverneur civil et militaire d'Atcheen.

Atcheen ! ver rongeur de la Hollande. C'est pour réduire le sultan d'Atcheen que depuis des ans et des ans la milice qui forme aux Indes Néerlandaises une sorte de Légion Etrangère s'enfonce dans la brousse et n'en revient qu'après avoir creusé bien des tombes et vidé bien les coffres de trésorerie.

Aussi ne serons-nous pas étonnés de trouver tout d'abord une collection d'armes bien fournie : parangs (couteaux) à lame longue et aussi large à son extrémité que près du manche taillé lui-même en forme de V ; sabres à poignée et garde sarrazines en souvenir, sans doute, de l'invasion arabe ; petits poignards à manche recourbés en tête de canard ; — toutes armes damasquinées à poignées d'ivoire ou de bois garni d'or. Les fourreaux, souvent formés de deux lames de bois sculpté réunies par des liens de bambou et parfois des cercles d'argent. Le tout fabriqué sur place.

Les vêtements sont sortis des vitrines et nous nous extasions. Il n'est pas possible, en effet, de voir des soies tissées d'un dessin plus doux, de teintes à la fois plus accentuées, sobres et fondues entre elles. Toutes sont des *sarongs*, c'est-à-dire des pièces d'étoffe que l'on enroule autour du corps, en forme de jupe.

Un pantalon très riche avec application de broderies compliquées rappelle les soieries turques. Pas criard le moins du monde, il ferait un délicieux élément de travesti pour le prochain bal.

Un village *batak* étale sur une table ses cases très bien réduites. Toutes sur pilotis et plus ou moins élevées au-dessus du sol suivant l'importance de celui qui y habite.

La case du chef, très haute sur son soubassement de troncs d'arbres, est à trois étages. Il serait plus vrai de dire qu'elle se compose de trois cases superposées ayant chacune ses cloisons de planches et sa toiture de chaume. On utilise pour cette couverture des habitations les fibres d'une



Delmas graveur Bordeaux

L'Exposition des Indes Néerlandaises.

fougère arborescente d'un brun noirâtre. Les deux extrémités du faîtage sont ornées de pièces de bois ayant l'aspect d'une tête de bœuf avec des cornes effilées qui se rejoignent presque, en forme de croissant.

L'extérieur de la case ne manque pas d'élégance.

Le chef entretient un harem voisin mais distinct de son habitation et surmonté d'un colombier. Les tourterelles roucoulent sur la tête de ces dames.

Les autres maisons divisées en deux parties. D'un côté, les célibataires ; de l'autre, les gens mariés. En face, la porcherie, grand bâtiment. — Ne pas se tromper de porte. — Les amis de Monselet sont choyés chez les Bataks.

Une *sala* pour abriter les voyageurs ; — un hangar pour décortiquer le paddy ; — un autre où l'on conserve le grain dans d'énormes paniers de bambou tressé ; — une grange pour la paille et un poulailler très compliqué.

Tous ces éléments, séparés les uns des autres par crainte de l'incendie, se retrouvent dans chaque village batak.

Le sultan de *Siak*, feudataire de la reine Wilhelmine, a envoyé chez nous un de ses costumes royaux : pantalon court et large, sarong, écharpe et tunique en soie ornée de broderies d'or étincelantes et doublées de jaune, la couleur des sultans.

Il a prêté aussi ses armes : des lances, des kriss dentelés en scie près de la garde, des boucliers et des sabres bizarres avec deux petites lames ou plutôt deux ressorts qui viennent, à frottement dur, se fixer de chaque côté du fourreau.

A noter comme produits du pays soixante échantillons de beaux bois.

Le sultanat de *Lang-khat*, la région du pétrole. Ce trône recouvert de soie jaune agrémentée de broderies est la reproduction de celui qui sert au couronnement des sultans. Regardez le de près, vous verrez qu'il est formé d'une fibre blanche très souple, repliée comme un accordéon à six pans.

M. Henry Kapferer, ingénieur de la Compagnie des Pétroles à Palembang, expose plusieurs agrandissements de clichés vérascopiques merveilleux pour un amateur.

Voici, trois cents fois agrandis, une ville flottante, des puits de pétrole jaillissant dans la forêt, les réservoirs de la raffinerie, un pittoresque pont de bambou au-dessus d'un torrent, un champ de coton au moment de la récolte et, surtout, trois épreuves hors de pair : des danses malaises, une vue de rivière et un village de la région de Palembang.

On ne ferait pas mieux dans les grands ateliers d'Europe les plus parfaitement outillés.

Toujours à Sumatra, les cafés de planteurs français, MM. de Guigné frères, qui ont en ce pays une très imporante culture. Notre aimable cicerone ouvre l'une des caisses ; le café embaume.



— Vous venez, monsieur, de commettre une grosse faute sans le savoir. Si nous agissions comme vous, nous ne pourrions conserver notre prestige vis-à-vis des indigènes.

C'était à Bandoeng, en l'île de Java, voilà tantôt six ans. Par une soirée délicieusement exquise, nous étions quelques-uns étendus dans nos *rocking-chairs* sous la large vérandah de l'hôtel Romann.

Une troupe de chanteurs vint à passer. Ils répondirent à notre appel.

L'orchestre — un *anglounk* — se composait uniquement de bambous de différents calibres. Suspendus dans un léger cadre de bois qu'agitaient les musiciens, les cylindres heurtaient les montants du cadre et rendaient un son. Choisis toujours avec soin ils sont combinés en vue d'un accord rigoureux.

Les Javanais que nous avions devant nous tenaient chacun en main leur instrument pendant qu'ils dansaient avec des contorsions des jambes, des bras et des mains. De temps à autre, ils se faisaient face comme dans notre quadrille français, se croisaient, se suivaient en cercle ou serpentaient en agitant *l'anglounk*. Ils répétaient sans trêve la même courte phrase musicale, appuyée par une flûte et un tambour, eux aussi de bambou, et dansaient la *tandak*. L'ensemble de la musique très harmonieux et suavement doux.

Or, les danses terminées, le chef de la bande, s'avançant jusqu'au bord de la vérandah, avait mis genoux terre, puis joignant les mains dans l'attitude de la prière, s'était incliné, attendant son obole.

Me levant de la chaise, je lui remis une pièce de monnaie qu'il reçût en se baissant jusqu'au sol.

Telle était la cause de l'apostrophe de mon voisin de chaise.

J'avais manqué à tous mes devoirs. Il me fallait non me lever, mais jeter sur le marbre de la vérandah la piécette que l'homme eùt emportée comme un chien emporte un os qu'on lui jette à ronger.

A l'Exposition, voici un *anglounk* suspendu à la muraille. La petite collection de bambous musicaux est bien dans la note. Si, par hasard, un des cylindres n'était pas juste, on y verserait un peu d'eau jusqu'au parfait accord.

Un tambour, formé d'un cercle de bois épais sur lequel une peau est maintenue par des clous d'argent.

Une série de grotesques articulés, découpés dans du cuir de buffle et qui seront mis en mouvement pour les ombres chinoises.

Des masques de théâtre dont les acteurs s'affublent à la manière antique. Chacun d'eux représente un personnage convenu. L'on sait, dès l'entrée en scène, que l'acteur est un prince bon, ou un traître, ou un amoureux transi.

Mais pourquoi ne voyons-nous pas les poupées du guignol javanais plus complet et plus soigné qu'aucun autre au monde ? Pourquoi pas de *gamelang*, cet orchestre de scène qu'il eùt été si intéressant de voir à côté de l'orchestre cambodgien presque exactement semblable ? Pourquoi rien ne rappelle-t-il les ruines fameuses entre toutes du *Boroe Boedour* que d'aucuns mettent en parallèle avec *Angkor Wat*, bien à tort, selon nous ? — Pourquoi rien de la culture du quinquina, de la fabrication de la quinine, alors qu'il est à Saigon même un dépôt de l'intéressante fabrique de Bandoeng où nous assistâmes aux différentes phases de fabrication de ce médicament béni des fiévreux ?

L'Exposition de Java est plutôt maigre comme chiffre d'exposants. Quatre colons seulement y figurent.

Et d'abord la compagnie agricole Swaroe Bocloerotto, directeur Abraham Van Laer, qui développe au-dessus de ses bocaux et de ses boîtes une large banderolle « Mes saluts aux colonies françaises ». On n'est pas plus aimable !

L'exposition de ce colon courtois est complète. Il présente de très beaux cafés de Java et de Libéria, des thés, de la cannelle, du poivre blanc et noir, du poivre des oiseaux, de la noix muscade, de la vanille, de la coca, du sucre brut et du sucre raffiné à Java même. On exporte 800.000 tonnes de sucre tous les ans de la colonie hollandaise.

A peine une petite vitrine rappelle-t-elle le jardin botanique de Buitenzorg, le plus merveilleux qui soit ouvert.

Par exemple, les six échantillons de gutta et les six échantillons de caoutchouc qu'elle renferme sont extraordinaires. De vrais produits de laboratoire !

M. Prinsen Geerligs a fait une exposition très complète et fort bien présentée des fameux *sarongs*, et plus spécialement des procédés employés pour le *batiq* (teinture) des Javanais. On ne se doute pas des soins minutieux qu'exige une de ces pièces quelque peu réussies.

Des deux côtés de la toile blanche, les ouvrières ont dessiné le contour des images qu'elles veulent y voir formées. Tel sarong doit avoir trois couleurs ; certaines parties resteront blanches, d'autres passeront au rouge, d'autres, enfin, au bleu. Voici comment l'on procèdera.

Le premier bain est le rouge. Toutes les parties de la toile qui ne doivent pas revêtir cette teinte seront couvertes de cire blanche, d'abord, puis de cire rouge, car la blanche seule n'empêcherait pas la couleur de pénétrer jusqu'au tissu. Pour procéder à cette opération du « cirage », si je puis ainsi dire, les ouvrières se servent soit d'un pinceau, soit d'une sorte de petite pipe terminée par d'étroits orifices qui donneront passage à la cire. Mise dans le fourneau de la pipe, la cire sera soufflée avec soin sur le contour délicat des dessins. Pour les autres parties, le pinceau paraîtra suffisant.

Ainsi préparée, l'étoffe sera frottée avec un mélange de *mankoudon* (morinda citrifolia L.) et de feuilles de *tyarik* (symplocos fasciculata Zoll) réduites en poudre et délayées dans de l'eau. L'opération est longue, car il faut frotter avec soin et pendant un quart d'heure de chacun des deux côtés. Le sarong est alors plongé dans une cuve de ce même mélange qui doit donner la teinte rouge. On l'y laisse deux jours, puis on lave et l'on sèche.

Les images destinées à rester rouge clair sont alors couvertes de cire ; on laisse à nu les parties que l'on veut plus vives, et l'on replongera le tissu pendant deux jours dans la cuve. Si l'on veut trois ou quatre nuances de rouge, on emploiera trois ou quatre fois le même procédé. Puis l'ouvrière passera le sarong dans l'eau bouillante, afin de faire fondre la cire qui sera mise de côté et servira de nouveau plus tard.

On procède de même pour la coloration en bleu.

Le sarong est achevé.

M. Prinsen Geerligs expose de ces étoffes, dont la valeur varie de six francs à quatre cents.

Tous les ingrédients sont ici. Voilà l'écorce du *manhkoudon*, les feuilles du *tyarik,* l'écorce du *soga* (casalpina ferrugini) qui donne la couleur brune, le bois de *tekeran* qui, mélangé avec du sucre et du citron, produira le vert, etc., etc.

M. Petitjean, un Français établi à Batavia, envoie des chapeaux de toute forme et de tout prix. Un chapeau d'amazone en paille n'est pas chose qu'on est accoutumé de voir. Fort jolis, les chapeaux de M. Petitjean ont déjà été enlevés presque tous par les visiteurs de la galerie.

Enfin, ne quittons point Java sans nous arrêter devant le lot de vins et liqueurs envoyé par les frères Garreau, des compatriotes, qui dirigent en même temps qu'une importante maison de commerce, un hôtel où l'on est heureux de recevoir des Français.



L'exposition de Bornéo.

— Pourquoi donc avez-vous mis des étoffes laotiennes sous ces vitrines ?

— ? ? ?

— Parfaitement. Cet assemblage de bandes parallèles blanches, violettes, jaunes, rouges et vertes, est laotien. Quant à ces chinés bleus en dégradé sur fond rouge, c'est la caractéristique très nette du tissage Pou Thaï. Je vous montrerai chez moi tout à l'heure des tissus exactement semblables.

— Ce que vous me dites-là, Monsieur Raquez, me frappe beaucoup. J'ai vécu parmi les Dayaks de Bornéo. L'autre jour, lorsque je vis arriver vos Khas du Laos, je restai stupéfait. Je me demandai pendant un instant comment l'on avait pu conduire ici des Dayaks sans que j'en fusse prévenu. Ils sont de même race, soyez-en sûr. Si l'on prenait vingt de vos Khas et vingt de nos Dayaks et qu'on les habillât peu ou prou, mais de même façon, je suis absolument convaincu que personne ne pourrait faire à nouveau la séparation des deux groupes. La similitude des étoffes de Bornéo avec celles du pays laotien est un nouvel élément digne d'attirer l'attention.

Ce ne devait pas être le dernier. Quelques instants plus tard, M. Hourant montrait le bâton de commandement des chefs de tribu, bâton qu'ils confient aux transmetteurs des messages verbaux pour consacrer leur caractère officiel. On scelle les bâtons en y apposant le cachet du chef.

Or, lisez ce passage des *Pages Laotiennes* (1) :

« Ai-je dit que les Khas Kmou, comme tous les Khas, du reste, ont une façon très originale de faire porter leurs messages de village en village ou de tribu en tribu ?

« Dépourvus d'écriture, ils usent de messagers qui font des communications verbales et qui sont toujours les mêmes dans chaque village ou chaque tribu.

« L'on remet au coureur un bâton, insigne du commandement, orné d'un cachet sur lequel sont parfois gravés des signes propres aux chefs.

« Puis, suivant le degré de rapidité exigé des messagers, l'on attache au bâton des plumes d'oiseau, du charbon ou du piment.

« Les plumes indiquent qu'il doit voler comme l'oiseau ; le charbon que la marche doit même se continuer la nuit dans les ténèbres ; enfin, le piment, que le coureur doit filer comme s'il avait le feu... dans le dos. Certains maquignons de chez nous emploient le gingembre. Question de latitude !

« Un récit de voyage qui me tombait récemment sous les yeux permet de faire un rapprochement non sans intérêt au point de vue ethnographique. Un Suédois, M. Edward Armendsen, parti de Tatsienlu en 1899, pour visiter le Séchouan thibétain, pénétra dans les districts encore inconnus de Chalag et de Mili, où l'influence des plumes est souveraine.

« Arrivé près de la rivière Nach Kou qui sépare les deux districts, le chef de Chalag envoya un messager à son collègue de Mili pour demander des animaux de bât ainsi qu'une escorte. « Mon fouet, dit le voyageur, fut attaché à un morceau de bois auquel on joignit quelques plumes. Le tout fut cacheté au moyen du sceau du chef et les courriers partirent en toute hâte, portant ce bizarre document officiel. »

Il doit y avoir un lien d'origine entre ces tribus et nos Khas, ce petit fait l'établit sans conteste.

Or, comme les migrations remontent assez rarement les vallées et le cours des fleuves surtout à de grandes distances, et que le plus souvent,

(1) P. 226 — *Pages Laotiennes.* — Le Haut-Laos — Le Moyen-Laos — Le Bas-Laos — F. H. Schneider, Imprimeur-Editeur — Hanoï, 1902.

au contraire, elles les descendent, l'on est amené à conclure que les tribus Khas du Laos ont dû avoir leur berceau dans le Séchouan Thibétain ou ses environs.

M. Hourant va s'informer sans tarder si l'usage de la plume, du charbon et du piment est répandu chez les Dayaks. S'il en était ainsi, notre visite à l'exposition de Bornéo n'aurait pas été sans intérêt pour l'étude si difficile des races extrême-orientales.

Les Dayaks sont, avons-nous dit, une tribu du Nord de Bornéo.

Près de leurs étoffes, voici de curieux ornements en gros fils de cuivre : corsets de plus de trente centimètres de haut dessinant parfaitement la taille et les hanches qu'ils emprisonnent. L'un d'eux est ouvert par devant avec un véritable busc. L'autre est complètement fermé. La femme ne peut s'en orner la taille qu'en écartant les cercles et en entrant à force dans l'appareil.

Or, l'on peut voir chez les Khas-Rhadé venus à notre exposition, non pas des corsets puisque leur groupe ne compte que des hommes, mais des bracelets en semblables fils de cuivre enroulés qui leur cerclent le poignet et la moitié de l'avant-bras. Nous en avons vu aussi chez les Khas Hoc et certains Khas Kmou du Haut-Laos Occidental.

Voici un original appareil à ventouse formé d'une corne percée en sa pointe. On applique la corne sur la peau et l'on aspire jusqu'à ce que la peau se soulève.

La Dayaks sont d'humeur belliqueuse et féroce. On pourrait les appeler des *chasseurs de têtes* car leur gloire consiste à posséder une jolie collection de crânes. De temps à autre, une tribu part sur le sentier de la guerre, et envahit un village dont les habitants, se sentant plus faibles, finissent par perdre la tête. Elles trouvent leur place dans les cases des vainqueurs.

M. Hourant rappelait devant nous certaine nuit qu'il passa chez un chef dayak avec une trentaine de crânes hideux formant couronne au-dessus de sa tête. Ciel de lit peu banal !

Aussi nos gaillards ont-ils des armes en conséquence. Ces *parangs ilangs* sont terribles et admirablement disposés pour l'usage auquel on les destine. Une lame longue et doublement incurvée. Ils coupent une tête d'un seul coup. Afin de se garantir la nuque, les guerriers portent leurs cheveux dénoués dans le dos. Ils tiennent à la main ces boucliers longs et étroits derrière lesquels ils s'abritent entièrement.

Voyons encore les armes des *Mouroutes*, autre tribu du Nord de Bornéo : lances, flèches empoisonnées qu'on fait voler en soufflant dans le bois creux de la lance qui sert de sarbacane. Le fer de la lance est légèrement incurvé pour livrer passage à la flèche.

Il en est de même chez les *Pounans* dont nous voyons les appareils à fabriquer le poison. Ils écrasent une certaine racine, en font une pâte peu consistante, trempent leurs flèches dans cette pâte et les font sécher pour les y retremper encore plusieurs fois.

Les *Kenyahs* sont représentés par leurs vêtements en écorce qui rappellent la flanelle de santé. Ils ont des hottes en rotin tressé, longues et fort élégantes de forme. Les plus petites qui servent à porter les enfants sont ornées de verroteries, de coquillages et de larges plaques de nacre.

Leurs tamtams en bois sculpté ont le système des cordes et des chevilles servant à tendre la peau, procédé dont se servent de nombreuses tribus du Laos.

Ces bâtons sculptés sont pris pour scander la mesure sur le sol pendant que les voix s'unissent en chœur.

Dans presque toutes ces tribus du nord de Bornéo, les guerriers portent des tuniques aussi résistantes que possible. En voici de faites en peau d'ours, d'autres en peau de buffle recouverte de plumes d'oiseau pour arrêter le tranchant des sabres. Voici encore des chapeaux en rotin garnis de verroteries.

Les sculptures sur bois ont une naïveté piquante. Ce panneau qui montre un amoureux lançant une œillade troublante à le belle qu'il prend par le bras est tout bonnement délicieux. Quant à ce gamin de la tribu des *Sebobs*, il ferait les délices du petit Bob lui-même avec son air de joyeux fêtard.

Sarawak nous réservait une surprise. Son Radjah n'est autre en effet qu'un Européen, Sa Hautesse Charles Brooke, qui succéda à son oncle James Brook, radjah lui-même depuis 1829 et dont nous narrerons un jour ou l'autre l'étonnante aventure.

Grand ami de la France, voyageant toujours sur les paquebots français, Sa Hautesse parle admirablement notre langue et la bibliothèque de son Palais est largement garnie des œuvres de nos meilleurs auteurs.

C'est à lui que nous devons de voir ici une collection ethnographique du plus haut intérêt réunie par M. Charles Hose, Résident à Baram (Sarawak). M. Hose a jadis reçu les palmes d'officier d'académie en reconnaissance des précieux dons faits par lui au Muséum.

Sarawak expose de très beaux tabacs, des cigares enveloppés dans des feuilles de bananier, des objets de fantaisie en gutta-percha, tels qu'un cerf et un masque d'acteur — des coffrets et des tabourets bizarres en bois sculpté, — des épingles à cheveux en os travaillé et en cuivre — et une infinité de bibelots en perles de verre. Ce grand pectoral et ce serre-tête en perles multicolores sont le triomphe de la verroterie.

Remarquable entre toutes, la collection de boucles d'oreilles pour femmes. Cette paire en bois noir, de la forme d'une banane courte et très grosse est portée pendant le deuil ; cette autre, en bronze, très lourde, paraît absolument étonnante de dimension et de poids. Les femmes de Sarawak ont le lobe des oreilles tellement distendu qu'il leur tombe quelquefois jusqu'au milieu de la poitrine. Il est encore des boucles en dents d'animaux et en os de poisson.

Ne quittons pas l'Archipel sans jeter un coup d'œil à la vitrine des *Moluques* qui contient plus de vingt objets uniquement fabriqués avec des clous de girofle : une pirogue avec ses rameurs, un navire tout gréé, un bouquet avec des fleurs et des brindilles de giroflier, enfin, un autre bouquet merveilleux de coloris pour lequel on utilisa des plumes d'oiseau.

De quoi faire arrêter tous les badauds parisiens devant la vitrine d'un de nos grands épiciers !



Les pâtes alimentaires s'agitent et nous saluent.

Nous sommes, en effet, dans la région des *tapiocas* et des *sagous*.

Peu connu ici, le sagou fait à Singapour l'objet d'un commerce important. C'est une farine de second ordre qui sert à l'apprêt des tissus ou à la fabrication des gâteaux indigènes.

L'arbre dont on l'extrait est une sorte de palmier. Abattu dès son jeune âge, vers cinq ans, non par l'adversité ni les orages de la jeunesse mais par la main d'un violateur éhonté, le sagouier se voit extirper sa moelle. Des femmes coupent cette moelle avec des lames de bois. — Elles ont coutume sous toutes les latitudes de broyer les cœurs ! — Les factoreries chinoises s'emparent de la farine ainsi produite, la lavent, la préparent. C'est le sagou marchand.

Low Ngec Siang, protégé français de Koutching (Sarawak) en est un gros exportateur.

Le tapioca de Tan Chay Yan, de Malacca, se présente fort joliment, brut, en farine, en petites, moyennes et grosses perles. Mais il faut s'extasier devant les deux échantillons de caoutchouc roulé en forme de noix de coco que montre la même vitrine. Jamais, nulle part, nous n'avons rien vu d'aussi beau. Ils sont même incomparablement supérieurs aux caoutchoucs de laboratoire exposés par le jardin de Buitenzorg. Ce Chinois, nous dit M. Hourant, a planté lui-même des *heveas* et des *ficus*. Les arbres ont six ans. Un planteur qui récolte ainsi a droit à tous les éloges.

Dans une autre province des Straits Settlements, celle de Wellesley, plusieurs Français sont établis : les frères Chassériau, planteurs-industriels sous la firme « Société d'Alma Estate » et M. Hardouin, frère du sympathique chef de cabinet de notre Gouverneur Général.

M. Hardouin expose des huiles essentielles d'une limpidité parfaite et d'un superbe coloris. Les Chassériau ont mis du tapioca de toute forme dans de grands bocaux en verre affectant la forme d'œufs. Debout et alignés, ils forment un groupe original. Près de là, du thé, du café, des épices.

Une société voisine, le Caledonian Estate, anglo-chinoise, a monté une très importante fabrique de sucre et une rhumerie dont elle expose les produits.

Sur les rayons de Low Ngec Siang dont nous parlions tout à l'heure, on trouve plus d'un produit curieux. A côté des caoutchoucs à 120 $ le picul pris sur place et des guttas variant de 4, 50 à 500 $ ils présentent, à 280 $ le picul, des estomacs de poisson dont il se fait un gros commerce à Singapour, des nids d'hirondelle noirs à 250 $ et blancs à 2.500 — un simple zéro de plus — du camphre récolté en cristaux car il est déjà sublimé dans l'arbre. Il vaut la bagatelle de 6.000 piastres le picul.

Encore du tapioca avec une centaine d'échantillons de paddy de Poulo Penang exposés par Long Cheat and Co ; des sauces, des condiments et du carry de bel aspect farbriqués par J. Dalnis and Son.

Singapour a réuni de curieuses collections offertes par son consul au Musée d'Extrême-Orient. Ce sont des flèches ; des haches de pierre venant de la Polynésie ; des lances tout en bois doré et très effilées, quelques-unes dentelées comme des épines dorsales de poisson, d'autres ornées sur plus d'un mètre de longueur d'une infinité de petits coquillages ; des pagaies de bois ornées de sculptures étranges, etc., etc.

Une belle série de minéraux de la Péninsule Malaise parmi lesquels les *étains* de Pérak qui représentent à peu près 75 0/0 de la production totale du monde. Pérak est, du reste, un mot malais qui signifie argent aujourd'hui et servait à désigner jadis tout métal brillant le plomb comme l'argent.

Beaucoup moins intéressante, la collection de coquillages de M. Van Epen. Elle donnerait une triste idée de la conchyologie singapourienne si l'on ne savait que les détroits et les archipels qui l'avoisinent sont au contraire les plus merveilleux producteurs de coquilles que l'on puisse rêver.

Singapour évoque l'idée d'*ananas*. C'est un Français, Bastiani, garçon de paquebot des Messageries Maritimes, qui fonda en cet endroit l'industrie des conserves d'ananas aujourd'hui florissante. Elle est représentée ici par deux maisons françaises : A. Landau, d'une part, Clouet et Cie, de l'autre. Leurs pyramides de boîtes font briller des étiquettes multicolores.

Trois autres de nos jeunes compatriotes, MM. Dupire et Cie, se livrent à l'import et l'export. Dans une vitrine parfaitement disposée, ils montrent des graines de ricin, des cafés de Palembang et de Bally, avant et après le triage, du poivre blanc et noir, du tapioca, de la muscade, du gambier en cubes et de la gomme copale vraiment remarquable.

Le Chinois Hack Leong parfume la galerie avec le savon de Primrose qu'il fabrique. Par un curieux phénomène dont l'excès de soude est peut-être la cause, ces savons sont depuis quelques jours couverts d'une série de cristaux à forme d'aiguilles longues et d'une blancheur immaculée.

De Singapour aussi nous viennent les briques réfractaires des « Batan Brick Works » ; les boîtes de biscuits fabriqués par le Chinois Ho Ho et ma foi, excellents ! Oh ! Oh !

Nous les dégustons sur l'heure avec un verre de Château de Magrie, agréable petit vin de propriétaire dont le Commandant Abel, des Messageries Maritimes, a fait un dépôt dans la colonie anglaise.

De Singapour à l'Empire des Indes, il n'y a qu'un pas. Faisons-le.

En débarquant dans l'île de Ceylan, grimpons à 1.500 mètres d'altitude pour visiter la plantation de Holbrook à Lindula qui appartient à M. Bonaparte-Wyse et fournit abondamment le marché de divers thés fort appréciés.

C'est le représentant des Messageries Maritimes, M. Labussière, qui exerce les fonctions d'agent consulaire à Colombo. Il a envoyé à notre Exposition des échantillons de thé, de coco, de coprah et de tourteaux de coprah, de surperbe cannelle, des cordages en fibres de coco, différentes

espèces d'huiles du même arbre, de la citronelle et deux billes d'ébène qui mesurent 4 m. 25 de long.

Aux Indes, nous devons trouver les velours, les ors, les paillettes, le clinquant.

Dbirajtal Nutvarlal frères and C° se chargent de nous éblouir avec leurs broderies dont quelques-unes sont en or et argent massifs, leurs vêtements de cérémonie lourds et ornés comme des chasubles solennelles, des brocarts d'or ainsi qu'en portent les Rois de Luang-Prabang, un tapis de selle pour cavalier des Mille et une Nuits, un arbre en or et argent qui plonge ses racines dans un vase d'élégant dessin et reçoit sur ses branches un perroquet au riche et cher plumage.

Après les sauces, les condiments, les carrys de H. P. Setna de Bombay, les filés de coton — 60 échantillons — et les tissus de deux usines Empress Mills de Nagpour et Svadeshi Mills de Bombay qui laisseront à notre Musée Commercial cet échantillonnage bien compris, il ne nous reste plus à voir aux Indes que des cigarettes.

C'est la Compagnie des Macro Poulo qui nous montre, élégamment disposées, des feuilles de tabac, des cigarettes de tout calibre portant pour la plupart l'effigie de la Reine Victoria qui voltige dans les airs avec la fumée bleutée du tabac oriental — seule voltige qu'elle pût faire, la digne femme ! — les bouts dorés que les délicats et les rastas se mettent entre les lèvres, etc., etc.

Par une attention dont nous devons lui savoir gré, la Compagnie exposante a orné de coquettes faveurs tricolores les boîtes de cigarettes destinées à sa vitrine de Hanoi.

Vivent les Macro Poulo !





Delmas graveur Bordeaux

Devant la statue — Le Pavillon de Madagascar.

A MADAGASCAR

La section de Madagascar est un modèle du genre.

Dans le petit espace qui lui est réservé, l'on peut étudier la colonie en détail. Chacun des services y est représenté par une série de documents qui font toucher du doigt et de l'œil, si je puis ainsi dire, les progrès réalisés depuis quelques années dans la grande île africaine sous le gouvernement du général Gallieni.

Essentiellement pratique et vulgarisatrice est cette exposition installée avec un soin du détail qui fait grand honneur à son commissaire délégué, M. Jully, chef du service des bâtiments civils, habilement secondé par M. le capitaine Ducarre, un dévoué.

Des tirailleurs malgaches, baïonnette au canon, montent la garde à côté de panoplies où s'étalent les armes en usage dans les différentes tribus de Madagascar : fusils dont les bois sont complètement recouverts de clous dorés, de cornes d'animaux servant de poires à poudre, sagaies de jet et de hart, boucliers en bois dur recouvert de peau, puis des perruques sakalaves en crin végétal, des chapeaux-calottes de la tribu des Baras, des tambourins tendus de peau de bœuf, etc...

A l'intérieur, des petites femmes drôlichonnes avec leur grand chapeau 1830, leur châle, leur robe de cotonnade à grands ramages, donnent une note pittoresque.

Et l'on se trouve en face du portrait expressif du Général dont tout ici parle et rappelle l'infatigable activité.

Nous le trouvons chez lui en parcourant d'abord le groupe de l'Architecture, où des photographies montrent le coquet hôtel du Gouvernement,

un peu dans le genre de nos résidences, mais plus orné. Vaste parc avec un kiosque où se fait entendre souvent l'ancienne musique de la Reine. L'intérieur simple mais pratique. A noter l'absence de vérandah ; on ignore là-bas les chaleurs de notre été.

Le Secrétaire Général occupe une sorte de chalet suisse.

L'Ecole d'Agriculture, très développée comme bâtiments, a ses pavillons pour la laiterie, la magnanerie, les écuries, les étables, les magasins à graines et à outils, les serres, etc.

L'Hôpital de Tananarive, vaste et bien compris — le Quartier Général — puis les maisons démontables qui s'échelonnent le long de la côte est et y sont seules possibles, car les matériaux de construction font défaut sur place. Elles résistent fort bien aux cyclones. Celui de novembre dernier, très violent, les a respectées.

N'oublions pas l'élégante maquette du Pavillon de Madagascar à l'Exposition de 1900, œuvre de M. l'archiecte principal Jully.

Ponts et Chaussées, nous dit une pancarte, et nous assistons, toujours par les reproductions photographiques, à la construction de la route de Tamatave ou plutôt de la côte à Tananarive, vrai travail de Romains dans une région tourmentée et qui s'étend sur 250 kilomètres, depuis le niveau de la mer jusqu'à 1.400 mètres d'altitude.

Les automobiles y circulent. Un service régulier conduit chaque semaine de Tananarive à la côte et vice-versâ fonctionnaires et colons.

Des épreuves montrent l'ancien sentier malgache que les bourjanes (coolies) escaladaient péniblement, portant à dos toutes les marchandises destinées à la capitale. Population bizarre que ces bourjanes, anciens esclaves des Hovas, race honnête, car bien rarement il disparaissait quelque chose des charges confiées à leurs épaules pendant les dix journées de ce voyage pénible. Aujourd'hui, ces esclaves sont devenus libres, les transports se faisant par charrettes ; des milliers d'individus ont pu être ainsi rendus à la culture qui, là-bas comme chez nous, manquait de bras. Ces bourjanes sont attachés à la France.

D'autres épreuves font faire connaissance avec la route de cinq mètres qui rejoint Majunga à Tananarive, distant de 300 kilomètres, et nous montrent le canal des Pangalanes creusé par une société française pour rendre navigables une série de lagunes qui longent la côte-est.

Le Tananarive d'autrefois à côté du Tananarive d'aujourd'hui. Là-bas, les rues étroites rendant la circulation difficile. Ici, les vastes artères bien



Delmas graveur Bordeaux

Femmes de Madagascar

aérées que sillonnent des automobiles — d'anciennes portes — des tombeaux carrés, à étages, plus ou moins élevés suivant la fortune de la famille. Un tombeau de premier ministre a le vague aspect d'une usine à gaz avec ses réservoirs — l'ancien palais de la Reine construit en 1860 par Jean Laborde sur le point culminant de la montagne. Construction bizarre, avec ses deux étages, assez intéressante d'aspect mais mal commode et presque inhabitable pour des Européens, paraît-il. Un mât colossal enfoncé dans le sol traverse tout le palais en son centre et ressort au-dessus de la toiture. En 1866, le palais fut restauré par le missionnaire anglais Cameron — le monument élevé en 1900 par le Comité de Madagascar à la mémoire des soldats et marins morts pendant la campagne de 1865. De belle allure, ce monument ! La France, une couronne de laurier à la main, protège de son drapeau une femme malgache qui se confie à elle. A ses pieds, un marsouin, bien nature.

D'autres photographies ont été prises pendant la construction du chemin de fer de la côte orientale à Tananarive dont le premier tronçon — 30 kilomètres, de Brickaville à Soudrantsibona — fut inauguré le 10 octobre dernier. Œuvre importante, menée à bien malgré de sérieux obstacles et dont nous pouvons suivre les étapes au jour le jour grâce aux profils en long exposés ici et aux relations publiées dans la *Revue de Madagascar* durant ces derniers mois.

Ces deux groupes des *Bâtiments Civils* et des *Ponts et Chaussées* font partie de la Direction générale des Travaux publics confiée au colonel Roques. Elle comprend aussi les *Mines*.

Sous des vitrines, la collection de tous les minerais connus à ce jour dans la colonie. A noter, de la poudre d'or et — en reproduction seulement — des pépites énormes trouvées l'année dernière.

Un graphique indique la progression des exportations d'or qui s'élèvent aujourd'hui à trois millions de francs, minimum officiellement déclaré.

Une carte indique les gisements reconnus. Ils paraissent suivre, parallèlement, la côte orientale de l'île.

De beaux agrandissements photographiques montrent les laveurs d'or au travail.

En outre de l'or, il est quelques gisements de fer, de charbon, de pétrole, de nickel, avec des embryons d'exploitation. Tous ces gisements paraissent, en effet, assez pauvres et ne sont guère mis en valeur que par les indigènes.

Les forgerons malgaches que nous voyons sur les épreuves se servent d'un soufflet exactement semblable à celui des Annamites.

Enfin, le service géologique de l'île produit une carte, la première, qui fournira tout au moins d'utiles indications pour les prospections futures.

L'*Enseignement*. — Un coup d'œil d'abord aux graphiques, qui montrent la progression de l'enseignement dans les régions centrales de Madagascar pendant le cours de ces dernières années.

Une carte scolaire use du procédé pratique des cercles coloriés. Le diamètre indique le chiffre des élèves qui fréquentent les écoles de la région. D'autre part, des teintes variées font connaître la proportion des illettrés et des instruits.

L'on peut ainsi, d'un seul coup d'œil, étudier la situation de l'enseignement dans l'île africaine et voir notamment que les côtes occidentale et méridionale ont une population presque complètement dépourvue d'instruction.

Des photographies nous permettent d'admirer les façades monumentales de quelques bâtiments comme l'Ecole Normale Le Myre de Vilers et nous font pénétrer dans l'intimité des élèves que l'on voit au jardin, en classe, à l'étude, à l'atelier et même au réfectoire.

A l'atelier, ai-je dit ? En 1897 fut fondée l'Ecole Professionnelle de Tananarive qui donne, affirme-t-on, de sérieux résultats.

Au lieu de confiner les élèves dans les deux sections du fer et du bois, ainsi qu'en Cochinchine, on les répartit, suivant leurs aptitudes, entre neuf ateliers : bois, fer, métaux précieux, filature, tissage, ferblanterie, peausserie, céramique et travaux publics.

Et nous voyons, d'une part, les jeunes gens photographiés pendant le travail, d'autre part, les produits de chaque classe exposés sous vitrine.

Très remarquables sont les soies tissées Les procédés usités autrefois sont représentés ici par leurs résultats. La comparaison permet d'apprécier les progrès réalisés aujourd'hui.

A noter la soie d'araignée au sujet de laquelle il fut beaucoup écrit dans ces derniers temps. Une araignée de Madagascar produit tous les cinq ou six jours une trentaine de mètres de fil de soie. On n'en tirait pas profit jadis. Aujourd'hui, l'on place l'araignée dans une petite cage avec une porte à guillotine. Le fil est accroché dès qu'il commence à se montrer et la fileuse le dévide elle-même. Malheureusement, on ne peut parvenir à nourrir comme il convient cette bonne travailleuse qui s'épuise assez vite.

Son fil, cinq ou six fois plus solide que celui du ver, ne donne pas encore de très bons résultats au tissage, le tissu ne sortant pas assez souple.

Voilà des étoffes rouges, jaunes et d'autres couleurs voyantes, chères à ces populations.

On ne trouve certainement pas en France de peaux mieux préparées, plus souples, ayant plus d'œil que ces peaux de veau, de bœuf, de cheval, de chèvre et de mouton soumises au jury qui les a trouvées remarquables. L'enseignement officiel et l'enseignement privé luttent courtoisement pour le plus grand profit de l'indigène et de la France, sa protectrice.

Des tableaux de l'emploi du temps dressés pour chaque école et des notices détaillées ont été fournies par les écoles normales de garçons, les écoles professionnelles de filles, les écoles professionnelles régionales de garçons, les écoles primaires, les ouvroirs.

Des vêtements, robes ou jupons, des broderies et d'autres travaux d'aiguille sont exposés par les écoles de filles.

La *Société des Missions de Londres* et la *Friend's Foreign Mission* des protestants anglais montrent comme travaux de leurs élèves des aquarelles, des fers forgés, des dentelles, des dessins, des bois travaillés. Pas de travaux de couture. Théoriquement, les maîtres de ces deux écoles enseignent le français, mais le résultat pratique est bien maigre, nous disent plusieurs de ceux qui séjournèrent à Madagascar. Par contre, les enfants sont entraînés soigneusement à l'étude de la langue anglaise et, très modérément, à l'amour de la France.

La *Mission protestante norvégienne* a le grand mérite de s'installer sans hésitation dans les parties de l'île les moins saines et réputées les moins sûres. Des cahiers en petite quantité ; mais de nombreux travaux manuels montrent que l'enseignement professionnel y est surtout en honneur. Des broderies d'un genre tout spécial, lourdes, pas françaises comme celles qu'exposent les *Sœurs de Saint-Joseph de Cluny à* côté de la méthode progressive de couture qui leur est propre et qui permet de mener, en neuf étapes, les apprenties à la maîtrise.

Très complète, l'Exposition des *Frères des Ecoles Chrétiennes* installés dans l'île depuis de longues années. Des graphiques racontent qu'en 1866, ils avaient moins de cent élèves, tandis que 1902 voit, réunis sur leurs bancs, 2.684 enfants des diverses races.

Près de six cents jeunes gens sortis de leurs écoles depuis 1895 sont actuellement instituteurs ou employés dans les diverses administrations et chez les colons.

On peut suivre l'enseignement par les quatre cours de travaux scolaires -- les trois années de dessin linéaire et de projection — les cours d'ornement (préparatoire, élémentaire, moyen, supérieur) — le cours spécial de lavis d'après les deux procédés, etc.

Le frère Isique présente sa méthode originale pour rendre instructif l'enseignement des sciences physiques et naturelles. Des herbiers et d'autres travaux de professeurs très remarquables.

Puis, des photographies, des rapports sur les cours de musique, sur l'agriculture, etc...

Nous n'avons trouvé qu'une voix pour vanter le caractère pratique de l'enseignement des Frères qui sont pour les colons des auxiliaires précieux.

Les *Missions protestantes françaises* ont un enseignement supérieur et un enseignement secondaire. La progression des études et les cahiers des élèves témoignent d'une méthode parfaitement rationnelle.

Parmi les travaux exposés, il faut signaler des assemblages particulièrement réussis, de très bons bois et fers ouvragés.

Rattachons à l'enseignement *l'Imprimerie Officielle de Tananarive* qui n'est autre que l'ancienne imprimerie royale transformée et dans laquelle on n'emploie que des Malgaches sous la surveillance de Français.



A l'entrée du Pavillon de Madagascar, sur une table de grande dimension, s'étale le plan en relief de l'ile entière. Lors de chacune de nos visites, nous avons rencontré des officiers, des marsouins, des légionnaires montrant à des camarades les sentiers par eux suivis jadis, racontant leurs campagnes, évoquant le souvenir des dures journées de lutte. Ce beau travail fort admiré, du reste, à l'Exposition de 1900, est l'œuvre de M. Hansen qui présente aussi en relief la baie de Diego-Suarez.

Un autre plan du même genre, celui de Tananarive, très soigné comme exécution, porte l'étiquette de l'Ecole des Frères.

Des plans, nous passons aux cartes nombreuses dressées soit par le *Service Géographique du Corps d'Occupation*, soit par le *Service Topographique de la Colonie*.

Un premier coup d'œil permet de constater que l'on a procédé normalement en établissant tout d'abord la carte géodésique de l'île afin d'avoir une base solide et sérieuse pour les travaux topographiques ultérieurs. Ceux-ci sont menés activement, car à côté d'une carte complète au $\frac{1}{2.500.000}$ nous pouvons en voir d'autres au $\frac{1}{1.000.000}$, au $\frac{1}{500\,000}$ et une carte au $\frac{1}{1.000.000}$ de la région centrale du pays. Un plan des gîtes d'étape et un plan de Tananarive complètent la série moderne. Près d'elle, M. Alfred Grandidier a réuni une très curieuse collection des cartes anciennes dressées par les Portugais, par les Vénitiens, par les navigateurs du XVIe siècle. Reproductions très artistisques avec des caractères anciens et des enluminures exquises de finesse autant que de coloris.

Le touriste qui débarque à Madagascar trouve ample moisson de renseignements dès ses premiers pas.

L'Imprimerie officielle de Tananarive a vu, en effet, sortir de ses presses une série de petits guides du format pratique des *guide-books* américains et qui font connaître au voyageur les conditions climatologiques, les mesures d'hygiène à prendre, les formalités à l'arrivée, les tarifs de douane, des hôtels, etc... C'est ainsi que nous voyons à Tamatave six hôtels où la pension journalière avec chambre varie de six à dix francs par jour avec cette recommandation de l'auteur du guide :

« Le voyageur qui n'a pas l'intention de se fixer définitivement à Tamatave a tout intérêt à se loger à l'hôtel et à y prendre ses repas. Les logements sont très chers. Il n'y a pas de chambre à louer et la moindre case, non meublée, se paie couramment de 60 à 80 francs par mois. »

Les poulets valent un peu plus cher qu'au Tonkin, nous dit le tarif : 1 fr. 40 à 2 fr. et les œufs 0 fr. 20 pièce.

Sur les routes sont installées des *gérances d'annexes*, c'est-à-dire des magasins militaires pourvus de denrées appartenant à l'Etat. Le passager militaire ou civil peut s'y ravitailler en pain, vin, viande fraîche, graisse, sel, tafia, sucre et café, à des prix indiqués dans la petite brochure pour chacune des gérances.

Ils ont, du reste, l'intérêt d'un roman, ces guides qu'émaillent les réflexions de l'auteur.

Voilà le touriste en route accompagné de ses coolies ou bourjanes.

« Ils vont bon train, devisant joyeusement et glapissant par instant pour s'exciter leur « KSS KSS » habituel, précipitant en terrain plat leur marche

en flexions, merveilleusement souple, allongeant plus lentement le pas aux montées.

« Naturellement, c'est le Vazaha (1) qui défraye la conversation, toujours très animée au départ. Chacun donne son opinion sur lui dans un langage imagé provoquant l'hilarité générale.

« Est-il lourd ou léger, a-t-il une mine sympathique, paraît-il cossu, sera-t-il généreux ? Autant de graves questions fournissant une inépuisable matière à dissertation.

« Le Vazaha aura vite fait de remarquer que la conversation émaillée de nombreux « voula » (vola, argent) témoigne que les préoccupations pécuniaires sont à l'ordre du jour... »

Et tandis que les bourjanes s'offrent ainsi le chef plus ou moins dégarni de leur client, celui-ci commodément assis dans son filanzane peut apprendre les phrases usuelles du patois malgache et leur dire « Ouloun tsàra fanahi hianaréou ». — « Vous êtes de braves gens ».

Une collection de photographies grand format et quelques-unes agrandies, installées sur des volets mobiles, permet de faire une excursion ethnographique intéressante parmi les tribus innombrables semées dans la grande île africaine : Hovas, Sakalaves, Betsileos, Comoriens, Betsimisarakas, Sihanakas, Tankaranas, Bares, Bezanozanos, Tamoros, Tandrerys, Tanossys, Nahafalys, Tamales, etc., etc.

Le *Service topographique de la Colonie* fournit aux colons des renseignements de premier ordre avec l'emploi des cercles de diverses couleurs.

C'est ainsi que la carte des *Concessions* permet de se rendre compte en quelques minutes de la situation des concessions diverses : grandes concessions accordées — grandes concessions soumises à l'autorité supérieure — concessions en discussion — petites concessions accordées — propriétés immatriculées.

Des graphiques montrent la progression des surfaces accordées en concession et celle de l'immatriculation des propriétés.

Il est enfin ici une expédition du plan cadastral des principales villes de Madagascar.

Continuons à nous documenter par l'œil.

Sur cette carte blanche, chaque cercle indique, par sa surface à l'échelle, l'étendue exacte des terrains mis en culture. Un secteur vert

(1) *Vazaha* désigne l'Européen.

montre la proportion des rizières, tandis qu'un jaune se rapporte aux autres cultures vivrières telles que la patate, le maïs, le manioc, etc.

Les concessions sont représentées par des petits carrés, eux aussi à l'échelle, indiquant par leur couleur les différents genres d'exploitation. La vanille, le girofle et le cacao sont violets ; le café, bleu ; les autres cultures, l'élevage, roses ; les exploitations forestières, vertes.

Les exploitations minières parsèment la carte de petits pains à cacheter multicolores : bleus pour le pétrole noirs (naturellement pour le charbon, jaunes pour le nickel, verts pour le fer et carmins pour l'or.

La carte de la population teintée avec une intensité proportionnelle à la densité des habitants, porte l'organisation administrative, la division en provinces et en cercles militaires. Les écoles de chaque circonscription forment un cercle d'un rayon proportionnel à leur nombre et de couleur changeant avec les différentes missions qui se partagent l'enseignement dans l'intérieur.

Des graphiques indiquent par des colonnes jaunes pour les naissances -- serait-ce une allusion ? -- bleues pour les décès le mouvement de la population pour la plupart des races de Madagascar. On peut voir que quelques-unes d'entre elles tendent à disparaître. De leurs deux colonnes beaucoup moins élevées que celles des races voisines, celle des décès l'emporte sur la jaune colonne des naissances.

Même système pour les importations et les exportations de chaque région. Elles sont indiquées sur une carte par des carrés violets pour les unes, orangés pour les autres. Un carré de deux centimètres de côté accuse un mouvement de cent mille francs.

Les marchés importants sont de petits ronds bleus reliés par des rubans qui indiquent les voies de communication fluviales et terrestres.

D'autres cercles portent les ressources en élevage, rouges pour les bœufs, jaunes pour les moutons, verts pour les porcs. Un centimètre de rayon indique l'existence de mille têtes de bétail.

Des graphiques indiquent la progression des importations et des exportations pour chaque produit depuis 1896.

Un simple coup d'œil jeté sur ces trois cartes qu'expose le Gouvernement Général de l'Ile permet de se rendre compte des concessions accordées, des facilités de communications et de transport, des ressources de telle ou telle région, de sa population, des richesses minières connues, etc.

Des brochures complètent ces renseignements. Prenons quelques titres au hasard :

La valeur agricole des terres de Madagascar par Muntz et Rousseau.

L'Agriculture sur la Côte-Est de Madagascar par Prud'homme, directeur de l'Agriculture.

Graphique des observations météorologiques recueillies en divers points de l'île.

Rapports sur l'élevage, la situation économique générale, le régime douanier, les taxes commerciales, le régime de l'alcool, la main-d'œuvre, la règlementation forestière.

Enfin, dans des vitrines, s'étale la collection des principales étoffes d'importation avec l'indication des droits de douane pour chacune d'elles, la marque préférée par les indigènes, les facilités de vente dans telle ou telle région, le prix de vente en gros et en détail.

Quand je vous disais qu'on trouverait difficilement exposition plus complète !



Les cartes et les graphiques sont documents pleins d'intérêt. Sortons néanmoins de leur domaine un peu abstrait pour prendre contact avec la riche nature de Madagascar.

— Hum ! fait un ami qui regarde courir ma plume... Riche nature ..

— Vous n'y êtes pas du tout, mon gaillard. Nos idées sont chastes comme est pur le beau ciel de cette matinée printanière. C'est dans la forêt de l'Emyrne que nous voulons vous faire pénétrer ; c'est le travail des champs que nous voulons célébrer en églogues.

La forêt ! Elle est séductrice et dangereuse comme la femme. L'œil du voyageur se repose avec une joie toute délicate sur l'infinie richesse de sa robe, sur l'élégance de ses formes. Il écoute sa voix charmeresse. Mais pendant qu'il est sous le charme, la terrible dévoreuse fait son œuvre. Elle veut son amant. Elle le pénètre, s'insinue dans ses veines, le presse, l'alanguit, pour le faire tomber sans forces sur son sein.

Et, cependant, on l'aime toujours. Ces belles photographies de sous-bois tentent notre passion de voyageur, mais elles sont ici exposées dans un but plus pratique.



Dumas graveur Bordeaux

Interprètes et Tirailleurs Malgaches.

Au-dessus des épreuves, correctement rangées, de nombreuses petites billes de bois, propres, luisantes, montrent avec orgueil leurs veines colorées. Chaque bille porte un numéro. Baissons les yeux. Sur ces tables, des herbiers. Chaque page renferme une feuille, une branche, un fruit et un numéro qui reporte à la bille. Toutes les indications scientifiques et pratiques sont jointes à l'herbier qui comprend presque toutes les essences des hautes et des moyennes régions.

C'est le résultat d'un travail de cinq ans, nous dit l'excellent capitaine Ducarre, qui soigne et chérit comme un père cette exposition qu'il a vu naître dans la grande île.

Ici sont les bois de construction. Là, les arbres à latex. Plus loin, les produits de la forêt.

Les *fibres*.— Au premier rang, la *raphia*, cette fibre providentielle d'un palmier qui sert à fabriquer de solides étoffes et des sacs tout aussi bien que des tissus délicats comparables à ceux des Manillais. Les cordages de raphia sont presque imputrescibles. Nos vignerons de France attachent maintenant leurs ceps avec des fibres de raphia qui durent facilement deux années.

Un autre palmier fournit un crin végétal. Ce sont aussi les fibres de l'aloès, du lombriry, du lafa, du varo, du fanory.

Des *gommes* et *résines* en assez grand nombre et parmi lesquelles des gommes copales merveilleuses.

Des *caoutchoucs* et *guttas* de toute qualité, bien présentés, avec l'indication des différents procédés d'extraction employés par les indigènes. Certaines boules ont absolument l'aspect des fromages de Hollande, tête de mort.

Des *cires végétales* sous forme de gâteaux plats et d'obus. *Des bois de teinture*.

Chacun de ces produits accompagné d'une photographie de la plante ou de l'arbre avec le nom scientifique.

L'exposition d'agriculture suit les mêmes méthodes : la photographie des plantes à côté des produits.

Elle est complète, la section agricole avec de nombreux échantillons de céréales : riz décortiqué et non décortiqué de chacune des régions des l'île, millet, sarrazin, maïs — des fruits — des épices : poivre, gingembre, safran, girofle — des cafés, des thés, des cacaos — des tabacs en graine et en feuilles — des patates et des maniocs — des vanilles — des cotons, etc.

Des nattes et divers travaux de vannerie sont exposés dans la section. A signaler une espèce particulière de paille qui sert à tresser les grands chapeaux malgaches.

Les nattes en raphia ont de fort beaux dessins ; quelques-unes gaufrées, remarquables.

Enfin, les fameuses rabanes, en raphia, depuis le grossier vêtement du bourjane jusqu'à la robe fine des jolies filles malgaches.

L'industrie du pays ne se manifeste pas seulement dans le tissage des étoffes et la confection des dentelles ou des chapeaux. Voici des cuirs préparés par les indigènes, des échantillons de quincaillerie et de coutellerie, fers et aciers indigènes travaillés dans l'Imérina, des savons de Sordevoay, des objets de sparterie fabriqués par les Betsileos, des objets en corne de bœuf et en écaille. Les écailles de M. Frager, de Vohémar, sont très belles.

Le cercle de la Grande-Terre a fourni des échantillons de coquillages à nacre ; celui de Tuléar des éponges et des trépongs. La province de Majunga des ailerons de requin et de l'huile de foie de morue ; Nossy-Bé plusieurs espèces de rhum.

Il est aussi des armes : lances, sagaies, boucliers — des instruments de musique comme ces élégantes *valihas* qui étendent leurs cordes au dessus d'une caisse dorée et garnie de velours rouge ou ces *lokangas* dont la calebasse vibre.

On travaille l'or et l'argent à Madagascar, mais les orfèvres paraissent avoir pris pour seul et unique modèle un vase-fontaine sans doute cadeau jadis offert par un monarque d'Occident et dont ils s'acharnent à reproduire la forme sous toutes les dimensions. Deux de ces vases, monumentaux, furent fabriqués en 1845 avec des pièces de cinq francs passées au laminoir et soudées entre elles.

Dans la vitrine de l'orfèvrerie, quelques autres vases en or ciselé, trouvés au Palais en même temps que de riches pièces de soie brochée.

Là aussi, la couronne de la Reine, faite avec les premières pépites d'or trouvées dans l'Ile — la tiare que portaient jadis les sacrificateurs hovas pour la cérémonie de la circoncision. Lourdement brodée d'or, chargée de pierreries et d'émaux, cette mitre est originale.

Un filanzane nous indique la section des transports. Des photographies instruisent encore ici, mettant en parallèle les moyens de transport d'autrefois avec ceux d'aujourd'hui : bourjanes portant les fardeaux sur l'épaule par les durs sentiers – charrettes à bœufs, à mulets, pousse-pousse, automobiles.

Une carte indique les communications postales dans l'intérieur de l'île. Une autre montre le réseau téléphonique public de Tamatave et de Tananarive, tandis que nous sommes privés de cette facilité dans nos bonnes villes de Hanoi et de Haiphong.

Des graphiques météorologiques nous initient à la hauteur des pluies dans les différents endroits, à la température ; d'autres parlent de l'évolution du commerce et font ressortir la part de chaque pavillon dans la navigation.

Enfin, le Comité de Madagascar expose une longue série d'ouvrages de vulgarisation publiés par lui.

Oublierions-nous le Service de Santé ? Ce serait plus qu'une faute, car peu sont plus utiles, surtout lorsqu'ils sont installés comme celui de Madagascar.

Pendant la construction du chemin de fer, les médecins avaient des ambulances mobiles sur les chantiers; des Decauville permettaient l'évacuation des malades. L'on était armé de toutes pièces pour lutter contre la nature jalouse de son inviolabilité.

L'Institut Pasteur rend de grands services aux colons, car il peut préparer aussitôt pour les différentes épidémies tous les serums connus. Il a envoyé ici une collection de tubes de levure, de vaccins et de microbes pathogènes qu'il nous suffit de voir sous verre sans désirer faire avec eux plus ample connaisance.

L'école de médecine de Tananarive forme en quatre ou cinq ans des médecins malgaches dont on nous dit le plus grand bien.

Et, dans le fond de la galerie, flotte, avec la mélancolie des reliques, le drapeau de soie blanche à l'aigle déployant ses ailes devant la couronne royale. Il était porté jadis devant Ranavalo-Maujaka lorsqu'elle se montrait à son peuple. Aujourd'hui, la pauvre souveraine rêve à la splendeur passée et, la Bible en mains, médite sur Celui qui règne dans les Cieux et de qui relèvent tous les Empires, Celui qui se glorifie de faire la loi aux Rois et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons.





Dumas, graveur, Bordeaux

L'Exposition des Iles Philippines.

AUX ILES PHILLIPPINES

Les Philippines, c'est la *Banda*, c'est le défilé des belles nonchalantes à l'œil velouté, c'est la vie, c'est l'entrain de l'Exposition.

Le Pavillon qui occupe l'extrémité de l'aile gauche des galeries est trop petit pour contenir les produits qui y sont accumulés. Mais le délégué principal Le Lorrain, avec ses collaborateurs de Loma, Rouquier et de Commailles ont su tirer un excellent parti du local à eux dévolu. Ils ont fait de ces quatre murailles blanches et de ces étançons de bois un coquet et riche salon aux tables garnies de peluche grenat, bien dans la note fastueuse des souvenirs d'Espagne.

Les tissus soyeux, les pyramides, les arcades de boîtes et de bouteilles, les tableaux, les armes, les groupes en terre cuite grandeur naturelle sont une décoration aussi variée que complète. Le visiteur est sous le charme dès son entrée.

Nous avons la bonne fortune de rencontrer lors de notre visite au Pavillon, Don Luis de Loma, le Représentant de la Compagnie Générale des Tabacs. Toujours accueillant mais grave, digne, portant beau, M. de Loma nous fait songer aux gentilshommes d'autrefois. On voudrait le voir avec la cape et l'épée. Il évoque le vieil et noble pays du Cid.

Quittons ces rêves et revenons à la réalité qui les fera fuir dans la fumée des cigares.

Manille ! Compagnie Générale ! Cela se concrétisait autrefois pour nos imaginations en un petit objet plus ou moins sec, brun d'aspect, assez coûteux de prix, paré d'une bague éclatante et que nous savourions béatement en face d'une tasse de moka préparé suivant la norme.

Nous nous trompions en partie. Une bonne heure s'est écoulée depuis que nous restons sous la parole séductrice de Don Luis de Loma, depuis

que nous apprécions avec lui maint objet exposé par sa Compagnie qu'il aime tant et... nous n'avons pas encore vu une feuille de tabac.

La Compagnie Générale s'occupe de tout ou presque.

Une carte murale indique par des petits drapeaux l'innombrable série des comptoirs semés à travers l'Archipel des Philippines. Des tâches brunes signalent les plantations.

C'est là qu'on récolte ce café du genre moka, ce sucre dont les sacs exposés montrent le grain brut et raffiné, ce coprah que l'on exporte en quantités considérables sur Marseille et dont une espèce, blanche, à l'épiderme chocolat clair, est à signaler. On sait que le coprah est tout simplement la chair de la noix de coco, que l'on a cassée en morceaux pour la faire sécher pendant quelques jours au soleil. Soumis aux broyeurs, le coprah laissera fluer une huile chère à nos savonniers.

Le long d'une colonne, s'étendent les fibres de l'*abaca*. Plusieurs atteignent jusqu'à trois mètres de longueur et sont d'une solidité qui déconcerte. Il en est ici onze espèces différentes et toutes précieuses, car elles servent à faire aussi bien ces tissus fins comme de la dentelle qui parent la gorge des Manillaises que les lourds et épais cordages des navires. Le câble sera aussi solide après avoir passé six mois dans l'eau qu'il ne l'était en sortant de l'atelier.

— C'est l'avenir du Tonkin, croyez-moi, nous disait cet excellent M. de Loma.

Et nous le croyons d'autant mieux que nous l'avons pensé et publié dès le premier jour.

Voici du tissu fait avec des fibres de bananier d'une finesse incomparable, qu'on aimerait voir porter comme dessous, et qui devient peut-être plus souple encore après avoir été lavé, comme du reste tous les tissus d'abaca.

Sur une large table faite de quatre bois précieux des Philippines : le *narra*, le *molave*, l'*acle*, et le *tindalo*, se dressent des flacons de toute grandeur.

Chacun porte une étiquette « La Clementina ». C'est le nom spécial de la distillerie de la Compagnie Générale, de même que « Flor de la Isabella » est celui de la fabrique des tabacs.

Vous avez bien lu « distillerie ». La Compagnie Générale fabrique en effet de l'alcool de canne ; elle fabrique du genièvre tout comme sous le ciel brûmeux de Schiedam; elle fabrique encore de l'anisette pour les dames et les messieurs amis des liqueurs douces.



Delmas graveur Bordeaux

Les Cigarières de Manille.

Don Luis de Loma — M. Lelorrain.

Pendant les premiers jours qui suivirent l'inauguration, 5.000 petits flacons d'anisette, de genièvre et d'eau de Floride parfumée, tous enrubannés aux couleurs espagnoles, furent gracieusement remis aux visiteurs du Pavillon des Philippines. Ils portaient l'étiquette dorée « Souvenir de l'Exposition de Hanoi ».

Quatre mille cigares ont été offerts aux personnes qui les voyaient fabriquer sous leurs yeux. C'est donc un devoir à remplir que de remercier au nom du public la Compagnie Générale et son représentant à Hanoi.

Des cigares, avons-nous dit ? Nous voilà enfin dans le rayon *tabacs*. Le tabac nous entoure, nous enveloppe, nous domine, nous pénètre. Il en est partout.

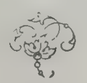
Ici, les feuilles de vingt espèces différentes que l'on a d'abord fait sécher séparément pendant une quinzaine de jours, puis réunies en bottes pour provoquer une fermentation et réexposées au séchoir. Les voici donc en paquets.

Là, des tableaux en tabac, rappelant les médailles remportées par la Compagnie dans les différentes expositions — là, une maison philippine sur pilotis avec ses palissades, ses bananiers, ses cocotiers, sa treille, son intérieur meublé, ses habitants, son singe, son colombier, le tout encore en tabac — là, une paillote de la campagne, aux pilotis solides et grossiers. Le buffle tire la charrue ; le gras compagnon de Saint Antoine regarde son auge vide ; les poules picorent — là toujours, des cannes en tabac. C'est une obsession.

Une arcade, artistement dressée avec des boîtes de cigares de toutes formes, des paquets de cigarettes de toutes couleurs, est surmontée de drapeaux espagnols et français. Une inscription en cigarettes immaculées porte FILIPINAS—LA FLOR DE ISABELLA—MANILA.

Ces longues saucisses blanches et couleur tabac qui ressemblent à de petits bourrelets pour les portes sortent de la machine qui n'a plus qu'à laisser tomber son couteau automatique pour faire choir 20.000 cigarettes par heure.

Enfin, une vitrine monumentale sculptée à Barcelone pour l'Exposition de Hanoi, est surmontée de la couronne royale. Sur les corniches, de larges écussons aux armes d'Espagne et de Castille. A l'intérieur, les cent et quelques collections différentes des cigares et cigarettes de la Compagnie — de quoi faire monter jusqu'au septième ciel un fumeur délicat.



Les Philippines ! Ce mot évoque la lutte, la révolte, le sang.

A l'entrée du Pavillon, ce petit soldat Philippin, sac au dos, baïonnette au canon, pieds nus, l'œil au guet, ramassé sur lui-même comme s'il allait bondir, est un joli morceau de sculpture. Nous l'avions pris pour une terre cuite alors que c'est un bois qu'on eût la malencontreuse idée de colorier.

Senor Arevalo, son auteur, accuse un réel talent. Les muscles saillent ; les proportions sont justes.

Se détachant sur le fond sombre d'une panoplie, brillent les lames des kriss où l'on voit encore des tâches de sang, les poignards, les stylets. Armes ayant servi pendant la Révolution, dit l'étiquette...Brr... Un petit frisson sur la nuque.

Moins impressionnantes, ces réductions artistement rangées de toute la collection des armes dont se servent les différentes tribus indigènes et que M. le Consul de Bérard présente sur un écusson de velours grenat.

Parmi ces tribus, les plus difficiles sont peut-être celles des Moros des îles Mindanao et Jolos. Musulmans de religion, ils refusèrent de se courber devant la puissance espagnole et ne se soumettront pas davantage au pavillon étoilé.

Autrefois, le général Blanco partit à la tête d'une importante colonne ; il débarqua dans la grande île montagneuse de Mindanao mais dut, peu de temps après, faire demi-tour suivant toutes les règles de la tactique et rentrer à Manille.

La Compagnie Générale des Tabacs a des comptoirs dans ces îles. Les indigènes y trouvent leur profit. Quelques Européens vivent à côté d'eux ; ils sont tolérés. C'est tout.

La Compagnie expose les vêtements et les armes des Moros. Pantalon étroit, genre maillot ; tunique courte, de couleur voyante avec des broderies.

Comme armes, toujours le kriss et le stylet. Quelques larges lames ondulées rappellent les épées flamboyantes. Des lances terribles, ont plus de trois mètres de longueur. Les Moros les font voler à grande distance.

Leurs chefs sont des *datos* suivant le mot malais qui a cours aussi bien dans les Détroits qu'à Java et dans tous les Archipels. Ils portent à Mindanao des coiffures de bambou, ornées à la pointe et affectant la forme d'une pirogue renversée: sur l'une des pointes, se dressent des plumes de coq dont l'extrémité est ornée d'un pompon rouge. L'importance du chef s'accuse par le nombre de pompons. A eux le pompon !

Gloire au travail ! crie un jeune ouvrier... en bois sculpté... qui se tient, le torse nu, à côté de son enclume et de son marteau. Signé : Rosendo Martinez. Intéressant mais n'ayant pas la valeur du petit soldat d'Arevalo.

Gloire au travail ! Il est bien à sa place en cette salle où l'on peut apprécier l'activité laborieuse du pays de Manille.

The Philippine Trading Company montre une collection très complète de tissus, de cotons, de cires, de riz, de cacaos, de cafés, de sésames, d'écailles de nacre et une belle série de gommes copales tirées de Mindanao.

L'activité aux Philippines se manifeste surtout par les industries des tabacs — de la distillerie — de la brasserie — des tissus — des chapeaux.

Il y a, en effet, le chapitre des *chapeaux* tout comme chez notre vieil ami grec, chapeaux solides, chapeaux fins, chapeaux en *canr*, écorce d'un bambou spécial, chapeaux en *bountal* (écorce d'une espèce de cèdre), chapeaux souples comme des foulards de soie, chapeaux doux à la main comme des joues de pucelle... Arrêtons-nous ici ou plutôt terminons par un renseignement statistique. Le coût de ces chapeaux varie de cinquante cents à cent piastres... Presque les prix de Virot !

N'omettons pas de citer les jolis *tissus* d'*abaca* et de *pina* ou *jusi*, c'est-à-dire de fibre d'ananas.

Sur ces rayons, s'étalent en bouteilles les *bières* brunes et blondes de la Brasserie San Miguel et de Pedro Roxas qui expose aussi des huiles de coco ; les *alcools et les spiritueux* de Patricio Ubeba, de Benito Lagarda, de la distillerie Rosario. On doit boire sec aux Philippines.

Pas encore vu de whisky, mais patience ! Manille aura sa marque américaine avant peu.

Quant aux *tabacs*, la *Insular* dont les cigarettes sont particulièrement appréciées ouvre près de la porte de la section les luxeuses boîtes en peluche et soie aux couleurs espagnoles dans lesquelles le visiteur peut ou plutôt pouvait faire son choix. Il ne s'y trouve plus rien à vendre.

La *Germinal* et la *Union* plus sévères ont vu, elles aussi, leurs produits goûtés du public, car il ne leur reste plus un cigare ici. Tout est vendu.

La *Florida* n'en a pas davantage. Il est vrai que son représentant, l'ami de Commailles, a, sur les gracieuses instructions de la société, fait d'amples distributions le jour de l'Ouverture.

Une belle collection de *résines et de gommes* d'Ateneo.

On fabrique aux Philippines des *biscuits* tout comme chez Olibet et des *confitures*, notamment de goyaves, qui doivent être bien bonnes à en juger par l'élégance de leur boîte.

De solides *malles* en bois sculpté, cerclées de cuivre, — des *harnachements* des *chaussures* fines — un *sanglier* empaillé — des *terres cuites* de Claudio Hanez — un bloc de *houille* de 538 kilogs, etc., etc..

Quatorze vitrines renferment une très curieuse collection de *coquillages* recueillie par M. le Consul de Bérard et qui sera offerte par lui au Musée d'Indo-Chine.

Sur une table, en réduction, les *instruments de pêche et de chasse* des Négritos, leurs *flûtes*, une *pirogue* à voile et à pagaies, originale avec son double balancier.

Des *photographies* artistiques de types manillais. A contempler parmi elles un bouquet original de cinquante ou soixante roses. De chacune des fleurs émerge le buste d'une brune et affriolante beauté.

Nous entrons dans le domaine de l'enseignement.

L'Ecole Normale de Saint Janvier expose une collection d'*aquarelles*, de *dessins* au crayon et à la plume parmi lesquels il en est de fort bien traités.

Le Museum d'histoire naturelle du Collège-Université des R. P. Dominicains à Manille a recueilli dans des bocaux 150 variétés de *riz* classées et cataloguées; sur des cartons soigneusement étiquetés, 500 spécimens différents de *coquilles* et enfin 156 espèces de *bois* des Philippines. Collections de premier ordre.

Cette école normale est le seul établissement d'enseignement supérieur aux Philippines. Les Américains en ont fait une Université officielle.

Ils ont fait plus pour les P. P. Jésuites

Les observations de toute nature consignées par les savants religieux formaient la matière de deux gros volumes « El Archipelago Filipino », collection de notices géographiques, statistiques, scientifiques, etc. Le gouvernement américain les fit examiner par une commission qui trouva les travaux à ce point remarquables que 62.000 dollars or (plus de 300.000 francs) furent octroyés aux Jésuites pour l'achat de leurs manuscrits.

L'ouvrage a été imprimé à Washington, Imprimerie du Gouvernement, et un gracieux cadeau de 2.000 exemplaires fut fait aux religieux.

Des gravures très soignées dont plusieurs en couleur illustrent cette publication hors de pair.

Le fameux *Observatoire* des Jésuites est brillamment représenté à notre Exposition par des graphiques, par des instruments comme celui inventé par le Père Algué, ce *baromètre des typhons* qui permet de donner le signal d'alarme à l'Extrême-Orient tout entier — par des photographies comme



Deimas graveur Bordeaux

Village des Philippins et des Negritos à l'Exposition.

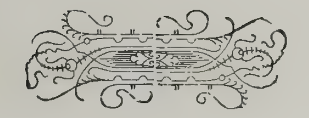
celle de ce nouveau néphoscope ou de ce modèle de suspension des pendules sismométriques — par son bulletin mensuel — ses publications sur les nuages, les climats, le magnétisme terrestre, la sismologie, — enfin par un tableau géologique et un atlas de trente cartes.

L'Observatoire est devenu sous la même direction des Jésuites un établissement officiel.

Enfin, passons devant les toiles qui garnissent les murailles. Il vaut mieux n'en point parler.

Jetons un dernier coup d'œil sur la vitrine des jeunes élèves du Couvent des sœurs Dominicaines de Sainte Catherine. On leur a fait dire des horreurs, à ces pauvres petites. Elles exposent, en effet, à côté de très fines broderies en fibres d'ananas, un paysage en « poils humains » tressés — *pelo humano* ! ! !

Oh ! mes bonnes sœurs !



CHEZ LES SAUVAGES

DES PHILIPPINES

Les Philippines ne sont pas seulement le pays chéri des quatre vents du ciel qui s'y livrent à leurs ébats, s'y choquent, s'y renversent, s'y pénètrent, et s'en échappent, tourbillonnant pour la plus grande terreur des pauvres marins ; elles sont aussi un vaste champ pour les savants paisibles et obstinés qui s'adonnent à l'étude aride de la science ethnologique.

Nous faisions cette réflexion pendant les jours du Têt en étudiant à la fois les remarquables travaux des Jésuites sur l'archipel des Philippines et la curieuse collection exposée cette semaine dans l'un des vestibules du Palais Central.

Il a été créé aux Philippines, sous l'administration américaine, une section d'étude ethnographique dite *Bureau des Tribus non chrétiennes* et dont le but est ainsi défini : faire des recherches sur l'état actuel des tribus païennes et musulmanes de l'Archipel, proposer des lois qui favorisent leur progrès matériel et leur contrôle administratif, enfin, diriger les recherches ethnologiques du Gouvernement des Iles.

Placé sous la haute direction du premier personnage de la Colonie après le Gouverneur, l'Honorable Dean Worcester, Secrétaire d'Etat à l'Intérieur, le Bureau des Tribus non chrétiennes a commencé ses travaux.

M. Worcester avait promis de participer au Congrès des Orientalistes en y envoyant de précieuses collections et des documents non moins dignes d'intérêt. Une maladie grave entrava ses projets. Grâce à son puissant concours et à celui du Général Chaffee, M. Lelorrain put recruter le groupe des Negritos actuellement campés dans notre Exposition.

Aujourd'hui, l'Honorable Worcester délègue à Hanoi un de ses collaborateurs de tous les jours, M. Reed, secrétaire-attaché au département

des Tribus non chrétiennes. C'est lui qui expose des cartes ethnographiques, une collection d'armes et de vêtements, ainsi que des photographies de puissant attrait pour l'anthropologiste.

Le *Bureau* fait une première classification des cinquante ou soixante tribus, parlant chacune un dialecte différent, qui peuplent les îles Philippines. Elles appartiennent, dit-il, à trois races distinctes.

Les Malais sont les plus nombreux. Un groupe indonésien peuple certaines régions de Mindanao. Enfin les Negritos ou Aétas représentent à n'en pas douter les plus anciennes populations du pays.

C'est, du reste, la triple division que nous retrouvons dans le *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction Publique sur une mission aux Iles Philippines et en Malaisie* (*1879-1881*) par le Docteur J. Montano et dans le grand ouvrage des Jésuites *El Archipelago Filipino.*

Les photographies de M. Worcester merveilleuses d'exécution, fort bien prises et non moins bien présentées, montrent des types divers de ces trois groupes.

Les Malais. — Ils sont généralement considérés comme répartis eux-mêmes en trois subdivisions de métissage :

Les malais-negritos ;
Les malais-chinois ;
Les malais-arabes.

Malais-negritos. — Les *Igarrottes*, photographiés, en sont un type peu attrayant. Face large, bestiale, nez aplati à sa racine, ils portent au sommet de la tête, un peu en arrière et piqués dans leur chevelure éparse, la calotte « pot à fleurs renversé » des Malais. Les femmes, laides, ont, elles aussi, leurs cheveux en désordre et descendant même sur le front. Comme vêtement, une courte veste et une jupe quelconque.

Les hommes, aussi peu vêtus que possible, font montre d'une solide musculature. Ils sont armés d'une sagaie-harpon, d'une hachette d'acier solide et originale de forme, enfin d'un bouclier long et convexe en bois peint, à deux pointes dans le bas pour ne pas gêner la marche, à trois pointes dans sa partie supérieure afin de permettre au guerrier de voir, tout en se protégeant la face.

Nous ne nous étonnons point de lire dans *El Archipelago Filipino* que les Igarrotes, d'une force peu commune, descendent de Malais qui ont fui leur pays poursuivis par la justice de leurs tribus.

On lit dans leurs grands yeux noirs la férocité cauteleuse de l'homme à redouter.

Sur l'une des murailles du vestibule central, une panoplie a été formée d'armes et d'étoffes igarrottes. Tous ceux qui ont vécu en Afrique croiront se trouver en présence d'une panoplie africaine. L'une de ces étoffes est le *lamba mena* de Madagascar, et, coïncidence plus étrange, ces boucliers ont exactement le dessin et le coloris de ceux des Touaregs.

Est-ce un souvenir de l'ancienne invasion arabe ou faut-il en tirer argument pour appuyer l'origine des Negritos qu'une opinion prétend venus jadis du continent africain ainsi que nous le verrons tout à l'heure ? Nous croirions plutôt que certaines tribus de Madagascar ont la Malaisie pour berceau.

Les *Gaddanes* sont, eux aussi, rangés parmi les malais-negritos. On les dit très foncés de couleur, mais les photographies ne nous montrent que leurs huttes étranges construites sur le sommet des arbres et auxquelles on accède par de hautes échelles de bambou.

Malais-chinois. — On retrouve chez eux les caractères des deux races : le sang chinois, plus vigoureux, a laissé cependant une plus forte empreinte. Il prédomine sans conteste. Le produit est agréable à voir comme la plupart du temps, du reste, chez les métis chinois.

Ces jeunes femmes *Tinguianes* sont jolies. Leur figure est douce et intelligente. Elles ont des bracelets en corde tressée qui, du poignet, montent jusqu'au biceps. Sous la poitrine nue et mamelonnée comme il convient s'attache une jupe de cotonnade. Les cheveux, séparés par devant, se réunissent en un coquet chignon sur le côté gauche de la tête ou sur l'occiput.

D'humeur pacifique, les Tinguianes sont assez clairs de peau et d'une robustesse peu commune. L'on trouverait difficilement quatre gaillards plus solides d'aspect et d'une harmonie de lignes plus parfaite que les quatre Tinguianes de la province de Abra (Luçon) photographiés par les Jésuites (1).

Malais-arabes. — De taille moyenne, de coloration foncée, portant une chevelure noire très abondante, ces métis qu'aux Philippines on appelle les *Moros* ont les yeux petits et très vifs.

(1) *El Archipelago Filipino*, page 188.

Tous sont musulmans. L'invasion arabe remonte certainement à une époque lointaine, sous la conduite des lieutenants directs de Mahomet, prétendent même quelques auteurs.

Nous avons dit ailleurs combien les Moros étaient redoutés et indomptables. Ils portent le kriss à la ceinture, la veste, le pantalon. Un mouchoir emprisonne leur chevelure.

Regardez les deux photographies envoyées par M. Worcester et dites si vous ne vous figurez pas ainsi les anciens et terribles pirates malais dont les exploits faisaient frémir nos imaginations d'enfant.

Les Indonésiens. — Leur groupe est ici représenté par les *Bagobos* de Mindanao.

Le nez droit, prognathes, ils ont le lobe de l'oreille garni de larges boucles. De taille élevée, robustes et dangereux, ils sont la terreur de leurs voisins.

Comme vêtements, un caleçon collant garni de perles multicolores ainsi que chez certaines tribus du Nord de Bornéo, une veste très ornée de passementeries et un coquet mouchoir de tête rappelant celui des toreadors espagnols.

Les femmes ont la robe et le châle des hindoues. Elles sont, paraît-il, aussi vigoureuses que les hommes.

Et nous en arrivons aux **Négritos**, les plus anciennes populations du pays, les aborigènes, pourrait-on dire.

Quelle est leur origine ? D'aucuns soutiendront avec Virchow qu'ils sont les plus directs descendants du singe notre grand-père et que tel de nos hôtes hanoïens est presque un anthropoïde.

Deux autres lieux d'origine leur sont attribués. Don Juaquin Rajal (1) prétend qu'à l'époque du féroce Cambyse, XVIe siècle avant notre ère, les ancêtres des Aétas fuirent l'Ethiopie devant l'invasion du despote égyptien. S'aventurant au gré des flots sur leurs frêles esquifs, ils auraient été portés par les courants jusqu'à l'archipel des Iles Philippines où ils se seraient établis.

D'autres, tels le père Delgado (2) et M. J. Mallat (3), leur attribuent comme berceau les environs de la Cafrerie qu'ils auraient quittée pour

(1) *Exploration del Territoria de Davao* (*Filipinas*) p. 13.
(2) *Historia General sacro-profana, politica y natural de las Islas de Poniente, lamadas Philippinas*, parte 1. lib. 3. cap. 1.
(3) *Les Philippines*, t. 1., chap. 3.



Delmas graveur Bordeaux

Negritos.

Monsieur, Madame et Bébé.

aller en Papouasie ou Nouvelle-Guinée et venir prendre pied dans les Iles où nous les trouvons aujourd'hui.

Quoiqu'il en soit, race de pygmées, aux cheveux courts, crépus, les Négritos font songer au pays de Lilliput (1). Ce sont des réductions d'hommes, de jeunes filles, de bébés. Quelques enfants et quelques jeunes femmes ont des traits gracieux ; la plupart des autres montrent une face simiesque. Ils ont même souvent l'attitude du grand singe.

Le bureau des Tribus non chrétiennes exprime le désir de recueillir des documents sur les pygmées de la Péninsule Malaise de l'Indo-Chine, des îles Andaman et de l'île de Formose.

Au cours de nos différentes excursions dans l'intérieur de l'Indo-Chine, nous n'avons jamais rencontré de ces petits hommes noirs à cheveux crépus.

Les Negritos de l'Exposition sont très doux, assez gais de caractère, heureux de vivre. Ils n'ont jamais été si bien qu'ici. Choyés comme des enfants par ceux qui vont les visiter, ils nagent dans l'opulence. Songez donc ! Eux, que les Philippins méprisent et traitent comme des brutes, ils vont se promener dans Hanoi traînés en pousse-pousse par des Annamites. Et ils ont des chapeaux ! Ils feraient des bassesses pour un huit reflets. Le chapeau est pour ces vieux enfants l'idéal de la félicité. Presque tous ont réussi à s'en faire octroyer un. Ce sont des gens heureux.

Ils tirent à l'arc en ce moment. C'est leur sport favori et ils y montrent une certaine adresse. Les flèches sont à pointe de fer et quelques-unes d'entre elles destinées à la chasse au gros gibier ont leur fer mobile en ce sens qu'il peut se détacher du bois tout en y restant relié par une liane résistante.

Lorsque l'animal est atteint, il fuit avec le fer barbelé, tandis que le bois de la flèche traînant dans les broussailles et les arbustes ou retenu par les troncs d'arbres gêne la bête dans sa fuite et parfois même arrête complètement sa course.

Les Negritos prennent d'ordinaire leur ligne de mire avec la flèche appuyée contre le bois de l'arc et avant de bander celui-ci.

Ils ont dressé dans leur campement deux sortes de huttes : les abris provisoires de la forêt ouverts par devant et à toit de chaume incliné d'avant en arrière ; plus loin, leurs cases à parois de bambou, avec

(1) Leur taille varie de 1m30 à 1m57. Les femmes sont plus petites que les hommes.

toiture double se réunissant au faîte. Les couchettes sur pilotis, légèrement élevées au-dessus du sol.

Les femmes ont la chevelure crêpue, courte et fine comme celle des hommes. Comme eux, elles se rasent la tête en forme de tonsure, pour « donner de l'air au crâne », disent sérieusement les anciens que nous faisons interroger et qui n'ont cependant pas l'air de se payer la nôtre.

Dans cette courte chevelure, les deux sexes plantent des peignes d'une forme originale. Ce sont des morceaux de bambou, taillés dans le sens de la longueur, portés longs et plantés horizontalement sur le sommet de la tête. Des sculptures les ornent ; parfois des herbes, des fleurs, des rubans en descendent, tombant jusqu'au milieu du dos.

Les Negritos se sont assemblés pour nous faire assister au simulacre des semailles. Grande fête chez eux ce jour-là car le riz, c'est la nourriture de chaque jour, c'est la vie.

Les hommes armés d'un long bâton ferré sont en ligne. Les femmes leur font face, portant chacune un panier de semences. Frappant la terre vite, tout en marchant à reculons, les hommes creusent de petits trous, auxquels les femmes confient les espérances de la tribu. Pendant ce temps, le musicien du village joue ses plus beaux airs et accompagne les semeurs. Instrument primitif : simple navette à filer qu'il s'appuie contre les dents faisant vibrer la tige flexible. Les semailles en musique ! Nous n'avions pas encore vu cela.

Après tout, Orphée faisait bien élever les murailles des villes aux sons de sa lyre !

J'aime mieux cependant la poésie simple et touchante de ces pauvres, de ces tout près de la nature que sont les Negritos. Ils s'étonnent de ce miracle permanent qui fera sortir dix, cent, deux cents grains de cette petite semence déposée par eux dans le sol. C'est le mystère de la vie. C'est aussi le demain assuré pour eux si la récolte est bonne. Et ils célèbrent l'union de la terre et du grain ! Ils chantent les semailles !

La cérémonie du mariage chez les Negritos va être représentée devant nous grâce à l'ami Lelorrain qui est décidément le plus obligeant des camarades.

Une petite estrade se dresse sur de hauts pilotis. On y accède par un plan incliné de bambous, large mais assez raide.

Le fiancé et celle dont il veut faire sa femme se tiennent debout l'un près de l'autre, séparés de l'estrade par les deux familles au grand com-



Dennis, graveur Bordeaux

Les Negritos tirant à l'arc.



plet. Elles dansent en rond, sautillant et frappant le sol du même pied plusieurs fois et très vite.

Les gongs scandent la mesure. Tout à coup, un des parents du fiancé s'élance sur la future, la saisit dans ses bras et l'emporte tandis que les autres membres de la famille, deux par deux, se tiennent les mains élevées en forme de voûte. La jeune fille a été déposée sur l'estrade ; son fiancé doit l'y rejoindre d'un élan. Mais, pour parvenir jusqu'à elle, il lui faudra passer entre la double haie que forment les parents de la belle convoitée. Armés de bâtons, ils frapperont celui qui veut leur ravir leur fille. Ils le frapperont peu ou beaucoup. S'ils arrêtaient sa marche, le mariage ne pourrait avoir lieu.

Cette fois, les deux jeunes gens sont réunis sur l'étroite plateforme. Quelques cris. Quelques bonds. Ils sont mariés.

Le mari descend le premier pour offrir aux parents de sa femme des présents modestes : une flûte, un arc, des flèches. Il a déjà travaillé chez eux pendant quelques mois avant de se faire agréer. Nous avons dit dans un autre ouvrage que, chez la plupart des tribus du Laos, le fiancé doit passer un certain temps avant et même après le mariage au milieu des parents de la jeune fille et travailler pour eux.

La famille du mari offre à son tour des présents du même genre, puis l'on festine joyeusement et l'on danse à nouveau.

Ils ont bien froid les malheureux par ces jours où le vent pique et fait grelotter leur petit corps à peine couvert.

Ils rient malgré tout, montrant leurs dents limées et taillées en pointes qui forment une série de demi losanges à l'aspect bizarre.

En guise d'ornements, hommes et femmes portent sur la poitrine, sur les bras, dans le dos, des cicatrices, ressemblant à des séries de hachures comme celles que dessinent les cartographes pour représenter les montagnes.

Et le gong résonne à nouveau. Et les danses reprennent lorsque nous prenons congé ! Quelques piastres ont mis en joie la tribu.

— Muchissimas gracias, senor ! disent les *capitans* en esquissant leur plus gracieuse révérence, tandis que l'anthropoïde fait un effort pour ouvrir grands ses yeux aux flasques paupières et que ses babines découvrent dans un rictus aimable d'horribles dents vieillottes.



EN COCHINCHINE

Par l'école pour la Patrie.
Paul Bert.

La fameuse devise de l'ancien ministre de l'Instruction Publique, qui assuma la charge d'organiser notre colonie en des temps difficiles, domine le portique d'entrée de l'Exposition cochinchinoise. Et c'est à juste titre, car les travaux scolaires, groupe intéressant, y tiennent une large place.

Les *Collèges Chasseloup-Laubat* et de *Mytho*, ainsi que les *Ecoles provinciales et cantonales* ont envoyé des montagnes de cahiers de devoirs, de calculs, de dessin linéaire, d'ornement et de paysage. Nous nous contenterons, si vous le voulez bien, d'en constater l'importance au mètre cube, espérant que les membres du jury plus soucieux de leur devoir auront consciencieusement étudié ces fruits du travail de nos potaches cochinchinois.

L'*Ecole Taberd* offre une exposition plus complète. Des séries de photographies montrent les élèves en classe, au réfectoire, dans la cour, au dortoir, puis les anciens élèves, les acteurs des jours de fête, les différentes races et croisements de races des élèves : annamites, cambodgiens, chinois, malabars, métis annamites-français, annamites-chinois.

Sur les murailles, reproduits en impeccables dessins les principaux monuments de Saigon relevés sur place par les élèves : le Palais du Gouverneur, l'Hôtel des Postes, la Cathédrale, le Château d'Eau, le Théâtre. Des cahiers bien présentés renferment des dessins qu'un homme compétent trouvait devant nous supérieurs. Nous mentionnons d'autant plus volontiers cet éloge que nous trouvons inférieure la méthode employée pour l'enseignement de la peinture en cet établissement. Les cinq tableaux

exposés dans le pavillon des artistes indo-chinois sont simplement horribles. Donner à des enfants les principes de la peinture en faisant dessiner d'après des photographies est une méthode artistique déplorable. C'est fausser à jamais leur goût.

La critique ne s'adresse du reste pas exclusivement à l'Ecole Taberd, mais, en général, à tous les établissements indo-chinois. Il suffit de voir les hideurs exposées au Palais Central comme portraits de hauts fonctionnaires de notre colonie et celles que nous trouvons ici même dans la galerie cochinchinoise pour voir que l'erreur est la même partout. Une seule exposition nous a paru faire exception, celle des écoles philippines.

D'autres écoles moins importantes mais plus intéressantes encore, si possible, exposent leurs travaux.

L'une, l'*Ecole des Sourds et Muets de Lai-Thiêu*, près de Thudaumot, où le père Vernet élève une vingtaine de malheureux des deux sexes.

L'autre, l'*Ecole des Jeunes Aveugles*, fondée par un ancien secrétaire-interprète Nguyèn-van-Chinh qui, devenu aveugle et envoyé à Paris, l'ouvrit lors de son retour à Choquan. Une faible subvention lui est maintenant accordée. Des cahiers de lecture et de problèmes faits pour les élèves et par eux montrent une série de points en relief qui sont pour les profanes autant d'hiéroglyphes. Ils émeuvent néanmoins lorsqu'on songe que, grâce à ces dessins informes, les pauvres êtres peuvent trouver en dehors d'eux-mêmes une manifestation de la vie intellectuelle. Les aveugles fabriquent aussi des filets, des chaises longues et d'autres meubles en rotin.

Avec l'*Ecole d'Apprentissage,* nous entrons dans un autre ordre d'idées.

Qu'a-t-on voulu faire de ces Annamites ? De bons ouvriers, des contremaîtres, des chefs d'atelier ? Tout évidemment dans ce qui est exposé ici montre chez les maîtres et les élèves, si les pièces sont bien du travail de ces derniers, d'extraordinaires aptitudes professionnelles.

L'on nous disait cependant il y a peu de temps à Saigon que la plupart de ces jeunes gens ne trouvaient pas à se placer à leur sortie de l'école et devenaient secrétaires, plantons ou... cuisiniers.

Il y a donc un vice. Où réside-t-il ? La cause est-elle une trop grande spécialisation des élèves confinés dans un seul genre de travaux ? Faut-il la voir au contraire dans une trop large admission chaque année à l'Ecole ? Nous ne le savons point.

En tous cas, l'administration protectrice ne devrait pas faire naître chez les indigènes l'espoir d'une situation supérieure, si elle n'est pas à même de la leur fournir après de bonnes années d'apprentissage.

Une soixantaine d'élèves annamites et métis sont répartis en deux sections : le fer et le bois.

Ils exposent une machine verticale pour chaloupe — parfaite, nous dit un ingénieur — exécutée sous la direction de MM. Moreau et Taable, chefs d'atelier, proclame l'étiquette.

Des mêmes aussi, différents outils, des pièces d'assemblage, une meule à émeri fabriquée d'après un modèle en bois, un tour à main, un étau.

Les pièces fondues à l'arsenal sont travaillées par les élèves du fer sur des modèles fabriqués par la section du bois. Ceux qui ouvrent dans cette dernière ont envoyé à Hanoi des pièces absolument remarquables. Le Directeur d'une de nos grandes administrations s'extasiait l'autre jour devant un escalier en spirale dont l'équilibre est merveilleux. Tous ceux qui ont pu voir ce petit chef-d'œuvre sont certainement du même avis.

Un assemblage de fermes est, lui aussi, remarquable par la justesse des calculs de résistance et de rigidité du bois autant que par la proportion des matériaux employés.

De jolies qualités d'élégance dans une série de sculptures sur bois : rosaces, feuilles d'acanthe, etc.

L'on ne comprend pas que ces jeunes gens retenus à l'école pendant quatre ans ne puissent à leur sortie trouver l'emploi de semblables facultés et deviennent plantons. Si l'école ne fait en grande partie que des déclassés, elle est nuisible. L'administration directrice doit, ou n'y recevoir que le nombre d'élèves dont elle peut assurer le placement après l'examen de sortie, ou ne pas en recevoir du tout et disparaître si son rôle se borne à lancer des cuisiniers et des interprètes sachant dessiner des feuilles d'acanthe et façonner des assemblages en queue d'aronde.

Les sociétés de construction qui dotèrent la Cochinchine de leurs travaux, ont aussi orné de leurs plans les murailles de sa galerie.

C'est *Levallois-Perret* qui nous présente le Pont de Binh-Loï avec ses 270 mètres répartis en trois arches de 62 mètres et un pont tournant — un autre pont, celui sur le Rach-Lang — la marché de Din-Lap dans la province de Tanan — l'appontement de Mytho, etc.

La *Société des ponts et travaux en fer* expose les plans des ponts de la ligne de Tourane à Hué et ceux du chemin de fer de Phu-lang-Thuong à Langson.

A côté des ingénieurs, leurs matériaux. Bien-hoa, célèbre dans le monde entier, apporte ici les échantillons de sa terre fameuse. Chacun des villages où l'on exploite a fourni son panier.

Les carrières de la région donnèrent leur granit avec lequel les ouvriers de la province firent deux réductions de tombeaux, l'un de style chinois, l'autre de style annamite, mais avec la croix.

Pour aider ces mêmes ingénieurs, la maison *Bonade et Cie* offre des carreaux céramiques, des buses et des gargouilles en ciment armé de sa fabrication, ainsi que des courroies de la maison Emile Perroi de Bellegard (Ain).

Avec de telles courroies de transmission, la maison ne restera pas sur le carreau.... céramique, glisse un joyeux fumiste...



Il nous souvient de *Culao-Gieng*, délicieux endroit sur les bords du Mékong, où nous rencontrâmes jadis cet excellent homme qu'était Monseigneur Grosgeorges, évêque de Pnom-Penh. Promenant sa haute taille et sa barbe grisonnante au milieu des petites orphelines qui venaient, confiantes et gentilles tout plein, faire leur laï pour recevoir une paternelle caresse, il rappelait ces patriarches de la Bible entourés des enfants de leurs petits enfants.

Les orphelines qui retrouvent chez les bonnes sœurs la tendresse maternelle si nécessaire à leurs jeunes années deviennent de très habiles ouvrières. Mariées à des Annamites catholiques, souvent de bonne famille, car elles font prime dans la région, les petites élèves de Culao-Gieng laissent la place à d'autres qui apprendront aussi à manier le fuseau, l'aiguille et la navette.

Les travaux de l'orphelinat exposés dans deux importantes vitrines sont dignes de retenir l'attention : fines dentelles au fuseau, broderies délicates sur soie, crépons joliment traités, boutons annamites en soie et agrafes de même tissu qui s'en iront orner des cai ao de prix.

Sous les mêmes vitrines, les turbans aux plis impeccables, spécialité de Chaudoc, qui couvriront le chef enchignonné de Messieurs les Secrétaires-Interprètes.

La maison *Claude et Cie* présente une très belle collection de travaux typographiques. A côté des livres classiques en quoc-ngu dont se servent les écoles de Cochinchine, des livres de prix, ce sont des affiches comme celle du *Courrier Saigonnais* dont les silhouettes réalistes sont connues de tout Hanoi, celle plus classique de la Fête donnée pour la caisse des Sinistrés de la Martinique ; c'est le calendrier où l'artiste Ruffier, chargé de la décoration de l'hôtel de ville de Saigon, dessina la promenade fantaisiste du Dragon dans sa bonne cité de Cholon ; ce sont une série de planches montrant le détail d'un tirage en six couleurs, des reliures classiques et de luxe, enfin l'hôtel de ville de Saigon, avec une Annamite s'étirant à l'instar d'une chatte voluptueuse, deux dessins faits uniquement en filets typographiques.

M. *Ménard* produit une coquette collection d'imprimés de tout genre, parmi lesquels un très joli programme de courses et une Japonaise composée elle aussi en filets.

La *Société des Études indo-chinoises*, fondée en 1865, à Saigon, eut comme premier président Francis Garnier, alors enseigne de vaisseau. C'est la plus ancienne société européenne de l'Extrême-Orient, croyons-nous. Elle publie un bulletin semestriel dont la collection ici exposée renferme des documents aussi précieux que d'ordre varié sur l'Indo-Chine entière. La Société vulgarise aussi les œuvres d'un intérêt spécial pour la colonie et parmi celles que nous trouvons dans sa vitrine, nous ne saurions oublier l'étude sur la lèpre en Cochinchine du sympathique docteur Cognacq, aujourd'hui voué à l'étude de la lèpre administrative. Ce savant travail valut à son auteur les hauts suffrages de l'Académie de médecine. Un autre ouvrage du même écrivain : « La vaccine en Cochinchine et les idées chinoises sur la variole et la vaccine » fait en collaboration avec le docteur Mougeot.

Citons aussi la réunion en un volume par M. Péralle des essais industriels et agricoles publiés par la Société depuis sa fondation, travail utile et pratique.

Tout à l'heure nous voyions les travaux des élèves ; quelques maîtres ont aussi apporté le produit de leur activité en dehors des heures de classe.

M. Simart, directeur de l'Ecole Normale de Gia-dinh, a fait, avec des feuilles de carton superposées en couches plus ou moins nombreuses suivant les côtes, la carte de l'Indo-Chine. Très nette, frappante d'aspect, elle mérite de trouver sa place dans un de nos musées ouverts au public.

Un autre professeur de la même école, qui est doublement un maître et brillant malgré son nom, M. Flavien Obscur, a pris des instantanés dans les diverses écoles de l'arrondissement. Nous pouvons en passer l'inspection sans fatigue.

De l'école à la prison, la route n'est pas directe, tant s'en faut, c'est cependant la collection très complète des meubles en rotin fabriqués par les indigènes, hôtes reconnaissants de nos geôles, que nous trouvons en sortant du groupe scolaire cochinchinois.

Tables, chaises, fauteuils, tête-à-tête, causeuses, écrans, chaises longues spécialement confortables, tout est d'un fini à faire pâlir d'envie la face jaune des Chinois de Hongkong que nous prenions jusqu'ici pour les premiers du monde en l'art de travailler la flexible liane.

Des meubles sculptés. Un mobilier de salon annamite en go par Nguyên-van-Hoa, grande table, deux bancs, quatre fauteuils avec les deux petites tables classiques, le tout garni de sculptures solides, largement traitées et bien venues comme détail.

Un buffet sculpté de Nguyên-van-Thiet à Thudaumot, léger, délicat, fini, mais gâté par une étagère européenne, qui le surmonte. Toujours cette erreur misérable des Annamites voulant imiter l'art d'Occident et délaisser leur génie propre.

De Gia-dinh est venu, signé Cao-van-An, un fort joli coffret lui aussi de bois. Dans le feuillage se jouent des oiseaux que guette un vilain serpent. Heureusement, il en perd le corps. L'artiste n'a songé qu'à représenter la tête.

D'autres buffets encore, d'une facture différente de celle de nos meubles tonkinois.

Rattachons au travail des sculpteurs le cadre en teck dessiné par Pusch et fouillé par le Chinois Liuu-Minh dans lequel se développe le très remarquable plan de la capitale cochinchinoise digne à juste titre du grand prix décerné par le jury à l'aimable exposant Pusch. Cette belle œuvre d'art ornera l'un des salons de l'Hôtel de ville de Saigon. La maison Claude et Cie en fait des reproductions réduites et en couleur.



Delmas graveur Bordeaux

L'Exposition de la Cochinchine.

Qui ne connaît Planus ? Il rayonne dans le planisphère des postes et télégraphes et apporte dans le choix de ses collections personnelles les qualités d'ordre et de soin méticuleux qu'on se plaît à reconnaître aux fonctionnaires de cette utile administration.

Une double rangée de vitrines renferme des monnaies annamites et chinoises classées et rangées avec art.

Puis mille bibelots. Parmi les porcelaines, des vieux bleus de Pékin et de Canton, des céladons, des granits d'Angkor, sous forme de sirènes originales. Une cloche de bronze vert provenant du Temple de l'Agriculture à Pékin. Elle porte des traces anciennes de balles et, sur sa partie supérieure, un artiste cisela le tableau des huit trigrammes que Phou Hi créa pour fixer les idées avant l'invention des caractères, près de trois mille ans avant l'ère chrétienne.

Sur des étagères, des réductions d'objets de ménage annamites, d'instruments aratoires, des faïences, des poteries, des cuivres, des fers, etc...

Les bijoux étincellent dans deux élégants meubles. Près des ors rutilants suivant la mode indigène, des argents pâles ; les uns et les autres ciselés par de patients artistes qui font se battre des chimères, s'envoler des papillons, s'épanouir des corolles et.... se lamenter d'envie les petites congaïs logeant le diable dans leur bourse.

Pas de modèles nouveaux. Parmi les plus originaux nous paraissent les bijoux de Nguyen-Ngoc-Son (dit Vinh) de Sadec.

Enfin, un coup d'œil aux éventails de Rach-gia, aux tortues de Hatien qui n'occupent pas, à notre sens, une place en rapport avec l'importance de leur intéressante industrie et quittons les galeries pour aller dans le pavillon annexe où sont classées les productions agricoles de la riche colonie de Cochinchine.



La Cochinchine devait étaler ses opulentes collections agricoles dans un pavillon digne d'elles. Sur un vaste terrain, la maison Bonnet se proposait d'élever une construction élégante, très ornée, qui eût été

certes l'un des plus beaux monuments de notre Exposition. Mais.... nous n'en voyons ici que la maquette. Des objections budgétaires paraît-il, ont entravé les projets de nos amis cochinchinois.

Il faut le regretter, car les produits réunis dans un hangar élevé un peu hâtivement comme annexe à la galerie que nous avons parcourue ensemble auraient pu être mieux mis en valeur dans un cadre plus attrayant. M. Mutel a tiré néanmoins parti en artiste du hangar à lui dévolu.

Un portique monumental avec ses douze colonnes revêtues complètement de grains de riz que l'on y a appliqués attire l'œil dès l'entrée, formant un motif de décoration aussi original que juste. La Cochinchine, c'est, en effet, le riz, le riz toujours, le riz partout. C'est la Carthage antique, grenier de Rome, en Extrême-Orient. C'est la terre grasse, féconde, généreuse, octroyant sans compter la richesse à ceux qui caressent ses flancs. Chantons l'hymne à la terre !

Les petits oiseaux sont venus tout joyeux se blottir et faire leur nid dans les bouquets d'épis qui décorent les colonnes ou les relient entre elles. Ils se chamaillent en ce moment, criant presqu'aussi fort que des congaïs en fureur et n'ont pas l'air de se douter le moins du monde qu'ils sont dans un local officiel du Gouvernement général de l'Indo-Chine française. Les épis sont pour eux le palais du bon Dieu. Chantez, petits oiseaux !

Sous le portique, correctement rangées dans des bocaux, d'innombrables variétés de riz et de paddy.

A travers tout le pavillon courent les couleurs françaises mêlées au jaune royal de l'Annam. Dans les frises, des panoplies artistement épanouies groupent par travées les produits les plus divers.

Des peaux, vous avez bien lu, une panoplie de peaux tannées à l'indigène et roulées sur elles-mêmes ; — des plantes textiles, rouies au Jardin Botanique ; — une collection de rotins ; — une autre de bambous, depuis la canne légère et gracile jusqu'au colossal cylindre dans lequel les ménagères tailleront leur seau ; — des palmiers d'eau pour les *cai fen* ; — des travaux de vannerie : paniers, hottes en écorces de bambous et en rotin ; — la série des appareils pour puiser l'eau ; — les chapeaux de multiples modèles ; — les nattes de Rachgia dont les joncs rouges, verts, jaunes, blancs, combinent de coquets dessins. Doublées d'ouate, elles forment des matelas à la fois doux et frais.

Dans cinq ou six appareils stéréoscopiques, l'on a eu l'heureuse idée de présenter et de grouper normalement différentes scènes du travail agricole et industriel. Les Annamites assiègent ces appareils qui les amusent au suprême. Pendant les premiers jours, ils se battaient pour les places.

Sur les murailles, une collection de quatre-vingts agrandissements photographiques, préparés par les soins de la direction du Jardin Botanique, permet de suivre les diverses phases des principales cultures cochinchinoises.

Voici le poivre de Hongchong. Il pousse dans ces plants, est soigné par ces indigènes qui lancent sur les feuilles avec des pulvérisateurs le jus du tabac pour combattre un dangereux ennemi, le puceron *con ray*. Là, s'élève la maison du planteur. Ici, sont assemblés les outils. Devant nos yeux : le foulage, la ventilation, le séchage du poivre que l'on transportera dans ces jonques.

Pour le riz, toutes les opérations de labourage, d'irrigation, de repiquage, de récolte, de battage, de décortiquage au pilon ou avec le moulin à bras, etc.....

D'un voyage fait à Java, le Directeur du Jardin Botanique a rapporté une intéressante série d'épreuves qui permettent de mettre en regard des procédés annamites ceux usités à Java pour la culture du riz, de la canne à sucre, du caoutchoutier, du cocotier, de l'ouatier, du caféier et de l'arbre à thé.

La sériciculture est particulièrement attirante ici pour le profane. On peut suivre les vers à soie dès leur première mue (cinquième jour), assister à leur deuxième mue (onzième jour), à la montée des vers (trentième jour), à la formation des cocons (trente-cinquième jour), à la curieuse période de l'éclosion, grâce à un agrandissement tout à fait réussi, puis, c'est le dévidage des fils, enfin leur mise en écheveau et en bobines.

Le Syndicat des Planteurs expose des cafés, parmi lesquels ceux de M. Guéry de Gia-dinh, particulièrement remarquables.

Trois distilleries indigènes produisent de l'alcool de riz. Nguyen-van-Phuoc est arrivé à obtenir 63°.

Une tentative de fabrication de sirops et de conserves de fruits paraît avoir été couronnée de succès à Saigon. M. J. Abos ne présente pas seulement des marmelades de papaye, fort bonnes, nous pouvons le dire, car il nous fut donné d'en goûter, mais des mangues et des mangoustans au sirop, de la gelée de pamplemousse confite et des fruits de l'arbre à pain préparés à la vanille. Conserves tropicales s'il en fut !

La plântation Arcillon près de Baria est représentée par un plan et des sacs de produits à côté des instruments aratoires envoyés par les différentes provinces.

Un trieur récemment inventé par M. Haffner, Directeur du Jardin Botanique, répartit le paddy en trois qualités. Pratique et réalisant un grand progrès sur le tarare indigène que l'on peut voir près de lui. Chaque arrondissement a envoyé ses produits. Prenons pour exemple celui de Bentré, fort bien classé. Nous y trouvons des riz — naturellement — des tabacs indigènes en feuilles et en cigares, des fèves et de la poudre de cacao, des tapiocas et des fécules, des grains de coton, du coton égrené et non égrené, du gingembre, des conserves d'ananas, du rhum et du vin mousseux d'ananas, des fibres et des cordages d'aloès et d'ananas, de l'huile de bancoulier, de l'arroo-rowt, des pièces de coton et de soie, etc...

Tout le mobilier du pavillon est en teck, superbe et fourni par la maison Bonnet.

Sur des étagères, s'alignent des flacons qui renferment en échantillons les terres des différentes parties de l'Indo-Chine.

Des graphiques colorés représentent la proportion des éléments fertilisants du sol : l'azote forme une colonne verte, l'acide phosphorique est carmin, la potasse bleue, la chaux jaune, la magnésie violette de Parme.

Des étiquettes indiquent les observations et résument le travail du *Laboratoire d'analyses et de recherches agricoles et industrielles de Saigon*.

Une vitrine renferme des guttas de la Péninsule Malaise et du Cambodge. On se croirait en face d'un étalage de charcutier et de marchand de fromage. Tel saucisson de gutta serait certainement pris par un affamé pour un pâté de foie de truculent aspect. Traitées par l'éther et soumises ensuite à l'étirage, ces guttas ont donné des feuilles d'une ténuité remarquable. Ce travail fait le plus grand honneur à M. Morange, Directeur du Laboratoire.

Nous entrons dans le domaine du Jardin Botanique et nous en sortons navré.

L'exposition est merveilleuse, faite avec un soin méticuleux ; elle a exigé de grands efforts et montre chez celui ou ceux qui l'ont organisée une méthode digne de tous éloges, mais elle est fermée aux profanes.

Si l'on présente au public le résultat de travaux savamment dirigés et persévéramment suivis, c'est pour que le public, c'est-à-dire vous et moi,

puisse en tirer profit. Or, seuls les initiés aux mystères de Cérès sont à même ici de comprendre. Il faut, pour lire, appartenir à l'aristocratie agricole, au monde en *us* des savants ès-sciences naturelles.

Sept cent trente flacons, d'un joli modèle, sont debout sur les gradins d'une étagère à quatre faces. Ils renferment la collection complète du Jardin Botanique. Dans l'un d'eux, je vois de jolies graines rouges et noires en tout semblables aux « bêtes à bon Dieu » de chez nous.

L'étiquette me dit « *abrus precatorius* » et c'est tout.

J'ai pu cependant me rendre compte de l'identité d'un des échantillons : *phaseolus Soissons*.

Et les voyant sous l'habit de fayots,
J'ai deviné qu'ils étaient haricots.

C'est égal *phaseolus*, *phaseoli !* Quels horizons !

Des collections montrent réunis les essences et parfums de Cochinchine : citronnelle, cardamome, etc — les poudres végétales parfumées — les résines — de nombreuses variétés de sucres — toute la gamme des papiers indigènes — les plantes tinctoriales — des fruits secs. Le raisin porte le nom de *vitis vinifera*. Le jujube est *zizyhus ;* le letchi, *sapindus edulis ;* le kaki, *diospuros*. Quant au *sterculia*, d'aspect bizarre, il ne rappelle rien d'agréable au goût.

Ce sont les thés, — les tabacs, — les épices, — les beurres de l'arbre à beurre (*bolygala butyrscea* !!), — les graines oléagineuses : sésames, arachides, etc — les fécules *d'oriza sativa ;* vous ne devineriez jamais qu'il s'agit du riz vulgaire ; je l'ignorerais aussi sans un savant commentateur — de *curcuma longa*, melon d'eau — la confiserie : les pâtes d'*amomum zinziber*, j'ai deviné gingembre, mais il ne reste plus que l'étiquette ; les plantons ont tout apprécié, parait-il. Par exemple, que peut bien être la confiture d'*Eugenia rosea ?* Mon savant reste coi — et de *momordica charantia ?* Ce que l'on s'instruit tout de même en visitant les expositions!...

Compartiment des engrais commerciaux... Encore des noms savants, mais pas le moindre renseignement pratique.

Passons à la *Carpologie* l'étude du Bassin de Fontainebleau, pensais-je tout d'abord. — Vous n'y êtes pas, il s'agit simplement de la collection des fruits cochinchinois. Carpologie fait bien pour le public.

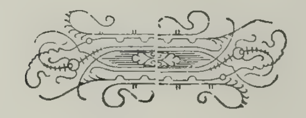
Nous devinerons que la banane s'appelle *musa paradisiaca* ; l'aubergine, *colanum melongena* ; le fruit du jaquier, *atrocarpus incisa* ; le grenadier, *punica granatum* et le piment, *capsicum baccatum*.

Enfin, passons à une collection qui eût pu être d'un très réel intérêt car elle paraît fournie, je veux parler des médicaments indigènes.

Les fébrifuges — les anti-névralgiques — les anti-chlorotiques — les anti-blennorhagiques, parmi lesquels *le ptorospermum* et le *pinuslongifolius*. Le latin dans les mots... — les anti-dysenteriques — les anti-rhumatisants — les stomachiques — les remèdes contre les epistaxis, dit l'étiquette. Ici je colle mon barnum qui me parle de maux de reins, alors qu'un epistaxis est un vulgaire saignement de nez, chacun sait ça. Ombre de Molière, tu dois tressaillir d'aise !! Au XX[e] siècle, epistaxis, dans une exposition destinée à instruire le public indigène autant qu'européen !!!

Par exemple, nous saurons que pour porter prompt remède à cet accident malencontreux, nous n'aurons qu'à nous munir de *chelidonum majus* ou de *petesia trifida* — enfin si vous êtes pris de vomissements, usez du *kaempferia galanga*.

Très drôle mais bien triste comme indication du caractère de certaines institutions appelées à rendre tant de services si l'on y faisait de la pratique autant que de la science.



L'ANTHROPOMÉTRIE

EN INDO-CHINE

— Oh ! regarde donc, une boutique de charlatan !

— Tu perds la tête ! Il n'y a pas de charlatans à l'Exposition. C'est la galerie de Saigon. Heureusement que l'on ne t'a pas entendu. Les bons Cochinchinois trouvent déjà qu'on ne les aime pas beaucoup au Tonkin.

— Mais si, je t'assure. Tiens voilà le fauteuil pour arracher les dents ; la mécanique à pédale. Voici les tableaux. Le charlatan doit soigner les maladies de l'oreille. Elles sont au moins de trente espèces réunies dans ce cadre. Ici les maladies de la face. Et ces squelettes de mains... On dirait des photographies avec les rayons X.

— Assez ! Tu ne sais donc pas lire. Lève les yeux. *Immatriculation — Identification.* C'est une machine à l'administration. Voilà le Monsieur. C'est un savant.

Tels étaient hier deux petits marsouins conversant dans la galerie où la ville de Saigon à réuni maint enseignement pour ceux qui veulent s'instruire.

Toutes les semaines, les mercredi et vendredi, à neuf heures et demie du matin, M Pottecher, créateur d'un système fort intéressant qui permet d'identifier vite et sans crainte d'erreur, fera au public une conférence accompagnée de démonstration.

Il veut bien nous la faire ce dimanche, pendant que d'heureux jouisseurs de liberté déambulent sur la pelouse du Champ de Courses.

Ecoutons. La base du système est l'immuabilité des dessins formés par les filigranes qu'on relève sur la face palmaire des doigts humains — Marsouin, mon ami,... un coin, et un fameux !

Chacun connaît les lignes de la main et le parti qu'en tirent les diseurs de bonne aventure. Mais beaucoup ignorent que la peau affecte sur la face interne des doigts une série de formes bizarres et qui restent telles depuis la naissance jusqu'au jour — combien triste à tous égards ! — de la décomposition. Pouah !

Rien n'est plus vrai cependant. Regardez le bout de vos doigts, ami lecteur. Prenez une loupe, belle lectrice, pour pouvoir admirer de plus près l'élégante finesse de vos extrémités fuselées et vous y découvrirez des harmonies ignorées jusqu'alors.

M. Pottecher vous expliquera qu'il y voit des stratifications — ça, c'est de la vraie science — des tourne à droite, des tourne à gauche, des vortex ! ! — Oui, belle dame, ne vous en déplaise ! Vous avez des vortex au bout des doigts — etc., etc.

Regardez la main de votre mari, de votre fils, de votre amie la plus chère. Autant de tourne à droite et de vortex différents. On pourrait imaginer un petit jeu de société : le vortex de l'Exposition !

Trêve de plaisanteries. Le système est absolument grave, sérieux, digne de retenir l'attention.

Cette base une fois admise de l'immuabilité des lignes de la peau, on conçoit de quel intérêt peut être l'empreinte de ces lignes pour celui qui veut reconnaître un individu, l'identifier.

L'on prendra donc l'empreinte. C'est ce que faisait déjà Francis Galton au Bengale, il y a quelques années, mais son procédé diffère pratiquement de celui appliqué par M. Pottecher, le directeur du service de Saigon.

L'on commence. Un indigène veut prendre la fiche d'un de ses camarades. Il suit d'abord la méthode Bertillon, notant la hauteur de la taille en faisant passer l'individu à la toise ; au moyen d'un compas, la largeur, la longueur de l'oreille droite, celle du pied gauche beaucoup plus précise pour les indigènes qui marchent nu-pieds que pour les Européens dont le pied est susceptible de plus ou moins d'extension suivant la compression que lui a valu sa chaussure. L'opérateur note la longueur du medius et de l'auriculaire de la main gauche, celle de la coudée, puis il passe au *diêm-chi*.

Tous les Indo-Chinois connaissent le procédé usité depuis des siècles en ce pays. Le service de Saigon l'a perfectionné de très utile manière. Le mensuré pose l'index de la main droite sur une plaque d'acier. Un mécanisme qu'il faut voir, car il serait trop long à décrire, permet de prendre

avec une précision absolue l'écartement des jointures. Un emporte-pièce en forme de losange effilé rend immuable l'observation dont une règle à divisions rapprochées fixe l'étendue par des chiffres.

Puis, c'est l'examen des signes particuliers : tatouages, déformations anatomiques apparentes, cicatrices, nœvi, etc..., indiquées sur la fiche avec leur situation exacte. C'est la photographie de face et de profil avec appareils spéciaux qui permettent d'avoir non seulement la même dimension de côté, le même angle, mais encore le même éclairage grâce à un ingénieux métronome qui règle le temps de pose suivant la lumière.

Intervient alors le procédé de l'empreinte digitale. Sur une plaque polie l'on a répandu de l'encre d'imprimerie (Lorilleux, labeur supérieur) délayée dans ce qu'il faut d'essence de térébenthine pour obtenir une consistance sirupeuse. Le sujet à identifier y pose l'extrémité de chacun de ses doigts de la main droite en les tournant un peu à droite et à gauche pour bien les couvrir d'encre, puis il reporte successivement sur le bord d'une fiche les cinq doigts qui y laissent leur empreinte. Le premier examen rappelle les courbes des topographes voulant donner une idée des accidents de terrain. Si l'on examine de plus près, l'on découvre des détails à l'infini : des arcs, des spirales, des tourbillons, des fourches, des îlots, des solutions de continuité, etc...

La fiche est terminée. On lui donne un numéro et on la reproduit en plusieurs exemplaires.

Une première fiche sera la *phonétique*, c'est-à-dire qu'elle servira à classer l'individu suivant le nom qu'il a déclaré et trouvera sa place dans l'ordre alphabétique des noms patronymiques d'abord, des prénoms ensuite. Les Chinois, les Annamites, les Cambodgiens et les Hindous ont des casiers distincts.

Les fiches *anthropométriques* sont rangées d'abord par longueur de tête, puis d'après chacun des éléments que la mensuration de tout à l'heure a permis de préciser.

Enfin, le classement Pottecher divise les empreintes *digitales* en huit types distincts et permet, par une série de subdivisions faciles à suivre avec un peu d'habitude, de retrouver en quelques secondes la fiche d'un individu déjà mensuré.

L'obligeant directeur le démontre sur l'heure. Il nous fait prendre au hasard une fiche anthropométrique dans les casiers qui se trouvent ici. Cette fiche, comme toutes les autres, porte les cinq empreintes digitales de celui qu'elle concerne. Un coup d'œil aux empreintes a suffi. D'une main

sûre, M. Pottecher choisit dans les casiers du classement digital un groupe de fiches. Il écarte dans ce groupe une autre série de fiches et sort, en moins d'une demi-minute un petit carton qui nous présente la photographie de face et de profil, le matricule et le signalement complet de l'individu couché sur la fiche anthropométrique.

Deux exemples permettent de voir l'utilité d'une semblable méthode.

Un boy vient, en 1899, demander un livret. On le mensure. Voici sa photographie. Il a les cheveux ras et dit s'appeler Nguyèn-van-Nam. Son empreinte digitale est prise et l'on note les signes caractéristiques qu'il porte sur le buste.

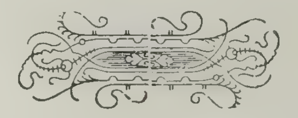
Trois ans s'écoulent. Un Annamite se présente au même bureau, encore pour un livret. Sa photographie le représente avec un beau chignon. Les traits ne rappellent que vaguement ceux de l'épreuve de tout à l'heure. L'homme, au reste, s'appelle Lê-van-Ba. Mais on a pris son empreinte digitale. Une recherche rapide a permis de présumer que l'individu d'aujourd'hui pourrait bien n'être que le Nguyèn-van-Nam de l'autre année. M. Pottecher, dont l'œil est exercé, affirme au simple examen des empreintes qu'il y a pour lui certitude absolue. L'homme nie.

— Tu as une cicatrice près du sein droit et un grain de beauté à l'aisselle gauche, ici, à cet endroit, déclare M. Pottecher en touchant le vêtement de l'Annamite qui relève son cai-ao, regarde, se trouble et avoue.

Il avait de gros méfaits sur la conscience.

Ce cadavre d'un individu mort à la suite d'une rixe et dont les traits contractés ne ressemblent pas à ceux de la photographie 120.134 a pu être identifié en quelques secondes grâce à l'empreinte des doigts contrôlée par tous les éléments accessoires.

La méthode paraît donc excellente pour l'identification.



A CHOLON

Cholon est séparatiste.

Nous supposions avoir visité la Cochinchine entière, mais grosse était notre erreur. Un très aimable homme nous attendait à la sortie pour nous prier de visiter ses salons. Il avait nom et titre : Passerat de la Chapelle, délégué de la bonne ville de Cholon.

Son emplacement est en bel endroit, à l'entrée même des galeries de l'aile gauche. Tout est soigneusement classé, étiqueté, surveillé. S'il se rencontre des délégués peu soucieux de leurs collections, ce n'est certes point celui-là. Les exposants ont eu en sa personne un défenseur dont le dévouement n'avait d'égales que la puissance de ses poumons et la belle sonorité de son organe vibrant dans les assemblées délibérantes.

Entrons et suivons la foule, car il y eut foule énorme à certains jours en cette partie de l'Exposition. Devant un autel bouddhique brûlent des encens. C'est le matin. Les linhs de garde ont allumé des baguettes odoriférantes au pied des bouddhas. L'autel est bien garni. De grandes idoles en poterie de Cay-May, calmes, absorbées dans la contemplation de leur nombril, ne se laissent pas distraire par une infinité de génies inférieurs en poterie du Lo-Gom qui méditent moins et gesticulent davantage.

Sur un fond de soie rouge, de lourdes broderies d'or forment une licorne et, plus légères, des petites femmes aux manières aimables et mignardes batifolent au risque de tenter les ascètes du paradis bouddhique. Elles sont de Ly-Vien, un grand artiste, me dit Monsieur le Délégué. Et, comme mon crayon reste immobile :

« — Vous pouvez le nommer sans crainte, il en vaut bien d'autres ».

Dompté, j'inscris et, désormais, j'inscrirai pour ne plus m'exposer aux observations.

Ces peintures délicieusement fines sont du Chinois Phung-Hi avec ces quatre panneaux de fleurs délicatement traitées. Un membre du jury des beaux-arts s'en est rendu acquéreur. Il est des plus difficiles en matière d'*art*. Nous pouvons donc féliciter Phung-Hi.

Près des bouddhas, gardant, eux aussi, un imperturbable sérieux, le Tong-Doc de Cholon et son épouse peints par Trung-van-Fat — Pardon : P-h-a-t et je rectifie, docile.

L'autel est surmonté d'une frise en poterie de Cay-May à grand décor. Plus de quarante personnages costumés y figurent dans une pièce à grand spectacle. Joli coloris, finesse de détails, vérité d'attitudes bien saisies sur le vif. La frise est d'un réel intérêt.

Comme fronton, les dragons classiques se disputant la perle. — A droite, un vieux barbu qui tient un disque rouge et lève sa lourde patte. Il représente le soleil. Mais pourquoi lève-t-il la patte ? — A gauche, une femme portant un disque blanc, en forme de chrysanthème. La main retournée et appuyée non sans grâce sur la hanche donne à cette lune à l'œil fripon une attitude provocatrice. Eh ! Eh ! Phébé !

Des autres poteries de Cay-May, rien à dire de plus que vous ne sachiez tous, habitants d'Extrême-Orient, car elles ont une réputation sérieusement établie. Qui ne connaît ces colonnettes vertes et bleues, celles plus décorées avec leurs guerriers fantastiques, puis ces éléphants, ces chimères, ces carreaux coloriés, et ces matériaux de constructions, balustres, gargouilles, cabochons, ces jardinières où des crabes luttent avec des crevettes, ces jarres à vin de riz au décor bleu, rouge et or, ces fontaines ? Tout est de la société Tung-Hoa et Cie, me dit M. Passerat de la Chapelle, et je ne puis refuser de vous la recommander bien que ce farouche commissaire ait refusé lui-même à mon avidité de collectionneur certaine petite jarre et ne consente à m'offrir comme souvenir de sa section... qu'un exemplaire de sa brochure sur le riz — *oriza sativa*, dirait-on au Jardin Botanique.

Je ne saurais oublier dans la poterie de Cay-May un plan en relief exécuté en céramique d'après la maquette de M. Postal de Saigon. On dirait une étude de vert et de rouge avec les toitures de tuiles éclatantes, les routes en terre de Bienhoa non moins rutilantes et qui tranchent sur l'émeraude des rizières. Les trains et les tramways circulent ; les sampans et les jonques sillonnent l'Arroyo Chinois. Très amusant.



Delmas graveur Bordeaux

L'Exposition de Cholon.

Dans les frises courent de grands cerfs volants — de Diep-Trach — à formes de poissons, de papillons, de sapèques. Ils sont à musique. L'un d'eux représente même une femme annamite : la congaï à musique !

Jeté les yeux sur une miniature, tète expressive et fine de vieillard, traitée avec un soin religieux par Madame Vally.

Dans les vitrines, les spécimens des grandes teintureries annamites Kuyng-Ho et Giong-Ong-To qui naviguent sur le noir et le bleu — et surtout de l'importante maison chinoise Yé-Chéong-Yam, teignant les soies annamites et chinoises avec des couleurs végétales.

— Elles ne bougent pas, remarquez-le bien, M. Raquez.—Et je remarque.

A côté, les travaux de couture et de broderie de l'Ecole municipale des filles dirigée par les sœurs de Saint Paul : des robes de bébé, des coussins, des cols en dentelle.

Puisque nous parlons enseignement, feuilletons ce grand Album de l'École municipale de garçons, la plus importante de Cochinchine, dirigée par M. Potier. Elle reçoit 700 élèves, me dit mon aimable guide.

Voici la photographie du personnel : directeur et maîtres indigènes — celle de la section française de l'école qui comprend, outre Madame la Directrice, quatre enfants plus un chien et demi. Un très gentil Loulou à l'œil éveillé se tient en effet aux pieds de sa maîtresse, ce pendant que le train de derrière d'un chien de chasse paresseusement étendu apparait seul dans l'épreuve. C'est une vraie section.

Sans plaisanteries, l'album est plein d'intérêt. Il montre les maîtres indigènes à la tête de leurs classes d'Annamites ou de Chinois mais nettement séparés, car les Chinois ne veulent pas s'asseoir, à Cholon, sur les mêmes bancs que nos Annamites. Race supérieure ! Voyez-vous ces Messieurs !

Les cahiers des élèves témoignent d'un travail sérieux.

D'autres photographies montrent les écoles libres chinoises de Cholon. Une dizaine de professeurs réunissent autour d'eux des enfants auxquels ils apprennent les caractères.

Il est dans la cité chinoise des papetiers-imprimeurs-éditeurs libres tout comme dans les grandes villes de Chine. Trieu-Vinh est un de ceux-là. Il expose ici toute la collection des papiers de fabrication indigène qui se

vendent couramment en Indo-Chine. Ses collègues et lui-même en répandent en Cochinchine et au Cambodge pour plus de 500.000 piastres par an.

La crême des travailleurs..... se plaisait on à chanter et rechanter du temps de ce pauvre Président Félix Faure.

L'honorable corporation des tanneurs possède à Cholon plusieurs représentants. Ha-Tang et Ha-Kiet nous montrent leurs peaux de bœuf, de buffle, de veau et de mouton.

Le cordonnier Dang-Nhuan-Sanh en fait des souliers chinois et annamites, parmi lesquels ces petites pantoufles recouvertes de velours bleu et ces autres mignonnettes ornées de perles multicolores qui font rêver au pied menu de Cendrillon

La sellière Nguyen-thi-Hué fabrique avec ces mêmes peaux des harnais qui ne craignent pas l'eau, m'affirme l'infatigable momiem de Lachapelle.

Passons dans la classe *Bijouterie*. Nous savions déjà par expérience qu'il en coûtait parfois assez cher de s'aventurer chez les bijoutiers de Cholon. Comment résister à une jolie bouche qui vous vante l'élégance et l'originalité de ces colliers et bracelets d'or à deux teintes, ciselés par Tran-Huu-Lac, merveilleux de fini et sur le fond jaune desquels courent en relief des guirlandes de fleurs en or rouge ?

Et ces colliers en grains d'or de Tran-Huu-Thai, ces chaines, ces boucles d'oreilles, clous d'or ouvragé retenant un faux brillant; ces bracelets de pied, anneaux brisés dont les deux extrémités sont des boutons de lotus !

Et ces garnitures de tête de la grande artiste indigène Nguyen-Thi-Tam qui remplacent chez les riches Annamites les fleurs d'oranger de nos vierges ! Elles sont en or rouge, à multiples personnages montés sur des animaux fantastiques et rappellent assez les petits manèges de chevaux de bois.

Et ces « Bérengères » pour enfants, simples plaques de métal faisant l'office de la feuille de vigne chère au pudique sénateur et sur lesquelles des caractères font appel à la fécondité ou la vigueur suivant le sexe de ceux qui les portent. Ta-Cam en a la spécialité.

Enfin, ces bibelots de l'argentier Thieu-Tang, fignolés dans le genre de Canton : châtelaines, garnitures pour les fourneaux de pipe à opium, petites boites pour papiers d'impôt, etc. Que sais-je encore ?

De quoi vider sa bourse chez tous ces tentateurs !

Sur le fond rouge des andrinoples, le noir des bois sculptés fait tache.

Un de ces lourds écussons que les Chinois ont coutume de suspendre à l'entrée de leurs pagodes, signé Tran-thi-Tu et taillé dans un bloc de bois assez tendre, mais qu'on ne peut travailler qu'après l'avoir laissé séjourner longtemps dans l'eau, mérite de retenir l'attention.

Divisé en trois étages, il présente une série de personnages sculptés avec goût. Dans le bas, la mer et ses vagues en fureur, ses poissons, ses coquillages, ses génies à cheval sur des monstres. Une gente fille — Vénus sortant de l'onde — entr'ouvre la grande coquille dans laquelle elle se trouve blottie. Le Théâtre Cocherie de la Foire au Pain d'Epices n'a rien inventé.

A l'étage, de graves personnages assis dans des stalles à baldaquin devisent en compagnie de Bouddha ascéte, tandis que des musiciennes jouent du tambourin et de la flûte. Serait-ce quelque chose comme une tentation chinoise de Saint Antoine ?

Montons encore et nous trouvons le calme. Tout à l'heure, les torsades du décor avaient une élégante recherche ; ici, la sobriété des grandes lignes indique la quiétude. Un vieux barbu trône — le Père Eternel des Chinois, peut-être — entouré de porteurs de sentences en caractères.

L'ensemble est original. Le madré commissaire se garda bien de présenter au Jury des Beaux-Arts son panneau qu'on y aurait discuté sans doute au point de vue artistique et classé « bon ordinaire ». Il le fit inscrire dans la section « Ameublement » et enleva une haute récompense. On sait se débrouiller à Cholon.

Voici des meubles, de Hoac-Tieu-Tong, genre Canton, avec de larges plaques de marbres mais le bois est clair et non noirci comme dans la grande cité du Sud ;

Des enseignes en bois sculpté et mis en couleur par Luong-Trac ;

De la vannerie chinoise de Diep-Tai.

Il est à Cholon une verrerie, celle du Chinois Diep-Hong, où l'on fabrique des verres de lampe de tout calibre, depuis ceux de la trotteuse et du lumignon des fumeurs d'opium jusqu'à l'énorme cylindre de la Lampe Universelle, — plusieurs savonneries où Ha-Dien et Vuong-Hanh fabriquent des jaunes et des marbrés, les seuls de l'Exposition qui ne soient pas devenus efflorescents, me signale leur présentateur.

Qui n'est allé passer quelques instants dans les Théâtres de Cholon, entendre hurler les acteurs à la voix d'eunuques en fureur, voir défiler

au pas de charge les jeunes figurants qui poussent des cris sauvages en agitant des oriflammes, tandis que l'orchestre symphonique scande un rythme enragé ?

M. Maréchal, le président de la section cholonnaise, a voulu nous montrer sa bonne ville dans toutes ses manifestations. Aussi voyons-nous des mannequins revêtus de riches costumes de théâtre fabriqués par Tran-Huu-Tai. C'est un art spécial que celui des Landolf chinois. Tel dragon qui orne la poitrine d'un mandarin ne saurait avoir un poil de moustache en moins que le nombre prescrit par les rites. Sacrilège serait l'acteur revêtu d'un tel costume.

Sur les murailles grimacent les masques tragiques et effrayants, se dressent les plumes de faisan doré qui ornent le chapeau des personnages de marque, s'étalent en panoplie les accessoires : masses, sabres, lances, etc.

Les instruments au complet, exposés par le luthier Pham-Van-Quyen. Les violons : *dan tam*, à trois cordes vibrant sur une peau de serpent ; *dan gao*, à deux cordes sur une large caisse ; *dan co* à deux cordes sur une caisse longue et *dan lieu*, très étroit avec le même nombre de cordes. La guitare, *dan dang*, en a quatre sur un disque plein surmonté d'un manche très court. Le monocorde que les aveugles tonkinois affectionnent est un *doc huyen*. Les trompettes, genre musettes aux sons stridents, sont *kim lon* (longues) et *kim nho* (petites) suivant leur dimension. Quant aux flûtes, les Annamites les appellent *ong tieu* et *ong sao*.

Un amateur qui travaille à ses moments perdus, Huynh-van-Hung, présente un *doc huyen* fabriqué par lui très orné et très amusant. Le fil unique sort d'un cocon de ver à soie sculpté dans le bois. Quatre oiseaux qui se jouent dans le feuillage n'ont, tous ensemble, que deux têtes. Un *dan tranh* à 16 cordes ou piano à main, du même artiste, est curieux comme spécimen d'art annamite avec ses micas, ses petits miroirs, ses intrustations de nacre.

La toute gracieuse fille du *Tong Doc* de Cholon, Mademoiselle Eugènie Phuong, expose une collection de sapèques anciennes trouvées au cours de fouilles pratiquées en 1869, dit l'étiquette, et dont quelques specimens remontent à l'an 254 de l'ère chrétienne.

Des tuiles originales sont ces écailles de nacre que l'on perce de petits trous pour les agencer ensuite, imbriquées à l'instar des tuiles ordinaires.

C'est Ha-Tang qui créa cette industrie dans le pays et il exporte vers la Chine, paraît-il, d'assez fortes quantités d'écailles ainsi préparées.

Passons à l'agriculture et aux industries agricoles. Les rizeries de Cholon sont célèbres.

Les différentes espèces de paddy gisent alignées dans des sacs, à côté des réductions d'instruments aratoires et du matériel d'une rizerie indigène : tarare, meule, pilon à décortiquer.

Les gros industriels chinois Ban Soon An, Nam Long, Kian Hong Seng, Ban Taick Guam et Ban Guan, ont envoyé du riz et des maquettes de leurs usines.

Enfin, M. Passerat de Lachapelle produit une intéressante étude sur le décortiquage du riz ainsi que divers tableaux statistiques d'un réel intérêt.

Il s'agit de représenter d'une façon claire et saisissante la proportion des recettes et des dépenses de la ville de Cholon. Des cercles dont le rayon augmentera avec les chiffres indiqueront les recettes d'une part, les dépenses de l'autre. Dans chacun des cercles, un secteur de couleur différente et dont la superficie proportionnelle à la masse aura été soigneusement calculée représentera chaque élément de dépense ou de recette. L'on verra ainsi que la voirie en 1902 absorba 45,04 0/0 du budget municipal dans lequel les fermages représentent 44,10 0/0 des ressources. De même pour la police, le personnel, l'assistance publique, les écoles, etc...

Pour les quantités de paddy travaillées par les décortiqueries de Cholon et les quantités de riz cargo, de riz blanc et de déchets, le même système de cercles et de secteurs a été employé. Un tableau fait voir les statistiques de 1881 à 1901. L'on remarque ainsi que de 1881 à 1898, les exportations de riz cargo sont très fortes et celles de riz blanc peu sérieuses. Depuis cette dernière date, les usines fonctionnent et le gris du secteur de riz blanc envahit peu à peu le disque, chassant le jaune du riz cargo.

Des photographies montrent l'Hôpital municipal de Cholon, ainsi que l'asile des enfants qui y est annexé. Les disques de statistique prouvent que de 1888 à 1898, le chiffre des Chinois admis à l'Hôpital a progressé dans les mêmes proportions que celui des Annamites presque exactement moitié par moitié. Depuis 1898, les Chinois l'emportent. Ils formaient l'an dernier plus de 60 0/0 du contingent des malades.

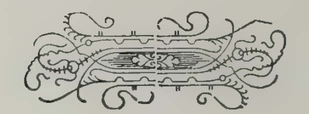
Enfin, une série de documents, affiches, brochures, albums, vantent l'Association Maternelle de Cholon et c'est à juste titre.

Fondée en 1901 par M. F.-H. Drouet, secrétaire général des Colonies et maire de Cholon, elle est la première Maternité créée en Indo-Chine.

Deux sages-femmes annamites sont attachées à ce service sous la direction d'un médecin français. Pendant le seul mois de septembre 1902, la Maternité accusa 831 journées d'hospitalisation.

En s'attachant une sage-femme européenne, l'administration de la Maternité voulut non seulement faire donner des soins aux femmes en couches, mais surtout former aux méthodes antiseptiques françaises des sages-femmes indigènes ; celles-ci, après un stage de quelques mois, rentrent dans leur village et l'on espère grâce à elles, voir diminuer sensiblement la mortalité infantile (tétanos ou athrepsie) qui frappe plus de 60 0/0 des nouveau-nés.

L'Association Maternelle de Cholon est une œuvre utile entre toutes. Espérons qu'une fondation similaire trouvera bientôt sa place en notre capitale du Tonkin.





Delmas graveur Bordeaux

Les Éléphants Laotiens.

AU LAOS

Allons y faire ensemble un voyage, ami lecteur. Ne nous embarrassons pas de l'itinéraire à choisir ; laissons la route de Dien-Bien-phu comme celles du Cammon et du Songkone et montons simplement sur une de ces colossales et douces bêtes qui sortent à cette heure du haras de Hanoi.

L'éléphant s'est couché. Un petit effort de poignet de notre part, une main secourable tendue par le cornac et nous voilà sous la voûte ogivale qui protège le bât. Dame ! on n'est pas aussi bien que dans un fauteuil de chez Joseph ! Faute d'avoir mis un épais matelas cambodgien dans le fond du siège, nous avons les cuisses coupées par la barre d'appui.

En route donc tant bien que mal et plutôt mal que bien. L'éléphant se redresse — d'abord des pieds de devant ; nous voici rejetés en arrière — puis il relève brusquement le train de derrière, menaçant de nous projeter hors du siège si nous n'avons soin de bien nous tenir. Et la déambulation commence lente, cadencée, balançante — moins désagréable toutefois pour le voyageur que le mouvement du chameau.

Ils s'amusent de tout, ces gamins d'éléphants. Rien de ce qui se trouve sur la route n'échappe à leur petit œil. Voici qu'une mouche pique ce cuir épais que l'on croirait insensible alors qu'un tout petit insecte suffit pour irriter le colosse. Une poignée ou plutôt une *trompée* de sable jetée sur l'avorton et un peu aussi sur le voyageur — tout va bien !

Le cortège pénètre dans l'enceinte de l'Exposition. Nos trois gros camarades ont peur des chevaux qui, eux-mêmes, tremblent, tenus en main par les saïs. Il faut que les cornacs frappent de toute leur force sur le crâne de leur bête avec le manche et même avec le fer d'un court harpon pour ramener l'ordre avec le calme.

Nous sommes dans le village laotien — village *thai neua* faudrait-il dire plutôt, car seuls les *thai-neua* sauraient s'accommoder de cette esplanade nue, sans ombrage. Les Laotiens font de leurs villages de vrais jardins. Ils ont chez eux, dans le petit enclos de chaque maison, l'arec, la mangue, le coco, la pomme-cannelle, la pamplemousse, la banane et vingt autres fruits savoureux.

Mais il est mort ce village ! Pas de buffles sous les maisons, pas de chant des pilons à cette heure matinale alors qu'il serait si doux de voir les belles filles sautiller sur le levier, tout en babillant comme de petites perruches. Pourquoi donc n'avoir pas fait venir à Hanoi quelques représentantes du sexe faible ? Elles n'auraient certainement pas demandé mieux que d'accompagner leur mari ou leur frère et les visiteurs de l'Exposition auraient pu admirer, avec la beauté des lignes, l'attirance délicieuse de cet être charmeur qu'est la Laotienne.

Mak than laï, konoi !

Et la variété des costumes féminins ! Il eût été si facile et si intéressant à la fois de faire venir des différentes provinces des familles qui eûssent montré, avec la richesse éclatante des costumes, la diversité des races de la haute vallée du Mékong. Oui, mais..... Enfin ! Contentons-nous des hommes.

Voici une de nos connaissances, le jeune Thao-sou-vat, fils du Tiao Muong du Cammon, un jeune gaillard plus dégourdi que les *tanis* (1) de ses forêts. Il nous salue de son plus gracieux sourire de ses mains jointes et portées à hauteur du front, d'une inclinaison du buste :

Bodai xi pousaos keos, *konoï ; yane thiep* !

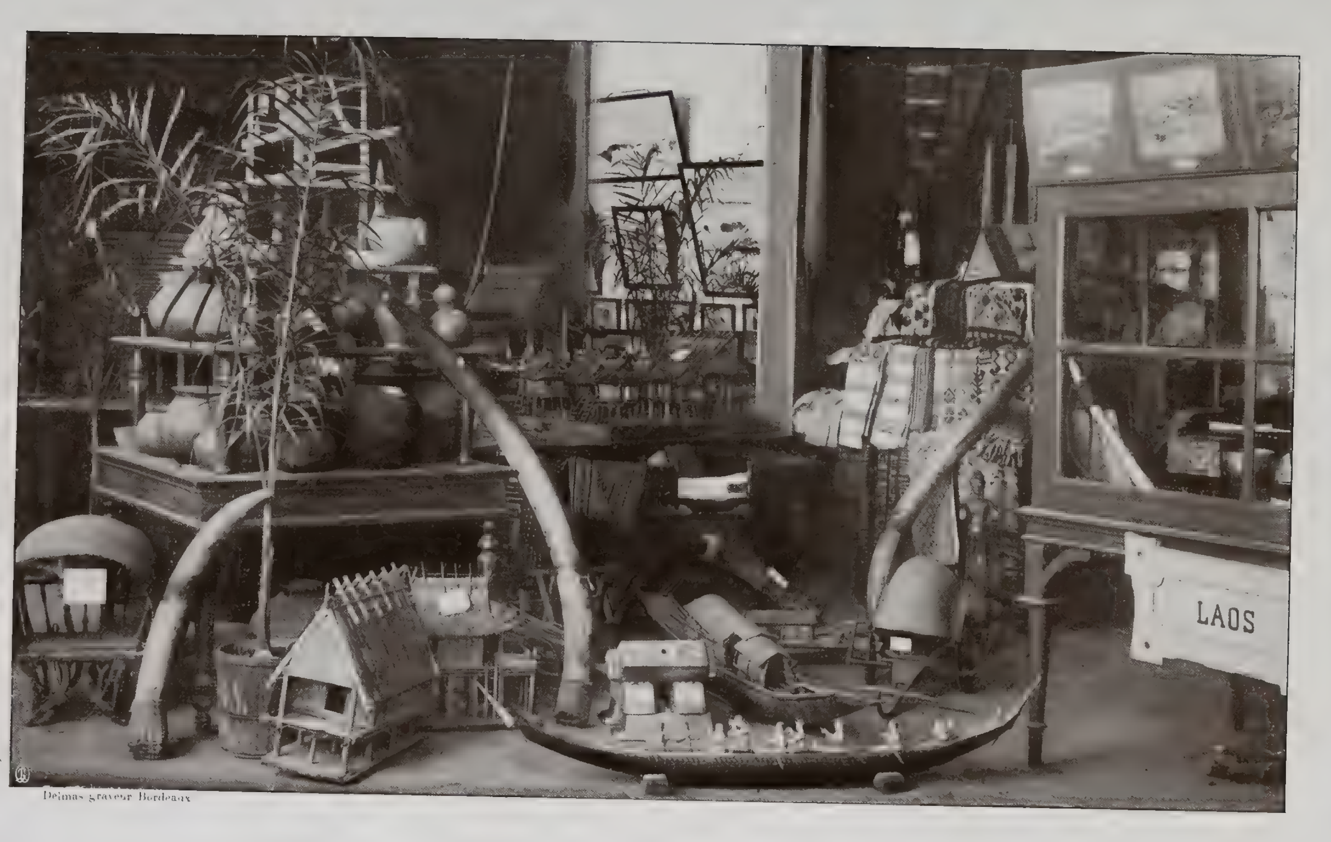
Voilà des piroguiers de Luang-Prabang qui nous menèrent jadis à travers les rapides du grand fleuve. Eh les amis ! Comme il faisait bon alors voguer au milieu des écumes puis retrouver le grand calme impressionnant que venaient seuls troubler le bramement du cerf, le cri du tigre en chasse ou celui des paons et des oiseaux de la forêt profonde !

Et vos joyeux refrains :

Xi pousao..... *tiam bac !*
Xi métao...... *tiam bac !*

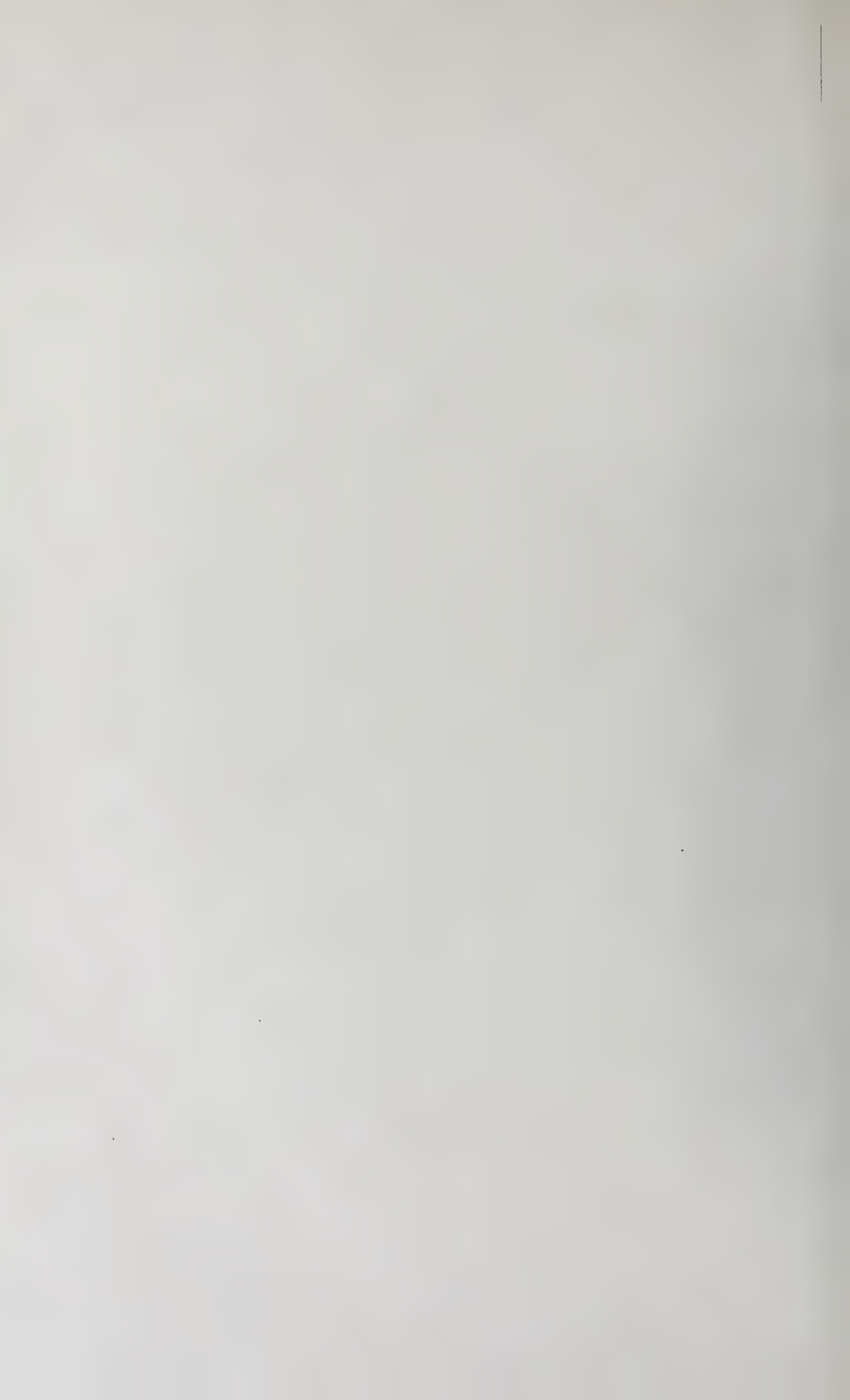
---

(1) *Tanis :* gibbons, ancêtres directs de l'homme, disent les Laotiens.



Delmas graveur Bordeaux

L'Exposition du Laos.



Tout un monde de souvenirs se réveille à votre vue. Mais à vos côtés il manque aussi les bonzes. Pourquoi n'avoir pas fait venir quelques prêtres à tête rasée, si beaux d'attitude dans leur robe jaune drapée à la manière antique?

De l'une des maisons sortent des Khas enveloppés dans leur couverture de coton tissée par les femmes de la tribu. Ils sont tous de la région du Darlac mais appartiennent à quatre groupes accusant entre eux de sérieuses défférences : les Djaraïs ou Tialaïs comme prononcent les indigènes, les Rhadés, les Plas et les Penongs. Beaux hommes, ces Djaraïs d'une beauté de statue grecque avec des yeux d'une infinie douceur. La douceur est, du reste, le caractère commum de tous ces Khas. En les voyant, nous nous demandons ce que l'on a bien pu faire pour forcer ces pauvres gens à se révolter.

Les Djaraïs et les Rhadés ne se comprennent pas entre eux. Les premiers n'ont comme costume qu'un ruban entre les jambes et leur couverture en coton à grandes raies qu'ils se passent en croix de Saint-André sur les épaules et sous les bras. Des boucles d'oreilles en argent ; des colliers en fer ou en cuivre. Un turban rouge et de longs rubans noirs ressemblant comme forme et position à ceux des nourrices de chez nous. Une lance, un bouclier, un tamtam pour marquer la cadence et les voilà dansant en cercle, l'un d'eux simulant l'ivresse avec des contorsions étranges, les autres se détachant, se baissant dans la brousse, se couvrant du bouclier et bondissant comme les fauves dont ils ont toute l'agilité.

Les Khas-Rhadés sont plus vêtus. Leur tunique fendue sur les côtés est agrémentée de passementeries et de petits boutons de porcelaine. Des colliers et des bracelets originaux, semblables à ceux des Khas-Hoc de la région de Muong-Sing et Pak-Ta. Un long et fort fil de cuivre s'enroule plus de vingt fois autour de leur poignet. Sur la tunique d'un bleu foncé sont appliqués des morceaux d'étoffe rouge et blanche qui rappellent l'origine de la race. Nous avons retrouvé cette légende chez les Miaotze du Koueit-cheou comme chez les Mans de la haute région du Tonkin. La voici :

Au temps jadis, ne pouvant vaincre les envahisseurs de son royaume, le roi Ma promit sa fille à celui qui lui apporterait la tête du général ennemi. Quelque temps après, un énorme chien, animal favori du prince et répondant au nom de Pan-kou, accourut vers son maître en traînant la tête ensanglantée du chef des envahisseurs.

Il épousa la princesse. De cette union naquirent les Miaotze et — nos observations tendent à le démontrer, — certaines tribus désignées sous le nom général de Mans et de Khas.

Les bigarrures du vêtement marquent aux bras les traces des pattes du chien et, à la nuque, celles de sa morsure amoureuse lors de l'union de l'animal avec la jeune princesse.

Canaille de chien !

Ces similitudes de costume retrouvées à des millers de lieues de distance sont tout au moins étranges.

Un autre détail pour finir avec ces intéressantes peuplades. Les Khas de l'Exposition ont les incisives supérieures complètement limées. « C'est pour plaire aux filles » nous expliquait leur chef. Et tous de rire avec une flamme dans leurs yeux de velours. Où diable la coquetterie va-t-elle se nicher !



Entrons dans la section laotienne des galeries.

Le délégué, M. le commissaire Wartelle, un sympathique, qui aime le Laos et le connaît comme personne, a tiré le meilleur parti des collections envoyées par les différentes provinces.

Sur les murailles tendues d'andrinople, une magnifique panoplie, formée d'un bouclier et des lances qui arment d'ordinaire les Khas du Darlac et de Stung-Treng, étale ses pointes dangereuses.

A côté, une superbe peau de tigre — de très belles étoffes des Hua-Phan en tissu de soie agrémenté de fils d'or. M. Wartelle qui dirige cette province des Hua-Phan-Ha-Tong-Hoc vient de réussir à faire abandonner par les habitants les largeurs étroites et les longueurs peu marchandes de leurs tissus. L'Exposition nous montre des pièces de sept et huit mètres de long sur soixante-dix centimètres de large. Les Thais-Neuas des Hua-Phan trouveront sur notre marché un écoulement facile. Plus de cent pièces de ces superbes soieries auraient déjà été vendues depuis l'ouverture de la section laotienne, nous dit-on.

Des hottes élégantes en bambou tressé sont jetées, de-ci de-là, sur les murs. Au plafond, l'on a suspendu des filets de différentes régions qui



Delmas graveur Bordeaux

Laotiennes du Nord.

réjouiraient l'âme d'un fanatique de l'épervier par leurs combinaisons savantes.

Dominant les panoplies, le pavillon royal du Muong-Lane-Sang-Hom-Khao, carré, à fond rouge avec les trois têtes d'éléphant et le parasol à sept étages. Près de lui, les pavillons des états indépendants, de forme triangulaire, et montrant l'éléphant traditionnel.

L'Exposition du Laos est naturellement le triomphe du bambou. Vous l'y trouvez sous mainte et mainte forme. Admirez l'infinie variété de ces paniers de la province du Darlac. Il en est un petit, délicieusement élégant de forme, artistement fini, véritable chef-d'œuvre de patience qui pourrait, au point de vue artistique, porter la signature de nos grands vanniers, fournisseurs du boulevard.

A côté, les instruments de musique : depuis la flûte simple à huit trous, jusqu'au khène laotien long et droit avec sa double rangée de tuyaux accolés, jusqu'au khène méo,-solide, cerclé de fer offrant ses tubes en angle droit, jusqu'au khène des Rhadés montrant son double groupe de flûtes qui s'échappent d'une boule de bois sous un angle de 25 degrés. C'est la série des violons, des gongs, des clochettes, toute la gamme des instruments qui évoquent le souvenir des douces cours d'amour tenues par les *poubaos*, sous l'œil des belles indifférentes... en apparence.

Une réduction d'instruments agricoles extrêmement intéressante : charrues, herses, soufflets — de bâts de bœufs porteurs — de pirogues de course et de commerce.

Ici, des colliers de chevaux et ces énormes clochettes en bois que l'on met au cou des éléphants pour qu'elles fassent connaître la présence des gros camarades dînant dans la brousse.

Tous les produits de la forêt : des bois splendides comme on n'en trouve point ailleurs, du caoutchouc, du benjoin, du santal, de la cire, des huiles, des vernis.

Les résultats d'une industrie naissante : l'exploitation des mines d'étain de Pak-Hin-Boun. Baissez-vous. Sous la table, vous verrez des produits obtenus jadis par les indigènes. Au-dessus, brillent les saumons fabriqués aujourd'hui. Il manque à cette exposition une notice détaillée qui permettrait au visiteur de s'intéresser davantage à cette récente mise en valeur d'une région.

Les photographies. — La collection de ce brave capitaine Mailan, des fluviales, gai compère, bon fusil et à qui je ne connaissais pas ce beau

talent de photographe. Ses 34 épreuves sont impeccables et cependant ce n'est pas chose facile que de développer et surtout de laver et de virer sur ces bords du Mékong.

Collection Wartelle — 110 épreuves — très bien présentée et où les curieux trouvent de très délicieux groupes de jolies Laotiennes.

Les remarquables vues de Ban-That prises par ce vieux renard de Ricau, l'agent principal des Messageries Fluviales pour le bief supérieur du Mékong.

Enfin, l'extraordinaire collection Cousin. Agrandissements d'un relief et d'une perfection incomparables. Regardez ces deux éléphants accroupis et et attendant leur charge, ces coolies près du feu, ces divers épisodes d'une crémation. L'on ne se lasse pas d'admirer, mais il me paraît impossible que semblables épreuves aient pu être obtenues au Laos même.

Dans la vitrine du centre, des bijoux en argent ciselé. Ce qu'elles ouvriraient leurs grands yeux de gazelle, nos élégantes du Muong-Luong, si elles voyaient ainsi réunies les diverses boucles d'oreilles, les boites à bétel et les boites à chaux, les couteaux pour l'arec, les étuis à cigarettes, les pipes — il en est une en bambou avec un fil d'argent roulé entre les nœuds qui paraît une pure merveille — les coffrets à bijoux, les bracelets, etc.

Avançons. Les commissaires du Cammon (M. Macey), du Tranninh (M. Morin), de Vientiane (M. Cousin) ont envoyé des collections extrêmement pratiques. Il s'agit de tous les produits d'importation qui entrent dans les régions laotiennes par Korat, Paklay, Nonkay et autres cités siamoises. Chaque produit a son étiquette, indiquant la provenance, l'intensité de la vente, son prix, etc... Excellente idée. Les négociants dont les désirs se porteraient vers le Laos trouveront ici de précieuses indications.

Sur une estrade, M. Wartelle a fait construire, en réduction très exacte, un village de la vallée du Nam-San. Tout y est et les proportions ont été scrupuleusement observées.

Près du village, une pirogue de course montée par 19 pagayeurs.

D'autres types de maisons laotiennes, thaïs, khas, pou euns, lus, toutes différentes comme structure et comme toiture.

La pagode et le *thât* de Muong-Het avec la couleur violente de leurs laques et de leurs ors. Un curieux bouddha de bronze les domine. Debout



Delmas graveur Bordeaux

Femme de la tribu des Lus (Haut-Laos)

sur un éléphant, il a l'attitude du prêtre enseignant la doctrine. C'est le premier spécimen de ce genre que nous rencontrons.

Et, puisque nous parlons d'or, voyez les yeux brillants de ces deux tirailleurs tombés en arrêt devant les pépites qu'abrite cette vitrine. A côté, les bijoux thaïs neuas : bracelets, colliers, colossales épingles en argent en forme de clous à quatre faces et dans lesquelles les jolies filles du pays placent les feuilles de bétel et la chaux dont elles font leurs délices, où parfois aussi elles cachent l'amoureux message qu'un galant leur a passé sans être vu. Là aussi, les ongles de rhinocéros montés en tabatière, qui sont la propriété de M. Duvau. Là, des gourdes ornées d'argent, des boites à poudre en vieil ivoire et une collection de monnaies : morceaux de fer, pirogues de cuivre et d'argent aux ornements bigarrés.

La province de Muong-Sing a envoyé des sabres lus, des pipes de Khas dont quelques-unes dignes de figurer dans une collection, de l'huile particulière au pays qui sert à rendre imperméables les chapeaux et les parapluies, de l'opium cru à 8 piastres 50 le kilo, du stick laque, du thé, des échantillons de caoutchouc, de la soie grège, du *sitiet* ou cachou et une série de poids d'origine birmane, mais qui ont été, sans doute, inventés jadis dans l'arche de Noé, car nous y trouvons l'éléphant, le paon, le dindon, le coq, le chien, le chat, et jusqu'au lapin ! Oh ! Noé !

Des poteries intéressantes, des résines et des gommes.

Différentes espèces d'ortie de Chine provenant de Stung-Streng, de Bassac et des Hua-Phan. Cette dernière, le *faï meo*, n'était pas connue au Tonkin. Elle fait l'admiration des hommes compétents par la force de ses fibres.

Une remarquable collection de médecines laotiennes comprenant 47 articles avec les désignations en caractères et en quòc-ngu. Parmi elles, se trouve le *hua ka*, fameux remède employé contre la lèpre dans les Hua-Phan. Le délégué du Laos nous dit avoir vu trois cas de guérison évoluer sous ses yeux.

Il s'agit d'une plante que l'on fait macérer dans de l'alcool très fort — 70° au minimum — et avec laquelle on prépare une sorte de pâte en y mélangeant de l'eau passée dans de la cendre de bois. Un cataplasme de *hua ka* est appliqué sur les parties malades, mais l'on n'en use qu'avec discrétion, car la douleur qu'il cause est très violente. On conserve le cataplasme jusqu'à ce que la souffrance devienne insupportable. Détail original : pendant ce temps, le patient doit rester exposé au soleil. Deux jours de repos et l'on recommence l'opération tant que les démangeaisons

ne cessent pas. On fait alors bouillir ensemble deux autres plantes, le *khua ka nam deng* et le *nang khua nam ham deng* pour laver les plaies. Enfin, un bain complet dans de l'eau où a bouilli la liane *khua ngoune* et le lépreux est débarrassé. Mais, pendant trois mois, il devra s'abstenir de tout sacrifice à Vénus, comme aussi de toute boisson aigre. Quel rapprochement ! Pendant trois ans, l'ex-lépreux ne devra pas manger de viande de buffle blanc, ni de chair de poisson sans écailles, ni de chien, ni de singe, ni de rat...... Les soins se donnent dans une cabane éloignée du village et construite sur les bords d'un ruisseau.

Il nous faut aller un peu plus loin, dans le Pavillon des forêts, chercher le complément de la section laotienne, la seule exposition particulière de cette colonie, du reste. Nous voulons parler de la panoplie forestière de MM. Antoine et Cordier.

Nous y avions trouvé l'autre jour l'ami Cordier, en tenue de travail, installant à lui seul, sans le secours d'aucun coolie, les bois ramenés du Haut-Laos occidental. Aujourd'hui, nous avons sous les yeux une petite merveille d'agencement de bois divers sur un vaste panneau tendu de peluche.

Tout en devisant et en évoquant nos communs souvenirs de ce doux pays, nous admirions la variété des essences et, en particulier, une superbe planche de bois à ramages jaunes et noirs qui fournirait d'admirables marqueteries. Nous n'en voyons aucun autre spécimen dans la collection pourtant si riche et si variée des bois d'Indo-Chine.

La section d'un teck plus que centenaire montre la lenteur de croissance de cet arbre. Deux planches de $0^{m}65$ de diamètre prouvent qu'on peut trouver dans les forêts laotiennes la largeur maxima qu'exige l'Amirauté française.

C'est dans la province de Muong-Sing, à Xieng-Khong, que s'étend l'exploitation de MM. Antoine et Cordier. Le groupement de tecks trouvé par eux, pointe extrême des riches peuplements de Birmanie et des Etats Shans, est, croyons-nous, le seul de la rive gauche. De jolies photographies montrent comment l'on abat et l'on amène jusqu'au fleuve les précieux bois. L'éléphant seul peut sortir de la forêt épaisse ces troncs qui pèsent parfois deux et trois mille kilogs, et poussent à plusieurs kilomètres de la rive. Plusieurs instantanés nous font voir à l'œuvre les bûcherons birmans, ngieous et mouceux. Ils incisent l'arbre, mais laisseront trois ans s'écouler avant que de l'abattre car, sans cette précaution, le tronc ne pourrait flotter. De semblables entreprises exigent



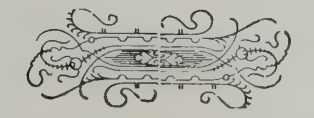
Delmas graveur Bordeaux

Khas du Bas-Laos.

donc une immobilisation de sérieux capitaux. Le teck, mis à l'eau, devra descendre plus de deux mille kilomètres avant de rejoindre Saigon. Il aura à franchir les rapides du Haut-Laos, 150 kilomètres de tourbillons à Kemmarat, les chutes terribles de Khône. Ces difficultés semblaient presque insurmontables autrefois. Quelques hommes audacieux ont tenté de les vaincre. Ils ont réussi.

L'on aménage en ce moment une passe aux grandes chutes de Khône, mais il serait à souhaiter qu'un sérieux balisage soit fait sur certains points du Mékong. Il ne s'agit pas, vous me comprenez bien, de missions ruineuses comme nous en avons vu, aboutissant à la pose de trois tiges de bambou en deux ans, mais de travaux pratiques et utiles.

Nous nous sommes arrêtés un peu longuement sur cette exposition ; mais une entreprise coloniale réussissant au Laos est chose tellement rare qu'elle mérite d'être signalée. C'est à de telles entreprises que l'administration doit donner son appui, alors qu'il est *indispensable* dans un pays où la population clairsemée, sans besoin, indolente, ne veut pas travailler. Il faut choisir : ou dire nettement que l'on renonce à toute mise en valeur du Laos, ou prendre les mesures nécessaires afin d'aider ceux qui risquent leur fortune, leur santé, leur vie, pour aller passer de longues années dans la brousse. Ceux-là méritent bien, ce semble, qu'on s'occupe d'eux.





Delmas graveur Bordeaux

Khas Djaraïs.

EN CHINE

Consciencieusement et méthodiquement préparée dans chacun des centres chinois ; classée, rangée avec goût et souci du décor ; cataloguée, étiquetée avec le soin méticuleux d'un bon commerçant à lunettes du Céleste Empire, prête dès le premier jour, la section chinoise obtint un vif et légitime succès.

L'honneur en revient aux Douanes Impériales Maritimes Chinoises, qui prêtèrent à notre Exposition le concours de leur organisation puissante ; à Sir Robert Hart, son grand maître ; à notre distingué compatriote, M. Piry, son collaborateur de tous les instants ; enfin à M. Percebois qui n'épargna point sa peine pour organiser l'importante section dont il avait la charge.

La vaste galerie réservée à la Chine s'est trouvée trop petite pour contenir tous les produits, toutes les collections envoyées des diverses provinces. Il fallut construire à la hâte un vaste hangar.

Il fallut même en élever un second, car l'exposition particulière de Houang-tchoung-Hoei, taotaï, fondateur de l'Institut Industriel de Pékin, qui nous présente ici ses ouvriers au travail, vint augmenter encore l'intérêt de la section chinoise.

Sur les murailles de la galerie principale s'allongent des peaux de tigre et de panthère de Long-Tcheou, d'ours et de chèvre du Thibet, des chapeaux en roseau et en découpures de bois de Ningpo.

Chaque travée montre réunis le pavillon impérial chinois et le drapeau de la France. Entre chaque écusson descend une de ces lanternes de vaste dimension, pour la forme et la décoration desquelles les ouvriers chinois donnent libre cours à leur imagination fertile. Pas une paire de lanternes ne ressemble à sa voisine.

Il en est de bois rouge, sculptées, avec glands en soie; d'autres en fil de fer recouvert de globules en verre multicolore, en corne, en papier, en verre décoré ou ciselé. Celles-ci ont un cadre en cuivre; celles-là en bois noir. Lanternes de temples, lanternes de mandarins, de maisons de commerce et de maisons de plaisir.

Quatre énormes vitrines en forme de pagodes ont été fouillées par les ouvriers habiles de Ningpo.

Elles sont d'un bel effet dans la vaste galerie, mais orneront davantage encore les salles du Grand Palais où elles doivent trouver leur définitif refuge.

Nous sommes en face d'une série de modèles qui font ressembler cette partie de la galerie aux étalages du Paradis des Enfants lors de l'approche de la nouvelle année. Ils sont cependant instructifs ces joujoux, car ils nous mettent au courant des procédés employés par les Chinois dans la plupart de leurs industries. Nous espérons bien les voir entrer à notre Musée Commercial, où chacun pourra les contempler à loisir.

Swatow a envoyé des réductions de manufactures de papier et de sucre; Ningpo des écosseuses actionnées par des buffles, un grand tamis qu'un homme fait mouvoir avec le pied; Shanghai un moulin à farine, un van, un moulin à huile, la maison d'un riche marchand, etc.

Ces huttes perchées sur de très hauts bambous sont celles que nous voyons jadis aux environs de Hankow et qui servent aux tresseurs de cordes.

L'industrie du coton est là avec ses différentes machines à égrener, ses batteurs, ses rouets, ses métiers à tisser.

Celle de la faïence ou de la porcelaine avec ses fours que protègent des canons toujours prêts contre les pirates, mais qui ne fonctionneront point le jour où on fera appel à leur secours.

Dans cette boutique, le marchand se tient derrière le comptoir avec ses nombreux commis et montre des pièces de soie à une mignonne poupée dont les pieds minuscules émergent d'un large pantalon brodé. Quelques jeunes gens écoutent et regardent. Confiés au négociant expert, ils font leur apprentissage et suivent, en réalité, les cours pratiques d'une école de commerce. Aussi les boutiques des gros marchands chinois sont-elles encombrées de commis-amateurs. Le maître en est très fier, car leur nombre proclame sa haute réputation commerciale et le prix qu'on attache à ses leçons.



Delmas graveur Bordeaux

L'Exposition de Chine.

Ces métiers nous initient à la fabrication des tissus de ramie dans la campagne chinoise. Près d'eux, des chaumières que l'on construit ; d'autres, meublées et habitées.

Dans la rivière, les pêcheurs tendent leurs filets et dressent l'attirail compliqué des pêcheries en bambou. Ceux-ci, debout sur leur barque, sont entourés des noirs cormorans dressés à la capture du poisson. A l'appel du maître, quelques-uns des oiseaux pêcheurs plongeront, poursuivront la proie convoitée et la rapporteront à bord. Ceux qui paraissent insuffisamment dressés portent au cou un anneau qui doit les empêcher d'avaler leur poisson.

Une grande jonque va venir troubler la pêche. C'est un de ces *house-boats* en bois verni, vraies maisons flottantes, vastes, confortables, dans lesquelles quatre Européens peuvent vivre, ayant chacun leur chambre, et se trouver réunis dans une large pièce luxueusement ornée à la chinoise de panneaux en bois découpé, de verres gravés et de dessins agréables à l'œil. Nous remontâmes ainsi la rivière Yuen, voyageant durant 47 jours dans le même house-boat.

Les Bateaux de Fleurs rappellent d'autres souvenirs. Mais ils ne sont pas, en réalité, ce qu'un vain peuple pense. La jonque ainsi désignée à raison de la profusion de fleurs chaque jour renouvelées qui la décorent et la parfument, se loue tout entière à qui veut la prendre et la placer à tel endroit qui lui convient de la rivière. Les riches négociants venant trafiquer à Canton louent ainsi, pour la durée de leur séjour, un Bateau de Fleurs. Tous ont un mobilier plus ou moins riche suivant le prix de location, un personnel de percheurs pour la promenade, de cuisiniers souvent très experts et de domestiques. L'élément féminin n'entre pas dans le personnel du bord. Le soir venu, ces jonques se placent parallèlement, l'une contre l'autre et à la même hauteur. L'avant des bateaux, complètement dégagé, forme terrasse sur laquelle on prend le frais et l'on devise à la tombée du jour. Des rues se forment, les bateaux se faisant face et laissant place entre leurs rangées pour la circulation des sampans. L'ensemble des terrasses est un vrai trottoir sur lequel chacun circule à son gré. On fait venir du quartier voisin l'une des nombreuses distributrices de plaisir qui vanteront le talent des chanteuses à la mode. Pendant le repas du soir défileront dix, vingt enfants aux petits pieds aux joues peintes et presque émaillées, aux sourcils dessinés rasoir en main et collés à la gélatine d'algue comme, du reste, les cheveux réunis en élégant chignon. A Canton, les belles font porter par une servante leur

piano plat, boîte élégante, dans laquelle s'allongent les trois octaves de cordes métalliques tendues à la façon des cordes de nos pianos d'Occident et qu'elles font vibrer avec une longue, flexible et mince baguette de bambou, tremblottant dans leurs mains fuselées. Gentilles poupées, insignifiantes pour la plupart, mais parfois drôles, amusantes et délicatement prévenantes.

Dire que le Bateau de Fleurs est le dernier asile de la vertu serait une exagération manifeste. Il n'en est pas moins vrai que pendant les longues heures de la soirée, tandis que des milliers de filles égaient et charment les Chinois amis de la douce existence, l'aspect de ces Bateaux de Fleurs, vraies maisons de verre, la tenue de ces fêtards qui flirtent et discourent avec les poupées mignardes, n'ont aucun rapport avec les scènes nocturnes du nos brasseries à femmes. L'avantage n'est point pour nos Diables d'Occident.

Des tamtams résonnent ; des musettes lancent avec furie leurs notes criardes ; des pétards éclatent. C'est un « Bateau-Dragon » qui passe.

Nous sommes au cinquième mois de l'année chinoise. On fête le Dragon et le Génie des Eaux. L'Exposition nous en fait voir une jolie réduction.

Ce sont, plus loin, des jonques armées en guerre ; des jonques qui servent à la police de la rivière ; des bateaux pour les *likin* de la douane indigène ; des *ma ling tan* ou *slipper-boats*, bateaux-pantoufles que nos marins appellent des torpilleurs, petits sampans effilés à rouf descendant sur l'avant pour donner au bateau la forme d'une pantoufle et que font mouvoir deux ou trois vigoureux godilleurs Les *ma ling tan* filent comme des flèches dans la rade de Canton où l'on peut les compter par milliers.

Une lourde jonque de passagers remonte le courant. Dix, quinze et même vingt coolies presque nus s'accrochant à une barre d'appui font mouvoir avec leurs pieds une roue à larges palettes. Il leur faut marcher, marcher sans trêve et sans faiblesse, car le moindre retard, le plus petit moment d'oubli leur vaudrait une fracture ou la mort. Ils paient ainsi le prix de leur passage et débarqueront tout à l'heure sans bourse délier.

Pakhoï a des sampans à voiles, des chalands, des jonques à deux et trois mâts d'uu modèle particulier ; Foutcheou des bateaux employés seulement pour les rapides dangereux de la Rivière Min ; Ningpo des caboteurs pour passagers entre la grande ville et les îles Chusan ; Kiou Kiang des bateaux-mandarins et des jonques de 100, 150 et jusqu'à 250 tonnes ; Shanghai des chasse-marée, des jonques de commerce à

trois et cinq mâts ; enfin, Hankéou, des jonques spéciales pour le transport du riz et des modèles de ces fameux trains de bois du Yangtsé, qui réunissent parfois 10 et 15.000 troncs d'arbres et servent de logement à de nombreuses familles.

N'est-il pas vrai de dire que ces joujoux instruisent en distrayant ?

Une dépêche annonce que le Vice-Roi des deux Hou, le vieux Tchang-the-Tong, quitte les rives du Yang-tsé-Kiang pour se rendre dans la capitale de la Chine par le chemin de fer de Hankeou-Pékin. L'an dernier, l'Empereur, l'Impératrice-Douairière et toute la Cour montèrent à Paoting-fou dans les wagons de la même compagnie. Le Fils du Ciel en chemin de fer ! Etape considérable fournie par la Chine dans la voiet du progrès ! Ces Chinois figés dans leur routine millénaire peuvent donc se laisser émouvoir. Ils arrivent à tenir pour quelque chose la vitesse, eux qui considèrent le temps comme une quantité négligeable.

De Hankeou à Sui-yang, soit sur 220 kilomètres, l'exploitation est régulière et, peut-être, pourra-t-on conduire le grand mandarin de Outchang jusqu'au kilomètre 350 dans la section sud de la ligne. Nous trouvons à l'Exposition les modèles, les plans et dessins de cette section à côté d'albums dont les photographies nous transportent par la pensée jusqu'au milieu des travailleurs.

Peu à peu l'on verra moins nombreux sur les routes chinoises les véhicules si variés de formes dont les intéressants modèles sont ici en réductions coquettes.

Un conducteur excite le cheval attelé à cette charrette de Pékin dont se souviennent encore les reins des pauvres voyageurs contraints à s'en servir. Les roues garnies d'une infinité de gros clous ont un aspect original.

Lourd, avec des grincements odieux, s'avance le char à buffles. Les roues pleines tournent sur le bord des jantes nues, entraînant l'essieu dans leur mouvement. Jamais de graisse pour faciliter la marche de l'appareil car les buffles refuseraient d'avancer s'ils n'entendaient plus les harmonies grinçantes chères à leurs peu délicates oreilles. C'est du moins ce qu'affirment les bouviers chinois.

Plus rapide est cette litière portée par deux mules d'égale taille, attelées dans les brancards devant et derrière la caisse.

Il fait froid. Des coolies poussent sur la glace du Chihli un lourd traîneau chargé de marchandises.

Eblouissante d'or, de satin écarlate, voici la chaise de mariage. Huit hommes la portent. Dans cette cage hermétiquement close se trouve, cachée à tous les regards, la jeune fiancée que l'on conduit processionnellement à la maison de l'époux. Suivant les rites, celui dont les parents préparent le bonheur doit ignorer l'enfant que ses père et mère choisirent pour sa couche. Il la verra tout à l'heure, lorsque les deux familles ayant consacré leur accord feront sacrifier aux générations du passé ceux que l'on veut unir. L'époux se prosternera front contre terre devant les tablettes ancestrales pour leur présenter la future mère de ses fils, de ceux qui continueront à travers les siècles à venir le culte des siècles passés. Que si les fils ne viennent pas au foyer, le mari pourra répudier sa compagne et celle-ci lui cherchera elle-même une amie mieux féconde.

La série des palanquins : verts, ornés de clous dorés, pour les mandarins de première classe ; bleus pour les autres ; sales, sans couleurs, pour les secrétaires et principaux domestiques.

Palanquins officiels à quatre porteurs ; palanquins de voyage à deux et trois coolies.

Et ces petits jouets de la section chinoise évoquent dans notre esprit mille souvenirs. Il nous semble encore escalader en ces chaises les montagnes du Koueitcheou porté par ces merveilleux coolies au pas rapide et sûr, aux mouvements d'une telle harmonie que nous pouvions écrire et dessiner sans peine, tandis qu'il s'élevaient par les escaliers aux larges dalles jusqu'à quinze et dix huit cents mètres pour redescendre ensuite dans la vallée.

Sur ces escaliers de géants, nous croisons les convois de chevaux de bât se suivant par centaines à la queue-leu-leu, posant avec soin leur sabot non ferré sur les marbres parfois glissants. Les bêtes de tête et de queue du convoi portent un pompon rouge qui permet de les apercevoir de loin ; elles font tinter une sonnette d'un timbre différent. La surveillance est facile. A l'étape, les pauvres bêtes n'auront d'autre picotin que l'herbe de la route.

Oh ! ces brouettes ! Il en est de toute forme, mais toutes sont étonnamment solides et permettent de transporter des poids considérables.

A Tung-Chéou, sur le Pei-Ho, la roue se trouve entre deux plates-formes situées l'une à l'avant, l'autre à l'arrière et près des brancards Les poids s'équilibrent dans le plan de marche. Un ou deux hommes s'attellent pour traîner le véhicule que soutient dans les brancards un coolie vigoureux.

Dans le Hounan, lorsque le vent souffle, on hisse une voile en bambou comme à bord des traineaux.

Nous vîmes au Hounan des brouettes à deux roues dans le même plan, l'une de haute dimension, l'autre devant, plus petite.

Mais c'est à Shanghaï que le flaneur et le photographe peuvent s'égayer en voyant la brouette et l'infinie variété de ses usages. Les deux plates-formes sont latérales. Au moment de la sortie des filatures et des usines, l'on voit alignées des centaines de *wheel-barrows* attendant les habituelles clientes. La cloche sonne. Comme une volée de moineaux, s'échappent les petites ouvrières dont beaucoup trottinent sur les moignons de leurs pieds mutilés. Elles ont reconnu leur brouette. Les voilà deux, quatre, six, huit installées sur le même véhicule. En route ! Sans hésiter, le coolie circule dans les rues à la boue glissante et se faufile au milieu des voitures

Ces coolies sont étonnants. En voici un qui transporte sur l'une des plates-formes de sa brouette une énorme balle de coton. Le véhicule, pour trouver son équilibre, roule sous un angle inquiétant et l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus de la solidité de la brouette ou de l'habileté de celui qui la conduit.

Nous avons parlé de cotons. En passe-t-il dans ces godowns de Shanghaï ! Cotons de Cochinchine, des Indes ou d'Amérique ; cotons de Chinkiang ou du Kiangsou ; cotons de Shanghaï même qui se dirigent vers les millions de broches des filatures de Pootung ou de Broadway.

Le catalogue dressé par les Douanes Chinoises et qui renferme des documents du plus haut intérêt nous apprend que le coton fut introduit de l'Inde en Chine vers le neuvième siècle de notre ère et qu'une autre importation de cette plante eut lieu quelques siècles plus tard des contrées de l'Asie centrale. Les environs de Shanghaï étaient, dès le début du XIIe siècle, un des grands centres de production du coton que l'on cultive aujourd'hui dans presque toutes les provinces de l'empire.

Sur d'autres brouettes, on transporte de grandes boîtes de thé. Nous ne saurions laisser passer sans l'examiner sous ses différentes formes ce produit des cultures chinoises, le premier entre tous. Les échantillons sont nombreux sur les rayons de notre Exposition.

M. Berruyer, des Douanes Impériales chinoises, nous initie à la préparation du thé dans une note que reproduit le catalogue de la section chinoise.

Nous y lisons que l'arbuste à thé, touffu et rabougri, voit ses feuilles arrachées trois et quatre fois par an, mais la première récolte, celle d'avril, est de beaucoup la meilleure. Laissons parler le catalogue :

« Les feuilles ayant été exposées à l'air pendant quelques heures sont jetées dans des bassines chauffées à une température assez basse : quelques minutes seulement suffisent pour leur enlever une partie de leur humidité et les rendre parfaitement flexibles. On procède alors au roulage qui consiste à écraser et à rouler les feuilles à la main sur des tables de bambou — nous l'avons vu faire au pied et dans des bassines. — Cette opération a pour but d'extraire des feuilles une partie de l'eau et de leur donner une torsion. Elles sont alors étendues durant quelques heures sur des cribles en bambou, puis on procède au second séchage, jusqu'à dessiccation complète. Le résultat est le thé vert.

Le thé noir se prépare sensiblement de la même manière. Toutefois, l'exposition à l'air qui suit le roulage se prolonge pendant deux jours, ce qui produit une espèce de fermentation et le dernier séchage se fait sur un feu plus vif. La fermentation est, semble-t-il, la cause principale de la coloration brun foncé du thé noir. »

Les thés sont alors vannés, tamisés, mis en boîtes garnies intérieurement de feuilles de plomb et recouvertes de papiers à fleurs. Le grand marché des thés chinois est Hankeou. Là, viennent à la saison des acheteurs russes et anglais. Là aussi, sont installées les usines russes qui fabriquent des tablettes ou des briquettes avec le résidu du tamisage que l'on nomme « poussière de thé ». Parfois également, pour les briquettes, on pulvérise les feuilles vertes et coriaces.

Les Russes et les Anglais sont grands acheteurs de la précieuse denrée. Nous retrouvons sur les étiquettes de l'Exposition comme sur les enseignes de Hankeou les noms euphoniques de Molchanoff, Petchanoff, Kossnetyoff, Tokmakoff, Molotkoff et autres offs et sou-offs...

Ils sont ici avec des collections rendues instructives. Disons, en passant, que si chacune des sections avait le caractère de vulgarisation qui est le propre de la section chinoise — et elles eussent pu l'être — les visiteurs auraient trouvé une incomparable source de documents.

Apprenons que le thé *Kumun* donne une liqueur forte dont la saveur rappelle celle du chocolat, — que le thé du district de *Ning-chow* est le meilleur, le plus fin et le plus aromatisé des thés Congou produits en Chine. Il se vend en ce moment, sur place environ 210 fr. les soixante kilogs — que le *Ouanfa* cultivé sur les hautes collines est remarquable par

sa force et son arome — que le *Tai-san-ping,* beau d'apparence est très aromatique et peu fort à l'encontre du *Nip-Ka-sée*, fort mais peu aromatisé Le thé *Ichang* est remarquablement fort et piquant, etc., etc.

MM. Dowdell et Cie de Foutcheou exposent du thé *Ping chouée* dont l'exportation annuelle principalement aux Etats-Unis se monte à 80 000 piculs. Ces négociants nous montrent aussi la poussière qui sert à des tablettes et des briques de thé, ces produits eux-mêmes, enfin les modèles de caisses et les emballages spéciaux pour les tablettes qui partiront avec les caravanes par les sentiers de la Mongolie et de la Sibérie.

Le Gouvernement chinois envoie de la même région du thé *Pekoe* parfumé avec de fines fleurs de *Moklee*, du thé *Oulong* de choix, des hauts districts de Foutcheou, etc...

Près des thés, nous trouvons 27 échantillons différents de pailles tressées de Chefoo. C'est l'un des gros articles d'exportation de la Chine qui en dirige chaque année vers l'Europe plusieurs millions de kilogs. Ces tresses en paille de froment sont le travail familial du paysan chinois qui les fabrique suivant le modèle à lui fourni par les négociants européens. Elles s'exportent en balles recouvertes de paillassons.

Nous rencontrions souvent, de par les routes chinoises, de longues files de coolies protégés par des soldats armés à la moderne. C'étaient des convois d'opium, du précieux narcotique qui permet à ces malheureux comme aux riches inactifs de trouver la béatitude, le soir, en arrivant à l'étape.

Chacun sait que l'opium est extrait du suc du pavot. Lorsque le pavot est parvenu à maturité, le planteur, au coucher du soleil, pratique des légères incisions autour de la capsule de la plante. De ces coupures s'échappe le jus qu'on laisse s'accumuler pendant la nuit et qui est recueilli le lendemain matin. Il est alors d'une teinte jaune foncé. On le laisse ensuite reposer dans les récipients où il a été recueilli jusqu'à ce qu'il ait pris une couleur noire. C'est l'opium.

Dans cette galerie où s'étalent les produits agricoles, les oléagineux tiennent une des premières places. Le *dolichos soja* qui approvisionne les importantes manufactures d'huiles de Tchefou, de Niou-tchouang et de Swatow — les arachides — les sésames — la graine de coton — la graine du chanvre qui produit de l'huile pour cosmétique — le *juglans*

regia noir du Chantoung, du Tcheli et de la Mandchourie, et surtout le ricin, employé pour la cuisine dans la Chine entière. Les fritures à l'huile de ricin sont dorées, appétissantes et vraiment succulentes. A la cuisson, l'huile perd toutes ses propriétés purgatives.

C'est encore le *lophantus rugosus* dont l'huile sert à la peinture sur verre et sur porcelaine, — le *brassica sinensis* pour les manufactures de tabac — le *camélia* à l'huile douce, excellente, employée pour la cuisine et pour l'éclairage. On l'appelle parfois improprement huile de thé. Enfin citons le fruit du *canarium album*, sorte d'olive qui fournit une huile abondante et dont nous avons décrit ailleurs (1) la préparation dans les provinces du Houpé, ainsi que du Hounan.

L'on fume beaucoup en Chine, non seulement l'opium mais le tabac. Tout le monde fume, mandarin ou coolie ; les femmes aussi bien que les hommes. Aussi le tabac fait-il l'objet d'une culture sérieuse. Celui du Chantoung occidental est particulièrement renommé. Les Chinois se contentent de sécher rapidement la feuille et d'y ajouter de l'huile de choux pour l'empêcher de tomber en poudre dans le climat sec du Nord. On ajoute un peu d'arsenic au tabac que l'on destine aux pipes à eau. Enfin, pour en faire du tabac à priser, les Chinois le pulvérisent dans un mortier et le parfument avec des fleurs de jasmin.

Tientsin envoie des blés, des maïs, des millets, des sorghos, des pois, des fèves — Shanghaï, des blés, des haricots, des riz, des fleurs de lis séchées dont l'on se sert constamment dans la cuisine chinoise pour assaisonner les viandes. La fleur de lis possède aussi une réputation considérable comme médecine dans les affections pulmonaires — Canton, des orges, du sagou, des litchis, et de la fameuse sauce *soya* faite de pois fermentés dans les jarres qu'on laisse au soleil sur le haut des toitures cantonnaises — Hankeou, de la cire d'insectes avec laquelle on fait des chandelles ; des champignons comestibles poussant sur les arbres ; d'autres poussant sur les rochers humides ; des dattes ; des raisins du Houpé et du Hounan ; des graines de nénuphar ; des *smilax China*, champignon très employé pour les affections syphilitiques et qui pousse sur les racines des arbres ; des fleurs de safran pour la teinture de la soie et du coton. Pour donner une couleur rouge à la cotonnade, il suffit de la tremper deux fois dans la teinture ; mais la soie et le satin sont toujours trempés trois fois pour donner ce rouge brillant si admiré des Chinois.

(1) *Au Pays des Pagodes*, p. 318.

L'Exposition de Hankeou nous rappelle les bons camarades, les gais compagnons et les travailleurs acharnés que nous eûmes l'heur de rencontrer là-bas sur la concession française.

Dans une fort belle vitrine, MM. Adolphe Grosjean et Cie présentent des racines de curcuma, des graines de sésame, de colza, d'arbrasin pour l'huile de bois, des cires, des suifs, de la ramie, du jute, des huiles de toute espèce, des soies de porc, des plumes de héron gris, de superbes aigrettes en plumes de marabout, du musc du Yunnan et du Thibet et surtout de l'albumine. Une très importante manufacture d'albumine a été installée par M. Grosjean. Nous la vîmes presque à son début, cinq ans déjà passés. Elle est aujourd'hui en pleine efflorescence.

Envoyons un amical souvenir à ces courageux Français qui forment là-bas un groupe uni — chose rare — plein d'entrain et tout articulièrement hospitalier aux compatriotes de passage.

L'on a beaucoup écrit sur la médecine chinoise. Les remèdes horrifiques et mirifiques nous ont été présentés et commentés par maint imaginatif chroniqueur.

Aujourd'hui, nous avons la bonne fortune de trouver une collection peut-être unique des drogues usitées dans le Céleste Empire. A-t-elle été utile à quelque zélé chercheur? Espérons-le.

Que dis-je, une collection? C'est quatre qu'il me faudrait écrire car, non seulement il en est venu de Nieou-chouang, de Hankeou, de Canton, recueillies avec soin par le gouvernement chinois, mais le Prince des Potards Célestes, le tant renommé Kouang-Chi-Koon de Canton, dont les ordonnances seules se vendent au poids de l'or, nous a confié pilules, emplâtres, huiles, poudres et autres drogues, avec la manière de s'en servir. Un précieux catalogue indiquant la nature et l'usage des médicaments accompagne en effet les bocaux.

Approchons-nous et lisons. Voici des nerfs d'antilope employés contre les affections rhumatismales et la sciatique des « chenilles-plantes », espèces de champignons qui poussent sur la tête d'une chenille comme une crête. Chacune de ces excroissances, paraît-il, fait corps en partie avec l'insecte, tandis que l'extrémité, plus flexible, est réellement de nature végétale. On les emploie efficacement contre la phtisie (!!)

Dans ce bocal, des scorpions hideux, remède infaillible contre la fièvre paludéenne. On voit même sur les routes les coolies attraper des scorpions vivants et les dévorer pour se prémunir contre les accès.

Une étiquette porte « os de dragons » ; ce sont des morceaux d'os fossiles que l'on pulvérise pour les utiliser contre les hémorragies

Depuis longtemps, les Chinois usent du mercure sous ses différentes formes ; du calomel comme laxatif ; du cinabre contre les douleurs syphilitiques. Ils connaissent aussi l'emploi des cantharides.

Mais l'auteur du catalogue, avec un imperturbable sérieux, nous initie aux vertus merveilleuses de ces cristaux sales qui ne sont autres que de l'urine d'enfant bouillie et mélangée à un peu de sulfate de chaux pour hâter la cristallisation On l'absorbe à l'intérieur pour devenir vigoureux. On l'applique aussi en lotion sur les yeux faibles et souffrants. Mais le pipi de petit garçon possède seul ces propriétés curatives ; celui des fillettes ne vaut rien. Toujours la supériorité du mâle !

Vins et spiritueux. — La classification chinoise n'est pas, en apparence, aussi compliquée que la nôtre pour les boissons. Les unes sont obtenues par la fermentation ; d'autres passent à l'alambic. Dans les provinces du Nord on fabrique un « vin jaune » avec du millet comme aussi, avec du sorgho, un « vin brûlé » ou *samshou*, très fort en alcool et que tous les Chinois affectionnent. C'est le *choumchoum* de nos Annamites. Dans les provinces du centre et du sud, en emploie le riz pour fabriquer cet alcool.

Cette simplicité n'est qu'apparente. Il est, pour le *samshou*, des grands crus classés, des grands ordinaires, des châteaux, des bourgeois et des paysans. Les variétés sont infinies. Il suffit de visiter la boutique d'un négociant en renom de Canton, de Shanghaï ou de Pékin pour rester ahuri devant la multitude des jarres en faïence brune ou grise, agrémentées d'une étiquette où s'étale en caractères finement tracés l'indication du crû et la date de fabrication de la liqueur.

Il en est de dix, de vingt, de trente ans. Le vieux *pai-liem-hùa* est introuvable. Il est du *samshou* parfumé à la prune, au citron, à la poire, à la banane, au coing.

Mais nous ne voyons point ici le fameux vin distillé avec des pétales de roses que les fêtards de Pékin apportent soigneusement avec eux en voyage et qu'ils nous offraient avec onction chez les aimables chanteuses de Shanghaï. Chaque année, la plupart des riches mandarins de Pékin viennent se divertir pendant quelques semaines dans la grande ville. Ils ont une favorite parmi les milliers de filles à petits pieds qu'abritent les ruelles de Foochow Road, et ce ne sont alors que nopces et festins. Avec

un peu d'entraînement, notre estomac était devenu fanatique des ailerons de requin, des nids d'hirondelles et des crevettes ivres. le tout préparé par les maîtres-ès-fourneaux qu'entretiennent à grands frais deux ou trois restaurants en renom. Nous eûmes ainsi l'occasion de rencontrer en cet endroit la plupart des membres de l'ancien Tsong-li-Yamen.

Poursuivant notre promenade dans la section chinoise, nous tombons dans le compartiment des forêts.

C'est Foutcheou qui fournit le plus beau lot d'échantillons de bois. Ce port exporte en quantités considérables des pins et des sapins. Il voit aussi passer nombre d'autres essences qui, toutes, sont représentées avec leur nom chinois en caractères, sa traduction phonétique, et pour celles qui sont connues, le nom botanique avec le nom vulgaire, enfin, l'utilisation pratique de chacun des bois. Nous apprenons ainsi que le genévrier est employé pour la fabrication des meubles et des manches d'outils, le dattier pour la tabletterie, le poirier sauvage blanc pour les gros meubles le jaune pour les chaises et les tables, le saule pour les semelles de souliers chinois, le noisetier sauvage pour les petits meubles, le bois de pamplemousse pour les articles grossiers, celui du letchi pour les poulies et les moufles, enfin, le camphrier pour les meubles et les navires.

De Canton sont venus mille et un objets d'usage courant, en bois et en rotin. Bornons-nous à noter la collection des paniers. Elle en vaut la peine : paniers à lettres, paniers à argent, à papier, à gâteaux, à échiquier, à fruits, à fleurs, à ouvrages de dames, à fromage, à cigales, à poissons, à grenouilles, à graines ; paniers pour porter la nourriture ; paniers pour chats, pour poulets ; paniers de pâtissier, de voyage, pour le marché, pour mèches de lampe, pour porter la terre ; paniers à ordures, à cocons de soie, à serpents, à bourgeons de thé, à crevettes, à cancrelats....

Oyez, jeunes filles et versez un pleur !

Le gouvernement chinois expose à vos regards un portique commémoratif élevé par les habitants d'un village à la mémoire d'une fiancée qui s'est pendue jadis devant la foule assemblée. La pauvrette voulait conserver la virginité de son amour au bien-aimé fauché par la mort et la lui porter jusqu'au fond des enfers. Il ne s'est trouvé personne pour couper la corde en temps opportun. Les monstres !

Je doute que l'exemple de la belle inconsolable soit suivi par les nombreuses Thi-Ba, Thi-Hai ou Thi-Nam qui défilent devant l'inscription suggestive. Elles s'arrêtent plutôt devant les figurines en terre de Tientsin, jetant un œil curieux sur la jeunesse dorée du pays fumant l'opium en compagnie de chanteuses. » Deux éphèbes chinois sont étendus sur les nattes ; près d'eux de gentilles enfants qui les cajolent et préparemt leurs pipes. Très finement traitées, avec beaucoup d'expression dans les physionomies, ces figurines sont remarquables.

Un autre groupe : des Boxeurs qui gesticulent et hurlent, avec des mines terrifiantes et capables de troubler le sommeil des enfants.

Le compartiment des sculpteurs. On sculpte de tout en Chine. Ici, nous avons la pierre, le bois, les coquillages, les racines et l'ivoire.

Les racines de Foutcheou sont invraisemblables de formes et fouillées par un artiste qui a le génie de l'horrible.

Inclinons-nous devant la merveille des ivoires : une défense d'éléphant appartenant à un Français de Canton, M. Albert, et qui ne mesure pas moins de 2 m. 25 de la pointe à la base. Plus de mille personnages évoluent sur ce superbe bloc qu'il faudrait pouvoir étudier en détail et qui demanda certainement plusieurs années de patience à son habile décorateur.

La peinture n'est représentée que par des scènes sur papier et soie, traitées à la façon sèche, mais parfois puissante, des Extrême-Orientaux. Rien de bien particulier. Toujours des pêchers en fleurs, des vieillards tenant en main la pêche de la longévité, des jeunes filles minaudant à côté de vieux barbons.

C'est avec le meuble que la section triomphe.

Les trois centres de Canton, Foutcheou et Ningpo, avec leurs spécialités si nettement accusées, ont ici de fort beaux specimens.

Il est tels meubles de *Canton*, en bois dur largement sculpté avec incrustations de marbre, que nous trouvons simplement merveilleux.

M. Raphaël Marty, le Prince des Collectionneurs de l'Extrême-Orient, qui ne sait plus où étaler ses richesses artistiques tellement elles sont opulentes, a envoyé quelques pièces de tout premier ordre, parmi lesquelles un immense paravent en douze feuilles. Dans un encadrement en bois noir Sunchi, des panneaux de bois de santal sculptés à jour et supportés par des chimères retiennent des broderies à caractères d'or.

Du même amateur, de curieuses broderies représentant les différentes phases de l'industrie du riz et de la soie.



Delmas graveur Bordeaux

Défense d'éléphant sculptée

(Section chinoise).

Foutcheou a la spécialité des meubles laqués : tables à thé en laque noire, rouge, verte et brune, tables-gigognes, vide-poches, tables de boudoir, étagères, guéridons, bibliothèques, lanternes, chaises et vingt autres meubles.

La résine employée pour la laque que nous avons vue sur les marchés du Setchouan vient aussi du Kiangsi. Elle est extraite pendant les mois d'été d'une espèce de sumac et se vend semi-fluide ou séchée en pains de couleur blanchâtre.

Le catalogue de la section chinoise nous dit qu'on mélange de cette résine avec cinq livres d'huile d'arachides, deux onces de fiel de porc et quatre onces de vinaigre. On malaxe le tout jusqu'à ce que l'on ait obtenu une pâte homogène d'un noir brillant.

Les objets à laquer sont séchés à l'avance, mastiqués dans les joints et recouverts d'un enduit uniforme fait de fiel de porc et de sable rouge fin ; ils sont alors placés dans une chambre sombre, passés à la laque et mis à sécher. Le passage à la laque est répété de trois à quinze fois suivant la qualité à obtenir.

Pour la décoration, les objets passent aux mains d'ouvriers spéciaux, qui reproduisent d'abord les dessins sur la laque noire en tamisant de la craie en poudre au travers de modèles pointillés à l'épingle. L'image est alors produite avec des laques de diverses couleurs dans les espaces limités par les contours de craie. Pour les ors, on se sert d'un tampon de coton si l'or est en poudre, d'une brosse s'il est en feuilles.

A Foutcheou il se fabrique une laque d'une qualité réellement supérieure et due à un procédé qui, paraît-il, est le secret d'une seule famille et se transmet de père en fils. La finesse de ces laques les rapproche des plus beaux produits japonais et l'on se demande si le secret n'a pas été rapporté du Daï Nippon par quelque voyageur.

M. H. S. Brand nous a confié un chevalet couvert de cette laque surfine par Sam shou-Ou. Nous devons une mention spéciale au secrétaire en laque sculpté de M. P. M. Shene-Knox, reproduisant le tombeau du vice-roi Lin-tsé-Shu, prés de Fou-tchéou

Le genre des ébénistes de *Ningpo* diffère absolumant de celui des artistes de Foutcheou et de Canton. Ils sculptent avec passion les bois durs et rosés qui viennent du sud de la Chine et de Singapour. Les grandes vitrines genre pagode qui décorent la section chinoise, montrent que les ouvriers de Ningpo ne s'obstinent pas à suivre sans s'en écarter les sentiers battus. Ils forment une corporation indépendante dont les membres vont

s'embaucher tantôt chez les fabricants, tantôt chez les particuliers. Les riches mandarins ou commerçants peuvent ainsi faire fabriquer sous leurs yeux, avec des bois de leur choix, un mobilier de leur goût. Parfois, on revêt ces meubles du fameux vernis de Ningpo dont la solidité et l'éclat en font l'émule de la laque.

Jadis, on fabriquait à Ningpo des meubles en bois doré et passés au vernis rouge vif comme nos meubles annamites, mais cette industrie s'est perdue. Les quelques pièces de ce genre que nous voyons à l'Exposition proviennent de collections, car il n'en est plus dans le commerce.

Tout le monde connaît les fameux tapis en poils de chameau, que l'on appelle souvent tapis de Tientsin, mais qui sont plus spécialement fabriqués à Paoting-fou, la capitale du Chihli. De haute laine, fort chauds, fort solides, ils ont des dessins le plus souvent géométriques.

Dans le district de Kincheou-fou, l'on fabrique des tapis en poils de vache. Nous vîmes au Koueitcheou de très nombreux tapis de feutre confectionnés dans le pays même Chacun de ces genres est ici représenté.

Près des tapis, les nattes. On ne se doute pas du soin que les Chinois apportent à la fabrication des nattes de prix. Tous joncs, roseaux et rotins ne sont pas bons à utiliser.

Les Cantonnais mélangent deux variétés de roseaux, dont l'une croît dans les marais salés de Bocca Tigris, sur le Si-Kiang, l'autre dans les eaux douces de la petite ville marchande de Lienfan, à la frontière du Kouang-si. Les dessins de ces nattes sont éclatants et variés de couleurs.

Le catalogue nous initie aux secrets de leur teinture. Le rouge est obtenu par une décoction concentrée de bois de sapan bouilli pendant deux jours dans des baquets de bois à fond de fer. On plonge pendant six jours dans cette décoction les roseaux que l'on veut colorer. On laisse sécher puis on répète la même opération deux autres fois. Si l'on veut obtenir du noir, il faut ajouter du sulfate de fer au troisième bain. Le vert est donné par une plante qui croît dans le Kouang-toung et dans l'île d'Hainan. On ajoute à la décoction de l'alun et du sulfate de cuivre. Chaque bain dure de dix-sept à vingt jours. Enfin, pour le jaune, on emploie les boutons desséchés du *sophora japonica* qui viennent du Chantoung, où ils font l'objet d'un important commerce d'exportation. Bains de trois jours.

Avant de faire passer les roseaux dans ces différentes cuves, on a dû les traiter à l'alun. La teinture de la matière première est donc une opération longue et compliquée.

Le tissage est beaucoup plus simple. Il se fait à l'aide d'un de ces métiers exposés sous le hangar annexe de la section, et qui se composent de deux montants distants d'un mètre cinquante centimètres et réunis par des traverses horizontales. La chaîne est en fil de chanvre. La navette, un simple bâton de bambou. Le tissage se fait alors que les roseaux sont encore humides. Comme ils se retirent en séchant, on applique les nattes sèches sur un cadre et on serre la trame à la main.



Le visiteur qui pénètre dans la section chinoise par l'aile droite de la galerie en fer à cheval se trouve en face d'un amoncellement de porcelaines et de faïences. Songez qu'un exposant Tu-Tien-Shun de Kioukiang a apporté, seul, plus de 7.000 pièces. Il en est sur les murailles, sur des étagères, sous des vitrines, à terre, partout.

Ce sont vases minuscules ou gigantesques, d'une belle teinte uniforme ou minutieusement décorés. Sur ces grès craquelés, le dragon classique déroule ses anneaux en relief. Ces délicieux porte-bouquets verts, à cinq tubes, montrent des poissons rouges nageant à travers un semis de plantes aquatiques ; sur ces craquelés blancs, de vénérables personnages bouddhistes, la tête ceinte de l'auréole de sainteté, paraissent un cénacle de nos livres chrétiens. Là, ce sont des scènes de marivaudage traitées dans le losange blanc d'un vase rouge vermillon. Et, dominant cette plèbe de leur imposante beauté, les jaunes impériaux affichent le dragon à cinq griffes, marque spéciale des pièces fabriquées pour l'Empereur.

C'est que les fameux fours de Kin-té-tchien ouverts par Tchien Tsoung de la dynastie des Soung, vers l'an mille de notre ère, se trouvent dans le Kiangsi avec Kioukiang comme marché.

L'on y fabrique des « porcelaines de tribut » qui servent à l'Empereur ainsi qu'à sa Cour et sont dirigées, en grand nombre, chaque année vers Pékin. Dans son tableau de l'Agonie de la Grande Ville, Pierre Loti nous montre ces porcelaines accumulées dans les dépendances des Palais Impériaux. Seules, les pièces irréprochables parviennent au Maître. Il en coûterait la tête au malheureux intendant des céramiques de tribut s'il avait

l'audace d'insulter à la pureté du Fils du Ciel par une offrande souillée dès sa naissance. Les autres produits des fours sont livrés au commerce. Ceux qui possèdent des dragons à cinq griffes ne doivent donc point croire qu'ils servirent à la Cour de Chine, ainsi qu'on le pense assez généralement.

Tout autres sont les jaunes impériaux de M. Raphaël Marty. Il est certains brûle-parfums de haute allure et sur lesquels nous cherchâmes en vain le moindre défaut, qui doivent provenir du sac des Palais.

Canton a des plats, des assiettes, des bols, des soucoupes et des figurines en terre cuite représentant dans des attitudes bizarres et réalistes des canards, des aigles et autres gens de l'espèce animale.

Pékin des grillons en argile, des criquets, des cigales, des scarabées, des sauterelles, des capricornes, des mantes religieuses, des geckos de murailles, des scorpions, des rainettes.

La région du lac Ta-hou conserve la spécialité d'une terre rouge décorée, originale, dont l'on fait des théières, des tasses, des compotiers et des pots à fleurs. A Kou-tien, dans le Foukien et Ming-tchen, dans la même province, se travaille une terre que l'on vernit pour en faire des services de table. Swatow fabrique, de son côté, de la porcelaine grossière ; Pakhoi de la terre cuite, glacée au sel et polie à la main.

Mais à les regarder de près, toutes ces faïences et porcelaines ont le décor uniforme. En Chine, l'on pratique, plus que partout ailleurs, dans les manufactures indigènes, la division du travail. Chaque ouvrier dessinera la même fleur pendant des années et des années, tandis que son voisin s'acharnera à reproduire un poisson toujours semblable à ceux de la veille. Tout essor de l'imagination est interdit à l'artisan dont le maître a le plus souvent lui-même l'imagination lente et ne cherche pas à changer ses modèles pour ne point troubler le tour de main de l'ouvrier.

Pour leur porcelaine, les Chinois de Kin-té-chien se servent de deux terres : l'une, qu'ils nomment paï-tun-tzü et l'autre le kao-lin dont nous avons adopté le nom. Ils obtiennent leur vernis en mélangeant la première de ces terres aux cendres d'une fougère qui croît aux environs de la ville.

Kin-té-chien, seule, exporte chaque année sa porcelaine pour une valeur de quatre à cinq millions de piastres, nous disent les Douanes.

Les soieries ! Les yeux de nos lectrices pétillent, à ce seul mot. Il leur semble voir les petits points de Pékin ou les floches, entendre de délicieux froufrous, froisser d'une main voluptueuse, puisqu'elle est féminine, le moelleux de ces étoffes qu'elles voudraient toutes posséder.

C'est l'abondance ici. Un marchand de Shanghai, Sui-li, n'a pas envoyé moins de deux mille pièces : satins unis et brochés, crépons, gazes de soie, châles, coussins, rideaux, tapis de table, couvertures, couvre-pieds, mouchoirs, ceintures, habits en soie, en gaze, en crépon satin brodé.

Tchéfou fait notre éducation de soyeux. Tels écheveaux de soie grège jaune du Chantoung proviennent du cocon du ver-à-soie de mûrier. Elle est dévidée à la main. Tels autres écheveaux de soie grège blanche de la même province ne doivent pas leur différence de couleur à la nourriture du ver, mais au ver lui-même. Il en existe très peu. Enfin, l'une des plus importantes industries de la province est celle des soies grèges dites *tussahs*, extraites du ver par une opération qui se fait dans les filatures indigènes avec des métiers à pédale. Les prix de la soie ayant suivi depuis quelques années une marche ascendante, les Chinois des environs de Tchefou ont couvert de jeunes chênes les flancs de leurs collines. Le ver qui se nourrit de feuilles de chêne donne, en effet, une soie des plus résistantes.

Les filatures de Shanghaï nous montrent le coton sous toutes ses formes, depuis le coton blanc avec ses graines, le coton égrené, brut, le coton préparé à la main et en écheveaux jusqu'aux pièces (sheetings) sorties des métiers à tisser dont le modèle est ici mis sous nos yeux.

« L'orphelinat d'Hankeou réunit un millier d'enfants du sexe féminin.
« J'ai déjà eu l'occasion d'exposer la question de l'abandon des filles dans « ce pays de Chine. On en apporte jusqu'à quinze par jour aux sœurs « de Hankeou et, pendant notre visite, on présente successivement trois « petits êtres abandonnés par leur parents.

« Sous la direction maternelle des bonnes sœurs, les enfants deviennent « d'excellentes ménagères *qui confectionnent notamment de fines dentelles* ; « plus tard, elles sont placées par les religieuses ou demandées en mariage « par les Chinois catholiques. Beaucoup d'enfants en bas-âge succombent, « pendant l'été, malgré les soins dont on les entoure. La plupart, en « effet, sont amenées dans un piteux état vis-à-vis duquel le dévouement « et la science se trouvent impuissants ». (1)

Ces lignes datent du 14 décembre 1898, mais la section chinoise nous prouve aujourd'hui que la tradition des fines dentelles ne s'est pas perdue à l'orphelinat de Hankeou. On ne peut rien de plus délicat ni de plus

(1) Cf: *Au Pays des Pagodes*, page 256, avec la gravure montrant les orphelines au travail.

parfait que ces chemins de table en soie jaune et dentelle, ces tapis de table, ces entre-deux, ces mouchoirs, ces écharpes, ces fichus, ces voilettes et autres petites pièces traitées avec un soin religieux. Ce sont de mignonnes fées que les pauvres enfants de Hankeou.

La galerie nous réservait une surprise. C'est une révélation pour tous, en effet, que les merveilleux tissus de ramie sortant des manufactures de Swatow. La découverte est tout particulièrement intéressante pour nous, Tonkinois, chez qui la culture de la ramie tend à prendre son essor.

L'on fait à Swatow d'exquis chemins de table en ramie que d'aucuns préfèrent même aux chemins de même modèle en soie. La ramie présente cet avantage que son tissu devient de plus en plus beau lorsqu'il est lavé souvent. Des nappes à thé, des dessous de rince-bouche, des mouchoirs, des coussins et jusqu'à des pièces de toile de ramie fine et grossière, tout fut enlevé presque dès l'ouverture de la Section. L'industrie de la ramie est, croyons-nous, appelée à un grand avenir dans notre colonie d'Indo-Chine. Saura-t-on tirer profit de l'exemple de Swatow maintenant que la décortiqueuse de la fibre a été inventée?

Les chapeaux chinois ! Non pas les carillons ambulants qui firent la joie de notre enfance, mais de vrais et sérieux couvre-chefs : toques avec ou sans caractères dorés qui souhaitent vie longue et heureuse, abat-jour en bambou tressé, en étoffe, en paille de toute finesse — et il en est de merveilleusement délicate. Les boutons auxquels aspire tout bon Chinois surmontent les chapeaux côniques en indiquant par leur couleur et leur matière le degré du mandarin dont ils dominent le crâne auguste. Des cheveux de femme passés au rouge vermillon descendent en masse derrière les chapeaux de cérémonie jusqu'aux épaules de celui qui les porte.

L'étiquette est rigoureuse à la Cour de Chine. Un chapeau spécial est exigé des mandarins qui sont admis à l'audience du Fils du Ciel et le chapeau varie suivant les saisons.

L'on peut étudier ici dans ses détails le tant célèbre chapitre des chapeaux.

Celui des éventails n'est pas moins digne de retenir l'attention, car, nulle part, la variété n'est plus grande que dans la série de cet accessoire indispensable à tout Chinois digne de ce nom. Pendant la saison chaude, qu'il soit coolie ou prince, qu'il déambule de par les rues ou reste nonchalamment affalé sur sa chaise de repos, tout habitant du Céleste Empire joue de l'éventail.

A Canton, le quartier des éventaillistes occupe de nombreux ouvriers, mais c'est à Hang-tcheou que se confectionnent les œuvres d'art les plus renommées. D'habiles artistes y dessinent des paysages, des fleurs, des oiseaux, des scènes tirées des livres sacrés et maints sujets que la fantaisie leur fait découvrir. Parfois, l'éventail est à double jeu. En l'ouvrant à droite, l'on déroule une scène d'une parfaite correction. Un coup de poignet à gauche et, aussitôt, apparaissent des tableaux plus que risqués.

Certains sont en bois de santal sculpté, d'autre en santal et satin brodé, en gaze de soie, en ivoire sculpté, en ivoire uni, en os fouillé, en laque avec dessus d'or, en écaille travaillée, en laque de santal avec fleurs brodées sur soie. Celui-ci, très riche, en argent et ivoire. Cet autre en plumes et ceux-là en simple papier et monture de bambou.

Très amateurs de bijoux, les Chinois en portent à la ceinture, aux doigts, sur le devant du chapeau. Beaucoup, hommes comme femmes, ont au poignet des bracelets en jade, en verre imitant le jade, en bois noir, en santal ou en bois d'aigle garni d'argent et d'or ciselés. Aux doigts, souvent de grosses bagues en bois odorant incrusté d'or ou d'argent.

Les lunettes en cristal de roche sont dans un étui parfois formé de perles et de grains de corail comme le porte-éventail, le porte-montre et la bourse.

Telles bouteilles-tabatières, que nous décrit le Catalogue, sont taillées dans un seul morceau de cristal de roche ou d'améthyste, d'agate ou de cornaline, de jade ou d'onyx. On en trouve aussi en jaspe et lapis-lazuli. Ce bouchon de tabatière est orné d'une perle ; ceux-là de corail, de malachite, de grenats enchâssés dans l'or et l'argent.

Le Gouvernement Chinois a réuni dans un lot expédié de Shanghaï la collection de petits bibelots en argent ou en or : cure-ongles, cure-dents, cure-oreilles, peignes à moustaches, etc., que les élégants portent suspendus à leur boutonnière par une chaîne d'argent.

Les femmes ont de lourds bracelets et se protègent leurs longs ongles par des doigtiers en écaille de Formose ou en métal précieux.

Ces bijoux d'argent ornés de plumes de martin-pêcheurs viennent également de la grande ville du Sud, comme aussi de Foutchéou et de Ningpo.

Et, s'étalant sous les vitrines, les innombrables bibelots en argent repoussé, émaillé, décoré ou gravé : vases, plateaux, boîtes à bijoux, candélabres, brocs, gobelets, salières, bateaux, voitures, flacons à odeur,

bonbonnières, brûle-parfums, épingles à cheveux, manches d'ombrelles, ronds de serviettes, cendriers, fioles à opium, étuis à cigarettes, etc., etc.

Trois Chinois s'amusent en ce moment. L'un joue du violon à deux cordes, l'autre de la guitare et le troisième de la flûte. Chinois du Nord, ils modulent une mélopée douce et mélancolique comme celles de nos landes bretonnes. Ils ont pris leurs instruments dans cette collection qui forme un orchestre complet du Nord de la Chine, tandis que Canton présente un orchestre du Sud.

A Pékin, nous voyons comme instruments à cordes : des espèces de contre-basses, des violons à deux et quatre cordes, une guitare ronde, une autre ovale et un luth à vingt cordes — comme instruments à vent : deux clarinettes de différentes dimensions, une trompette, une sorte de flûte de Pan et une flûte ordinaire — puis, à côté d'un xylophone, la batterie très complète : tambour sur pied, tambour oblong, tambour plat, tambourins, gongs, cymbales et castagnettes en cuivre.

Les Cantonnais ont les violons, la guitare, la cithare, la mandoline et le luth — six catégories de flûtes — trompettes, musettes, — tambours, gongs, cymbales et castagnettes.

Foutchéou envoie, en outre d'un orchestre, des masques de théâtre d'un horrible et d'un grotesque à faire rêver. Ningpo, un théâtre en réduction tel qu'il s'en trouve dans tous les temples et dans les maisons de corporation. Celui-ci a sept acteurs et cinq musiciens.

Poursuivant notre promenade, nous trouvons les boussoles si originales et si compliquées des Chinois, inventeurs, à ce qu'on dit, de cet utile compagnon du navigateur — des cadrans solaires — une série complète d'instruments de chirurgie, parmi lesquels plus de cent épingles variées de longueur et de calibre. On sait que les Chinois ont une prédilection pour l'acupuncture qu'ils pratiquent depuis des siècles.

Et, puisque nous sommes dans les collections, citons en première ligne celle des monnaies frappées dans les provinces de Ngan hoei, Fo-kien, Hou-pé, Kiang-nan, Kiang-su, et Kouang-touang. Nous voyons M. Raphaël Marty s'en rendre acquéreur. C'est, en effet, une occasion unique fournie par le Gouvernement chinois.

— La collection des encres de Chine, notamment les bâtons si renommés de Hoei-tchéou-fou, dans la province de Ngan-hoei. On l'obtient en brûlant dans de longs fours des branches de pin, dont l'épaisse fumée

se condense sur les parois éloignées du foyer. Puis, on tamise le noir et on le mélange en parties égales avec de la colle faite d'eau de riz et d'une gélatine provenant de la décoction de cornes de cerf. Les bâtonnets à reflet brunâtre durcissent et prennent du prix en vieillissant.

— La collection des papiers obtenus par un procédé analogue à celui usité dans notre Village du Papier, près de Hanoi et, de même qu'ici, avec la fibre du *Broussonetia Papiryfera.*

La tige de l'arbre, une espèce de mûrier, trempée pendant quelques jours dans l'eau, s'amollit et on en détache l'écorce. On fait bouillir les paquets de cette écorce dans de grands chaudrons, on la mélange à de la chaux et on la pile dans de vastes mortiers. Nouvelle cuisson ; lavage pour débarrasser l'écorce de la chaux ; puis, exposition au soleil pour faire blanchir. Encore un pilonage et second mélange avec des cendres de bois et de noix de l'arbre à huile. Le tout est battu dans une cuve jusqu'à ce que l'on obtienne un liquide visqueux. L'ouvrier trempe dans cette cuve son moule ou tamis formé de joncs en lanières étroites. L'eau passe à travers le moule et y dépose la pâte à papier. Une feuille est ainsi faite.

Parmi les minerais, nous retrouvons les cinabres cristallisés et les stibutes des mines de mercure du Koei-tcheou que nous visitâmes jadis (1) et que nous avons la douleur de voir maintenant passées entre les mains des Anglais et des Allemands. Ingénieur : M. Brelich, dit l'étiquette. *L'Anglo-French Quicksitver Mining Company* n'a de Français que les capitaux, pour une très grosse partie.

Tout le reste: administration, service commercial, service technique, est entre les mains des étrangers. C'est nous qui leur fournissons des fonds pour développer sous pavillon allemand ou anglais leur influence dans une province qui se trouve cependant dans le rayon de notre sphère. N'est-ce pas notre coutume sur bien des points du globe ?

Une maison suisse, Vrard et Cie, possède à Hankeou une usine à vapeur éclairée à l'électricité pour le traitement des minerais. On les concasse avant de les soumettre à des lavages successifs pour l'élimination des quartz et autres matières étrangères, puis on les tamise et on les classe par grosseur.

MM. Vrard et Cie ont envoyé ici des minerais d'antimoine, de zinc et de plomb du Hounan, des minerais de cuivre du Setchouan, traités dans

(1) Cf : *Au Pays des Pagodes.*

leur usine. Ils ont aussi des échantillons de houille provenant des charbonnages qu'ils exploitent à l'européenne dans la province du Houpé.

Dans cette même province sont les hauts-fourneaux et les aciéries de Hanyang (1) qui consomment de 55.000 à 60.000 tonnes de minerai de fer recueilli à Tayé non loin des usines. Les Japonais viennent, eux aussi, chercher du minerai à ces gisements exploités sous la direction du vice-roi Tchang-tche-Tong. Un chemin de fer les réunit au Yangtzé.

Nombreux sont les échantillons de houille provenant des célèbres mines de Kaiping, du Hounan, du Ngan-hoei, ou de Fokien.

Enfin, de notre province frontière du Kouangsi, l'Ingénieur des mines M. Howard a envoyé une riche collection d'échantillons divers : galène argentifère, zinc, cuivre. silicate de plomb, minerai de fer contenant de l'or, cuivre bleu, cuivre, paon, agent arsenical, plomb, pyrites de fer et pyrites de cuivre.

En voyant ce qu'ont découvert les ingénieurs européens dans les rares endroits où ils ont pu conduire leurs prospections, on se convainct que la Chine deviendra tôt ou tard un vaste chantier industriel dont l'exploitation pourra modifier la situation économique du monde entier.



Une collection intéressante au premier chef et qui figurerait en bonne place dans notre musée parisien des Arts et Métiers est celle réunie par le Gouvernement chinois des outils et instruments dont se servent les différents corps de métiers.

Chaque profession manuelle a sa planchette que nous trouvons sous le hangar annexe, un peu délaissé peut-être par les visiteurs mais très à tort.

Les tailleurs de marbre n'ont pas moins de quarante-quatre outils différents ; les sculpteurs de bois dur quarante-deux. Puis, ce sont les graveurs, les fabricants de pipes à opium, de fleurs en clinquant, d'instrumemts de musique, de peignes, de balances romaines, les horlogers, les orfèvres, les maçons, les serruriers, les travailleurs d'écaille, d'ivoire, les pédicures, etc..., qui tous étalent pour nous l'infinie variété des instruments spéciaux à leur art.

(1) Cf. *Au Pays des Pagodes, p. 252 et 1.*

D'autres collections de même genre ont été formées avec une patience toute chinoise, celle par exemple des diverses espèces de ciseaux usités chez les Célestes. Nous comptons 232 paires différentes. — La collection considérable mais non complète à coup sûr des cadenas en bois, en fer, en cuivre, aux lamelles et aux clefs compliquées. — Celle des couteaux de fleuriste, de pharmacien, de fruitier, de fourreur, de marchand de papier ; couteaux pour bâtons à encens, pour canne à sucre, pour melon, pour noix d'arec, pour couper la cannelle, l'igname, les noix de coco, la soie de porc, les cartonnages, les chandelles, etc., etc. Coupons court nous-même afin de ne pas abuser de la patience du lecteur non Chinois.

Près de là, des masques d'animaux, têtes de veau, de singe, d'ours, de porc, fabriqués à Foutcheou et qui nous font songer au Mardi-Gras.

Et, dominant le tout, un amusant panthéon des divers cultes de Chine où le Maître du Ciel, de la Terre et des Eaux d'après le rite taoïste coudoie le saint homme San Pao des bouddhistes. En face, se dresse la tablette de Confucius devant laquelle, aux grandes jours, viendront se prosterner les délicats manieurs du pinceau littéraire.

C'est bien le dernier coup d'œil qu'il nous fallait donner à cette remarquable exposition de la Chine. Cet assemblage sans prétention, ce pêle-mêle qui ne choque personne donne l'idée vraie du grouillement chinois et surtout de la tolérance qui règne sur toute la surface du Céleste Empire entre les éléments de cette innombrable multitude. Peu leur chaut à ces gens que leur voisin soit bouddhiste pur, taoïste, suive le rite lamaïque ou les préceptes de Confucius. Dans un même cortège funèbre, ils verront la théorie des disciples de Bouddha revêtus de la robe grise suivre ou précéder des prêtres de Tao coiffés du large bonnet carré. Pas de violentes querelles d'écoles — douce philosophie — sainte tolérance.

Dans bien des pays sur la terre,
On ne pourrait en dire autant.

L'institution Industrielle de Pékin

Un petit homme à l'œil vif, aux manières élégantes et distinguées, parlant l'anglais et l'espagnol : Houang-choung-Houei, ayant rang de taotaï, Directeur de l'Institution Industrielle de Pékin.

A la suite des troubles de ces dernières années, Houang-choung-Houei, qui avait la passion du bibelot, recueillit un certain nombre de jeunes

gens, d'enfants qu'il dressa à l'art national de la fabrication des émaux cloisonnés. Quelques habiles ouvriers guident ces jeunes travailleurs que nous voyons à l'ouvrage ici-même.

Le Taotaï nous remet une notice dans laquelle M. René Guernier, attaché aux Douanes Impériales Chinoises, décrit par le détail la fabrication compliquée des fameux cloisonnés de Pékin.

Suivons au reste le travail des ouvriers. Un dessin sur soie guide le premier artiste qui étire en ce moment un étroit ruban de laiton. Il cisaille, plie, courbe une petite partie de ce métal, de manière à reproduire les contours d'une fleur qu'il a sous les yeux et l'applique perpendiculairement sur un vase en cuivre qu'il veut émailler.

Le dessin complet est reproduit en relief sur le vase, formant une série de petites cloisons dans lesquelles trouvera place l'émail. « Ce sont, dit M. Guernier, des cristaux à base de salpêtre et d'une sorte de grès calcaire trouvé dans les montagnes des environs de Po-shan-hsien dans la province de Chantoung. On obtient les diverses colorations en ajoutant de la pyrite de fer, des oxydes de fer, de cuivre et de sels de plomb. Ces cristaux ainsi colorés sont pulvérisés au pilon et, mélangés à de l'eau de riz, ils donnent des pâtes d'émail d'une homogénéité parfaite. »

Avant d'y placer les couleurs, on lavera fortement le vase à la brosse dans une décoction d'abricots secs. Qui se serait douté du rôle de l'abricot dans la fabrication des cloisonnés !

A l'aide d'une minuscule truelle à long manche, l'ouvrier a placé dans les cloisons diverses pâtes d'émail. Il pose le vase dans un manchon de fer et le tout au milieu d'une cage en fil de fer remplie de morceaux de charbon de bois que l'on maintient ardents en faisant jouer le traditionnel éventail.

« Cette opération, dit M. Guernier, exige un ouvrier très expérimenté pour saisir le moment où la cuisson est à point. Elle ne dure jamais guère plus de dix minutes. »

Retiré du feu, le vase est poli avec une lime d'acier. Les parties mal cuites sont enlevées au ciseau et refaites.

A la deuxième cuisson, polissage au tour avec une pierre de grès.

Après la troisième, polissage avec du charbon de bois de tilleul.

Les ouvrages très fins exigent jusqu'à huit cuissons toutes suivies de polissage et de retouche. Aussi un cloisonné sans défaut est-il chose rarissime.



Delmas graveur Bordeaux

L'Institution industrielle de Pékin.

Fabrication des cloisonnés.

Pour terminer son vase, l'artiste fera appel au procédé moderne de la galvanoplastie, grâce auquel il recouvrira d'argent ou d'or les parties de cuivre restées à nu.

Près de son atetier, S. E. Houang-choung-Houei a exposé de riches collections anciennes et modernes. Parmi ces dernières, des vases cloisonnés à fleurs de sorbier. des jarres aux anses en forme de dragons et de petits porte-bouquets à col en spirale paraissent particulièrement réussis.

Mais, il est dans les vitrines une série de pièces de grande valeur, porcelaines de la dynastie des Ming des XV[e] et XVI[e] siècles, notamment une cruche sang-de-bœuf, un gris craquelé de Yung Chên, un blanc craquelé de la dynastie des Sung, un vert olive de la même dynastie puis un vase long en porcelaine aux dragons avec décor de fleurs et d'oiseaux, du règne de Quang-li.

De toute beauté, la collection des jades : dragons, lézards, de la dynastie Han, courge ornée de caractères anciens, feuille de lotus ciselée formant cendrier, porte-pinceaux en jade vert, bouddhas, cendrier à trois singes, plus de cent pièces, toutes dignes d'intérêt.

Les jeunes ouvriers du Taotaï travaillent aussi la soie et les tapis. Ils ont ici plusieurs broderies fines au point de Pékin et d'épais tapis du Chihli en poil de chameau.

Sous la direction éclairée de Houang-choung-Houei, l'*Institution Industrielle de Pékin* deviendra une véritable pépinière d'artistes.

AU YUNNAN

La plus belle belle barbe de l'Exposition et un charmant camarade. M. E. Milhe, vérificateur en chef des Douanes Chinoises.

Depuis de longues années au Yunnan, M. Milhe a réuni une collection aussi intéressante que complète et il la présente ici.

Si nous commençons l'étude du Yunnan par les produits riches de son sol, nous trouvons au premier rang des richesses exploitées l'opium. Il est ici sous ses quatre formes, c'est-à-dire sous quatre qualités préparées dans le pays : le Ku-tzu-tu, le Kuei-tzu-tu, le Ping-tzu et le Pao-tzu-tu. L'on récolte au Yunnan la quantité fantastique de trois millions de kilogs

de suc de pavot sur lesquels un peu plus de cent tonnes viennent dans notre colonie tonkinoise. Voici au reste les couteaux utilisés pour pratiquer les incisions sur la tête des pavots et les spatules avec lesquelles on recueille le liquide noir et gluant qui sort des entailles.

Quelques jolies pipes en ivoire montées sur argent ont, à coté de la fameuse drogue, leur place tout naturelle.

On fume aussi au Yunnan du tabac récolté sur place et l'on fabrique depuis peu à Yunnansen des cigares pour les Européens. Ils sont évidemment les bienvenus, ces cigares, dans des régions où l'on ne peut se procurer chez le débitant du coin le londrès de la Régie, mais le tabac est vraiment inférieur — un peu moins bon que celui du Koueitcheou que nous eûmes l'occasion de fumer jadis chez Mgr. Guichard, à la mission de Kouei-Yang, et sans comparaison aucune avec le tabac du Tonkin, d'Annam et du Laos qui permet à notre concitoyen Lecacheux de nous fabriquer des cigares aussi fins que les plus « reputados » des célèbres manuafctures de Manila.

On trouve de l'argent au Yunnan et on le travaille en colliers, en bracelets, en mille bibelots dont les femmes des tribus les plus sauvages aiment à se parer. La coquetterie n'a pas de frontières. Elle est partout le propre de la femme.

A Shi-ping, on fait des niellures dignes d'être remarquées.

Mais l'exploitation des richesses minières la plus florissante est actuellement celle de l'étain. M. Milhe nous apprend que les saumons d'étain sont coulés sur une mesure de 66 à 70 centimètres de long, 25 à 28 de large, avec une épaisseur variant de 5 à 6. Le poids de ces saumons est d'environ 110 livres chinoises et ils se vendent plus de deux cents francs le picul de soixante kilos d'aprés les registres de la douane de Mongtzé. On les transporte à dos de mulet. Un saumon coupé par le milieu forme la charge ordinaire d'une mule.

A côté de ces grandes barres d'étain que possède la collection Milhe, nous en voyons de minuscules, bien soignées comme forme et qui sont offertes en cadeaux dans le pays.

Oublierai-je les thés de Pou-Eurl, de Yeh-hsï, de You-Lou, les fourrures de loutre, d'écureuil volant et de chèvre que nous vîmes sur les marchés laotiens de Luang-Prabang et de Vientiane apportées avec des noix, du musc et des bibelots grossiers par les caravanes descendant de Yunnansen et de Talifou ? Ces Chinois chargeaient leurs chevaux de coton du pays



Delmas graveur Bordeaux

Montagnardes du Yunnan.

Poula — Lolo Ashi — Long Jen — Miaoze — Lolo Ghia

qu'ils remportaient au delà de la frontière, en balles pressées. Nous pouvions nous faire comprendre d'eux en parlant laotien, c'est-à-dire thaï et cela ne saurait surprendre car l'une des premières étapes sinon le berceau des tribus thaïs est bien l'ancien royaume de Tali ou de Nan-Tchao. C'est de cette région des grands lacs d'autrefois que les Thaïs se sont répandus dans les vallées de la péninsule indo-chinoise.

Ce brave Milhe nous présente les « dames de la montagne », gaillardes trapues, solides, pas jolies, mais si drôlement habillées ! Nous retrouvons les *Miaotze* du Kouei-tcheou mais beaucoup moins coquettes et moins fines. Comme leurs camarades de là-bas et comme les Mans de la haute région tonkinoise, elles conservent la légende du chien Pankou dont nous avons déjà parlé à propos des Khas du Laos venus à l'Exposition.

Lourdes jupes plissées, broderies de coton, corsages parfois ornés de rouge, molletières, bijoux d'argent — ces dames sont drôlichonnes.

Les Chinoises ont brodé des soieries. Un de leurs panneaux très original montre Monsieur et Madame Bouddha dans le ciel entourés d'une foule de disciples qui forment leur cour.

Sur une autre broderie, l'étiquette nous apprend que ces cinq éphèbes sont « cinq jeunes lettrés qui représentent la fécondité » ! ! La littérature mène à tout. On nous disait cependant que les jouissances prolongées de l'esprit philosophique et l'étude de Confucius ne prédisposaient pas d'ordinaire aux plaisirs de la chair.

Est-ce encore par allusion à la fécondité des lettres qu'un autre éphèbe est à cheval sur une grue — pur symbole ?

Et en avant la musique ! Le père Milhe a fait saisir les instruments de ses étagères par une bande de Chinois qui nous donnent un bruyant concert. Jugez-en par l'énumération des pupitres : deux gongs en cuivre et bronze, une trompette qui rappelle la tuba romaine, deux musettes, une espèce de cornemuse, une grande et une petite guitare, un tambour et un tambourin.

– De grâce, M. Milhe, mettez un frein à la fureur de vos diables d'Orient ou je deviens enragé.

De la musique, nous tombons dans la pharmacie. L'honorable fonctionnaire des douanes chinoises a réuni une collection extrêmement intéressante qui comprend 264 échantillons de médecines usitées au Yunnan. Chaque flacon porte le nom chinois en caractères, sa traduction, son prix sur place et l'effet que les Chinois attribuent au remède.

Il en est pour guérir le spleen destinés à faire la fortune de l'apothicaire anglais qui songerait à les exploiter et d'autres contre la fatigue du cerveau que l'on devrait bien nous envoyer au Tonkin.

M. Milhe a de nombreux bibelots.

Les marbres célèbres de Tali dont les veines représentent mille sujets bizarres. M. Emile Rocher, Consul Général, dit dans son ouvrage sur le Yunnan : « Nous en avons vu figurant des maisons, des arbres, des profils de chat ou de cheval d'un dessin régulier. Le prix varie d'après la rareté ou la perfection de la figure et la grandeur de la pierre. Un dessus de table mesurant environ 70 centimètres en carré et 5 centimètres d'épaisseur, représentant plusieurs hommes et une tête de singe, a été acheté par un mandarin au prix de 200 taëls (400 fr.) »

Ici nous voyons avec un peu de bonne volonté et des explications : 1° un dragon buvant dans le Grand Océan ; 2° un grand prêtre bouddhiste du nom de Pou tai, vivant sur les hautes montagnes. Il est, nous dit l'étiquette, d'un caractère doux et affable, aime à boire plusieurs verres de sam-shu, se plaît en la compagnie des hommes honnêtes — tous les goûts sont dans la nature ! — et sait composer un bon poème. Ce qu'on voit de choses dans un marbre !

En ami des arts, M. Milhe a colligé un certain nombre de bonnes poésies dont il a fait une traduction. Quelques-unes sont délicieuses. Ecoutez celle-ci, une des plus en vogue parmi les lettrés et qui est due au pinceau du célèbre Ching Ou.

Les deux filles de Hsui-Tien étaient toutes deux renommées pour faire des vers. L'aînée, Schu-Tiao, était appelée Ssé-Tch'eou et l'on désignait la cadette Shu-Yuan sous le nom de Jen-p'ei. Jen-p'ei fit les vers suivants sur un dessin dont le thème était : « Des hirondelles printanières sur un abricotier en fleurs : »

« Par un temps de brillant soleil, l'abricotier s'était habillé d'une robe légère séduisamment pourpre et gracieusement rouge, vraiment provocante. Il rappelait la tranquille maison du lac de Péking. Des hirondelles vinrent se poser sur les fleurs en chuchotant à la brise « ni-n'an ». Le soleil couchant dorait les pavillons et les cours. A l'est, d'un coin de la balustrade, par un coup d'éventail, je dis aux hirondelles de s'envoler, mais elles, deux à deux, ne se souvinrent point que le printemps vient et s'en va, et toujours ensemble, restèrent sur les fleurs d'abricotier. »

Une autre qui résume la douce philosophie d'un bon épicurien :

« L'homme né au milieu d'illusions flottantes doit se chercher un endroit joyeux. Si tous les jours il se donne de la peine et des soucis sans fin, même s'il devient riche et noble, il sera comme dans une prison. Nous autres, nous devons laisser libre cours à notre fantaisie, nous ne devons pas nous laisser borner par l'environnement. »

Cette fantaisie, elle règne en maîtresse dans les nombreuses épreuves photographiques de l'estimable collectionneur. On y trouve de tout : depuis le consulat de France à Mongtse jusqu'à la danse du lion (!) chez les *Ashi* des jeunes filles *Long-jen* en costume de noce, un centenaire Miaotse, un pont de 133 mètres construit sur le Si-Kiang aux frais d'un riche banquier de Yunnansen et des têtes de décapités dans des paniers.

Mais la pièce la plus originale de toute la collection Milhe est certainement le piège à puces dont se servent les beautés yunnannaises. Un simple bambou de petit calibre, enduit de glu, que l'on entoure d'un treillis de bambou largement espacé. Les vêtements n'adhèrent pas à la glu mais les puces, dans leurs sauts périlleux, se laissent prendre au collage... Les femmes yunnannaises font grand usage de ces appareils. Elles ont tant et tant de puces, les pauvrettes !

A QUANG-TCHEOU-OUAN

Quang-Tchéou-Ouan a fait couler des flots d'encre et fut le sujet de mainte discussion. Les opinions sont extrêmes. D'aucuns estiment la baie point stratégique et commercial de premier ordre ; d'autres considèrent comme une folie de dépenser des sommes importantes en cet endroit de la côte chinoise.

Dans ce concert, une voix nous a frappé. C'était il y a quelques mois. Un officier allemand, très distingué, charmant camarade et connaissant à merveille l'Extrême-Orient, venait de visiter le Tonkin et se dirigeait vers Hongkong à bord d'un paquebot de la Compagnie Marty.

L'officier se gaussait agréablement de nos ports indo-chinois : Saïgon, sans quais, sans docks et dans lequel on ne peut se remuer — Tourane, où l'on arrive avec peine à trouver une place pour jeter l'ancre sans crainte d'échouage — Haiphong, enfin, dont il vaut mieux ne point parler.

Le *Hanoi* entrait dans le baie de Quang-Tcheou-Ouan. L'Allemand se tut, séduit par la beauté du site, la facilité de la défense, la profondeur d'eau qu'il constatait *de visu* jusqu'au point d'atterrissage. Il déclarait quelques heures plus tard que pas un port de cet intérêt n'existait sur les côtes de Chine.

Ces réflexions nous venaient en mémoire lorsque nous allions visiter à l'Exposition la galerie de cette colonie nouvelle. Nous espérions trouver une démonstration évidente des avantages que présentaient pour nous le baie et les territoires qui l'entourent. Nous nous trompions. Pas de plan en relief qui put retenir l'attention comme dans les sections de Madagascar, du Cambodge, de Cochinchine, de Cholon ; pas même de carte à petite ou grande échelle attirant le regard. A peine quelques vagues photographies ne présentant qu'un attrait médiocre. L'exposition est quelconque, alors qu'elle eût pu se classer et qu'elle eût dû répondre au point d'interrogation posé chez la plupart de nos concitoyens.

Nos regards tombent tout d'abord sur les travaux des élèves auxquels on enseigne le français et, inmédiatement, éclate la sacro-sainte routine dont nous nous ne pouvons en quelque matière que ce soit, nous débarrasser. C'est notre code, c'est notre mentalité que nous voulons imposer aux Annamites. C'est le procédé d'enseignement de nos écoles de France que nous employons auprès des Chinois dressés par atavisme et par l'influence du milieu à de toutes autres méthodes aussi pratiques sinon plus que les nôtres. Ce sont nos cahiers de France avec leurs phrases bébêtes que nous offrons à leur intelligence Au lieu de rechercher des modèles d'écriture appropriés au caractère, à la tournure d'esprit des indigènes, au but pratique que nous poursuivons en cherchant à faire non des phraseurs mais des gens capables de converser en français dans le courant de la vie, nous leur donnons la « Méthode Godchaux ». Ouvrant par hasard les cahier de l'élève Chuong yao-Vai, signé du 20 mai 1902, nous pouvon voir moulée dix fois en belle anglaise cette phrase suggestive : « Il faut défendre son pays. »

Notez que beaucoup d'élèves sont adultes, qu'il est à Quang-Tcheou-Ouan des sous-maîtres indigènes et des surveillants qui comprennent parfaitement la valeur des mots et sont Chinois jusqu'aux moelles.

Gardez-vous, d'autre part, de croire que l'enfant, curieux, à l'intelligence pénétrante et éveillée comme l'ont tous les petits Chinois, n'ait pas cherché à connaître le sens des mots qu'on lui faisait ainsi reproduire. Il aura su que, pour nous, la défense du sol natal contre l'envahisseur est

l'un des devoirs primordiaux, et, peut-être, les réflexions de l'enfant rentré au foyer auront-elles fait envoler mainte pensée étrange dans la fumée bleue du lit d'opium à la maison familiale.

Près de là, sous une vitrine, une série de bijoux en argent et décorés avec des plumes de martin-pêcheur recouvertes d'émail, ainsi qu'on en voit à Canton et à Hoihao. Mais, tandis que les fabricants de ces deux centres paraissent voués au bleu, tant ils affectionnent cette couleur dans leurs émaux, ici, le vert prédomine.

Des chaussures de toute forme, depuis la lourde demi-botte à semelle multiple et garnie de gros clous juqu'au minuscule et pointu soulier de poupée que l'on ne peut croire destiné au pied d'une femme, tant mutilé soit-il.

Des pochettes brodées, des ornements de coiffure féminine, des broches, des agrafes en argent. Des soieries brodées et des soies grèges. Parmi les étoffes, des tussahs fournis par le cocon d'un ver qui vit sur les caramboliers. Le fil est d'une solidité extrême et la pièce de soie fabriquée avec lui, en petite largeur, dans notre nouveau territoire colonial, est vendue à raison de 27 cents le mètre français.

On récolte aussi le coton que nous trouvons ici brut et préparé à côté des toiles écrues et teintes en bleu.

De très jolis travaux de vannerie, des peaux de bœuf, des échantillons de bois et une collection d'outils de forgeron d'aspect original, des nattes grossières en jonc, des lampes à huile fabriquées ingénieusement avec du bambou, cette providence de l'Asiatique.

Il y a un colon à Quang-Tcheou-Ouan. Nous voyons en effet des carreaux céramiques et des briques réfractaires qui portent la marque Landrieu à Pen Loc. Une réminiscence de Bretagne, croirait-on.

Comme produits du sol, la colonie a envoyé des sésames, du sel, du sucre, du tabac avec les rapes dont les Chinois se servent afin de le réduire menu. Pour transporter la feuille chère à Nicot et à ses disciples, ils la compriment fortement et en forment des parallélépipèdes assez semblables aux sacs de nos soldats.

Comme dans le section de Chine, on peut voir ici d'intéressantes réductions : une minoterie avec ses moulins à riz, ses vans — une huilerie avec ses presses à coins de serrage — une fabrique de sucre avec ses meules de poivre à dents de bois et mues par un attelage de bœufs — des charrettes à larges roues – de coquets modèles de jonques de différentes grandeurs. Parmi celles-ci, il faut citer hors de pair le *Gustave Alby*,

une petite merveille de précision et d'élégance, jonque actionnée par un moteur à bras qu'a inventé et construit le Chinois Phan-Tang-San.

L'art à Quang-Tcheou-Ouan est représenté par un album où différentes scènes de la vie chinoise s'étalent finement traitées. Le dessinateur est sorti du domaine conventionnel ordinaire tout en restant Chinois pur.

Feuilletons son album. Deux amoureux flirtent tandis que le père ou le mentor de la belle fume avec délices sur le lit de camp et qu'une enfant occupe ses pensées par les chansons qu'elle roucoule en s'accompagnant de la guitare. — La fumerie d'opium classique avec ses cabinets particuliers. Une fille entraîne par la main un éphèbe à l'aimable visage qui marche sans grande conviction car il hésite entre le bonheur futur et le bonheur qu'il abandonne : la pipe et la femme. — La maison de jeu. Une fille rouée vient distraire l'un des joueurs, pendant que son adversaire profite de l'occasion pour choisir ses cartes. Les passions de l'humanité sont bien les mêmes sous toutes les latitudes.

Et, tandis que fermant l'album, je lève les yeux, j'aperçois, dominant la série des dessins, deux bouddhas, l'un calme, contemplant le nombril de son abdomen opulent, l'autre gai comme une petite folle, gesticulant, dansant avec entrain, alors que sa bouche laisse échapper le rire sonore d'un franc ripailleur. Il en a assez de la contemplation de son nombril, le gaillard ! Et vas-y donc ! C'est pas toujours l'Exposition de Hanoï.

Faudra ajouter un couplet à la célèbre chanson des *Statues en goguette !*

HONGKONG, HOIHAO, SHANGHAI

Hongkong nous boude.

Tandis que le premier magistrat des *Straits Settlements* venait officiellement visiter notre Exposition, aucun des représentants de la grande colonie anglaise, notre voisine, ne crut devoir se déranger pour nous témoigner tout au moins de ses relations de bon voisinage.

Nous ne saurions, en effet, tenir pour semblable visite la venue de l'escadre anglaise répondant à l'invitation que lui fit dans les eaux japonaises l'amiral Maréchal, commandant notre Divisio d'Extrême-Orient.

Donc, pas de visite ; pas davantage, au reste, de participation à l'Exposition elle-même. La galerie de Hongkong ne contient que l'éta-

lage d'un marchand de curiosités qui possède succursale à Hanoi et quelques volumes, savantes éditions thibétaines, coréennes, chinoises et annamites de l'imprimerie des missionnaires français établis à Hongkong.

Il faut d'autant plus regretter cette attitude qu'il y a quelques mois, on se préoccupait, chez nos voisins, de la World's Fair préparée pour l'année prochaine à Saint-Louis d'Amérique. On lui promettait la participation la plus large qui proclamera l'effort merveilleux de l'Angleterre sur ce rocher stérile jadis.

Nous sommes, il faut le reconnaître, depuis de longues années, cordialement détestés par l'administration anglaise de Hongkong.

Nos marins le savent et se surveillent. Nous y vîmes, il y a quelques années, les soldats et matelots américains revenant de Manille traiter la ville en pays conquis. Malpropres, vêtus de toile grise au début mais devenue d'un noir sale, ivres la plupart du temps, ils parcouraient les rues jour et nuit, chantant à tue-tête et se livrant à mille excentricités. On leur passa tout. Ils avaient touché leurs parts de campagne. Les poches de ces turbulents étaient pleines d'or et ils le dépensaient à la volée. On laissait tomber la manne bienfaisante.

Nous n'aurions guère estimé blâmable cette attitude pratique des autorités anglaises si l'on n'avait, à quelques jours de là, mis sous les verrous deux ou trois marins français, coupables d'avoir un peu moins fêté le whisky que leurs camarades d'au-delà le Pacifique, mais qui trouvaient néanmoins étroites certaines rues de Victoria.

L'île d'Haïnan nous a envoyé les spécialités de ses industries : argents émaillés que nous vîmes déjà dans le Palais Central ; bibelots en noix de coco travaillée et garnie d'argent ou d'étain, malles solides en peau de buffle.

Mais c'est Shanghai qui nous réserve des surprises.

Il est vrai que nous y avons une colonie florissante, bien unie et pleine d'entrain. Nous possédions l'autre jour parmi nous son consul très aimé, M. Ratard ; nous avons eu Lemière, dont la plume vigoureuse et délicate mène le bon combat avec un brio bien français ; nous avons encore pour quelques jours l'excellent camarade Maury que nous verrons partir avec regret.

Une prenière étiquette « *Paturel* » nous évoque les bonnes parties d'autrefois dans cette *Villa des Fous*, où chaque dimanche les jeunes Français de Shanghai vont joyeusement et sainement fraterniser. Il nous a gâtés, l'ami Paturel, en préparant pour notre Musée la collection complète des soies de Chine — quatre-vingt-cinq variétés — avec soixante-quinze échantillons de déchets et de cocons. Ce sera la série-type pour nos industriels et nos commerçants.

La maison *Olivier et de Lengenhagen* fait apprécier la finesse de ses pailles avec un joli groupement de ces tresses pour chapeau qui s'exportent vers l'Europe en si importantes quantités. Des nattes non moins soignées; quarante sortes de thé de Chine qui se dirigent aussi vers notre Musée avec, au reste, la section tout entière. Chaque boîte étiquetée, portant les désignations indigènes, les désignations anglaises, les provenances, les prix, tous les renseignements utiles ; une remarquable collection de soies dont il se fait un très gros commerce à Shanghaï ; des huiles de bois, de riz, etc.

Un mauvais point à *Racine et Ackermann*, qui n'ont rien envoyé. Il est vrai que l'importante ligne de navigation organisée par nos amis en ce moment sur le Yangtzé doit les absorber entièrement. Ils font de la bonne besogne. Grâce à leur énergie et leur entrain à marcher de l'avant, le pavillon français flottera dans ces parages où les Chinois n'avaient guère coutume de voir que les couleurs anglaises, allemandes et japonaises.

La maison anglaise *Brunner, Mond and C°* fabrique à Shanghaï même des produits chimiques et pharmaceutiques dont elle montre ici des échantillons : carbonate de soude, bicarbonate raffiné et cristallisé, cristaux de soude concentrés, soude caustique. L'un de ses directeurs, M. Little, très aimable homme, vint visiter l'Exposition de Hanoi.

L'ami *René Tillot*, le virtuose du cliché, fait défiler, dans des agrandissements de belle allure, une série d'instantanés pris à Shanghaï, à Longhoa, à Woosung tandis que les vagues déferlent sur le wharf. Très remarquées et avec raison ces épreuves.

Les sœurs *Auxiliatrices de Saint-Vincent-de-Paul* ont de ravissants chemins de table en dentelles de Ningpo et de Kieoukiang, ainsi que des tapisseries au petit bouclé, ancien point de Pékin, dont elles ont recueilli la précieuse tradition tendant à disparaître.

De la *Pulp Paper Company,* des papiers d'emballage chinois mis en comparaison avec nos papiers annamites ; de *l'International Cotton Manufacturing Company* un complet échantillonnage ; de *Brennertz and C°*

les filateurs de ramie, des filés et cordonnets, ainsi que des photographies montrant les ouvriers dans leurs différents travaux.

D'autres photographies de l'important ouvrage entrepris par la municipalité française, sous la direction de l'ingénieur distingué *M. Chollot*, pour l'approvisionnement d'eau de notre concession: bassins de décantation, machines, réservoirs, etc.

Enfin, le Prince des marchands des « silk and embroderies » *Lao-kai Fook*, à côté des pongees, des crépons unis et brodés, des toiles de soie, des satins et des brocarts, présente une pièce d'étoffe lamée d'or découpée de celle dont on fit un manteau pour le Fils du Ciel lui-même. Dire qu'elle est merveilleuse de travail est inutile.

Modeste, le Commissaire de la section, *M. Maury*, omettait de nous mentionner une collection complète réunie par lui des quarante spécimens de chaussures en usage à Shanghaï parmi les Chinois et destinée à notre Musée Commercial.

Il nous entraînait dans une galerie voisine, où nous pouvions admirer les résultats obtenus par les *Jésuites de Zi-Ka-Weï* avec les ouvriers chinois qu'ils ont dressés au travail de l'ameublement et des ornements d'église.

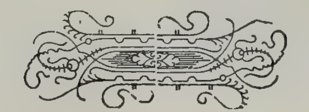
L'on se croirait transporté en un des meilleurs magasins de Saint-Sulpice. Un autel de style byzantin avec son éblouissant décor rouge, or et bleu, nous séduit plus que les autres par l'harmonie de sa couleur et de son dessin.

Une statue du bienheureux Perboyre, taillée dans un bloc de bois, est à peine ébauchée, mais d'un effet saisissant. Un Chinois l'a conçue et exécutée sans conseil, paraît-il.

Puis, des peintures profanes et religieuses dans le goût chinois. L'une d'elles a la finesse d'une miniature avec son sampan qui passe sous un vieux pont craquelé et ombragé par des arbres moussus.

L'on donne à Zi-Ka-Weï une éducation artistique de premier ordre.

Dans bien des endroits sur la terre
On ne saurait en dire autant !





Delmas graveur Bordeaux

Une étagère de l'exposition japonaise.

AU JAPON

La section japonaise n'a séduit aucun des visiteurs.

Ni franchement artistique, ni franchement commerciale, elle faisait songer à ces jeunes filles dans la période ingrate de l'adolescence, à la veille peut-être de conquérir l'harmonie de leurs formes, mais ne présentant pour l'heure que des lignes imprécises et mal coordonnées.

Le Japon ne voulut point nous offrir l'épanouissement de ses richesses d'art et il nous montre l'arrière-boutique d'un bazar de second ordre.

Par ailleurs, les produits de son industrie, insuffisamment nombreux, laissent dans l'esprit une impression beaucoup moins profonde que le musée commercial d'Osaka, par exemple, avec l'infinité de ses échantillons sortis des 7.000 manufactures d'alentour.

Et cependant, l'on trouve peu d'hommes aussi aimables, aussi complaisants que M. Tokouso-Otsouka, le zélé commissaire que le Gouvernement japonais délégua pour le représenter ici.

Parcourons avec lui la galerie vaste, décorée des drapeaux de nos deux pays.

Des étagères et des vitrines où s'étalent les cloisonnés et les porcelaines que nous avons accoutumé de voir. Aucune pièce hors de pair.

Miyagawa, Takatori, Satsouma sont représentés avec modestie. Le rayon d'Hijen, dans la province de Saga, nous attire davantage, car c'est en ce pays que l'on fabrique des porcelaines *chinoises* pour l'exportation, vendues même couramment en Chine comme produits de Kieoukiang et des autres fours renommés du Kiangsi. Il est parmi elles des blancs et bleus de réelle valeur.

Kyoto lutte avec Tokio pour le premier rang dans la fabrication de ses jouets ingénieux qui viennent jusque sur les boulevards parisiens faire concurrence aux mille bibelots de notre capitale.

Des ateliers de Kyoto sortent ces lions, ces cerfs, ces chevaux, ces chameaux en carton recouverts de peau, bien saisis comme attitude. Du même grand centre industriel, ces teintures sur velours, ces broderies, ces crépons, où des nuages flottent au-dessus de la mer et qui feront pour les petites geishas de si délicieux costumes d'été.

Le sens commercial est éveillé chez les petits habitants du Nippon. Quelques très beaux pousse-pousse sont accompagnés d'une « petite historique » en français qui détaille les avantages de la *jinrikischa* japonaise. Semblable notice, en notre langue, vante le mérite d'une valise originale qui peut se transformer en voiture de bébé.

Quelques spécimens de ces fins *tatamis* (nattes) que les Japonais seuls savent faire doux et souples comme des tissus de satin.

Des paravents à fond d'or qui évoquent ce prestigieux spectacle des *yoshiwaras* (1), où des milliers de poupées, vêtues de lourds et somptueux brocarts veillent, chaque soir, accroupies devant des paravents semblables, signés des grands artistes qui ne travaillent que pour elles, les prostituées, et pour les princes.

Un temple en bois sculpté de Nagoya, beau par la sobriété de ses détails et l'élégance de sa ligne.

Nous tombons au milieu des bières Yebisu, Lappuro, Asahi ; cette dernière, présentée sur un élégant comptoir, avec des services à bière, à liqueurs, à sucreries et cent bibetots de réclame.

La sauce nationale, le *shoyu* de Genba, Tanaka, Choshi.

Le thé de Kyoto, dans de coquettes boîtes entourées de crépons verts à teintes dégradées, autrement doux à l'œil que ces étiquettes de boîtes de biscuits et de conserves copiées sur celles de nos marques européennes.

Pillards de haute envergure, de nombreux industriels japonais ont simplement reproduit les coffrets, les flacons, les étiquettes, de nos grands parfumeurs ou de nos fins liquoristes ; ils les ont déposés en leurs greffes et attendent de pied ferme l'audacieux qui oserait les poursuivre. Il serait lui-même condamné comme contrefacteur, ne pouvant justifier d'une antériorité de dépôt de sa marque au Pays des Chrysanthèmes. Il est vrai

(1) Quartier des maisons de plaisir.

que l'on vient d'ouvrir en l'Université de Tokio une chaire de « probité commerciale ». Un cautère sur une jambe de bois !

Je parlais de conserves. L'Ecole Impériale de Pêcherie, qui fonctionne sous le contrôle du ministère du Commerce et de l'Agriculture, montre l'échafaudage de ses boîtes où reposent dans de l'huile d'olive, d'olive et coton, ou de coton pur, toute la série des poissons : sardines, thons, saumons du Hokkaïdo, morues, anchois, anguilles, maquereaux, huîtres, homards, tortues, que sais-je encore ? Dégustation faite des trois qualités, elles sont absolument inférieures.

Le *Durukawa Copper Wire Works* de Tokio expose un tableau de cuivres étirés provenant des mines d'Ashivo, des creusets pour verrerie, des cokes et des charbons.

Voici des charrues et autres instruments aratoires de Koriyama (Fukushima) solides, massifs — des étuves à désinfecter — des balances — des pendules de tout modèle mais surtout de bas prix. On voit que le Japon veut accentuer le mouvement d'expansion de cette branche d'industrie très florissante et dont les produits, reconnaissons-le, se sont imposés sur le marché d'Extrême-Orient, chassant de presque partout les articles similaires des manufactures allemandes.

Une travée spéciale est réservée à Formose. Exposition complète et bien présentée. Des épreuves photographiques nous montrent le splendide hôtel du Gouverneur de la grande île, celui des Postes et Télégraphes, l'Hôpital avec l'Ecole de Médecine de Taïpeh, un vaste atelier pour les travaux en fer et même les demoiselles du téléphone attentives et sérieuses comme de sages petites filles. Pauvres chéries !

Parmi les produits de Formose, au premier rang, le camphre dont les Japonais ont le monopole en Extrême-Orient, l'or en minerai, en pépites, en poudre, le jute et la ramie, des bois, du thé, de l'opium, du sel et un désinfectant nouveau, le « safrol ».

On paraît travailler avec activité à la mise en valeur de Formose. Pourquoi faut-il que ces richesses embryonnaires réveillent en notre cœur de Français le regret de ne pas voir flotter au-dessus d'elles le drapeau tricolore ? Il suffisait à nos gouvernants d'autrefois, d'un signe, d'un mot, pour faire nôtre cette île que les Japonais ont faite leur par la suite.

Regrets superflus ! comme dit la complainte.



Delmas graveur Bordeaux

Femmes de la campagne annamite.

LANG-SON

LA PORTE DE CHINE

EXCURSION DES DÉLÉGUÉS DE LA PRESSE

Langson !... La Porte de Chine !.. Mots évocateurs de triomphes et de défaites, de gloires et de hontes, d'héroïsmes et de folies !

C'était le 13 février 1885. Les 7.000 hommes de la division Brière de l'Isle, traînant avec eux 4.500 coolies, s'avançaient dans les gorges du Song-Ki-Kong. Ils venaient de déloger les réguliers chinois de Bao-Viaï, où la résistance avait été sérieuse.

On s'attend à un nouvel effort des Célestes pour défendre Langson. Mais les mamelons qui gardent les approches de la ville, mais la citadelle et les fortins d'alentour ont été abandonnés.

Du fort Brière de l'Isle, où nous nous trouvions tout à l'heure, l'on aperçoit encore les ouvrages importants construits par les bandes chinoises sur chacun des mamelons.

Les Chinois ont laissé dans la citadelle des munitions, des fusils Winchester et Remington, des canons Krupp.

De l'autre côté du Song-Ki-Kong, vers Ky-lua, quelques réguliers se montrent, mais une volée de mitraille les disperse. Ils fuient précipitamment vers la Porte de Chine.

Les soldats se reposent. Ils ont bien gagné ces quelques instants de calme. En douze jours, six combats livrés : Thay-Hoa, Ha-Hoa, Dong-Song, Deo-Quan, Pho-Vy, Bao-Viaï.

Mais on apprend que Tuyen- Quang est assiégé. La garnison y court des dangers sérieux. Brière de l'Isle quitte Langson avec la brigade Giovaninelli, laissant de Négrier avec près de 3.000 hommes (exactement 2.899) pour rejeter les Chinois au delà de la frontière et assurer la sécurité de la région.

Le 23 mars, Négrier reprend la marche en avant, enlève Dong-Dang après une chaude affaire qui met 2 officiers et 53 hommes hors de combat, puis s'empare de la Porte de Chine.

Merveilleuse de pittoresque cette entrée du Quang-si. Les hauts massifs calcaires, prolongements du Cai-Kin, se dressent à pic, déchiquetés, arides. Des murailles crénelées grimpent de pente en pente réunissant les sommets. Un escalier à larges dalles suit la muraille du côté de la Chine, permettant ainsi aux soldats de se porter rapidement et sûrement de place en place. Des forts coiffent les pics. La position est formidable. Mais les Chinois ont subi tant d'échecs successifs, la marche en avant de nos troupes leur paraît tellement fatale, qu'ils lâchent pied.

Dans la gorge est la Porte, pagode aux toits retroussés. La fougasse qui l'a détruite jadis est, nous l'avons sous les yeux, à ce même endroit. Les Chinois l'y ont laissée : solide cylindre en fer de la dimension d'un fût de pétrole et dont une partie a été défoncée par l'explosion.

Sur les débris de la pagode, Négrier fait poser l'écriteau qui doit frapper l'esprit des disciples de Confucius : *Le respect des traités vaut mieux que les portes aux frontières.*

Aujourd'hui, la Porte est reconstruite. Dans le salon de réception de son yamen, un colonel chinois offre gracieusement le thé aux aimables compagnes des délégués de la Presse Métropolitaine et Coloniale. Les coups de feu éclatent, deux fois répétés par l'écho, mais c'est en signe de réjouissance. Les soldats à casaque rouge ouvrent de grands yeux et bavardent. Les enfants jouent. Les drapeaux flottent au vent avec un joyeux air de fête... La fougasse éventrée rappelle que toute cette terre que nous foulons est grasse de sang....

Pourquoi donc avons-nous permis aux Chinois de reprendre possession de ce point stratégique ? Il était à nous par droit de conquête.

Pourquoi leur avons-nous laissé ces pics qui dominent le pays; qui commandent en Chine comme au Tonkin et braquent de menaçants canons sur le pauvre petit blockhaus, construit à leur pied et sur lequel flotte le drapeau tricolore.

Mais rentrons à Langson. Un arrêt à Dong-Dang. Aujourd'hui, la ville est en liesse. Dans le salon de la gare, décoré de verdure et de drapeaux, le capitaine Cassier offre très aimablement un lunch aux excursionnistes fatigués.

Un arc de triomphe en feuillage porte l'inscription :

LES MILITAIRES DU POSTE

LES HABITANTS DE DONG-DANG

AUX DÉLÉGUÉS DE LA PRESSE.



Demas graveur Bordeaux

Nam-Quan. — La porte de Chine.

En 1898, nous y rencontrions le capitaine Radisson. Les noms ont changé, mais l'affabilité de l'accueil est toujours la même chez nos officiers. Une vaste caserne, bien aérée, s'est élevée depuis. Néanmoins, à certaines époques de l'année, la fièvre sévit et couche bien des petits soldats. Hier, treize d'entre eux prenaient le chemin de l'ambulance.

Les cibles pour le tir des soldats de la garnison sont doublées de numéros de la *Petite Gironde !* Vive Berthelot ! Ah ! ces Bordelais !

En 1885, Négrier laissa un bataillon à Dong-Dang et ramena jusqu'à Langson le reste de sa brigade.

Le 15 mars, les Chinois, étonnés sans doute de n'avoir pas été poursuivis davantage, réapparaissent à la Porte de Chine.

La brigade se remet en marche et se concentre à Dong-Dang. Les chasseurs d'Afrique poussent une pointe jusqu'à That-Ké. Une autre reconnaissance permet d'apprendre que les Chinois fortifient Bang-Bo sur la route de Long-Tchéou et que de là ils enverront des détachements inquiéter nos postes de l'autre côté de la frontière. Néanmoins, Négrier retourne à Langson. Les préoccupations de ravitaillement deviennent de plus en plus fortes. Il est inquiet de voir ainsi sa brigade *en l'air*.

Le Général en chef lui fait dire de pousser plus avant sur Long-Tchéou, Négrier ne montre aucun enthousiasme, bien au contraire. Il n'ira que si on lui en donne l'ordre formel et il fait câbler à Paris les difficultés de la situation.

Pendant ce temps, les Chinois, enhardis, descendent sur Dong-Dang qu'ils attaquent de nuit. On les repousse, mais il faut davantage. La brigade revient en cette place, talonne l'ennemi, le rejette de l'autre côté de la frontière et veut s'emparer de Bang-Bô.

L'on a trop tardé. Les Chinois ont élevé des retranchements formidables. Ils reçoivent chaque jour des renforts et nos effectifs sont trop faibles ; pas même un millier d'hommes (924) à mettre en ligne contre dix mille enragés, se battant chez eux, dans un pays qu'ils connaissent et où ils sont à l'abri.

Deux jours de lutte — les 23 et 24 mars — deux jours d'héroïsme. Mais il faut battre en retraite. Trois cent cinquante hommes sont hors de combat.

Les lieutenants Normand, du 16e chasseurs à pied, Thébault, du 143e de ligne, Camin, du 111e, le major Raynaud, les capitaines Brunet et Cotter, de la Légion, Mailhat, du 111e, sont tombés sous les balles.

Huit légionnaires, fous de rage, dans un superbe élan, font à la baïonnette une trouée pour rejoindre le corps du capitaine Cotter. Déjà les Chinois lui ont coupé la tête. Mais les braves ne veulent point laisser aux hideux magots la croix d'honneur qui brille sur la poitrine de leur pauvre officier. Ils la détachent et la portent au général toute couverte de sang. Trois d'entre eux sont tombés. Saluons, Messieurs. Honneur à la Légion !

Combien de dévouements dignes de nos respects et de notre admiration ! Le jeune lieutement de Colomb, du 111e, a le pied broyé. Ses soldats l'emportent, il faut gravir des pentes à pic. L'officier supplie qu'on le laisse pour ne pas faire tuer ses hommes. L'ennemi dirige sur eux un feu terrible. On trouve un cheval sur lequel l'officier est hissé. Le cheval tombe frappé d'une balle. Un brancard de bambous lui aussi est brisé. Les soldats traînent par les bras, par les vêtements, sur le dos, le jeune officier qui leur doit la vie.

Il faut battre en retraite, la rage et la honte dans le cœur. Le moral de tous, officiers et soldats, est atteint.

28 mars 1885. — Aux armes ! Le jour se lève et les grand'gardes placées sur les mamelons des environs de Ky-lua signalent un mouvement en avant des Chinois.

De la citadelle de Langson, l'on voit sortir trois bataillons du 23e, du 111e et du 143e de ligne, le 2e puis le 3e bataillon de la Légion, une compagnie du bataillon d'Afrique, un bataillon de tirailleurs tonkinois, les batteries d'artillerie de Saxcé, Ropert et Martin, en tout 2,500 hommes environ.

Rapidement, une partie des troupes se porte au delà du Song-Ki-Kong et prend ses dispositions de combat. Le blockaus de Ky-lua où nous sommes en ce moment forme le centre de la position. Deux fortins réunis par un chemin couvert commandent la vallée. Ils sont occupés par une section d'artillerie, deux compagnies d'infanterie et le bataillon Schefler, qui s'étend jusqu'à la pagode. A gauche, la compagnie du bataillon d'infanterie d'Afrique occupe les rochers de Ky-lua.

Notre aimable guide d'aujourd'hui, le lieutenant Raould, nous montre le village où se trouvait le bataillon Diguet en première réserve. Le bataillon du 143e et deux compagnies du 23e sont en réserve générale à la tête du pont de bambous. De l'autre coté de la rivière, les deux autres compagnies du 23e, le bataillon du 111e et trois sections d'artillerie.

Devant nos forces, la vallée. Sur huit ou neuf cents mètres, de chaque côté de la route de Dong-Dang, des rizières. A droite et à gauche, des mamelons. Nous occupons une position solide, formidable.

Les Chinois ouvrent le feu à neuf heures et demie. Nos batteries des fortins les déciment, mais des renforts arrivent du fond de la vallée.

Vers onze heures, le mouvement de l'ennemi s'accuse. Son aile droite s'engage entre les mamelons pour tourner notre position. Le bataillon d'Afrique veille. Il tient les Chinois en respect et les y tiendra jusqu'à la fin de l'action. A deux heures, le lieutenant-colonel Herbinger réunit le bataillon Diguet et celui du 143e pour une contre-attaque à notre droite, sur la gauche des Chinois.

L'ennemi veut alors brusquer son mouvement. Il attaque de front et se lance sur les fortins. Mais, avec ce champ de tir merveilleux, en pente douce et à découvert, nos soldats abrités arrêtent l'élan des furieux. Douze cents hommes hors de combat, tués ou blessés chez les Chinois. Dans nos rangs, seulement quarante-quatre — vous lisez bien — 44.

C'est à ce moment — 3 h. 15 m. — que le général de Négrier passe devant les ouvrages et reçoit une blessure à la poitrine.

Herbinger prend le commandement des troupes, pour la honte éternelle de sa mémoire et le malheur de la France.

— « Si je tombe, vous me relèverez », avait dit cet alcoolique à son officier d'ordonnance. Et affolé par la responsabilité du commandement, l'esprit encore plein des douloureux souvenirs de la retraite de Bang-Bo, sentant la première et très vive impression que fait sur nos troupes la nouvelle courant de proche en proche : « Négrier est blessé », Herbinger arrête sa contre-attaque, ordonne à nos troupes victorieuses de quitter une position quasi-imprenable et fait sonner la retraite au moment où les Chinois eux-mêmes se retirent.

Alors, c'est de la folie furieuse. On jette dans le Song-Ki-Kong les canons, les munitions, le trésor : six cent mille francs, quand eût été si facile, suivant la juste remarque de Dick de Lonlay, de sauver ce trésor en confiant à chaque soldat vingt piastres. « Les artilleurs, dit-il, se mettent à l'œuvre, défoncent les caisses contenant l'argent. Dans la nuit et le silence, les brillantes piastres mexicaines sont précipitées dans la rivière, transformant ainsi le Song-Ki-Kong en un nouveau Pactole. »

On défonce les tonneaux de vin et de tafia. On brûle les bagages et même deux sacs de correspondance qui viennent d'arriver.

De la folie, vous dis-je. Il n'est pas d'autre mot. Trois tués, 43 blessés, telles étaient nos pertes ! Et les Chinois s'en allaient vers Dong-Dang.

Vite, vite, il nous faut fuir. En route vers Than-Moi !

Restent seuls, occupant Langson, dix légionnaires en face d'un fût de tafia. Ils restent deux jours. Pas un Chinois ne s'est montré. Les pauvres diables, qui se sont donné des forces..., prennent leur sac et rejoignent la colonne à Chu, sans avoir été le moins du monde inquiétés.

« Un zéphir a été également oublié à Langson. Un raid de cavalerie le rencontre près de Pho-Cam avec une escorte de coolies qui portent son sac et ses bagages ; il se replie ainsi en bon ordre trois jours après l'évacuation. » (Dick de Lonlay).

On sait le contre-coup terrible qu'eut cette retraite insensée sur la politique de la France.

Examinons les motifs invoqués par le lieutenant-colonel Herbinger pour justifier la retraite.

L'absence presque totale de vivres. Or, les hommes avaient quatre jours de vivres sur le sac et il en restait aux magasins pour quinze autres journées.

Le manque de munitions. Il en restait plus qu'il n'en avait été consommé depuis le commencement de la colonne et un convoi de cartouches, annoncé déjà, devait arriver trois jours après l'affaire.

La crainte de se voir coupé de sa ligne de retraite. Or, le mouvement tournant des Chinois avait été complètement arrêté par les zéphyrs. Tous les points occupés précédemment étaient gardés. Sans la blessure du général qui ne devait causer qu'une émotion passagère, si le colonel Herbinger avait été à la hauteur de sa tâche, le moral de nos troupes se trouvait excellent.

Bien abrités, n'ayant depuis le matin que peu de camarades hors de combat, nos soldats voyaient devant eux la vallée jonchée de cadavres. C'était la revanche de Bang-Bo. Les Chinois, par contre, avaient perdu toute confiance. Ils se tenaient pour battus, auraient sans doute repassé la frontière pour se reformer et reprendre haleine. Nous pouvions les tenir définitivement en échec. Langson inoccupé pendant trois jours fournit la preuve éclatante de cet état d'âme.

Tant de sang répandu jusque-là, tant d'héroïsme dépensé pour aboutir à une honteuse retraite.....

Le nom de Herbinger restera éternellement maudit.

L'INAUGURATION
DE LA LIGNE HANOI-NAM-DINH

L'INDUSTRIE FRANÇAISE A NAM-DINH

10 janvier 1903.

Il fait frisquet mais sec lorsque les cent cinquante hauts fonctionnaires et invités montent à huit heures dans le train qui doit les emporter vers Nam-Dinh.

Parmi ces redingotes, une seule robe, Madame Max, critique musical de *la Fronde*, qui vient d'arriver de France.

La *Banda del Pasig* joue déjà dans le train qui s'ébranle.

La voie est bonne ; elle sera excellente dans quelques semaines.

La locomotive glisse à travers les rizières les plus riches du delta tonkinois. Tout le monde est aux champs. On laboure soit avec le buffle, soit en faisant tirer par deux hommes une herse que guide souvent une femme. A côté, l'on repique. La récolte promet d'être belle.

Nombreux sont les villages. Le long de la voie, les Annamites, revêtus de la dalmatique rouge, avec la gueule du dragon brodée sur la poitrine, tiennent les grands pavillons multicolores des pagodes. Il en est de toutes formes, de toutes teintes, de toute valeur, mais tous pittoresques et flottant sous le petit vent qui fait frisotter les riz.

De distance en distance, un autel garni des cinq objets rituels (1), des bougies de cire jaune, des offrandes de fleurs et de fruits ; des serviteurs tiennent droit les armes des pagodes. Les mandarins et les notables se prosternent et font les grands laïs, tandis que les guitares, les flûtes, les violons et les clochettes cherchent à se faire entendre malgré le crépitement des pétards. Spectacle peu banal.

Près des centres gardés par la milice indigène, les hommes présentent les armes, les gardes principaux saluent du sabre et les clairons sonnent aux champs.

Dans les cours d'eau nombreux à côté desquels nous roulons de notre

(1) La coupe aux offrandes, les deux brûle-parfums, les deux chandeliers.

bonne petite allure, des pêcheurs sont accroupis sur des radeaux de bambou. D'immenses armatures allongent leurs bras pour tendre le large filet que plusieurs relèvent en ce moment. Pratique au premier chef, ce filet, car il soutient en son milieu l'étroit goulot d'une nasse en vannerie. Lorsque le pêcheur lève son appareil, le filet forme entonnoir et le poisson descend fatalement dans la nasse. Il n'en peut plus sortir et la pêche continue sans fatigue, tandis que les prisonniers sont tenus au frais dans cette eau même où ils vivaient libres tout à l'heure.

Nam-Dinh !

Toutes les troupes de la garnison alignent leur double haie. Les fanfares résonnent. La Marseillaise est attaquée par la *Banda*. Des pétards encore, encore, encore. Très amusant.

Toujours à la fois correct, simple et affable, M. Beau reçoit dans la grande salle de la gare les autorités françaises et indigènes que lui présente M. Hauser, le sympathique administrateur de la province.

Les estomacs crient famine. Birot, le maître-queux hanoïen est là, rayonnant. Bon signe. Rien n'est brûlé.

Chacun se place autour de l'immense table en fer à cheval qui s'allonge sous le hall des machines. Les Travaux Publics ont bien fait les choses. Jugez-en, ami lecteur, et sentez se dilater vos papilles dégustatives à la lecture de ce menu colonial... si peu :

Hure de sanglier aux pistaches
Galantine de paon à la gelée
Petits pâtés chauds à la Cussy
Loup de la Baie d'Along à la Moderne
Filets de bœuf à la Talleyrand
Foies d'oie confits à la Châtelaine
Petits pois fins à la crême
Bécasses sur canapé
Faisans truffés à la Figeac
Bombe glacée pralinée
Mille-feuilles aux fruits
Petits fours assortis
Vin rosé des Cévennes — Pomard
Château-Margaux — Louis Rœderer frappé

Tout est bon. Les foies d'oie et les bécasses remarquables. Bravo, Birot !

Au dessert, un seul discours mais important : celui de M Guillemoto, Directeur général des Travaux Publics, dont nous voulons citer quelques passages, afin de donner une idée de l'œuvre qui s'accomplit :



Delmas graveur Bordeaux

Société Cotonnière du Tonkin (Nam-Dinh)

Vue générale.

L'inauguration d'aujourd'hui porte à 385 le nombre de kilomètres de voie ferrée dépendant du réseau nord de l'Indo-Chine, entièrement compris dans le Tonkin et actuellement en exploitation ; dans quelques semaines, ce chiffre sera porté à 450 kilomètres après l'ouverture de la ligne Hanoi-Viétri.

Ces chiffres ont leur éloquence et ce n'est pourtant qu'un commencement puisqu'à la fin de l'année où nous nous trouvons, la locomotive atteindra d'une part Yen-Bay et, d'un autre côté, pénétrera dans la belle province du Thanh-Hoa.

... Nous avons demandé à l'industrie métropolitaine de nous aider à tirer le maximun d'effet utile de la voie de un mètre. Nos rails, nos traverses, nos locomotives, nos wagons et nos voitures sont le résultat de concours qui parfois ont été très remarquables...

Notre industrie nationale s'est tirée à son honneur de la tâche qui lui était dévolue et, d'autre part, il semble que l'aliment que nos travaux ont donné à son activité ait été suffisant puisque, dans bien des cas, elle s'est trouvée légèrement en retard sur les travaux que nous exécutions ici...

Ces travaux joints à ceux de l'Exposition et à ceux si nombreux qui sont en voie d'exécution sur toute la surface du pays ont fait jaillir de la terre tonkinoise une armée de travailleurs, terrassiers, maçons, ouvriers de la pierre et ouvriers du fer, menuisiers, charpentiers, peintres, etc. Et l'habileté de main de la race, en même temps que son intelligence, se sont révélées de telle sorte qu'on a vu surgir de véritables artistes dont le talent apparaît surtout dans l'œuvre considérable de l'Exposition...

La population reçoit d'ailleurs en salaires pendant cette période de travaux beaucoup plus que les sommes qui peuvent lui être demandées pour faire face aux annuités de nos emprunts de chemin de fer. Vous avez pu remarquer, en outre, que sur nos lignes en exploitation, l'Européen n'est employé que pour la direction et la serveillance ; l'indigène est utilisé tant comme chef de gare et chef de train que comme mécanicien, chauffeur, ouvrier de la voie, etc. Le recrutement de ce personnel des services duquel nous n'avons d'ailleurs qu'à nous louer est incessant et rendu facile par les progrès de l'instruction dans ce pays...

Nos travaux ont également assuré la création d'établissements industriels qui, sans eux, n'auraient pas eu leur raison d'être et qui sont un nouvel élément de prospérité. Il me suffira de citer parmi beaucoup d'autres l'usine à ciment de Haiphong, la fabrique de chaux de Hué et l'installation d'explosifs de Hanoi...

Des sceptiques, car il y en a toujours, demandent ce que les Européens peuvent bien faire d'utile dans une colonie qui, dès avant leur arrivée, possédait déjà une organisation complète. Le voilà, ce qu'ils y peuvent faire ! Ces rails, ces locomotives, cette impulsion nouvelle donnée à un pays qui, en raison même de sa civilisation antérieure est trop sujet à s'hypnotiser dans le passé est la meilleure réponse qu'on puisse leur faire. Tous ceux qui sont venus à l'Exposition de Hanoi, tous ceux qui assistent à la solennité d'aujourd'hui seront, je pense, convaincus qu'en appliquant dans ce pays les compétences accumulées par notre civilisation scientifique, nous comblons un grand vide de la civilisation indigène, pour le plus grand avantage du progrès et de la prospérité du peuple que nous protégeons.

La *Banda del Pasig* redonne la Marseillaise à vive allure. Ces excellents musiciens ont joué pendant le banquet ; ils joueront en visitant Nam-Dinh, ils joueront encore dans le train du retour et continueront à jouer de la gare de Hanoi au village philippin. Vrai ! Ils en ont une santé, les gaillards !

Lelorrain, le délégué des Philippines, les encourage et les remercie. Ils voulaient encore jouer pour le remercier à leur tour.

Le Gouverneur Général part en voiture avec le cortège officiel, précédé et suivi d'un peloton de miliciens à cheval. M. Beau veut visiter les grands établissements industriels que Nam-Dinh a vu s'élever au cours de ces années dernières.

Et d'abord, arrêt à la filature de la *Société Cotonnière du Tonkin*. M. Dupré, l'un des promoteurs de cette affaire, la dirige sur place. Il en fait les honneurs au chef de la colonie qui ne saurait avoir meilleur guide.

Tout indiquait Nam-Dinh pour l'installation d'une filature de coton. La matière première est fournie, abondante bien qu'insuffisante aujourd'hui, par la province voisine de Thanh-Hoa. La très importante agglomération que la vieille cité litéraire et commerciale de Nam-Dinh attire auprès d'elle permet, d'autre part, de trouver une main-d'œuvre facile. Précieuse aussi, devrais-je dire, car ce travail de surveillance et d'adresse convient plus qu'aucun autre à ces habiles petites congaïs comme à ces futés gamins de la terre d'Annam.

Ils sont là 800 ouvriers réunis sous les vastes halls aérés, très éclairés, aménagés d'après les dernières méthodes d'Europe et d'Amérique.

Les fondateurs de la Cotonnière qui sont, avec le directeur Dupré, MM. Grandgeorge, Garcin et Dumarest, ont voulu faire grand et bien. Ils avaient compétence pour ce faire.

M. Dumarest, en effet, possède un important tissage à Roanne. Il n'est pas colonial d'aujourd'hui, car, depuis plus de dix ans, il a ouvert à Saigon et Pnom-Penh des maisons de commerce qui comptent parmi les meilleures.

De son côté, M. Garcin avait déjà installé à Hellemmes près Lille 220.000 broches et 140.000 à Vincey non loin d'Epinal.

L'établissement de Nam-Dinh est plus modeste. Il compte 21.000 broches à l'heure actuelle (machines de Platt And C° et de Howard et Bullough) mais tout, transmissions, force motrice et bâtiment, est disposé pour une installation de 30.000 broches.

Une partie des ouvrières prend son repas à côté des métiers. Les autres se sont déjà remises au travail.



Delmas graveur Bordeaux

Société Cotonnière du Tonkin (Nam-Dinh)

Un atelier.

Au cours de la visite des salles, M. Dupré fait remarquer que la société, française, (1) s'est procuré en France tout ce qu'elle a pu y trouver : les fers des constructions, les machines électriques à la Société Générale d'électricité de Creil (établissements Daydé et Pillé), la machine à vapeur de 800 chevaux système Corliss avec détente Dujardin, de la maison Dujardin et Cie, de Lille, parfaite de fabrication et très économique comme marche. Un excellent résultat a été obtenu grâce à l'aide de trois chaudières Galloway dont les grilles et les souffleurs permettent de fort bien brûler le charbon du Tonkin.

Les produits de la filature se vendent sur place, ne faisant concurrence qu'aux filés des Indes et du Japon. Aucun filé français n'a, en effet, son marché dans notre colonie d'Indo-Chine.

Toute la sollicitude du gouvernement général est acquise, cela va sans dire, à de pareils établissements qui répandent dans le pays, chaque semaine, des sommes importantes sous forme de salaires.

D'autre part, la filature de Nam-Dinh s'alimente pour partie au coton de la région Elle ne peut en trouver assez, disions-nous. Le prix de ce produit du sol a augmenté dans la proportion de un cinquième, mais néanmoins les paysans routiniers, ici comme dans nos pays d'Europe, n'ont point développé cette culture. Pourquoi ne les y inciterait-on pas en exemptant d'impôt, par exemple, pendant les premières années, les terrains actuellement non cultivés et qui seraient plantés en coton ?

La question posée par l'honorable directeur de la filature vaut la peine d'être étudiée de près. Elle le sera, nous en sommes convaincu.

Le cortège officiel se rend ensuite à la Distillerie Fontaine ainsi qu'on l'appelle dans le pays, à la Société Française des distilleries de l'Indo-Chine (anciens Etablissements A. R. Fontaine et Cie) (2), ainsi qu'il faut dire pour respecter les firmes et nous sommes partisan du respect.

La distillerie de Nam-Dinh fait partie d'un ensemble d'établissements crées au Tonkin et en Cochinchine par M. Fontaine Le premier, construit à Hanoi en 1898, fut, après une courte période d'exploitation, reconnu insuffisant pour répondre aux nécessités de la consommation.

(1) Siège social, Boulevard Malesherbes, 131, à Paris.

(2) Société anonyme au capital de trois millions de francs. — Siège social : Rue Berlisey, n° 6, Dijon. — Siège administratif : Boulevard Gialong, n° 53, Hanoi.

Un deuxième, de semblable importance, fut alors installé à Nam-Dinh, siège du plus grand marché de riz de l'Annam et du Tonkin. C'est celui que nous visitons aujourd'hui, sous la conduite de M. Fontaine lui-même et de M. Piot, son très aimable collaborateur.

Les constructions vastes, bien ordonnées, voient s'élever au-dessus d'elles une forte et haute cheminée, altière comme il convient au symbole du progrès et de la conquète industrielle de ce pays indo-chinois.

Et nous nous trouvons en présence d'une série de cuves, d'alambics, d'appareils de toute nature qui plongent un de nos confrères dans la stupéfaction. Notre ami s'est adonné depuis longtemps à l'étude des fermentations et rencontre ici, aux colonies, l'établissement peut-être le mieux organisé et le plus scientifique qu'il lui ait été donné de voir. C'est l'opinion qu'il émet devant nous et nulle ne saurait être plus flatteuse pour les organisateurs des Distilleries de l'Indo-Chine

En passant devant d'immenses réservoirs, M. Fontaine les indique comme des cuves de réserve, ajoutant qu'elles sont toujours restées vides, tellement est rapide l'écoulement des produits. Cela prouve d'une façon péremptoire, ajoute-t-il, combien étaient peu fondées les appréhensions de quelques esprits rétrogrades, toujours effrayés par les entreprises nouvelles et prophétisant aux alcools de cette origine une défaveur que les consommateurs se sont bien gardé de leur infliger.

Une troisième distillerie existe en Cochinchine, à Cholon-Binhtây, l'agglomération chinoise voisine de Saigon, connue pour ses très importantes rizeries dont nous avons parlé l'autre jour en parcourant la section du grand centre des Célestes. C'est l'une des rares entreprises de ce pays de Cochinchine dont les capitaux soient exclusivement français.

Nos guides nous donnent rendez-vous dans la galerie tonkinoise de l'Exposition où des graphiques, des plans, des fioles sont de nature à intéresser ceux que ne laisse pas indifférents le progrès industriel de notre colonie (1).

Le cortège officiel se rend ensuite à la cathédrale, à l'école franco-annamite, que fréquentent des centaines d'enfants, à l'hôpital indigène et visite l'une des plus importantes pagodes de la grande cité.

---

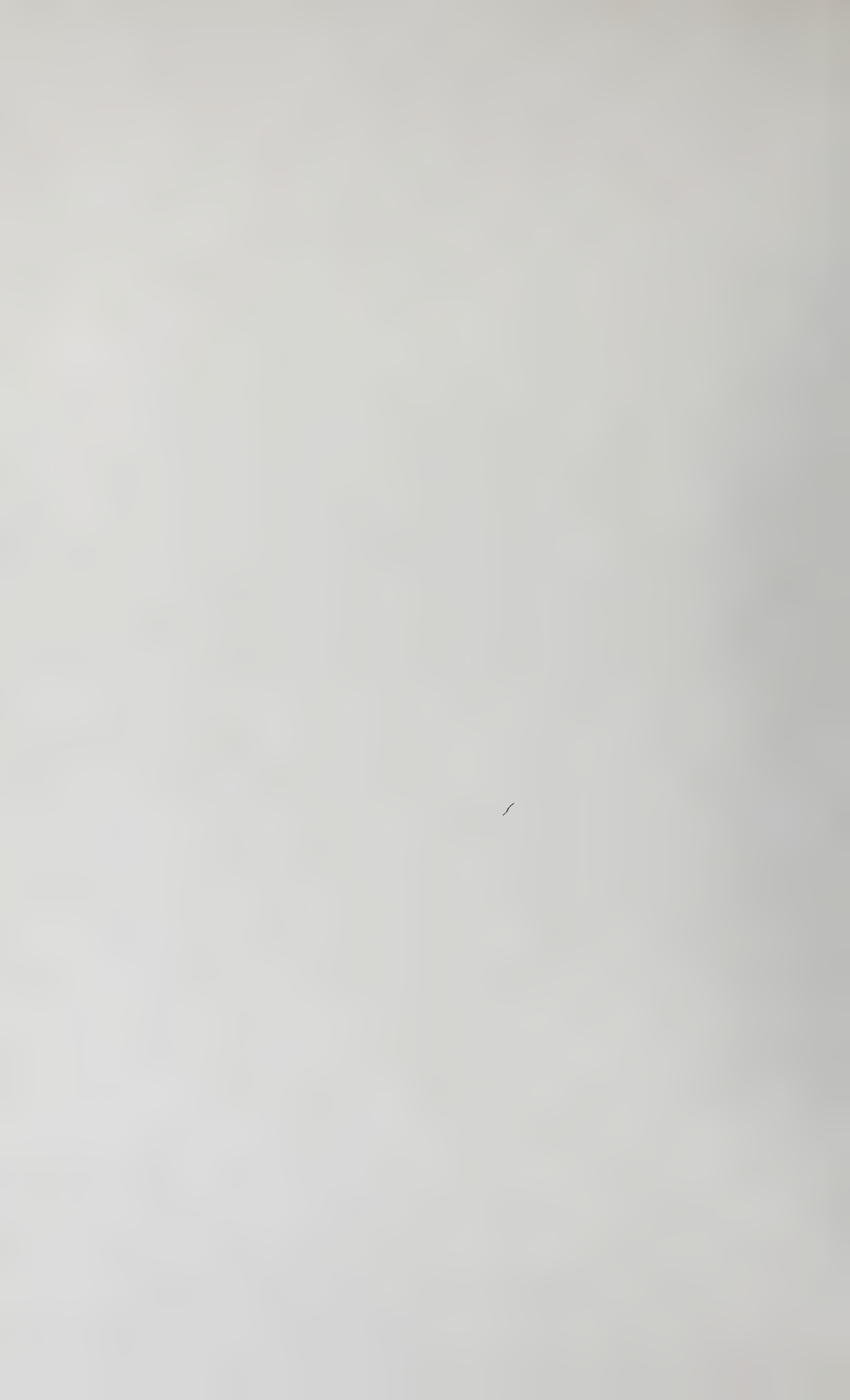
(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Fontaine s'est vu fait chevalier de la Légion d'honneur. Le gouvernement a récompensé les efforts de celui qui réussit à créer une industrie en Indo-Chine et provoqua un mouvement important de capitaux métropolitains venant s'associer à ceux de la colonie pour une œuvre de colonisation. Tous applaudirent à cette distinction.



Delmas graveur Bordeaux

Société Cotonnière du Tonkin (Nam-Dinh).

Le repas des ouvrières.



Puis, tandis que le Gouverneur Général s'arrête pendant quelques instants à la Résidence, dont la toute charmante Madame Hauser fait les honneurs, la plupart des invités s'égaillent dans la ville. Ils admirent l'étonnante propreté de cette agglomération indigène et l'intensité de sa vie commerciale. Ils visitent les ateliers des brodeurs et des incrusteurs, font chanter et danser les filles aux dents laquées et dont les mains fines, aux doigts en fuseau, décrivent dans les airs les passes rituelles scrupuleusement réglées, toujours les mêmes depuis des siècles et des siècles.

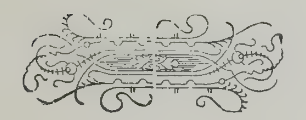
M. de Vilmorin rapporte presque un tronc de lim pour sa collection de bois ; le grave président du jury, M. Getten, a des théières dans ses poches ; un moins grave fureteur s'amène avec un gong sonore ; presque tous emportent un souvenir de l'inauguration.

En route pour Hanoi !

Encore les drapeaux, les autels, les mandarins qui s'agenouillent mais le calme du soir, mais la demi-lumière rendent infiniment douces les teintes éblouissantes de la matinée. Toute chose a un autre aspect, calme, un peu fatigué, comme ces milliers d'indigènes qui nous attendent depuis le lever du jour.

Hanoi ! Tout le monde descend.

Excellente journée à tous égards.





Delmas graveur Bordeaux

Société Française des Distilleries de l'Indo-Chine.

Usine de Nam-Dinh.

DIRECTION GÉNÉRALE
DE L'AGRICULTURE, DES FORÊTS
ET DU COMMERCE

La Direction Générale de l'Agriculture, des Forêts et du Commerce a réuni, sous la méthodique et savante impulsion de MM. Capus et Brenier, un ensemble de documents tels qu'il est possible au visiteur attentif de connaître par leur étude toutes les ressources économiques de l'Indo-Chine.

Personne n'en a profité comme les Japonais venus à notre Exposition. Pendant les heures de méridienne, alors que les galeries elles-mêmes sommeillaient dans le calme de la solitude, les petits envoyés du Nippon étudiaient, prenaient des notes, des calques, des photographies, donnant aux apathiques un bel exemple d'intelligente énergie.

Sur les murailles, une immense carte permet de voir les richesses connues de chacune des régions de la terre indo-chinoise.

Etalés sur les rayons de nombreuses étagères, les principaux produits forment un véritable catalogue-matière de notre colonie.

C'est l'exposition propre de la *Direction*. Nous parcourrons ensuite le *Pavillon des Forêts*, puis la section du *Service Géologique* et celle des *Services Zootechniques*.

Dans ce pays de la laque, il ne faut point s'étonner de voir des centaines de flacons renfermant des *huiles siccatives*.

Au premier rang, l'huile de l'abrasin dont une grande partie s'exporte en Chine, alors que le reste est absorbé par la consommation locale. Cette huile entre dans la composition de la laque. Intéressant à tous égards est le produit de l'abrasin qui se vend sur les quais du Havre 0 fr. 65 le kilogramme, tandis que les huiles de lin, également siccatives, ne dépassent guère le prix de 0 fr. 52. Le cours à Hanoi des huiles de Hung-Hoa et de Hoa-Binh varie entre 14 et 16 piastres le picul de soixante kilogrammes.

Des mêmes provinces, comme aussi de Son-Tay et de Tay-Ninh, vient l'huile de bancoulier presque aussi appréciée que celle de l'abrasin. Nous l'avons vu préparer en grand dans la plantation de M. Duchemin, à Phu Doan. D'autre part, le sympathique administrateur de Hung-Hoa, M. Simoni, a fait récemment planter des bancouliers sur toutes les routes de sa province. Les communes qui eurent cette charge en retireront bientôt un gros profit.

Une série d'*oléo-résines*, huiles de bois, fournies par des dyptérocarpées dont l'aire de végétation ne parait pas dépasser les régions moyennes de l'Annam et du Laos. Parmi elles, remarqué le *nam ma nhang*, dont les Laotiens se servent avec grand succès pour la calfatage de leurs pirogues.

Les deux genres de *laque* indo-chinoise : l'une extraite du *cay-son* au Tonkin, l'autre du *mereat* au Cambodge.

Une collection de *résines*. Les damars (*sao* des Annamites), les colophanes (*stral* des Cambodgiens) ; les chais (*mu chai* des Cochinchinois) qui, elles aussi, sont utilisées par nos indigènes pour leurs sampans et leurs jonques de rivière et de mer ; les benjoins du Haut-Laos (Luang-Prabang et les Hua-Phan) ; les laques ; enfin, le stick-lack qui peut revendiquer une place à part puisqu'il est la secrétion d'un insecte. Les indigènes de Cochinchine s'en servent pour fixer leurs outils et préserver les instruments aratoires de l'oxydation. Le stick-lack est très demandé en ce moment par les fabricants français de vernis. Son prix varie en Indo-Chine entre 9, 12 et 15 piastres le picul.

Le Cambodge fournit la gomme-gutte employée en peinture pour l'aquarelle et en pharmacie comme purgatif et anthelmintique.

Du Laos, surtout, vient le *sitiet*, espèce de cachou obtenu par la cuisson d'une écorce.

Voici des *suifs végétaux*. M. Crevost, attaché à la Direction d'Agriculture, découvrit, il y a quelque temps, une espèce très répandue au Tonkin, le *cay soï*, qui n'est autre que la *stillingia subifera*. Les Annamites ne se servaient jusqu'ici que de ses feuilles fournissant à la cuisson une solide teinture noire Dans une utile brochure, M. Crevost a indiqué toute la série des arbres à suif exploitables en Indo-Chine. Il y a là une ressource.

Que d'huiles ! Que d'huiles dans ces centaines de flacons, où reposent la suc de la sésame, du ricin, de l'arachide, du cotonnier, de l'ouatier, du tamarinier, du sterculia fetida, du garcinia, du camélia, dont M. Gilbert, le planteur tonkinois, propage sérieusement la culture.

Delmas graveur Bordeaux

Le Pavillon des Forêts.

Découvrons-nous devant la *gutta percha*, l'un des produits les plus précieux de nos forêts coloniales.

Voici tantôt trois ans, une commission, présidée par M. Lourme, Directeur Général des Postes et Télégraphes, se réunit à Saigon pour rechercher la valeur des produits guttoïdes de l'Indo-Chine. A l'issue d'un examen aussi approfondi que possible et de longs travaux d'analyse, la commission décida d'envoyer en France la quantité de gutta extraite du *thior* cambodgien nécessaire pour fabriquer l'enveloppe d'un câble de cent mètres. Le câble fut immergé. On vient de le retirer de l'eau. Il s'est admirablement comporté, en apparence du moins. Il reste à la soumettre à quelques expériences. S'il sort vainqueur de tant d'épreuves, notre *thior* sera certes une richesse de premier ordre.

Précieux d'abord, il l'est parce que peu commun. L'arbre, en effet, ne se reproduit que difficilement en forêt et les chauve-souris sont très friandes des baies qu'il produit. D'autre part, la croissance du *thior* est fort lente. On ne peut guère la soumettre à d'utiles incisions avant qu'il ait atteint 16 ou 18 ans d'âge.

La collection du *Docteur Spire*, fruit de longues et pénibles recherches à Java comme dans les forêts de l'Indo-Chine entière, présente, méthodiquement rangés, tous les caoutchoucs qui peuvent être trouvés sous nos climats. Le savant botaniste en poursuit l'identification pour déterminer leur valeur. Il aura rendu un réel service à nos coloniaux, très éprouvés dans ces derniers temps, par la baisse de ce produit qu'ils avaient acheté fort cher et dont les boules renfermaient souvent des sucs de lianes inférieures mélangés aux latex de caoutchoucs d'une valeur importante.

Les Annamites, les Laotiens, les Cambodgiens, les sauvages des montagnes connaissent tous l'alcool, qu'ils obtiennent par la fermentation et la distillation du riz. Chose digne de remarque. L'ivresse, l'ivrognerie sont rares en Extrême-Orient.

La Direction de l'Agriculture a réuni de nombreux échantillons d'alcools indigènes. Elle présente à côté d'eux les produits obtenus par les méthodes modernes dont nous parlions l'autre jour à propos des distilleries Fontaine.

Les Annamites distillent en certains endroits une eau de fleur de pamplemoussier très délicate et dont ils se servent pour la pâtisserie.

Viennent ensuite les petits flacons d'essences qui indiquent, croyons-nous, l'une des plus importantes ressources de l'avenir pour notre colonie : essences de badiane, de citronnelle, de tamarin, de jaquier, etc..

Nos protégés sont tous de gros fumeurs : le cigare seul leur était inconnu avant notre arrivée chez eux. La pipe à eau, la pipe en terre, en racine en bambou, en métal leur servent de temps immémorial. Ils font la cigarette en utilisant comme enveloppe les feuilles sèches du bananier. Certaines cigarettes, celles des Lus du Haut-Laos, par exemple, dépassent en dimension nos casadorès les plus volumineux. Il n'est pas jusqu'à la chique que nous n'ayons vu mijoter par les Laotiens comme par nos plus experts gabiers de misaine.

Certains tabacs d'Indo-Chine sont excellents. Les Manillais de la Compagnie Générale ont examiné les échantillons exposés par la Direction d'Agriculture. Ils les assimilent, ceux d'Annam à leur deuxième qualité, ceux du Tonkin à leur troisième. Nous sommes convaincu qu'ils auraient classé parmi les meilleurs des tabacs du Laos comme ceux de Vientiane et de Kon Toum, dont aucune feuille ne figure ici. — Des chaux à bétel de toute qualité. — Une collection très fournie de condiments et de produits pharmaceutiques, parmi lesquels des cardamomes, des cannelles et des gingembres soigneusement classés ; du *daï-bi* ou camphre cristallisé que les indigènes du Tonkin et du Laos obtiennent en distillant les feuilles du *blumea balsamifera*, très répandu dans la colonie. Les Chinois achètent actuellement la *daï-bi* 320 piastres le picul. Raspail n'a rien inventé. Le camphre est en Chine presque la base de la pharmacopée.

Toute la série des produits tinctoriaux : feuilles, fleurs, racines, écorces et minéraux.

Parmi les produits alimentaires, les échantillons des riz primés en Cochinchine l'an dernier, des maïs, des millets, des poivres, des champignons, des lotus, des haricots, des fruits de nénuphar, que sais-je encore ?

De la cire d'abeille voisine avec de la colle de poisson.

Puis, ce sont les textiles. Encore une des richesses du pays ! Lorsque nous aurons pu acclimater chez nous le coton à longue soie et que les usines, se multipliant dans nos grands centres, pourront utiliser le chemin de fer du Yunnan pour diriger sur l'inépuisable marché de cette province chinoise les produits de notre industrie, le Tonkin verra la richesse affluer.



Delmas graveur Bordeaux

Intérieur du Pavillon des Forêts

Les essais d'acclimatation de cotons étrangers n'ont pas encore réussi jusqu'à ce jour. A la deuxième génération, un phénomène d'hybridation se produit qui laisse voir le coton retourné à la courte soie. De nouvelles tentatives avec des graines d'Amérique se poursuivent néanmoins à la fois au Tonkin, en Annam, en Cochinchine et au Cambodge.

La ramie, le jute, l'abacca, l'ananas, le coco font naître d'autres espérances. Voici des cordages de panka fabriqués à Bac-Ninh avec de la ramie et que l'on déclare inusables ; des ficelles et des cordelettes en jute ; des tresses pour semelles en ramie rouie seulement vingt-quatre heures ; des cordages en coco de l'Annam où une véritable industrie s'est développée : une collection de filés de soie de toute provenance ; une autre de cotons indigènes et la série des cotons teints, d'importation anglaise, qui se vendent sur les marchés du Laos.

Lorsque nous aurons admiré toute la gamme des laques étendues sur une multitude d'échantillons de bois, nous nous arrêterons devant la bibliothèque. Les travaux économiques de la Direction d'Agriculture sont nombreux. Le *Bulletin* mensuel, est classé dans le monde entier parmi les publications de premier ordre et il nous arrive souvent d'en trouver des extraits dans les journaux des Indes Anglaises, de Java et même du Japon.

Parmi les brochures étalées sur les tables, prenons le catalogue des principaux produits d'origine végétale, animale ou minérale qu'il importe de recueillir en Indo-Chine. Tous sont classifiés. Ouvrons pour prendre un exemple. Le premier tableau renferme l'énumération des produits d'origine végétale qui se devisent en alimentaires — industriels et dérivés — médicinaux et divers. Les produits alimentaires, à leur tour, sont proprement dits sacharifères, gélatineux, de potager ou de petite culture, de fourrage, d'arbres fruitiers, ou enfin des épices. Dans chaque groupe, le produit est ensuite indiqué avec son nom scientifique, son nom vulgaire et les différentes désignations indigènes. Ainsi le sagoutier est le *caryota urens* que les Annamites applellent *dung dinh* et les Cambodgiens *ansé*. Semblables travaux sont de la science et de l'obervation pratiques au premier chef; ils devraient être répandus à profusion dans notre colonie d'Indo-Chine.

Quelques pas plus loin, nous nous trouvons dans

LE PAVILLON DES FORÊTS

Très réussi, ce pavillon. Elégant d'aspect ; original avec les troncs d'arbres, les pièges à tigre, les charrettes de tous modèles qui garnissent ses abords. Il est bien dans la note.

A l'intérieur, les produits des forêts indo-chinoises apparaissent classés avec méthode. Un très grand nombre d'essences de Cochinchine, de l'Annam du Tonkin, du Cambodge et du Laos sont ici représentés par une bille de bois ayant la dimension minima exigée pour la coupe et découvrant par deux sections, verticale et horizontale, les secrets de son âme. Chaque bille porte une étiquette indiquant son pays d'origine, son nom botanique et l'appellation des indigènes. Des photographies donnent l'aspect général de l'arbre, montrent une branche vivante et des graines. Parfois, la graine est elle-même conservée dans un flacon.

Les sous-produits de la forêt s'offrent au visiteur sous leurs formes diverses. Ici, les résines telles que les indigènes les portent au marché, les bambous, les rotins, les huiles, le cunao, les écorces tinctoriales avec des spécimens d'étoffes teintes par les habitants de la région, d'autres écorces utilisées pour la médecine. Là, des échantillons de caoutchouc, de gutta, d'autres latex ; du miel en rayons ; de la cire.

Dans une travée sont réunis maint et maint ustensile de bambou : natte, panier, chapeau, arc, lance, seau, instrument de musique, embarcation, que sais-je encore ?

Puis ce sont des objets tournés, en *trac* de Cochinchine ; des vêtements de sauvage *Stieng* en écorce de *cay xe,* cet arbre dont l'on extrait aussi du poison pour les flèches.

Des agrandissements d'épreuves photographiques montrent les indigènes dans la forêt grimpant aux arbres pour en cueillir les fruits et les graines, extrayant les sucs et les résines, fabriquant avec des filasses de *cay choï* des cordes aussi solides que celles des Philippins, travaillant la feuille coloniale et solide de la paillotte blanche qu'ils transforment en nattes, en liens ou en sacs.

Puis ce sont les joncs de Cochinchine ; les objets en bambou tressé et colorié, industrie nouvelle qui s'est créée aux environs de Hanoi et dont nous pouvons suivre ici les différentes phases.

Des collections d'oiseaux et d'animaux. Une vilaine panthère qui grimace d'effrayante façon et fait grand peur aux petits enfants.

Un type fort soigné de maison forestière.

Quelques provinces ont envoyé des lots importants de bois, telles celles de Bac Giang, de Hatinh, de Quang Yen, de Bac Kan.

Les statistiques montrent par leurs diagrammes les variations de la consommation et de l'exploitation de la Cochinchine et du Tonkin.



Delmas graveur Bordeaux

L'Exposition des Forêts.

Des cartes très complètes indiquent les régions où le service forestier a créé des réserves pour l'avenir.

Enfin, de grands panneaux portent en caractères chinois des maximes antiques par lesquels les sages rappelaient aux gens du peuple que la forêt est précieuse, indispensable à l'existence d'un pays.

En résumé, exposition complète, méthodique, bien présentée et qui fait le plus grand honneur à M. Roger Ducamps, le distingué chef du Service forestier.

LA GÉOLOGIE EN INDO-CHINE

— *Qui cassait des tas de cailloux* (air connu).

Le refrain cadencé qui nous faisait marcher jadis d'un pas plus allègre qu'aujourd'hui sur la route de Louviers et autres pays circonvoisins nous vient tout naturellement à l'esprit lorsque nous franchissons le seuil de ce sanctuaire peu fréquenté, où reposent les travaux du service géologique de l'Indo-Chine.

Et cependant, les galènes cherchent à nous attirer par leur éclat, faisant concurrence aux étains (cassiterite) de la région de Caobang qu'exploitent aujourd'hui MM. Duverger frères.

De ce coté, les fers, à l'état de piroxyde (fer hématite), dont les gisements fort riches sont depuis longtemps mis en valeur au Tonkin comme au Cambodge, à Thai Nguyen et Kompong Soai par exemple. Ils se présentent parfois sous forme d'oxyde magnétique dont certaines localités du haut Tonkin ont des dépôts de premier ordre.

Une collection très fournie d'échantillons de toute nature offre un réel intérêt scientifique et nous donne une idée de l'intensité et de la fréquence des phénomènes filoniens éruptifs qui présidèrent à la formation de toutes ces espèces minérales.

Les différentes époques géologiques reconnues en Indo-Chine sont figurées ici par des échantillons de roches nombreux et variés. L'horizon le plus ancien appartient aux premières assises sédimentaires dont la manière d'être primitive a été profondément modifiée par la chaleur interne et l'action dite métamorphique des roches d'épanchement ou éruptives, granites, granulites, pegmatites, etc. Les espèces qui appartiennent à cette série sont des gneiss et des schistes siliceux. Au-dessus, se montrent des terrains également schisteux, mais partiellement constitués

par des grès compacts (quartzites) et des calcaires altérés. Puis viennent des formations calcaires qui contribuent à donner à certains paysages tonkinois l'aspect sauvage et tourmenté qui les rend si pittoresques. Ces rochers correspondent à peu près à l'époque de la houille en Europe.

C'est à un âge plus récent que se sont déposés ici les charbons exploités à Hongay et ailleurs et dont on peut voir exposés quelques spécimens. Ces charbons sont intercalés dans des schistes qui ont révélé une flore ancienne composée de nombreuses espèces, aujourd'hui bien connues, et dont l'étude a permis de dater exactement ces dépôts de combustibles fossiles. Aux empreintes végétales de cette houille secondaire (rhétien), une vitrine a été consacrée ; leur précieuse collection nous montre, en particulier, des feuilles de fougères dont les nervures les plus délicates sont encore merveilleusement présentes avec tous leurs détails. Il y a là pour les paléontologistes un véritable trésor scientifique. La science est redevable à M. Counillon, chef du Service, de la plupart de ces remarquables découvertes. Les terrains plus récents n'ont jamais été observés en Indo-Chine. C'est du Yunnan que M. Monod, chef adjoint du Service, a rapporté de curieux grès pétris de coquilles lacustres, formation attribuée au pliocène.

Une série de cartes et de coupes géologiques, exécutées par M. Monod, achèvent de faire connaître la constitution du sous-sol et nous montrent les actions dynamiques, lentes ou cataclysmiques, qui ont si puissamment aidé à donner au sol sa configuration topographique actuelle.

Enfin, M. Mansuy, préparateur, a recueilli à Somron Seng, Cambodge, dans un gisement préhistorique, une importante collection d'objets remontant à la période de la pierre polie. Cette collection se compose de plusieurs milliers de pièces, haches de divers types, gouges, ciseaux, etc., tout un outillage lithique très varié ; des échantillons d'une céramique bizarrement ornée, dont font partie quelques vases qui ne peuvent être assimilés à aucune forme connue provenant des monuments les plus anciens de l'Extrême-Orient ; des bijoux : anneaux, perles, pendeloques, etc., en coquilles et en os ; des harpons et hameçons, également en os. Puis, des débris de mobilier funéraire à côté des ossements humains, parmi lesquels un crâne, précieux spécimen ethnique des populations qui précédèrent les Khmers au Cambodge.

Près de cette vitrine, la collection tout à fait remarquable de M. Dumoutier et celle que nous avons recueillie nous-même au cours de fouilles prati-

quées en pays laotien. Le jury a bien voulu ne pas la passer sous silence et y remarquer quelques pièces non encore connues.

Une collection d'anatomie comparée et de conchyliologie complète cet ensemble et peut être considérée comme une première tentative de muséum d'histoire naturelle indo-chinoise.

En réumé, cette exposition est le résultat de quatre années de patientes et laborieuses recherches, accomplies dans des conditions le plus souvent pénibles et parfois dangereuses. Rendons hommage au dévouement et à la science de MM. Counillon, Monod et Mansuy.

SERVICE VÉTÉRINAIRE, ZOOTECHNIQUE ET DES ÉPIZOOTIES.

Ce service, rattaché à la Direction d'Agriculture, est dirigé avec distinction par M. Lepinte, vétérinaire principal de l'armée.

Une travée lui a été consacrée dans les galeries, mais la véritable exposition des services est ailleurs, aux Établissements Zootechniques, Vincennes réduit de notre Champ-de-Mars, où s'est tenu, en janvier 1903, un Concours général d'animaux domestiques.

La fête fut réussie à tous égards. Bêtes et visiteurs affluèrent de tous les points de la colonie.

Ils purent admirer le parti que M. Lepinte a tiré de ces terrains de rizières depuis 1896, visiter aussi le haras de perfectionnement et de production, la vacherie, la bergerie, la porcherie, la basse-cour et des prairies améliorées à l'instar de celles de France.

Le haras entretient et améliore la race chevaline par sélection et par des croisements judicieux avec des races d'importation. Actuellement, il se compose de 60 étalons ou poulains et de 90 poulinières ou pouliches.

La vacherie comprend un petit groupe de vaches sélectionnées en vue de croisements pour la production laitière.

La bergerie présente un lot de 56 moutons presque tous nés dans les établissements, où ils sont entretenus depuis six années. Cette expérience a donné les meilleurs résultats et semble avoir résolu la possibilité de développer cet élevage dans la colonie. Un crédit récent, accordé par M. le Gouverneur Général, vient de permettre de demander en France des reproducteurs des races ovines qui paraissent convenir pour les croisements à entreprendre avec les races de Chine qui seront introduites. Par

ces procédés, espérons que l'on arrivera à constituer une race appropriée au climat comme aux pâturages de l'Indo-Chine et à la doter de ce précieux cheptel qui s'y trouve inconnu.

La porcherie abrite des reproducteurs de choix qui servent à l'amélioration de la race porcine du voisinage.

La basse-cour entretient et propage toutes les races de volailles qui intéressent la colonie. C'est par elle qu'en moins de cinq années, tous les villages des environs de Hanoi ont été pourvus de pintades et qu'ils ont pu se livrer à cet élevage en augmentant l'approvisionnement de la ville.

Outre le haras des Etablissements Zootechniques de Hanoi, des dépôts d'étalons établis sur différents points de la colonie assurent la monte dans les régions qui possèdent encore quelques juments, au Tonkin, en Annam, au Cambodge. Ces dépôts fonctionnent par les soins des autorités locales, sous la direction technique du Chef du Service des Haras et, en principe, des vétérinaires-inspecteurs du Service Zootechnique et des Epizooties qui sont attachés aux différentes régions de l'Indo-Chine. Les étalons sont entretenus par les budgets locaux, et les primes variables affectées à la monte par des arrêtés spéciaux sont à la charge des mêmes budgets.

Les étalons qui ont été appelés à fonctionner en 1903 dans les stations de monte ont été répartis ainsi qu'il suit : au Tonkin, 15 étalons dans les Territoires Militaires et 5 dans les provinces ; — en Annam, 12 étalons dans les provinces ; — au Cambodge 12 étalons dans les provinces ; — en Cochinchine, un étalon, récemment demandé par M. le Lieutenant-Gouverneur au Chef du Service Zootechnique, a été acheté au Tonkin et envoyé dans la province de Thudaumot.

Dans les galeries de l'Exposition elle-même, nous trouvons une collection très complète de photographies destinées à transmettre aux générations futures la superbe mine des pensionnaires principaux de M Lepinte.

Nous y trouvons aussi une série de brochures sur l'élevage.

Citons les monographies de MM. Schein, Bauche et Douarche, vétérinaires-inspecteurs, sur le cheval, les porcins et les bovins d'Indo-Chine.

Ces brochures donnent aux éleveurs de précieux conseils pour la nourriture des animaux domestiques et les soins dont il convient de les entourer afin d'en retirer le maximum de profit.



Delmas graveur Bordeaux

L'Exposition de l'Annam.

EN ANNAM

Ratée, l'exposition de l'Annam, alors qu'elle aurait pu être l'une des belles.

Réparties dans cinq locaux différents, éloignés les uns des autres, les objets envoyés des diverses provinces de l'antique royaume ne sont guère mis en ordre que dans une travée peu large.

Sur un fond d'étoffe moï, une panoplie étale les armes, les instruments de musique des tribus de la chaîne annamitique, ainsi que des cornes et des défenses.

Un riche mandarin, Nguyên-Cong-Linh, a consenti à nous confier une inestimable collection de porcelaines, vieux bleus et craquelés, plus de 70 pièces.

Des meubles en bois de rose du Binh-Dinh, finement traités et délicatement agencés, des racines de bambou, bizarres, torturées, affectant des formes d'animaux apocalyptiques.

Puis, la série curieuse des bois sculptés, spécialité de Quinhon. Taillés dans des blocs à peine équarris, là sont une infinité de types annamites saisis sur le vif comme attitude ; un pêcheur, un mandarin en voyage, un lettré déambulant, avec son pinceau planté dans son turban correctement serré, une caravane de Moïs se suivant en file et pliant sous le faix de leur hotte lourdement chargée, un tueur de porcs éventrant sa victime, un sauvage à l'affût, bandant son arc et prêt à percer un cerf qui s'arrête, un bourreau fouettant de la cadouille un pauvre bougre dont les formes nues et rebondies sont sillonnées de zébrures réalistes, vingt autres scènes naïves mais dénotant chez l'artiste qui les a traitées un rare talent d'observation.

Un succès, par exemple, l'un des plus gros même de l'Exposition, est, sans contredit, le groupe des membres du *Comat*, ou Conseil des Ministres, représentés par des mannequins aux riches costumes de soie brochée.

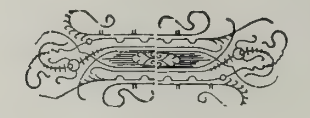
Du matin au soir, la foule des Annamites stationne devant cette auguste assemblée. Chaque haut mandarin porte la tablette de commandement,

en ivoire, et les insignes de son grade. Les figures en carton sont merveilleuses d'expression et dignes des meilleurs artistes du Musée Grévin. Les attitudes parfaites elles aussi. Jugez-en plutôt en jetant un coup d'œil sur la reproduction magnifiquement réussie par Delmas. C'est un devoir pour moi que de féliciter et de remercier le grand photograveur bordelais pour le concours qu'il m'a prêté. Il assure, d'ores et déjà, le succès de cet ouvrage.

Derrière le Comat, s'étalent d'anciennes soieries annamites d'un fini, d'une délicatesse comme on n'en rencontre plus que rarement. De grands parasols jaunes, couleur royale, abritent les mandarins.

De chaque côté de l'estrade, d'autres mannequins présentent les costumes et l'*habitus corporis* d'une foule de personnages annamites. Très réussi cet eunuque, à la figure imberbe, à l'œil éteint, d'une maigreur inquiétante, ce lettré grave et fier, ce ly-truong (maire), ce gardien de buffles, ce bûcheron, ce bonze, ce laboureur, ces notables, ce *muong* (montagnard) dont la femme porte un original costume pailleté et orné de verroteries multicolores.

Il nous faut visiter une nouvelle salle pour découvrir dans un inimaginable fouillis les objets les plus disparates : une vénérable cloche de bronze à côté d'une hotte de paysan moï ; des cuivres niellés du Thanh-Hoa voisinant avec la bijouterie en argent du Quang-Tri ; des marbres de Fai-Foo écrasant des guéridons en rotin ; des nattes ; des modèles de jonques ; des bois travaillés, et, ahuri en présence de ce pêle-mêle de bric-à-brac, un cheval de pagode grandeur naturelle qui ferait la joie de bien des gamins de ma connaissance.





Delmas graveur Bordeaux

L'Exposition d'Annam — Costumes de mandarins



Delmas graveur Bordeaux

L'Exposition de l'Annam.

EN TUNISIE

Pas bien grand, mais coquet et fort gentiment aménagé, le pavillon de la Tunisie, confié aux soins de M. Georges Breyman. Il est vrai que tout est flatteur à l'œil dans ces soieries et ces tissus aux couleurs éclatantes, qui se marient si bien avec la teinte bleu tendre des boiseries.

Couvertures de Gafsa ; tapis de Kairouan ; costumes indigènes avec la veste, le gilet, le capuchon, la ceinture ; un large pantalon de femme arabe.

Riches, cette chéchia brodée avec gland d'or, coiffure des ministres et des officiers de la garde beylicale — ce costume de juive comprenant un pantalon en soie mauve brochée d'or, une *kemedja*, blouse en soie brochée et galonnée d'or, une *koufia*, bonnet pointu en velours agrémenté de broderies et dont les *kefas* ou brides sont de soie rose chargée d'argent.

Partout des étincelles, des chatoiements, des joies pour l'œil. Mais il n'y a pas que du clinquant dans le pavillon tunisien. Le grand pays africain de protectorat a voulu nous montrer qu'on colonisait et que l'on travaillait utilement sous son chaud soleil.

Comme produits, voici des échantillons de sorgho blanc et de sorgho noir présentés par la ferme d'expériences annexée à l'Ecole Coloniale d'Agriculture de Tunis — des amandes dures et tendres du Contrôle civil de Sfax — de très belles éponges provenant des pêcheries de Mahdie, des îles Kerkennah et du golfe de Gabès — des cordelettes, des tapis, des sandales en fil d'agave — des blés, de l'avoine, de l'orge, de *l'holba* exposés par les Fils de Marius Ventre à Tunis. Oh ! cette holba ! quels souvenirs elle évoque ! C'est avec sa farine que l'on engraisse les jeunes juives de Tunisie pour les préparer au mariage !

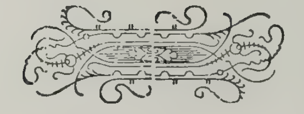
La Compagnie Générale des Phosphates de Gafsa nous montre une série d'échantillons. Elle extrait plus de mille tonnes par jour à l'heure actuelle dans cette inépuisable concession de Méthani, dont les couches phosphatées profondes s'étendent sur près de 60 kilomètres de long et plusieurs kilomètres de large. Chaque tonne amenée à Sfax paie au gouvernement tunisien un tribut de un franc.

M. Soler, photographe à Tunis, est un grand artiste. Ses épreuves comptent bien certainement parmi les plus belles de cette Exposition, où elles sont si nombreuses. Nous avons surpris souvent de nombreux visiteurs rêvant en présence de ces paysages tunisiens, desquels se dégage une poésie charmeresse ou se laissant troubler par l'œil provocateur de ces belles filles rieuses à peine gazées de mousseline.

M. Glandut, de Sfax, a envoyé de l'huile d'olive de toute exceptionnelle qualité, nous disait un membre du jury

Une excellente petite brochure de propagande, publiée par la Direction de l'Agriculture et du Commerce, nous apprend que plus de 40 millions de litres d'huile d'olive sont fabriqués chaque année dans le pays. Huile pure, car la législation tunisienne punit de peines sévères toute falsification ; d'autre part, l'importation des graines oléagineuses est interdite et les huiles de grains que l'on pourrait mélanger sont frappées de droits prohibitifs. — « Pas moyen alors faire filou », disait un commerçant annamite à qui j'expliquais ce système.

Enfin, voici les rois des vins africains, ces muscats du Clos de l'Archevêché de Carthage, ces vins blancs secs dorés. ces Fine Carthage qui faisaient déjà autrefois nos délices. M. Paul Cheffard, concessionnaire du clos, à Tunis, a eu l'excellente pensée d'envoyer ici une respectable quantité de flacons-échantillons qui reçurent partout le meilleur accueil. Réclame intelligente, car nous connaissons plusieurs Hanoïens qui ont désiré apprécier le goût des bouteilles normales. Le pavillon de Tunisie parut si séduisant aux délégués japonais qu'ils demandèrent à M Breyman et obtinrent son envoi à l'Exposition d'Osaka qui va s'ouvrir.



A LA RÉUNION

La Réunion ne pouvait délaisser cette colonie d'Indo-Chine où résident tant de ses aimables fils.

Son exposition, organisée avec beaucoup de soin près des Galeries Métropolitaines par M. Balliste, en attendant l'arrivée de M. Paul Vivien, commissaire de la section, nous a permis d'embrasser d'un coup d'œil les ressources de cette belle île.

Elles paraissent importantes et d'un réel intérêt. Ces vanilles, en effet, ont été reconnues à l'Exposition de 1900 les premières du monde, supérieures même à celles du Mexique. Ce manioc n'a pas d'égal, nous dit une notice qui l'accompagne. En effet, partout ailleurs, il faut, avant de l'utiliser, laver le produit dans plusieurs eaux afin de le débarrasser de matières qui pourraient en faire un poison. A la Réunion, au contraire, le manioc se mange sans préparation comme sans inconvénient. Saluons bien bas cette terre privilégiée !

Elle subit cependant, comme tous les autres pays de canne, la crise sucrière. Mais ses colons ont tourné leur activité vers l'utilisation des jus en perfectionnant les procédés usités jusque-là. Ils ont créé des distilleries modèles et réussi à fabriquer de l'eau-de-vie d'un arôme si fin qu'on l'emploie en France pour la falsification des cognacs. Leur rectification faite dans la colonie permet d'obtenir un alcool pour l'éclairage ou les machines. M. L. Colson, directeur des établissements du Gol à Saint-Louis, expose une série de remarquables produits de sa distillation.

Les simples sont très en honneur à la Réunion, non pas ceux auxquels nos livres saints promettent le royaume des cieux, mais les simples bienfaisants que la pharmacopée délaisse aujourd'hui pour s'adonner au culte de la chimie compliquée. Un colon, M. de Lescouble, a fondé une usine pour l'extraction des principes actifs des plantes fraîches et peut ainsi expédier les extraits en Europe, pour le plus grand profit de notre faible nature.

Pour joindre l'agréable à l'utile, les colons de l'île Parfumée se sont fait Maîtres des Odeurs Suaves. Leurs essences d'ylang-ylang et de géranium, notamment, furent classées parmi les premières à l'Exposition Universelle de 1900.

Quelques échantillons de thés, de bois précieux, de tabac, de fibres d'agave, de caoutchoucs.

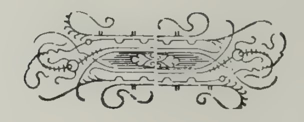
Enfin, le café. Jadis, il était la richesse de l'île, dont il entretenait la réputation dans le monde. Aujourd'hui, les plants ont été dévastés par un misérable insecte, l'*hemileia vastatrix*, que nous signalons à votre haine.

Mais ne serions-nous pas à la veille d'un regain de fortune ? La douce et bonne nature laisse pousser depuis trois ou quatre ans un café sauvage ou café marron, dans lequel les chimistes ont découvert deux fois plus de caféine que dans les cafés civilisés. Et on ose encore nous parler des progrès de la civilisation et de l'utilité des écoles d'agriculture ! Pauvres de nous !

En présence de cette constatation, l'autorité militaire, économe des deniers de l'Etat, se proposerait, nous dit la notice, de réduire de moitié, en poids, la ration du soldat en substituant au café Santos le café marron de Bombon.

On n'a pas demandé l'avis des percolateurs.

Dans la même salle, le gouvernement de la Côte des Somalis a fait épanouir une jolie collection d'armes : lances, sagaies, coutelas, poignards, boucliers. Quelques jolies photos. Du reste, ami lecteur, nous pouvons mettre l'exposition elle-même sous vos yeux, grâce à un cliché très réussi.





Exposition de la Côte des Somalis

EN BAIE D'ALONG

(Excursion des délégués de la presse)

Les chaloupes *Querné*, de la Résidence supérieure, et *Day*, des Travaux Publics, emportent vers la baie d'Along les délégués de la Presse métropolitaine et de la Presse locale. Franche gaîté à bord. On est cependant un peu à l'étroit, car une troisième chaloupe, celle que M. Saint-Fort Mortier avait obligeamment mise à la disposition des excursionnistes, leur manque au dernier moment. Un mécanicien congédié a fait entrer dans les cylindres de cette chaloupe quelques morceaux de fer. L'on met en marche. Au bout de deux minutes, un piston cassé rend la chaloupe indisponible.

Ma foi ! l'on se serre un peu plus. Chacun choisit sa place pour la nuit et remonte sur le pont pour s'étonner, comme il convient, des sinuosités invraisemblables du chenal que jalonnent les balises.

Quan-Yên. Ce doit être un sérieux petit chagrin pour M. Benoit, le très obligeant administrateur de la province, que d'être retenu à Hanoi et de ne pouvoir faire les honneurs de son vaste domaine, dont il connaît tous les recoins, tous les cailloux, toutes les grottes. Mais, à Hanoi même, il a donné d'utiles conseils aux deux chefs de bande, le capitaine Greil, du *Day*, et l'éclopé Raquez, du *Querné*. Un programme plein de promesses fut élaboré d'accord, tenant compte de la marée — programme fixé heure par heure, minute par minute, et dont l'on ne pourra se départir, sous peine de compromettre le tableau de service des jours suivants.

Sur l'appontement, M Perret, chancelier, et l'excellent docteur Guérin, l'ami de ses malades, médecin-chef de l'hôpital que nous allons visiter.

Pays civilisé que Quan-yen. Un tramway emporte dix ou douze excursionnistes. Les autres montent dans des pousse-pousse. Les coolies luttent de vitesse avec le cheval blanc qui galope. Nous voici sous les murailles de l'ancienne citadelle que nos troupes occupèrent en octobre 1883.

Un vrai parc, à l'intérieur, avec de beaux ombrages, des caoutchoutiers merveilleux, des fleurs à profusion. Séjour de premier ordre pour les convalescents.

Le docteur Guérin, qui vint jadis en cet endroit avec le corps expéditionnaire, connaît à fond le pays. Du haut des murailles de la vieille citadelle, il augmente le charme du panorama qui se déroule en rappelant maint souvenir de la période de conquête.

Aujourd'hui, les canons qui allongent leur masse rouillée dans les créneaux moussus ne sont plus que des joujoux historiques dans cet asile de la souffrance. Mais qui dira leur histore? Ils portent en effet une couronne avec les trois lettres S. J S — *Societas Jesu Sinensis*, traduisait gravement, l'an dernier. un des jeunes médecins de l'hôpital

Mais l'on voit bien autre chose du haut de cette terrasse, si l'on veut faire appel à la folle du logis.

Le Quan-An de la province, un lettré et un aimable homme nous disait autrefois que Quan-Yen. n'était pas Quan-Yen Les Annamites ne lui donnent pas en effet ce nom mais celui de *Nui-The* — montagne de la déesse. Et le brave homme nous montrait les accidents de terrain rappelant — combien vaguement! — la forme d'un corps de femme étendue. Ici la tête, la chevelure, la poitrine, jambe allongée, l'autre avec le genou relevé. En cet endroit, une fontaine, le « puits d'amour ». . Voilà la déesse! Et dire qu'un grave fonctionnaire de l'hôpital habite un de ses mamelons! Petit polisson.

Lunch dans les beaux salons de la Résidence, l'une des plus agréables du Tonkin à tous égards. Gracieux souhaits formulés par M. Perret. Puis l'on reprend la mer.

Une masse sombre ferme l'horizon : l'île de la Cac-ba, où régnait jadis en maître absolu Tien-Duc, chef pirate redoutable, que le gouvernement annamite ne pouvait amener à merci.

Le capitaine de vaisseau de Beaumont ne fut pas plus heureux en 1886.

Ce fut seulement en 1890 que la France put avoir raison du bandit. Une double colonne, commandée par le Kham-sai Hoang-kao-Khai, avec 500 partisans, et par M. de Boissard du Bellet, résident, qui avait sous ses ordres neuf gardes principaux et près de cinq cents miliciens, opéra dans l'île. Sérieuses furent les pertes, car plusieurs assauts durent être donnés sans succès. L'on parvint enfin à déloger Tien Duc, qui prit la fuite avec les débris de sa bande. La Cac-ba était pacifiée.

Il fallut organiser la chasse aux pirates jusqu'à la fin de 1893, car l'archipel, leur domaine depuis des siècles, offrait des milliers de repaires et de refuges.

L'amiral Fournier s'empara du Dé-Hong, lieutenant de Tien Duc. Les chefs chinois Doc-An, Quang-Lung, Quang-Phu et plusieurs autres se soumirent. Le Quang-Phu reprit la campagne mais fut tué

Puis vinrent déposer leurs armes le Doc-Kim, maître de l'île de la Table, et le Doc-lam-Tui, seigneur de l'île de Cai-Quit.

Les bandes organisées dans le pays et le mettant en coupe réglée disparurent.

Nos chaloupes avaient mouillé, la nuit, en face de la Grotte des Merveilles.

Au petit jour, réveil. Léger frisson ; puis l'on ouvre les yeux tout grand. L'eau verte est d'une limpidité d'émeraude Ces hautes murailles grises, noirâtres, où poussent des plantes bizarres, étonnent et impressionnent. Pas de chant d'oiseau et pas de cris. Aucun bruit. Le calme saisit celui qui regarde et qui se tait, envahi par le charme du silence.

Cependant, un sampan, jusque-là invisible, s'est détaché du pied de la muraille. Puis un autre, puis un troisième Nos matelots se munissent de torches et nous partons pour la Grotte des Merveilles. Bien nommée, car absolument merveilleuse, avec ses gigantesques salles soutenues, dirait-on, par des pilliers que les secrétions ont formés goutte à goutte, avec son lion de Belfort, ses champignons, ses draperies enroulées ou flottantes avec les mille et mille formes capricieuses qu'un prestigieux artiste paraît s'être plu à donner à la pierre.

Emerveillés, nous le sommes et personne ne songe à la fatigue de cet exercice de plus d'une heure dans les rochers et les éboulis.

Les plus jeunes, tels des chamois, sautent de roche en roche. Un de nos camarades glisse, disparaît et revient avec une épaule luxée. Les dames poussent de petits cris de gazelle. Les forts ténors et les basses profondes font résonner les échos.

Rien ne peut faire sortir de leur immobilité les monstres de pierre qui gardent ces cavernes.

Et l'on remonte en chaloupe pour pénétrer dans le dédale de rochers tant de fois décrit, mais dont aucune plume ne pourra rendre l'étrangeté de groupement.

Pas d'issue dans ce cirque de pierre, semble-t-il. La chaloupe se glisse, se faufile entre deux îlots, serpente, tourne, revient vers sa direction

première, pour repartir aussitôt dans une autre. Le patron du *Querné* est un maître.

A tribord, les *Marionnettes*. Deux petits rochers qui émergent de l'eau rappellent en effet Polichinelle et le Commissaire.

A bâbord, *l'île du Cimetière,* où de modestes croix bois rappellent de pauvres enfants de France que des mères ont nourris de leur lait, réchauffés de leur caresses, pleurent peut-être encore aujourd'hui, tandis qu'ils reposent dans le calme éternel de ce rocher perdu.

Près de *l'île de la Noix*, le *Bugeaud* et le *d'Entrecasteaux* sont au mouillage. Des saluts s'échangent.

Voici la *Grotte de la Surprise*, plus vieille, si l'on peut s'exprimer ainsi, plus noirâtre, plus moussue que sa voisine.

Dans une salle basse, enfumée par les brasiers que les pirates y ont entretenus autrefois, une ronde est dansée par la bande joyeuse, ronde fantastique, à la lueur des torches.

Puis, de l'autre côté de l'île, c'est le *Cirque de la Surprise*, vaste cuvette aux parois de soixante mètres de haut et dans laquelle on accède à marée basse par un étroit tunnel. Les pêcheurs viennent se réfugier sous la voûte lorsqu'il vente au large. L'on voit les anneaux de rotin qu'ils ont solidement attachés à la roche et dans lesquels ils passent leurs amarres.

Notre petit sampan, perdu dans cette immensité calme, glisse sur l'eau verte. Pas un cri. Pas un mouvement.

Nous nous prenons nous-mêmes à ne rien dire, gagnés par le recueillement qui nous entoure et nous pénètre.

Le déjeuner s'achève à bord lorsque la chaloupe jette l'ancre en rade de Hongay.

Panorama qu'il faut admirer en le détaillant. Au pied de hautes falaises, se blottissent, modestes, les ca-nhas du village indigène — le long de la grève qui s'incurve, les bâtiments de la Compagnie Française des Charbonnages du Tonkin — l'appontement où deux grues puissantes enlèvent les wagonnets d un train venu jusque-là et en reversent le noir contenu dans les cales d'un gros vapeur allemand. — Port-Courbet qui paraît imposant à cette heure avec son étroit goulet et l'étendue calme de son refuge en forme de raquette, mais, que vienne la marée basse, les vases apparaîtront sur presque toute la surface du port, ne laissant serpenter qu'un très étroit chenal. Nous y vîmes l'an dernier le *Bayard,* que Courbet mena jadis à la victoire, et à bord duquel il rendit sa belle âme. Ordre fut

envoyé au commandant de quitter Port-Courbet pour rallier Saigon *d'urgence*. L'officier répondit qu'il allumerait ses feux dans 91 jours. Il ne pouvait, en effet, sortir qu'aux marées d'équinoxe.

Et Port-Courbet ne peut avoir d'intérêt, si l'on n'y fait de grands travaux, que pour l'ostréiculture et l'élevage des canards, friands à l'excès des détritus que la mer abandonne en se retirant.

Dans le fond, les montagnes élevées de Dong-Mong, de Hiep-Khau, région caoutchoutière — une île qui abrite les tombes de nombreux marins et soldats dont les artilleurs de l'île Buisson entretiennent pieusement les croix et les ombrages — l'île Buisson elle-même où nous passâmes de si doux moments avec quelques bons et rares amis, médecins de l'âme et du corps, ayant rendu à la santé celui dont les terribles forêts laotiennes avaient fait un mourant. — Elle rappelle cependant la mort elle aussi, la mort des entreprises coloniales, cette île qui montre les ruines de la concession Vezin, avec ses fours à chaux éventrés, lamentables, les ruines de la concession Caron, avec les vestiges de ses rizières et de ses champs de canne à sucre, les deux concessions Rochetti : l'une plantée de caféiers, l'autre où de superbes bâtiments sont envahis par la brousse et la végétation débordante des arbres fruitiers que l'on voulait y exploiter.

Au sommet de l'île, les casernes de l'artillerie, le colombier militaire et le poste optique, les maisons d'officiers qui ont remplacé l'ignoble paillotte décorée en ombres chinoises par la silhouette très artistique de tous les visiteurs de marque. Elle eût été digne de figurer à l'Exposition comme type de logement d'officier à quatre heures d'Haiphong. C'était une honte.

On nous appelle. Le plus affable des directeurs de charbonnage, M. Luc, est retenu à Hanoi par les opérations du jury, mais son collaborateur de tous les instants, M. Escarré, vient nous inviter à visiter la mine de Hatou.

L'exploitation de Hongay est double : à Nagotna, un puits, semblable à ceux de nos mines françaises ; au village de Hatou, une exploitation à ciel ouvert, beaucoup plus intéressante pour nous.

Tandis que, les présentations faites, nous longeons les quais, rappelons aux nouveaux venus que la Société Française des Charbonnages du Tonkin fut fondée en 1888 par Bavier-Chauffour, qui obtint en concession vingt mille hectares. Les débuts furent pénibles. Plusieurs fois, la situation donna des inquiétudes, mais la prospérité est complète aujourd'hui : douze pour cent de dividende aux actionnaires, l'an dernier.

Un petit hameau s'élevait autrefois sur les côteaux de Hongay. Maintenant, nous avons devant nous une ligne de chemin de fer avec sa gare,

ses ateliers, un appontement en bois, un autre en pierre qui s'achève, une fonderie, des ateliers de charpente, de construction, de réparation, l'usine à briquettes, de vastes bureaux, de coquettes et confortables maisons pour le personnel de la Société, une ambulance, une chapelle pittoresque et mignonne comme un jouet d'enfant une gendarmerie, la douane où les Hanoïens sont toujours sûrs de trouver gracieux accueil, car Monsieur et Madame Poincignon y demeurent, un hôtel que Poncept quitta pour venir diriger la grande maison de notre rue Paul-Bert, le bureau de poste tenu par l'excellent Daguin, que je n'ai jamais pu battre au piquet... Tout cela a jailli du sol tandis qu'on en extrayait le charbon, la richesse.

Un coup d'œil à l'usine à briquettes. Devant elle dans des fosses, l'on a coulé le brai qu'il fallut extraire à coups de pic des flancs du navire où il s'était incrusté. La chaleur du soleil a fait dans les fosses une masse compacte que la pioche doit attaquer de nouveau. Le glissement insensible fait dévaler les couches en fusion vers le trou primitivement creusé transformant peu à peu la fosse en entonnoir.

Ici, le mélange avec les deux charbons, puis le tout est lancé pêle-mêle dans la fosse de l'une des cinq machines. Un chapelet sans fin cueille avec ses godets la poussière des fosses pour la jeter dans un entonnoir. Un concasseur la réduit encore. D'autres godets transportent le produit dans un cylindre où des jets de vapeur facilitent l'agglomération Ce qui deviendra briquette est mécaniquement déposé dans les multiples cavités d'une plaque horizontale. Une seconde d'arrêt, la cuvette est remplie pendant qu'une autre se garnit ; la première est pressée entre deux tampons qui lui donnent sa forme définitive et la marque S. F. C. T. — un troisième mouvement, et la briquette, expulsée par un piston, dégage le moule. Simple et bien établi.

De nombreux trains circulent, entre Hongay et Nagotna d'une part, Hongay et Hatou d'autre part. Montant dans l'un de ces derniers avec M. Escarré, qui veut bien se faire notre gracieux cicerone, nous allons franchir en une demi-heure les onze kilomètres qui nous séparent de Hatou.

A droite, la mer entrevue dans un incomparable décor d'opéra Les roches cisaillées, torturées par les vents, percées de part en part ou seulement creusées en grottes pour donner asile à d'invraisemblables collections d'oiseaux de nuit, qu'un coup de carabine fait fuir éperdus, creusées encore au ras de l'eau pour permettre aux sampans de s'abriter sous des voûtes naturelles. Et ces roches, isolées, forment des plans successifs comme les coulisses d'une gigantesque scène où l'on s'attend à voir pa-



Delmas graveur Bordeaux

Un groupe de Membres de la Presse.

Samson — Delarouzée — De Lamothe
Landry — Dubosq — Gandolphe — De Peretti — F. de Montbenoit — Koch
Quenu — Cte de Bernis — Paul Berthelot
Moulierde — Rousseau — Durand — Bon de Noirfontaine — Balet
Rutailleau — Douane — Frachon-Pila — Rousson — De Boisadam — Valdès — Degay — Courant
F.-H. Schneider — Jung — Halais — Vivien — Laurique — Raquez

raître des masses profondes de figurants. Mais, ouvrons bien les yeux. C'est un acteur de féerie ce rat géant, dressé sur son train de derrière et dont le museau pointu, les fines oreilles se détachent sur le gris clair du ciel.

Le train nous emporte. Avec le Rocher des Singes, nous pénétrons dans la baie de Faitsilong. Puis des champs, des ca-nhas, et le convoi s'arrête non loin d'un blockaus blanc qui domine le pays. Un assez fort contingent de miliciens est nécessaire pour maintenir l'ordre. Il y a quelques mois, Chinois et Annamites qui s'exècrent en sont venus aux mains. Il y eut bataille rangée et plusieurs morts

Les mines emploient plus de 3.000 coolies chinois et annamites. Ce n'est pas trop de toute l'activité et toute la prudence de M. l'inspecteur de milice Lubin pour prévenir les troubles et réprimer à temps les violences qui pourraient s'aggraver.

Dès que notre train s'arrête, un autre, chargé de charbon part vers Hongay. Sur les tas de gaillettes, des coolies ou des ménagères sont juchés. L'on va en ville, aux emplettes.

Visitons les *découverts*, c'est ainsi qu'on appelle les fosses à ciel libre. Ils sont deux, étendant sur les flancs de la montagne l'un ses douze, l'autre ses treize gradins. Progressivement, les terrasses gagnent et pénétrent la montagne. Elles l'useront tout entière Sur chaque gradin, une ligne de wagonnets emporte soit le charbon qui partira vers Hongay, soit les schistes et les cailloux que l'on jette ici dans les ravins ou les fosses déjà exploitées. Les sommets disparaissent. Les vallées se comblent. « Nous déplaçons les montagnes », dit M. Escarré, et c'est littéralement exact.

Des sons métalliques rappellent le pincement de la harpe. Ce sont les trous de mine que l'on force. Voilà les hommes qui frappent à coups redoublés de leur lourde masse sur les barres. Puis les détonations et les éboulements.

Des nuées de coolies, coiffés du large chapeau de latanier, attaquent les murailles avec la pioche, la pelle, les coins, pour arracher des flancs de la montagne le précieux combustible qu'ils renferment. Un plan incliné coupe les gradins et permet d'évacuer les wagonnets jusqu'à la ligne de chemin de fer. Ici, un tunnel de 120 mètres réunit les deux découverts.

Un surveillant, M. Fage, rejoint le sous-directeur. Le brave homme l'a jadis échappé belle. C'était en octobre 1893, à Nagotna. Des coolies révoltés envahirent le logement du surveillant, mais ne le découvrirent point. Son matelas seul fut lardé de coups de lances. M. Fage était parti à Hongay assister aux funérailles de la femme d'un de ses collègues.

En 1901, l'on a extrait 250.000 tonnes environ et fabriqué 50.000 tonnes de briquettes à Hongay. Voilà de la bonne, de la vraie mise en valeur d'une colonie.

La fidélité au programme est une condition essentielle de la réussite complète de notre excursion. Une seule marée se fait sentir dans la baie d'Along. Il faut en tenir compte, sous peine d'échouage, et M. Benoit, en conseiller avisé, nous a fait promettre de suivre à la lettre les instructions par lui tracées.

Une coupe de champagne chez le directeur des mines — ce n'est pas une infraction au programme — et nous revoici à bord du *Querné*.

En avant, doucement!

Au petit jour, les uns après les autres, sortent de leur cabine les passagers du *Querné*. Changement de décor. Ce ne sont plus les roches arides de la baie d'Along, mais des côteaux qui font songer aux lacs de Suisse.

Nous sommes à l'ancre entre *Port-Wallut* et *l'île Zapiaka*. Singulier nom en ce pays. Les cartes portent encore « Ile des Pirates », mais on a débaptisé la pauvrette pour la vouer à une corvette russe qui vint jadis faire du charbon dans la rade.

Elle est engageante, l'ancienne île des Pirates avec le blockaus, tout blanc, qui la domine et chante haut la victoire du drapeau tricolore flottant à son sommet. Il faut grimper raide pour arriver jusqu'à ce poste de douane fortifié. Mais l'espoir d'un panorama merveilleux fait tenter l'ascension, et le courage reçoit sa récompense par le ravissement que procure le spectacle.

D'un côté, la mer avec, au loin, les montagnes de la côte chinoise et l'entrée de la rivière de Tien-Yen. De l'autre, l'île de Kébao avec Port-Wallut (du nom d'un administrateur de la Société des charbonnages).

Peut-on voir rien de plus de frais que cette verdure encore humide de rosée sous les premiers rayons du soleil, de plus gracieux et de plus engageant que ces cottages s'échelonnant sur les pentes : maisons du directeur, des ingénieurs, des chefs de travaux, des gendarmes et miliciens ? Au pied de la montagne, s'allongent les blancs ateliers et, dans un pli de terrain, viennent se blottir les cases du village annamite de Van-hoa.

Site enchanteur, mais qui n'est habité que par la tristesse, la mort. Pénétrons, en effet, sous les ombrages. Toutes ces coquettes villas sont closes. Leurs maîtres ont disparu.

Près de cette maison blanche, fut enlevée, en avril 1895, la famille Lyaudet, que nous rencontrâmes depuis au Laos. Les ateliers n'étaient pas éloignés de leur demeure. On y était en plein travail. Pendant le jour, quatre ou cinq barques chinoises avaient attiré l'attention par leur forme singulière que l'on n'avait pas coutume de rencontrer en ces parages. Le soir, vers six heures, un premier coup de feu. Les six linhs préposés à la garde de l'habitation lâchent pied. Quand on accourut, Monsieur, Madame et la petite Lyaudet se trouvaient emportés par les pirates. Tandis qu'on leur donnait la chasse au large, ces bandits se cachaient simplement dans les environs. Ils prirent la fuite quand toute poursuite fut abandonnée. On sait le reste.

Voilà les ateliers déserts. Plus loin, une immense muraille étayée par des pièces de bois pour maintenir la montagne et le criblage dont les machines s'étonnent de rester aussi longtemps inactives — les fosses à brai, à coaltar, n'emmagasinent plus que l'eau du ciel — ces chalands dont les planches pourrissent et se fendillent — ce plan incliné sur lequel flotte, lamentable, le câble de traction — ces magasins où dorment des wagons noirs, dont la file paraît plus lugubre encore au milieu de ce silence.

L'an dernier, une commission d'ingénieurs a visité l'exploitation de Kébao et elle a dit inutilisables presque tous les travaux de Port-Wallut.

L'on est effrayé quand on pense à ces treize ou quatorze millions sortis de l'épargne française et engloutis ici même. Quel vent de folie a donc soufflé? Pourquoi près d'un million englouti dans un barrage à jamais inutile? Pourquoi cette muraille gigantesque trois fois mise à bas, trois fois réédifiée? Pourquoi ces douze kilomètres de chemin de fer, ces tunnels, ces ponts, alors qu'à Kébao même, au siège de l'extraction, une jetée de peu d'importance eût permis de conduire le charbon jusqu'aux navires mouillés en rade?

La route est superbe de pittoresque entre Port-Wallut et Kébao.

Le wagonnet qui nous entraîne passe sur des ponts qui franchissent des torrents, se glisse entre des mamelons, s'enfonce dans la montagne pour nous déposer en face de bâtiments d'aspect grandiose, sur lesquels s'étale en grandes lettres l'inscription PUITS DE LANESSAN.

Navrance et solitude. Le puits est envahi par l'eau. La benne, rouillée, reste immobile. Nous en sommes réduits à nous rappeler les lois de la chute des corps pour calculer la profondeur du puits ou tout au moins la distance qui nous sépare de la nappe d'eau. Mais l'amnésie

coloniale a déjà fait son œuvre en nos cervelles. Les formules se dérobent. Pauvres de nous !

Une cordiale poignée de main à l'inspecteur de milice Bonneau, à MM. Gérard père et fils, gardiens de la mine, au commis des douanes, M. Lhéry, braves gens, tout heureux de voir des figures blanches et d'entendre les saillies de cette gaîté qui ne saurait nous abandonner même au milieu des ruines... Reprenons la mer.

Le cap sur *Pointe-Pagode.* Nous nous sommes mis à table en quittant Port-Wallut. Nous allumons le cigare lorsque le *Querné* jette l'ancre en face des maisons blanches de notre nouvelle étape. Rendons une fois de plus hommage au programme excellent élaboré par M. Benoit. Toutes nos traversées s'effectuent pendant que nous sommes à table ou au lit.

A Pointe-Pagode, rien d'intéressant, si ce n'est l'amorce de la route de Tien-yen, la ville indigène, où sont casernées deux compagnies d'infanterie de marine et de disciplinaires. Route pittoresque à flanc de côteau pendant neuf kilomètres. Réception cordiale par les officiers du poste, qui s'opposent au retour à la côte par d'autre voie que la rivière et la descente en sampan. Le pays est peu sûr, en effet. La semaine dernière, un sergent d'infanterie de marine fût tué d'un coup de feu. D'autre part, les tigres pullulent. Il n'est peut-être pas d'endroit au Tonkin où les terribles fauves soient aussi audacieux.

Donc, descente en sampan à la tombée du jour. Docile, le *Querné* reprend sa marche entre la terre et la ligne des îles : celles des *Amis*, des *Deux Chaînes*, du *Grand Singe*, de *Tsieng Mui* ou *Vinh Tuc*, qui forment une sorte de muraille parallèle à la côte Nous traversons de nuit cette mer intérieure mais, au retour, nous y passerons par le beau soleil, s'il consent à éclairer notre horizon.

A peine le jour se lève-t-il que les *létans* (1) nous entourent. En face de nous, *Mui-Ngoc*, le port de l'île de Traco, à l'embouchure du Song-Calong. Nous avons pu, grâce à la marée, mouiller non loin de la rive, mais, tout à l'heure, le *Querné* lèvera l'ancre pour aller nous attendre à la Pointe de l'Aréquier. Il n'y aura plus alors en cet endroit où nous sommes qu'un très étroit chenal serpentant au milieu des bancs de sable.

(1) *Létan*, nom donné aux sampans sur cette partie de la côte.

Delmas graveur Bordeaux

Le Pavillon de la Presse.

Le commandant Guyot de Salins, administrateur du cercle de Moncay (1) a eu l'amabilité de venir nous souhaiter la bienvenue et de nous amener des chevaux. Ceux que la monture effraie pourront remonter la rivière en *létan* pour gagner Moncay. Après un coup d'œil au poste de milice et au bureau télégraphique, perchés tous deux sur la falaise, notre caravane s'allonge sur la belle route de trois mètres qui doit nous conduire à la ville.

Quelques tirailleurs chinois, à cheval, nous servent d'escorte. Costume extrêmement pittoresque, en toile bleu indigo, avec des caractères noirs brodés sur un grand disque rouge au milieu de la poitrine. Des molletières et un chapeau abat-jour avec couvre-nuque. Vigoureux, de belle allure, ils se tiennent bien en selle.

Autrefois, aucune route ne reliait l'île de Traco à Moncay. On passait à travers les lais de mer à marée basse en franchissant le gué de Dongtinh. Lorsque la marée montait, les communications ne pouvaient se faire qu'en *létan*.

Le premier soin de notre administration fut de construire une route qui s'imposait à tous égards, soit au point de vue stratégique, puisque Mui-Ngoc est la base de ravitaillement de nos postes en cette partie de la frontière, soit pour faciliter le commerce entre la côte, Moncay et la ville chinoise importante de Tonghin.

Nous passons sur trois digues en terre de trois à cinq cents mètres de long et l'on nous en annonce une plus importante tout à l'heure. Mais, auparavant, un temps de trot nous conduit à la grande plage de l'île. Superbe, avec ses quatorze kilomètres de sable dur dans lequel les chevaux n'enfoncent pas et où les bicyclettes peuvent rouler, abritée par des pins qui poussent à vingt mètres de la vague, la plage de Traco nous paraît être l'idéal rêvé pour les convalescents.

Si les Correspondances Fluviales du Tonkin pouvaient pendant la saison chaude, établir un service régulier et direct entre Haiphong et Traco, une station balnéaire délicieuse, bien autrement agréable que Doson pour les baigneurs et les débiles, serait vite crée en ce ravissant séjour. Des pavillons y ont été installés pour les officiers et les soldats qui viennent s'y reposer à l'abri des grands arbres.

(1) On sait que les *Territoires militaires* sont subdivisés en *Cercles*.

L'île est très peuplée. Nous traversons des villages de pêcheurs et de cultivateurs annamites. Race vigoureuse, de haute taille, et qui paraît avoir des habitudes de propreté inconnues dans le Delta. Les cai-nhas séparées les unes des autres par des palissades entretenues sont toutes légèrement élevées au-dessus du sol. La population, en grande partie catholique, fut évangélisée par une des premières missions espagnoles de l'Extrême-Orient.

De plantureuses cultures de patates et de raves.

L'ami Degay triomphe. Le commandant de Salins raconte, en effet, que les pêcheurs de Traco sont de vrais communistes. L'un d'eux fournit le filet, d'autres la barque, d'autres encore leur travail. On partage le produit et tout va pour le mieux.

Le petit étalon blanc de Degay en est tellement joyeux lui-même qu'il pointe avec élégance et fait valoir la parfaite assiette de son cavalier.

Et nous continuons à deviser tout en chevauchant.

La bonne fortune nous a fait rencontrer ici M. Flayelle, l'aimable et vigilant consul de Pakhoi, que nous eûmes l'heur de trouver jadis à la gérance du consulat de Canton; un homme qui connaît la Chine et les Chinois comme peu de nos compatriotes.

Mais voici la digue maçonnée qui traverse ou plutôt traversera le bras lorsqu'elle sera terminée.

Construite avec une base de 17 mètres, elle s'étendra sur plus d'un kilomètre de longueur. Des pierres cimentées en forment le solide revêtement. Voici les chalands qui les amènent de l'île voisine dite des Lionceaux. Amorcée du côté de Traco et du côté du continent à la fois, la digue ne demande plus que quelques centaines de mètres de maçonnerie pour réunir ses deux tronçons actuels.

Des prestataires, des prisonniers, des linhs y travaillent, dirigés par des soldats et des sous-officiers français. Un Decauville que traînent des bœufs amène le sable et la chaux à pied-d'œuvre.

Le plan du commandant de Salins comporte l'établissement d'une deuxième digue, un peu plus loin, de façon à arracher à la mer 1.600 hectares dont 1.400 propres à la culture Un ingénieur des Travaux Publics est venu tout dernièrement s'assurer de l'utilité de ce travail, qui ne nécessiterait, paraît-il, qu'une dépense de 7 à 8.000 piastres, soit de 5 à 6 piastres à l'hectare. Les terres nouvelles seraient vite occupées par les Annamites ou les familles chinoises chassées du Quang-Toung par la

disette fréquente et surtout par l'insécurité que leur vaut l'audace croissante des pirates ou des bandits de grand chemin.

Moncay se présente de loin avec la caserne d'artillerie, coquettement juchée sur un mamelon aux beaux ombrages, les vastes bâtiments de l'infanterie coloniale, la blanche chapelle espagnole, la ligne des blockaus jaunes, puis en Chine, la mission du Père Grandpierre, un bon Français et un savant, les pagodes aux toits retroussés, le camp des soldats chinois.

La ville elle-même de Moncay, supérieurement entretenue. Les logements des officiers, modestes. Leur cercle exactement semblable au cercle de Thai-Nguyen, c'est-à-dire n'ayant rien de commun avec le Jockey-Club. Mais on y prend un réconfortant madère qui n'est dédaigné de personne après la chevauchée du matin.

Le chancelier, M. le lieutenant Averland, nous fait visiter les bâtiments en construction et surtout le nouvel Hôtel du Commandement, dont un légionnaire, artiste de valeur, a dressé les plans. Il dirige aussi les ouvriers.

Le successeur du commandant de Salins sera bien logé, mais il ne pourra offrir hospitalité plus cordiale ni festin plus délicat que notre hôte d'aujourd'hui. Toasts éloquents, cela va sans dire, puis grimpette au mamelon, afin de jouir du panorama des environs.

A l'ambulance, il y a foule. On recrute les tirailleurs chinois et il se présente dix fois plus de volontaires que l'on n'en a besoin. Il suffira de choisir. Solides adroits, excellents soldats, mais difficiles à tenir en main et dangereux lorsqu'ils sont en contact immédiat et de tous les instants avec les tirailleurs annamites, ces Chinois peuvent rendre de réels services. Mais est-il bien prudent de les laisser ainsi à la frontière?

Nous sommes au sommet de la colline. Le Song-ca-Long serpente à nos pieds. Un pont en fer, léger, élégant, réunit la France à la Chine. Les maisons de Tonghin se pressent drues, serrées comme des moutons en troupeau.

Sur l'une des hauteurs qui dominent la ville, une pagode nouvelle a été construite au « Dieu de la paix ». Les Chinois ont demandé à nos compatriotes de contribuer aux frais de construction du monument. Coût: cinquante piastres. Le nom de M Doumer figure à côté de celui du vice-roi des deux Quangs; le nom du colonel commandant le Territoire et du commandant du Cercle auprès des noms des préfets et sous-préfets chinois. Amère ironie que l'étalage de ces titres guerriers dans le sanctuaire de la Paix! Il est vrai que le camp retranché des Chinois s'élève contre les murailles mêmes de la pagode. Cependant, les lettrés à lunettes cher-

cheraient en vain parmi les sentences de Kongtse et Mongtse l'équivalent du *Si vis pacem...*

Un coup d'œil en passant à l'école, où un simple marsouin, breveté de langue annamite et de langue chinoise, fait la classe à de nombreux élèves de tout âge. Bonne besogne.

Arrêt chez les argentiers qui montrent des merveilles de ciselure, chez les marchands de poterie brune de Linchao, chez les fabricants de ces solides malles en peau de buffle, spécialité du pays.

Puis, Tonghin, la ville chinoise, sale, grouillante, puante, visqueuse et gluante comme toutes les villes chinoises.

Au retour, ascension du blockhaus, qui rappelle de tristes, souvenirs. Boissière a conté l'épisode terrible qui valut la mort aux petits chasseurs du 11e bataillon. Un monument élevé au cimetière de Moncay conserve la mémoire de ces pauvres enfants de France morts pour le drapeau.

Cordial shake-hands à tous nos hôtes d'aujourd'hui, brassée de remercîments pour la bonne journée que nous venons de passer, et, vite, en *létan* pour descendre à l'Aréquier. La marée baisse. Il est plus de cinq heures et le jour tombe. La marée baisse même trop vite, car nous échouons. Il pleut, il vente; la nuit est noire. Deux, trois, quatre heures s'écoulent. Nous entendons vaguement le bruit d'une sirène Enfin, des lumières! Le *Querné*! Erreur, nous accostons une chaloupe chinoise. Il faut repartir à la rame. Les vagues balancent notre petite barquette. Les camarades du second *létan* ont dû rallier le *Querné*, car nous avons beau crier de toutes nos forces dans la brume, personne ne répond. Toujours la pluie qui nous glace.

Perdus en mer! Tableau de Chigot, à l'un des anciens salons, si nous ne faisons erreur.

Tout à coup, le bruit de la sirène frappe nos oreilles. On aperçoit des lumières. Cette fois, c'est bien le *Querné*. Il est près de onze heures. Les braves amis nous reçoivent avec une joie touchante. Très inquiets, ils nous croyaient perdus. Le Lan, en qualité d'ancien médecin de marine, dirigeait les signaux depuis plus de deux heures. La sirène mugissait sans trêve.

Tout est bien qui finit bien!

Une soupe à l'oignon soignée et une bonne bouteille nous réchauffent. Le *Querné* part à l'aube, rasant de très près *Tsieng Mui*, d'où une bande de singes examine avec curiosité les délégués de la Presse.

Puis, laissons à droite *l'île Verte* et piquons sur le *Chapeau chinois*. Jamais nom ne fut mieux donné. C'est bien le chapeau à larges bords, relevé en pointe. Sur le sommet de la montagne haute, une pagode se détache, nette.

Tout près, les *Mages* qui ont laissé tomber les *Grelots* de leurs coursiers.

Dans le fond, un rideau de montagnes desquelles émergent les *Deux Mamelles*, sujet de clinique, car l'une est infiniment plus volumineuse que l'autre.

Revoici la baie de Faitsilong, la baie d'Along, avec leur semis de roches étranges, que les marins ont baptisées d'originale façon.

D'abord le chapitre des chapeaux avec *le Bonnet*, *le Képi, le Shako*, *la Toque* — la section de l'arche de Noé qui présente *la Puce, le Puceron*, *la Mouche*, *le Moucheron, le Moineau, la Fourmi, l'Aigle, l'Aiglon*, *le Vautour, le Lapin et le Lièvre*, *la Souris et le Chat* — le rayon des victuailles avec *la Hure*, *le Pâté*, *le Gland*, *le Marron*, *la Poire et la Pomme*, *le Potiron*, *la Banane*, *l'Amande et la Noisette,* le tout. prêt à entrer dans *le Panier* — les modèles d'architecture: *Dôme*, *Coupole*, *Château-Fort*, *Tour*, *Tour Penchée*, *Obélisque*, *Aiguille*, *Castel*, *Donjon*, *Mosquée* — les instruments qui servirent à les construire: *Marteau, Hache*, *Pioche* et *Truelle* — *la Cloche* pour appeler les ouvriers au travail — le surveillant *Nègre* auprès de *l'île du Cirque*, contemplant d'un œil d'envie le noir de l'*Encrier* — *Polichinelle* montrant du doigt *l'As de Trèfle* et soupirant à la vue de la *Gourde* que porte *le Capucin*. Il aime tant lever *le Coude !*

Le Sphinx et *la Chimère* restent rêveurs et *le Factionnaire*, éternel gardien de ce chaos, assiste impassible à l'assaut que la mer jalouse livre chaque jour à ces colosses de pierre.

Visite au *Tunnel de Camfa*, l'une des bizarreries les plus impressionnantes de cette région. Nos quatre sampans glissent pendant plus d'une heure sous les voûtes féeriques que les torches éclairent. A la sortie, les jeux de lumière sont une caresse pour l'œil.

Nous voici maintenant au milieu de l'escadre.

L'amiral Maréchal reçoit de la plus aimable façon le représentant des délégués. Mais il fait nuit: la visite du *Redoutable*, du *d'Entrecasteaux* et du *Bugeaud* n'est plus possible à cette heure. Le *Querné* reprend sa route.

L'on se sépare. Merci, camarades. Merci à vous tous dont la gaîté, l'entrain, la bonne amitié resteront longtemps dans notre souvenir.



Delmas graveur Bordeaux

Les Pavillons des Philippines et du Siam. — Le colombier militaire

AUTOUR DES GALERIES ET PALAIS

M. Jacquet, Directeur de l'Agriculture en notre Colonie Tonkinoise, est un grand magicien.

Il faut avoir vu ces mares chéries des moustiques, ces terres marécageuses transformées en massifs, en parterres, en plates bandes au bout de quelques mois pour comprendre que tout est possible dans ce pays de fourmilières.

La terre prise sur le grand banc du Fleuve Rouge était amenée dans des centaines, peut-être des milliers de charrettes que traînaient avec une énergie admirable les courageuses petites congaïs tonkinoises. Elles n'en amenaient pas lourd, les pauvrettes, mais elles se suivaient, se succédaient sans cesse, telles des fourmis en expédition, et les mares se comblaient à vue d'œil.

Le grand Maître des Jardins veillait. Il préparait son matériel. Des plantes, soigneusement entretenues dans d'énormes caisses ou pots, furent, un beau jour, mises en terre avec leur enveloppe et nous nous trouvâmes comme par enchantement au milieu d'un bois fleuri.

Une vaste serre en forme de pagode donne maintenant abri aux plantes des pays tropicaux. Le célèbre Institut Botanique de Buitenzorg à Java a envoyé une collection intéressante et rare de plantes à gutta et à caoutchouc ; Madagascar, des orchidées dont beaucoup ont souffert du voyage. Une importante collection de plantes économiques, exposées par le Jardin Botanique de Saigon, se partage le reste de la serre avec les collections du Jardin de Hanoï. Parmi les curiosités, un aréquier à trois têtes attire la foule des badauds annamites tout comme les veaux polycéphales font courir à la foire les paysans de nos campagnes.

Tous les visiteurs de Hanoï connaissent le Mirador qui dresse sa silhouette pittoresque sur l'emplacement de l'ancienne citadelle en partie démantelée aujourd'hui. C'est le siège de la télégraphie militaire du Tonkin, dont le direction est confiée à M. le lieutenant Orliac. Là vivent, soignés, dorlotés comme de petites maîtresses, des centaines de couples de pigeons-voyageurs.

Ils travaillent cependant, les jolis oiseaux, et sont soumis à un entraînement régulier autant que nécessaire, car ils sont appelés à se répandre dans les différents postes semés sur le territoire du Tonkin.

Nous en retrouvons un détachement dans le coquet colombier démontable installé sur les bords du petit lac à l'Exposition. Là, sont

les plus beaux sujets du Mirador. Deux fois par semaine, on leur rend la liberté et sérieux est le caquetage, je vous l'assure, lorsqu'ils retrouvent leurs camarades. Ils en ont tant à raconter.

— « Ces mignonnes bêtes ont rendu de grands services pendant la conquête, me disait M. Orliac, qui les aime comme ses enfants. Soyez certain qu'elles ne failliront pas à leur rôle, le jour venu. Leur entraînement permet de l'affirmer. »

Sur le petit lac, des sampans. Dans les allées, des statues qui intéressent vivement les Annamites. Un peu partout des bars japonais, américains, philippins, annamites ; trop de bars, car il fait froid au Tonkin, l'hiver, et la soif n'est pas de rigueur pendant cette période.

Birot, le maître-queux hanoïen, a son hall où les banquets sont fréquents. Celui qu'il nous servit à l'occasion de la décoration du Commissaire Général de l'Exposition est bien l'un des plus remarquables dont notre estomac ait conservé le souvenir.

Un chalet d'élégant dessin a été élevé par les élèves de l'Ecole Professionnelle eux-mêmes. Il abrite leurs travaux : sculptures sur bois, fers, cuivres, étains ouvragés, laques, ébénisterie, incrustations, dessins. Beaucoup sont remarquables et font le plus grand honneur à M. Barbotin, directeur, et à Mlle Testard, l'un des professeurs de l'Ecole.

En face, le pavillon de la Société d'Enseignement Mutuel des Tonkinois, à laquelle M. le Conseiller Avril consacre tous ses loisirs. Fondée en 1892 par quelques interprètes et instituteurs annamites qui, frappés de l'insuffisance de leur instruction et désireux de la compléter, se réunissaient les uns chez les autres les jeudis et dimanches, la Société d'Enseignement Mutuel a maintenant une organisation, un comité de patronage. Elle possède des immeubles, touche des subventions pour ses dix-sept sections, ses trois écoles, ses onze cours gratuits. Les professeurs, tous annamites, y enseignent les éléments de la langue française, du calcul, de la grammaire, de la géographie et du système métrique. Les cahiers des élèves garnissent le pavillon avec des contes, des poésies, des traités de morale, d'hygiène ou de connaissances usuelles, en français, en annamite et en quoc-ngu.

Terminons notre promenade par une visite au village philippin, où quelques Tagals dressent des coqs de combat, tandis que d'autres confectionnent des cigares, et partons dans les airs avec la Grande Roue tout comme à Paris. En nacelle ! Mesdames, en nacelle !



Delmas graveur Bordeaux

L'Ecole Professionnelle. — La Grande Roue.

LE PAVILLON DE LA PRESSE

Une petite bonbonnière, ce pavillon décoré par Viterbo qui s'est révélé bel artiste.

Comme disposition, un grand salon central sur lequel donnent un bureau des postes et télégraphes, une salle de correspondance une autre de lecture, les cabinets du Commissaire délégué et des représentants du Commissariat Général de l'Exposition auprès des journalistes français et des journalistes étrangers, le bureau du secrétaire et un haut vestibule dans lequel sont groupées les maquettes d'affiches de l'Exposition de Hanoï.

Presque tous les journaux des Colonies, de nombreux journaux et revues de la métropole et de l'étranger sont lus chaque jour par un public qui vient aussi consulter les ouvrages relatifs à toutes les colonies françaises et étrangères garnissant deux vastes bibliothèques. Nous les devons à notre ami Vivien, Président du Syndicat de la Presse Coloniale, qui a réuni ces collections avec le précieux concours de M. Auricoste, directeur de l'Office Colonial, Chérouvrier, secrétaire de cette utile institution, et Charles Noufflard, secrétaire général des colonies.

Du matin au soir, un défilé ininterrompu de visiteurs vient égayer le Pavillon. Vivien entre en coup de vent, une serviette sous le bras. Il s'enferme et bientôt une vigoureuse interjection suivie d'un « On ne peut pas travailler ici ! » fait résonner les vitres C'est le bon Lafrique qui est entré rapportant les dernières nouvelles du boulevard parisien, Lafrique, le plus jeune de nous tous, traversant l'existence avec cette inaltérable gaîté qui fait notre envie. Il est heureux, le brave, du succès de ce pavillon qu'il a fait sortir du sol. Voici des confrères, puis d'autres qui viennent chercher leur correspondance, envoyer des télégrammes ou demander des renseignements soit à M. Landry, le plus obligeant des postiers, soit à l auteur de ces lignes, tout joyeux de pouvoir mettre son expérience coloniale à la disposition des nouveaux débarqués.

Puis, d'élégantes promeneuses qui veulent se reposer de leurs excursions à travers les galeries et les jardins. Profitons du moment pour prendre un intéressant cliché.

Le Pavillon de la Presse eut ses jours de gloire. Tel celui de la fête offerte aux délégués français et étrangers. Un concert unique en son genre fut le grand succès de la soirée au cours de laquelle on put successivement applaudir les chanteuses et danseuses philippines, les chanteurs malgaches, ceux de Pékin, de Canton, les danseuses annamites de Hué, celles du Tonkin, les aveugles jouant du monocorde, les Laotiens tenant une cour d'amour et les Khas dans leurs danses de guerre. Plusieurs artistes du théâtre municipal et de celui de l'Exposition avaient bien voulu nous prêter leur concours. Nous devons une mention toute spéciale à l'obligeance de Mesdames Kenn et Dupuis.

Sur les étagères, sur les murailles du Pavillon, une jolie collection d'œuvres d'art. Une *Poignée de roses* délicatement traitées par Madame Lafrique Trois petits tableaux ravissants, dus au pinceau de Madame d'Esménard : l'un sur toile, *Coucher de soleil au Cambodge*, les autres sur verre, *Paysages de Cochinchine.* — De fins dessins à la plume de Liégeart. — Un José Silbert éclatant, *la Main sanglante.* — Des reproductions artistiques en faïence polychrome de P. Gonzalès · *Saint Jean-Baptiste*, la *Vierge à l'Enfant*, la *Nativité*, la *Vierge au Lys*; en bronze, la *Vierge au capuchon*, du Salon de 1902; en terre cuite imitant le bronze vert: un *Narcisse* et une *Minerve* — des imitations de faïences et de bois décorés de Carli, le distingué mouleur statuaire, et des bibelots par centaines.

De chaque côté du Pavillon de la Presse, un élégant abri pour les Arts. Vollet, qui est presque devenu un colonial par son long séjour sous nos climats, remplit à lui seul une vaste salle de ses toiles tant recherchées. Le consciencieux artiste a saisi comme personne l'Annamite, la lumière dans laquelle il baigne, et ces intérieurs de pagode où la fumée bleutée des encens voltige et flirte avec les rais de soleil. Un portrait de M. Thomé, Commissaire Général de l'Exposition, vigoureusement brossé.

Dans le Pavillon des Artistes Indo-Chinois, quelques jolies toiles : une petite *femme man*, ou du moins costumée en man, car le minois que Madame Plantié prit pour modèle nous semble bien parisien — une série d'aquarelles de Mademoiselle d'Abbadie dont quelques unes sont exquises: ce *Marais sur la route de Doson* est saisissant de vérité L'on se prend à rêver devant cette mélancolie douce des soirs d'été. Le *Chemin de la Source*, au même Doson, très hardi, avec sa lumière diffuse à travers les aréquiers.

Mademoiselle Testard — c'est décidément le pavillon de la femme que celui de nos artistes — excelle dans la ronde bosse et le modelage. Parmi



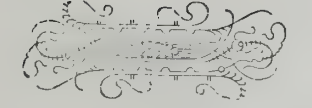
Delmas graveur Bordeaux

Devant le Pavillon de la Presse

les médaillons de bronze exposés, celui qui nous plait devantage est le *portrait de M. X..,* d'une vie intense et d'un fini d'exécution merveilleux. *Don Balaguez*, le grand écrivain espagnol; *un adolescent jouant du pipeau*; *une Flore*, souple, harmonieuse de forme; une *Diane chasseresse*, sont autant de vigoureuses plaquettes de bronze. Quelques beaux plâtres, une tête de *vieux mendiant annamite* en aquarelle, un *retour de pêche* en gravure, l'*étang de Trivaux* en pointe sèche, nous montrent sous des aspects variés le beau talent de Mademoiselle Testard.

Des plans de M. Lichtenfelder garnissent une des murailles: plans du phare des îles Norway, de l'Observatoire de Phulien, de la gare de Hanoï.

Enfin, notons quelques portraits, parmi lesquels ceux de Mgr Mossard, de Saïgon, exposés par les élèves des Frères, et qui dénotent tout au moins d'excellentes intentions.





Delmas graveur Bordeaux

La danse de guerre des Khas.

AU TONKIN

L'industrie, le commerce, l'agriculture du Tonkin sont largement représentés dans les galeries qu'il a fallu multiplier au dernier moment.

Nous visitions l'autre jour la distillerie de Nam-Dinh ; voici l'exposition intéressante de la *Société Française des Distilleries de l'Indo-Chine*. Des fioles aux formes bizarres renferment une collection de cultures bactériologiques des divers ferments utilisés dans la fabrication de l'alcool. Dans les uns, au sein des liquides nutritifs, végètent, invisibles à l'œil nu, des " saccharomyces." Dans les autres, des champs de " mucédinées " aux filaments aériens, blancs et tenus dont les extrémités portent des fructifications noires, tapissent les parois du verre.

Un tableau présente des diagrammes de fermentation, courbes curieuses de la marche des transformations subies par les éléments mis en œuvre.

L'étude technique des moyens rudimentaires usités dans les distilleries de riz annamites et chinoises fut faite autrefois sur place par le savant Docteur Calmette, aujourd'hui Directeur de l'Institut Pasteur de Lille. Elle permit d'en déterminer le processus essentiel et d'en isoler l'agent actif. Le résultat de ces découvertes ingénieusement combiné avec les méthodes françaises par MM. Collette et Boidin, fait l'objet d'un brevet qui porte leur nom. Il donne la solution scientifique et élégante d'un problème industriel et marque aussi le plus grand progrès accompli à notre époque dans la fabrication de l'alcool.

Dans la travée voisine, nous trouvons l'importante exposition de l'Entreprise Raoul Debeaux ou plus exactement de la *Société Industrielle et Commerciale du Tonkin et du Nord-Annam*.

De l'une à l'autre compagnie le transition est naturelle puisque, depuis 1901, la Société Française des Distilleries de l'Indo-Chine livre à M. Raoul Debeaux toute la production des distilleries de Nam-Dinh et Hanoi.

Il nous faut nous étendre quelque peu sur cette colossale entreprise dont le succès actuel montre quels résultats peuvent obtenir l'intelligence et la persévérante énergie. Elle nous permet aussi d'arrêter une page de l'histoire de la colonisation.

M. Raoul Debeaux que nous rencontrons dans la galerie veut bien donner lui-même tous les renseignements que l'interviewer avide lui demande.

De 1897 à 1899, M. Debeaux était fermier général des alcools indigènes dans les sept plus importantes provinces du Tonkin. De cette dernière date à 1902, sous le régime libre de la vente et de la fabrication des alcools indigènes, il étendit son organisation à toutes les provinces du Tonkin et du Nord Annam. C'est alors qu'intervint la convention Fontaine.

Notons que les deux usines de Hanoi et Nam-Dinh peuvent fournir 800.000 litres d'alcool indigène à 40°.

Dans des vitrines, nous voyons ici des cotons filés, des parasols, de l'horlogerie et maint objet de consommation courante chez les indigènes. Exposition rétrospective, pourrions-nous dire, car, lorsque le régime des alcools indigènes eut été modifié, c'est-à-dire à partir du 1er janvier 1903, tous ces articles disparurent des agences. Depuis cette date, M. Raoul Debeaux est chargé pour le compte de l'administration de la vente des alcools indigènes en bouteilles spéciales d'un modèle déposé. Il ne voulut pas que des maisons concurrentes pûssent se plaindre de la situation privilégiée que lui conférait le monopole de la vente des alcools et il se consacre exclusivement aujourd'hui à la vente des produits de régie tels que l'alcool, le sel, le pétrole, les allumettes.

J'avais réussi, nous dit M. Debeaux, à démontrer non seulement au Gouvernement mais aussi aux négociants du Tonkin que, contrairement à l'opinion généralement admise, le commerçant français peut parfaitement lutter contre le commerçant chinois; que l'intermédiaire de celui-ci est à la fois dangereux et inutile, même et surtout dans la perception des impôts indirects. Le consommateur indigène bénéficie avec cette organisation d'un abaissement sensible des prix de vente pour des produits qui lui sont d'une absolue nécessité Quant au gouvernement, il peut ainsi surveiller plus activement le rendement de ses impôts indirects car il possède des moyens d'action qui jusque-là lui avaient toujours fait défaut.

Des tableaux, des graphiques, des instructions données aux agents sont ici exposés et nous permettent d'embrasser d'un coup d'œil l'organisation entière de la Société Industrielle et Commerciale.

Chaque province du Tonkin et du Nord Anmam possède un et quelquefois plusieurs établissements centraux servant d'agences, de bureaux, de logement pour les agents, d'entrepôts d'alcool, de sel, de pétrole, etc..., et de 10 à 25 comptoirs (débits de gros) où se fait concurremment la vente des



Delmas graveur Bordeaux

Entreprise Raoul Debeaux.

Agence principale de Haïphong.

alcools indigènes, du sel, de l'opium, du pétrole, du papier timbré. C'est à ces comptoirs appelés « débits de gros » que viennent s'approvisionner les petits détaillants indigènes.

L'établissement central est dirigé par un agent français seul ou ayant sous ses ordres un ou plusieurs autres agents français, ainsi que le nombre nécessaire d'interprètes, secrétaires, gardes-magasin et d'entrepôt, coolies etc... Les comptoirs, gérés par des secrétaires ou interprètes annamites, sont constamment surveillés et contrôlés par un agent européen. Des inspecteurs font en outre de fréquentes tournées dans les provinces.

D'importantes installations centrales pour la mise en bouteilles des alcools indigènes, le bouchage, le capsulage de garantie sont actuellement en construction à Hanoi, Nam-Dinh, Haiduong, Thanh-Hoa et Vinh.

Ces installations pourront journellement préparer plus de mille caisses de 50 bouteilles de 5 centilitres d'alcool indigène qui seront réparties journellement avec le matériel flottant et autre dont dispose l'Entreprise dans toutes ses agences et, de là, dans les comptoirs qu'elle a créés.

Les caisses et bouteilles vides seront, par les mêmes moyens, rapportées aux installations centrales de mise en bouteilles pour être, après nettoyage, de nouveau remplies emballées et réexpédiées.

Pour le sel, l'Entreprise R. Debeaux, outre les magasins et entrepôts de vente dans les provinces, possède une organisation spéciale sur les salines.

Elle a créé sur toutes les salines de nombreux entrepôts pour loger cette marchandise. Un personnel spécial est employé aux achats et aux expéditions.

Plus de trente jonques chinoises de mer jaugeant de 50 à 100 tonnes, et cent autres jonques de 10 à 20 tonnes font continuellement les transports de ces salines aux entrepôts de réserve de Tam-Toa (province de Nam-Dinh), de Nam-Dinh et de Haiphong pour ne parler que de ceux-là qui, à eux seuls, peuvent loger 20.000 tonnes de sel.

Dans tous ses entrepôts, ceux des salines, les entrepôts de réserve, les entrepôts des provinces, l'Entreprise n'est pas loin de pouvoir loger plus de 50.000 tonnes de sel.

Des essais de purification, de raffinage, de fabrication de blocs suivant le procédé Vincent sont mis à l'étude. Nous voyons ici des blocs de sel aggloméré dont la vente est tentée depuis quelque temps dans les hautes régions du Tonkin. Ces blocs sont appelés à rendre de grands services pour les transactions dans ces régions inaccessibles, où le sel en vrac parvenait difficilement et revenait à un prix exorbitant.

Terminons en disant que l'Entreprise occupe un personnel de 87 agents Européens ; 44 secrétaires-interprètes ou gérants d'entrepôts ou de magasins ; 263 gérants de comptoirs et plus de 3.000 indigènes pour ses manipulations, manutentions, transports et autres.

Son matériel flottant se compose de :

6 chaloupes ou remorqueurs de divers tonnages , 14 chalands ou pontons de cent tonnes et 50 jonques chinoises ou annamites et variant de quinze à soixante-dix tonneaux.

L'Entreprise possède également pour le déplacement de ses agents et la surveillance des comptoirs 40 voitures et 150 chevaux, outre les 40 mulets ou bœufs de trait, les charrettes, les camions, les haquets nécessaires au transport dans les provinces.

N'avions-nous pas raison de dire que semblable organisation marquait une étape dans la vie de notre colonie d'Indo-Chine?

Nous n'en sommes plus au temps où tout était à faire, où les colons de la première heure créant dans le pays des industries nouvelles montraient à l'indigène étonné le génie de nos races d'Occident, multipliant la production et diminuant l'effort par l'emploi des machines.

M. Bourgoin-Meiffre, l'un des plus anciens colons du Tonkin, fut le créateur de l'industrie cotonnière au Tonkin.

En 1894, il fonda à Hanoï même une filature de plus de 10.000 broches et emploie un personnel de 400 ouvriers et ouvrières.

Les cotons de l'Annam, de la Chine et de l'Inde lui permettent de renvoyer sur le marché chinois des filés n° 10 et de répandre sur celui du Tonkin le n° 20 qu'affectionnent les indigènes. C'est ce que nous apprennent les étiquettes jointes aux différents types exposés dans la section.

Les graines de coton qui remplissent ces bols sont destinées à être remises gratuitement aux indigènes assurés, dès lors, de vendre leur récolte.

Au coton, M. Bourgoin-Meiffre a joint la filature de la soie et des ateliers de couture où sont confectionnés par des femmes les vêtements des tirailleurs et miliciens annamites.

Plus encombrants sont les produits de MM. H. Meiffre et H. Bourgoin et Cie mais non moins utiles, car de toute première nécessité : briques simples et réfractaires, tuiles de tous modèles, conduites d'eau, etc...

Nous visitions, l'autre jour, sur les bords du Grand Lac, le bel établissement de MM. Meiffre et Bourgoin, où près de 700 indigènes travaillent les



Delmas graveur Bordeaux

La fabrication des cigares chez MM. Lecacheux & Cie, à Hanoï.

terres extraites du lac ou amenées de l'intérieur. Vingt fours sont allumés. Dans des salles spéciales, sous l'œil de surveillants français, d'adroits Annamites modèlent la terre pour en former des statuettes, des vases et maint objet d'usage courant.

D'autres émaillent et glacent, dirigés par un spécialiste détaché des grandes manufactures françaises. Les produits que nous voyons exposés dans la section tonkinoise font le plus grand honneur aux hommes d'initiative qui implantèrent cette industrie dans le pays.

M. Hommel y introduisit la fabrication de la bière Voici tantôt six ans, nous parcourions l'installation de M. Hommel avec un excellent homme, M. Brou, directeur général adjoint des Postes et Télégraphes, tout heureux de nous montrer comment la ténacité d'un Alsacien avait pu avoir raison de difficultés insurmontables en apparence.

L'on ne saurait se faire idée, par exemple, des obstacles qui s'accumulèrent devant le colon assez audacieux pour vouloir creuser une éminence de terrain afin d'y installer ses caves Sa pioche troublait le repos du « Dragon » disaient les Annamites et il n'est de mauvais tour qu'ils ne lui jouàssent, allant jusqu'à corrompre la bière, croyant ainsi faire admettre l'intervention du « Dragon ».

Aujourd'hui, le farouche animal s'est calmé. Il porte même bonheur à la maison, car il lui a permis de trouver cette bière fameuse du « Coq d'Or », tout particulièrement goûtée pendant les journées de canicule.

Des pyramides de cigares. On se croirait à la section des Philippines. C'est bien cependant un produit de l'industrie tonkinoise que nous devons à MM. Lecacheux et Cie, fondateurs de la *Manufacture de Tabacs de l'Indo-Chine.*

L'ami Beneyton, de cette bonne Compagnie, nous prend dans son panier attelé d'un de ces chevaux que les jurys des concours hippiques ne se lassent point de primer et nous mène sur les bords du Fleuve Rouge.

Là, dans de vastes bâtiments, des Philippins des deux sexes que M. Lecacheux ramena de Manille travaillent avec des gamins et gamines du pays qui ont eu vite fait de se mettre au couraut, adroits qu'ils sont comme des ouistitis.

Un type, ce contre-maître espagnol, senor Escoda, nous présentant la Carmen, la Dolorès qui, « malgré leur drôle d'habillement et l'air coquin de petites gamines à demi-sauvages, font des cigares plus beaux que leur

figure ou, du moins, plus gentiment finis que ces petits doigts où ils ont été roulés » — y torneados – ajoute-t-il.

Et Beneyton nous montre les tabacs de l'Annam, du Tonkin, du Laos, triés, classés, en fermentation, puis mélangés après avoir été traités chacun suivant ses qualités propres. Sous les doigts des gentilles ouvrières, les feuilles se roulent pour se transformer en cigares d'une irréprochable pureté de formes et pouvant lutter comme goût avec les cigares de Manille des qualités correspondantes. Nous en comptons vingt-deux catégories distinctes.

Plus loin, ce sont les cigarettes faites à la machine ou à la main ; puis, le très intéressant atelier des tabacs indigènes râpés à la mode annamite et chinoise.

MM. Lecacheux et Cie ne se contentent pas d'acheter les tabacs indigènes ; ils sont eux-mêmes leur principal fournisseur. Sur leur propriété du Con-Voï et leur concession de Kim-Xuyen, dans la vallée de la Rivière Claire, à quelques kilomètres de la voie ferrée une importante plantation de tabacs leur permet d'alimenter pour la plus grande partie leur manufacture de Hanoï. Ils continuent d'y exploiter les rizières et les riches cultures entreprises au début, telles que le manioc, l'arrowroot, l'abaca ; ils y recueillent la laque et y élèvent bœufs et chevaux.

Continuons notre promenade le long du Fleuve Rouge. Sur le territoire du village de Phu-Xa, nous trouvons, isolés des habitations, un ensemble de bâtiments mystérieux séparés les uns des autres et surmontés de paratonnerres. Si l'on croyait se trouver en présence de poudrières, l'on ne se tromperait qu'à moitié, car là se fabriquent les nouveaux explosifs dits « cheddites » que le jury a trouvés tellement étonnants (ne pas craindre de faire la liaison à la lecture ; elle n'est pas dangereuse) qu'il leur a accordé, du premier coup, une médaille d'or. MM. Lachal et Cie de Hanoï sont directeurs commerciaux de la *Société Anonyme Française pour la fabrication des Explosifs « Cheddites »*

Encore une industrie importée dans le pays et que nous présente son fondateur, M. Faussemagne, qui, dès 1887, ouvrit à Haiphong l'*Huilerie et la Savonnerie d'Extrême-Orient*. Arriver à faire utiliser le savon par l'indigène est l'un des principaux résultats de la civilisation en Indo-Chine. Il commence à y prendre goût, car la vente suit une marche progressive et continue.



L'Exposition Viterbo.

Très complète est l'installation de M. Faussemagne qui lui parmet de fabriquer tous les savons et toutes les huiles exposées ici : savons blancs, marbrés, mous et potasse pour l'industrie et les navires — huiles, depuis celle de cuisine jusqu'aux huiles crues et cuites pour la peinture — graisses neutres spéciales pour wagons, mucilènes pour armes et canons — enfin une lessive parfumée pour le linge

Dans l'un des coins de la salle, des marbres supérieurement travaillés proviennent des carrières qu'exploite ce même industriel. Une plaque de marbre noir mesurant deux mètres cinquante de haut sur un mètre quarante de large et quinze centimètres d'épaisseur, tenue droite dans une très artistique gaine de grès sculpté au dragon, attire tout particulièrement les regards.

Enfin, voici des bois, des beurres, des fromages, de la concession agricole et forestière de M. Faussemagne à Huong-Bi, dans la province de Quang-Yen.

Dans une autre salle fort bien décorée, nous nous trouvons en face de l'*Exposition Viterbo*, large, soignée, superbe.

L'autre jour, en face d'un plat de raviolis comme les maîtres-queux de Roubion ne savent pas en faire de meilleur, l'ami Viterbo nous narrait ses débuts dans la colonie. Sortant de l'artillerie, il vint chez nous en 1885 et s'établit entrepreneur de Travaux Publics. Débuts pénibles. La main-d'œuvre existait bien, mais les procédés indigènes laissaient fortement à désirer.

Le colon se mit avec ardeur à l'étude de la langue, puis il ouvrit des cours de trait et de dessin dans son petit atelier de la rue des Brodeurs, préparant sa leçon la nuit, car, durant le jour il fallait, suivant son expression, gagner « la matérielle ».

Peu à peu, il forma des charpentiers, des menuisiers, des peintres. Un jour, frappé de l'importance qu'avait prise à Hongkong le commerce des meubles, il créa chez nous l'industrie du mobilier européen. Les premiers meubles étaient certes peu élégants, mais voyez aujourd'hui le fini, le chic de cette salle à manger du plus pur style Renaissance, tout entière sortie de mains annamites, fabriquée avec le bois du pays et dites si elle ne peut rivaliser avec les plus remarquables travaux de la métropole, en notant cette différence toutefois qu'elle durera plus longtemps.

M. de Lanessan, qui tenait en ses mains les destinées de l'Indo-Chine, voulait encourager les industries naissantes. Admirant l'énergie de M. Viterbo, il lui confia en 1896 l'ameublement des Résidences et du Protectorat.

C'est de cette époque que datent les beaux meubles en gù que l'on peut admirer dans tous les hôtels des administrateurs de l'Annam et du Tonkin.

L'Exposition de 1889 le vit, à Paris, délégué de la colonie. Une médaille d'argent vint consacrer ses efforts. L'Exposition de 1900 lui valut deux médailles d'or et une d'argent (1).

Aujourd'hui, nous pouvons voir de nouveaux progrès. Rien n'est plus délicat, en effet, que ce délicieux bureau en bois de rose, sur lequel il nous semble voir une de nos élégantes noircir du papier discrètement parfumé. Rien de plus vraiment beau que cette couronne de fleurs sculptées en plein bois de gù et créée pour les frontons des baies d'angle du Palais Central. On croit voir les pétales s'agiter au souffle de la brise. Elle vit, cette couronne. Et c'est un Annamite qui, sur les conseils et les dessins du maître, fit ce petit chef-d'œuvre. Nous avons déjà signalé que toute la menuiserie en bois de fer du Palais Central sortait des ateliers Viterbo. Nous voulons lui dire encore une fois : Bravo ! à lui et à son dévoué collaborateur Blomaert.

Dans la même galerie, d'autres meubles non moins remarquables : salle à manger, salon ; des groupes de marbres sculptés, des statues et statuettes, que l'on croirait venus de nos maisons d'Europe les plus renommées et qui sortent des ateliers de MM. *Godard et Cie.*

Tout se vend ; beaucoup se fait en cette maison qui peut rivaliser avec les plus importantes de toutes nos grandes villes de France, si nous en exceptons Paris.

Elle date, elle aussi, de 1885 et son fondateur, M. Godard, qui fut depuis Président de la Chambre de Commerce de Hanoi, n'a cessé, avec le concours de son très actif collaborateur, M. Fisher, d'ajouter à son champ d'action.

Comme dans les fameux magasins parisiens, un nègre à feuille de vigne et sa moitié non plus habillée pourraient sortir de chez Godard vêtus à la dernière mode, se garnir une maison coloniale, confortable jusqu'à l'excès et s'approvisionner de tout ce qui est nécessaire, utile ou agréable à l'existence d'un homme qui aime se conserver.

Approvisionnement général, Commission, Exportation, Importation, nous dit la pancarte qui domine l'amoncellement des fournitures de toute espèce.

---

(1) M. Viterbo vient d'être fait chevalier de la Légion d'honneur. Il est actuellement président *p. i.* de la Chambre de Commerce de Hanoï.



Delmas graveur Bordeaux

La maison Godard et Cie, à Hanoï.

Bornons-nous à signaler les travaux de couture : costumes civils et militaires, costumes de dame, les travaux de cordonnerie, de tapisserie, de sellerie et de harnachement, tous effectués par des indigènes, sous la surveillance de contre-maîtres européens.

Ils sont là 400 ouvriers encadrés par un personnel de 35 Européens.

Récemment, la maison Godard et Cie, de concert avec la Compagnie Lyonnaise Indo-Chinoise et le Comptoir Français du Tonkin, a créé une entreprise de transports à vapeur par eau destinée à desservir surtout le Fleuve Rouge jusqu'à la frontière de Chine. Deux chaloupes, la *Claire* et la *Thérèse*, spécialement construits pour ces cours d'eau torrentueux, sont déjà devenues insuffisantes

Enfin, de nouveaux projets sont à l'étude. Nous en parlerons dans notre édition prochaine.

Nous venons de parler de la *Société Lyonnaise Indo-Chinoise.* Son nom évoque le souvenir de M. Ulysse Pila, son président, qui a marqué sa place d'une empreinte profonde dans tout l'Extrême-Erient. C'est devenu une terre de prédilection pour la famille que cette région d'Asie, où nous avons rencontré tour à tour à la tête des maisons de Shanghaï et de Yokohama le charmant camarade qu'était Georges Pila, à Pékin, son frère attaché d'ambassade, et, chez nous, à Hanoi, à Haiphong, à Nam-dinh, au Yunnan, son beau-frère Frachon-Pila.

Le Yunnan ! C'est à sa conquête pacifique que marche la Compagnie Lyonnaise. La première elle a créé à Mongzé, dès avant la guerre de Chine, un comptoir inportant que dirige aujourd'hui le brave Quénu. Elle pousse ses succursales jusqu'à Yunnansen et Tonghaï. Les voyages de la mission lyonnaise n'ont pas laissé que de porter leurs fruits ; on le voit.

La Compagnie, par ses trois agences tonkinoises, comme par son comptoir du Yunnan, importe les pétroles et autres huiles minérales, les tissus et tous les articles pouvant faire l'objet d'un commerce de gros. Elle exporte les produits du Yunnan, du Laos et du Tonkin.

Enfin, les mêmes Lyonnais sont intéressés dans deux importantes entreprises industrielles de Haiphong : la Société Cotonnière de l'Indo-Chine (filature de coton) et la Société des Ciments Portland artificiels de l'Indo-Chine, fabrique de ciments fondée dans ces dernières années. Tous les produits de ces deux usines sont vendus par la Compagnie Lyonnaise Indo-Chinoise.

Le troisième « partner » des conquérants du Yunnan, le *Comptoir Français du Tonkin*, est dirigé par deux hommes jeunes, intelligents et actifs, les frères Binet, qui ont réussi à faire de cette maison d'import et d'export l'une des plus importantes de l'Extrême-Orient. Tous les produits des forêts annamitiques, laotiennes, tonkinoises : le caoutchouc, le benjoin, les gommes, la laque, le cunao, les bois, font l'objet de son trafic. Nous en voyons de très beaux échantillons dans le rayon des exportations de la section tonkinoise. Comme importation, tout ce qui a rapport à la double industrie du fer et de la quincaillerie, tout, dans le sens le plus large, vous m'entendez bien, c'est-à-dire depuis les clous et les sommiers de fer jusqu'aux bicyclettes, aux automobiles aux appareils électriques les plus compliqués et aux machines les plus puissantes. Le Comptoir Français vous fournira même, pour peu que vous y teniez, un colossal rouleau compresseur semblable à celui qui lançait si vigoureusement son « teuf ! teuf ! » dans les allées de l'Exposition et qui portait sur une plaque brillante cette firme connue de toute l'Indo-Chine aujourd'hui.

De fer s'occupe aussi la maison. *L. Lachal et Cie*, que dirigent à Paris son fondateur, M. L. Lachal ; à Hanoï, MM. W. Laborde et G. Fabry. De fer et de beaucoup d'autres choses, car son exposition, très remarquée, nous montre à côté des coffres-fort Fichet, d'un bel assortiment de quincaillerie, d'une tour Eiffel en bobines de la maison Fings, les produits d'une vingtaine de maisons de premier choix : champagne Louis Rœderer, conserves Saupiquet, beurre Roussel-Dupont, courroies Ullmo, etc., dont elle fait la vente en gros et demi-gros.

MM. Lachal et Cie sont aussi les agents généraux de la grande Compagnie d'assurance contre l'incendie « l'Urbaine ».

MM. Delignon et Paris de Qui-Nhon (Annam) ont abrité leur exposition dans le pavillon tonkinois et ils n'ont point à s'en repentir, car elle y est parfaitement mise en valeur.

Lorsque la soie d'Annam attira leur attention, en mai 1898, l'industrie du crépon, qui avait fait pendant de si longues années la réputation de Quinhon, était en pleine décadence. Les mandarins réquisitionnaient pour eux et leurs amis les plus fins produits du travail indigène.

Nos amis ont, peu à peu, rassemblé une centaine d'ouvriers à métier. Grâce à une patience de tous les jours, ils ont réussi à leur faire augmenter le nombre des fils pour obtenir un tissu plus épais et, victoire

importante, firent élargir les métiers annamites qui ne permettaient de produire autrefois que des pièces accusant quarante centimètres de largeur.

MM. Delignon et Paris prennent les cocons, en font de la soie grège qu'ils filent et donnent à tisser, puis envoient à frapper à Lyon. Les résultats sont de tout premier ordre.

Dernièrement, ces hardis novateurs ont inauguré tout un ensemble d'ateliers : magnaneries ; filature avec 64 bassines ; salle de moulinage avec purgeur, banc de dévidage, moulin, ourdissoir et canetière ; tissage comprenant 24 métiers pour le crépon la mousseline et le crêpe de Chine. Ils occupent des bûcherons pour le bois de leur machine, des cultivateurs pour leurs mûriers, des éleveurs dans leurs magnaneries, des trieuses, des batteuses, des fileuses, des mucuses, des tisseurs qui tous ont été formés sur place par des maitres ouvriers français. Consommation annuelle : 75.000 kilogs de cocons ; production : 300.000 mètres de tissus.

Ces colons d'Annam exposent des abat-jour et des robes délicieuses qu'ils ont fait confectionner pour montrer les applications possibles du crépon. Telle robe de « five o'clock », en crépon imprimé en deux couleurs, fait voltiger de douces pensées.

Nous retombons dans la matière avec les riz, les poivres, les tabacs, les thés, les cafés, les sucres des plantations de MM. Delignon et Paris au Binh-Dinh.

Nous voici en plein dans les produits du sol tonkinois, avec le chalet de dégustation pour les thés et les cafés du *Syndicat des Planteurs du Tonkin et de l'Annam* et la vitrine où cette Société a réuni les produits de ses sociétaires

Les textiles sont nombreux : ramie, jute, fibres d'abaca, puis viennent les cafés nombreux d'aspect, d'âge, de forme et les thés que renferment des boîtes aux multiples formes.

Fondé ou plutôt reconstitué en 1901 par un groupe de planteurs de Phu-Nho-Quan et de Chi-Mé, résidant tous sur leurs concessions, le Syndicat vit les adhésions affluer. Présidé par M. Lafeuille, l'un des colons les plus experts de la colonie tonkinoise, assisté de quatre conseilleurs, il compte aujourd'hui cinquante membres.

Les syndicataires des provinces de Phuly, de Hoa-Binh et de Ninh-Binh se réunissent régulièrement tous les trois mois chez l'un d'entre eux à tour de rôle au nombre de 25 ou 30. Ils maintiennent ainsi entre eux des relations amicales et, en visitant les plantations, se communiquent les observations que l'expérience leur suggère.

Tous les membres ont pris part à l'Exposition collective. Au chalet, l'on pouvait déguster les thés Lafeuille et Chaffanjon. Sous la vitrine, trouvons les boîtes élégantes en bambou des mêmes planteurs, puis les cafés de MM. Guillaume frères, Lafeuille, Bernard, E. Borel, Roux et Scholler, Jung (qui vient de recevoir la nouvelle de l'attribution de deux médailles à ses cafés et ses fleurs de thé exposés à Londres), Rémery, Moutte, de la Société Lyonnaise, Perrin frères, Lucien Lévy, Magnan, etc., etc.

Le Syndicat des Planteurs publie tous les mois un Bulletin donnant, dans la mesure de ses moyens, les renseignements qui peuvent intéresser les agriculteurs de la région.

Non loin de là, les expositions de MM *Gobert et Cie*, qui possèdent à Phu-Da-Phuc une concession de 11.000 hectares, dont 3.000 en rizières. Ils y ont des pieds de café, de thé, des bancouliers, un troupeau de plusieurs milliers de têtes de bétail parmi lesquels des moutons et plusieurs centaines de chevaux. Leur ferme des Rapides, ainsi que celle de *MM. Raynaud, Blanc et de Rémusat,* à Song-Cot, fournissent Hanoï de lait, de beurre et de fromage.

Dans des boîtes de fer-blanc, le thé de M. de Commailles que nous trouvons, à notre humble avis, absolument remarquable. Est-ce parce que nous avons vu sur place avec quels soins méticuleux il est préparé par les petites femmes thos du domaine de Dong-Bom à Thai-Nguyen.

Qui ne connait en Indo-Chine *Elie de Commailles*, un type à la Feminore Cooper, vrai trappeur de l'Arkansas ou coureur de pampas à qui il faut la brousse, les grands raids à cheval, la vie en plein air ? C'est bien ainsi que devaient être nos Normands des temps jadis, quand ils allèrent planter les profondes racines de leur race féconde sur d'autres continents

Du mamelon où se dresse son castel solide, mais simple et colonial, il domine les 3.600 hectares dans lesquels 200.000 francs ont été employés en bâtisses, en défrichement, en plantations et dont la mise en valeur est en partie arrêtée par l'hésitation à y mettre de nouveaux capitaux sans voir un rendement immédiat suffisant. Espérons pour tous que, sous peu, ce beau domaine verra reprendre plus activement que jamais les plantations de thé qui paraissent plus que toutes autres lui convenir.

Un autre type de colon, *Rémery*, de Tuyen-Quang, venu dès 1884 en ce Tonkin qu'il n'a pas quitté depuis. Il tente alors une exploitation de bois sur la Rivière Claire et le Song-Chaï ; en 1889, il installe une ferme à Phu-

Daï, cherchant avec son jeune frère à reconstituer les anciens villages dont les habitants avaient fui. Le 19 avril de l'année suivante, en son absence, sa ferme est pillée, incendiée, son frère assassiné par les hordes de Luong-Tam-Ky. Force fut au malheureux d'abandonner cette concession où tant d'efforts et d'argent n'avaient abouti qu'à une catastrophe.

En 1891, M. Rémery obtenait une nouvelle concession dans les environs de Tuyen-Quang.

A cette époque, l'Administration n'était pas généreuse. Préoccupée d'ailleurs par d'autres sacrifices, elle se désintéressait peut-être involontairement des rares colons qui peinaient. M. Rémery se vit seul, avec des ressources très limitées mais qui étaient siennes, et, durant plusieurs années dut lutter, toujours avec désavantage, ayant à supporter, sans la perspective de la moindre indemnité, inondations et épizooties, pertes de récoltes, de produits et d'animaux.

Cette ténacité, en dépit de toutes les déceptions, eut enfin sa récompense. Sans être riche, M. Rémery possède aujourd'hui une plantation de 12 à 15.000 caféiers en plein rendement, développe 30.000 pieds d'abaca (chanvre de Manille), a organisé des fermiers indigènes en métayage, pour la culture de terrains en rizières, et possède un superbe troupeau de 200 têtes de vaches et veaux.

A la fin de l'Exposition, M. Rémery fit partie de la mission envoyée aux îles Philippines par M. le Gouverneur Général pour étudier diverses questions agricoles et surtout celle de l'abaca dont l'introduction au Tonkin paraissait possible. M. Rémery rapporta des documents précis à ce sujet. L'intérêt que présente l'abaca pour notre colonie n'est plus discutable, et d'ores et déjà, l'on considère ce produit comme plein d'avenir à cause de sa grande valeur économique. Nous saluons en Rémery l'un des plus énergiques pioniers de la colonisation au Tonkin.

Poursuivant notre excursion dans les galeries tonkinoises, où l'ordre ne règne pas en maître, nous trouvons les fécules et les tapiocas de manioc, d'arrow-root et de patate de l'usine fondée à Luc-Nam, près du domaine de la Croix-Cuvelier par *MM. Thomé et de Fenoyl*, — les produits agricoles de la grande exploitation *de MM. Chesnay et de Boisadam* qui introduisent en ce moment au Tonkin une industrie nouvelle, celle de la verrerie — les flacons multicolores de *M. Morice*, de Sontay, lui aussi un colon de la première heure qui, tout en soignant ses 50.000 caféiers de Hung-Hoa et de Sontay, parmi les plus beaux que nous

ayons vus, ses 10.000 pieds de thés, ses 10.000 arbres à huile et à laque, s'est adonné avec passion à la distillation des parfums.

Au premier rang, il faut placar la verveine, le lemon-grass des Anglais que M. Morice, à la suite d'un voyage aux Indes et à Java, réussit à distiller comme chez nos fabricants de suavités les plus fameux. Puis le santal dont sont ici quatre échantillons différents et qu'il obtient avec les graines d'un arbre de la forêt appelé par les Annamites *bang-tang* et par les Muong *von-ru* ; l'ylang-ylang dont il entretient environ 1.200 arbres petits et grands ; la menthe de France qui réussit très bien sous nos climats ; le vetiver ; la bruyère à fleurettes blanches, etc., et vingt autres essences qui feraient les délices d'un petit maître.

Passons au sous-sol tonkinois C'est la S. F. C. T. (*Société Française des Charbonnages du Tonkin* qui y porta le premier coup de pioche en vue d'une exploitation industrielle

Nous avons parcouru ses puits et ses galeries, visité ses usines, lors de l'excursion des délégués de la Presse en baie d'Along. Nous n'y reviendrons pas.

Disons seulement qu'en 1902, cette Société n'a pas extrait moins de 316.618 tonnes de charbon, représentant une valeur d'environ trois millions de francs.

Ce sont les chiffres que nous donnent les rapports exposés à côté de très belles photographies de l'exploitation à ciel ouvert, de blocs colossaux et d'empreintes fossiles très admirées des féaux de l'Histoire naturelle.

D'un très réel intérêt les produits des mines d'étain et d'or de ***MM. J. Duverger frères*** à Tinh-Tuc (province de Caobang).

Le minerai traité est la cassitérite qui donne à la fonte 56 °/₀ d'étain pur. Il obtint la cote de parité des étains réputés de Banca et de Billeton et révèle à l'analyse 99.750 °/₀ d'étain pur tandis que, nous disent MM. Morin frères, essayeurs de la Banque de France, et MM. Duverger, les minerais du Yunnan atteignent à peine 82 °/₀.

On rencontre aussi de l'or en pépites, dont quelques-unes atteignent parfois quatre à cinq grammes. Le rendement moyen est de six décigrammes par litre.

Les recherches ont permis de constater que la couche stannifère à exploiter est considérable. Nous n'osons pas citer de chiffres.



Delmas graveur Bordeaux

Les Galeries de l'aile gauche — Un coin du lac.

L'on exploite par tranchées dont la principale n'a pas moins actuellement de 45 mètres de profondeur. Les nombreuses cascades de la montagne sont utilisées comme force motrice et permettent un lavage facile des terres. Mais Caobang est un pays perdu, sans moyens de communication, pour ainsi dire, avec le reste du pays.

C'est cependant dans cette région au climat tempéré que gisent les richesses exploitables ; là que repose l'avenir industriel de la colonie tonkinoise. MM. Duverger frères pourront plus tard revendiquer la gloire d'avoir été les premiers à la peine, dans des conditions particulièrement difficiles. Le succès a déjà récompensé leur initiative hardie ; espérons que la fortune ne s'arrêtera pas pour eux en si bon chemin et qu'elle élira domicile en la vallée précieuse. *Exempla trahunt*, aurait dit mon professeur de quatrième.

Ces étains ont été imposés à la cote par la maison *Denis Frères*, de Bordeaux, la plus ancienne maison française de l'Indo-Chine, établie par M. Emile Denis à Saïgon dès 1862, puis à Haïphong et Hanoï, en 1884. Rien de ce qui touche à l'importation et à l'exportation ne lui reste étranger. La Compagnie Nationale de Navigation de Marseille, la Hongkong and Shanghaï Banking Corporation, la Compagnie de navires Gellatty de Londres, la société Decauville et plusieurs Compagnies d'assurances tant françaises qu'étrangères ont élu domicile en ses bureaux.

C'est un colonial estimé de tous, M. Gage, qui dirige au Tonkin cette excellente maison.

Et comme nous achevons de prendre nos notes, le compère Renoud-Lyat nous guette de l'un des coins de sa magnifique vitrine à six pans.

— Un verre de Viré doux, Monsieur Raquez.

— Dame, compère, ce n'est pas de refus. Cette poussière, ce charbon, quatre heures de promenade en vos galeries, tout cela donne soif.

— A votre santé ! Quel dommage que je ne puisse vous faire goûter de toutes ces bonnes bouteilles. On dit que vous êtes un fin bec et vous pourriez écrire la vérité en connaissance de cause. Croyez-vous que tous ces flacons ne sont pas aussi intéressants que vos morceaux de charbon de tout-à-l'heure ?

— N'ajoutez rien, tentateur !

— Tenez, goûtez-moi donc ce cassis d'Henri Martin. Vous connaissez Henri Martin, de Pont-de-Vaux ?

— Je n'ai pas cet honneur.

— Eh bien ! vous allez le connaître et l'apprécier. Henri Martin est le roi de la Bourgogne avec ses Chambertin, ses Corton, ses Pommard, ses Volnay, ses Flaurie et son fameux marc. Tenez. rien qu'une larme. Je vous réponds que si nous en avions eu de semblable alors que je faisais colonne en 1882 comme soldat contre ces diables jaunes, nous aurions été vite remis d'aplomb après nos promenades dans la boue des rizières. Oui, je suis ici depuis 1882, Monsieur Raquez, comme soldat et depuis 1884 comme colon. Vingt ans de colonie Bon pied, bon œil. Le Tonkin est un bon pays.

— Et la Bourgogne, mon cher !

— Ah ! la Bourgogne ! J'allais oublier de vous faire apprécier le triomphe de la maison Martin, la Prunelle Bressane, incomparable, la seule, la vraie.

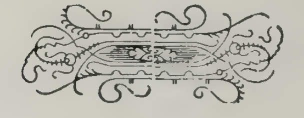
— Cette fois, impossible, camarade !

— Je ne puis cependant pas vous laisser partir ainsi, vous la goûterez chez vous.

— Mais c'est de la corruption. Et mon austère dignité !

— Vous la mettrez au vestiaire et vous ne direz de ma liqueur que ce que vous voudrez.

Et je dois dire que la Prunelle Bressane est en réalité merveilleuse J'attends sans crainte un démenti.



LA SECTION LYONNAISE

Un éblouissement ! Une féerie !

C'est là que se réunissent les élégantes blanches et jaunes ; celles-ci plus encore, car personne au monde peut-être n'aime et n'apprécie la soie comme la femme annamite.

L'œil n'a que l'embarras du choix pour se reposer sur d'affriolants tissus.

Chez Permezel, de larges bouquets de chrysantèmes sur satin blanc, broché velours ; des soies gaufrées et imprimées moiré rose ; du satin duchesse uni cerise — chez Escoffier de merveilleux draps d'or — chez Béraud et Cie des impressions sur chaîne ; des soies broché rose lamé argent sur fond royal ; des surahs twill rouges à fleurs blanches — chez Bachelard et Cie de la moire antique jaune ; des satins du Bengale imprimé et des chrysantèmes noirs en soie brochée sur fond rose et décor de feuillage blanc ; exposition particulièrement réussie — chez Protet et Raque, des brochés spéciaux correspondant bien au goût du pays avec leur teintes violet, vert, jaune — chez Blein et Gourdon, des gazes brochées — chez Bruna-Lecomte, des gazes imprimées — chez Forest et Cie, des rubans Loïe Fuller, des satins duchesse — chez Albert Belinac des rubans brochés genre broderie au plumet ; une collection de rubans unis et fantaisie, faille, satin et moire, spéciaux pour la Chine où leur vente est courante — chez Rombrot frères, des soies lamées brochées, lamées or et argent ainsi que des taffetas changeants — chez Bompiat, Brasseur et les frères Pelletier des soieries gaufrées, des soies et coton mélangés pour doublures -- chez J. Penet et Cie, des foulards et mouchoirs de soie — chez Reboulet et Brunet, une robe en gaze et mousseline de soie brodées ; du crêpe de Chine incrusté ; des incrustations sur tulle de soie.

N'allons pas plus loin. Toute l'industrie de Lyon et de Saint-Etienne vient de faire défiler sous nos yeux les plus beaux spécimens des merveilles qui justifient la réputation mondiale de leurs spécialités artistiques.



Delmas graveur Bordeaux

Un groupe de Membres du Jury.

MM. Vivien G. Michel — X. — O. Dupuy — X. — Bourgoin-Meiffre — Ermann — Meiffre — Brousmiche
X. — Cl Grossin — M. Michel — Lafrique Sporck — Jacque — X.
Domange Vaquier — Rouquier R. Ducamp — Bloche
Lelorrain Dardenne — Poinsard — Pierron — Passerat de la Chapelle — Bigois
J.-J. Rousseau — Dauphinot — Jung — Jacquet — De Vilmorin
Dr Bois Brou — Gaffarel Schrœner Maury
Claude Getten X. — Otsouka — Viterbo
X. — Chesnay — De Boisadam Pech — Hoang-Trong-Phu Babonneau X — Finot

NOTA — Plusieurs membres de ce groupe nous sont absolument inconnus. Nous n'avons pu parvenir à découvrir leur nom bien que nous nous soyons adressés à plusieurs membres du Jury.

LE JURY

Graves, ils déambulent, Messieurs les Membres du Jury. Beaucoup ont leur serviette bourrée de papiers. Les dossiers ! !

— Mon cher ! J'ai passé toute la nuit à préparer le rapport de la classe 25 du groupe 4. Non, vrai ! J'en ai assez. On n'est pas aidé !

Ils entrent dans les sous-sols du Palais Central, où des salles de commission ont été aménagées. Une activité fiévreuse y règne. On travaille ! Bientôt, les discussions s'engagent. Parfois, l'on se croirait à la Chambre des Députés. Ils sont au reste plus de deux cents et quelques-uns (je ne veux pas les nommer) ont des organes à faire pâlir d'envie la Savoyarde elle-même.

Mais le calme se fait bientôt. Les présidents sont tous gens d'esprit, d'expérience et de tact. On ne pouvait mieux choisir.

La présidence honoraire, par une attention délicate, est donnée à l'explorateur hardi, au rude pionnier, à celui qui nous vaut le Tonkin, Jean Dupuis, souvent trop oublié.

Le très sympathique Directeur général de la Compagnie Française des chemins de fer de l'Indo-Chine et du Yunnan est porté à la présidence active du jury. Ce ne devait pas être une sinécure. Tous ceux qui ont vu à l'œuvre M Getten l'ont admiré et je suis une fois de plus leur interprète en le remerciant d'avoir consenti à assumer cette lourde charge, malgré les travaux accablants que lui valait la période d'organisation de nos lignes de chemin de fer.

Près de lui, deux hommes bien à leur place. M. Getten était un Tonkinois de fait ; il convenait que les vice-présidences fussent attribuées à la Cochinchine, notre sœur aînée, et à la Métropole.

Les suffrages presque unanimes se portèrent sur M. Claude, depuis de longues années conseiller colonial, premier adjoint au Maire de Saigon, colon des premiers jours, qui fonda en cette ville une maison devenue l'une des plus importantes de l'Indo-Chine — ce volume en est la preuve — modeste, actif comme pas un et auquel, bien qu'il soit éditeur de ces pages, je dénie le droit de m'empêcher de dire ce que je pense.

L'honorable doyen de la Faculté des lettres d'Aix-Marseille, M. Gaffarel, délégué de l'Institut Colonial de la grande cité phocéenne, fut tout naturellement choisi pour occuper le fauteuil métropolitain. Par la plume, par la parole, M. Gaffarel est l'un des plus ardents défenseurs de notre domaine colonial.

Comme présidents de groupe, M. Jully, architecte principal de Madagascar, qui dirigea les travaux de son groupe important comme s'il avait pris en main l'une de ces œuvres qu'il a coutume de mener à bonne fin dans la grande île africaine. Il était secondé par deux hommes rompus aux questions qu'ils avaient à débattre, M. F.-H. Schneider, à qui je suis attaché par trop de liens d'affection pour pouvoir faire ici son éloge ; les suffrages de tous sont plus éloquents que mes paroles — et M. Masson, l'actif représentant de la maison Hachette.

Au second groupe, M. le Docteur Bois, du Muséum d'Histoire Naturelle, aide de MM. Bourgoin-Meiffre et Guioneaud, Tonkinois depuis toujours, et dont la compétence en commerce et en industrie n'est plus soumise à discussion.

Enfin, au groupe du génie civil, de la mécanique, de l'électricité, M. Elie Berthet, le très sympathique inspecteur général des Ponts et Chaussées, avec ce pauvre Dardenne que nous devions enterrer quelques semaines plus tard, et le très aimé M. Domange. Créateur de la célèbre maison des courroies Scellos, n'ayant pas hésité à quitter ses enfants et petits-enfants pour lier connaissance avec ce Tonkin dont l'on avait tant parlé, M. Domange était le plus jeune de nous tous, le plus gai Aucune fête sans lui. Le Tonkin lui fut souriant et nous sommes convaincu que la colonie d'Indo-Chine n'aura pas de plus chaud partisan.

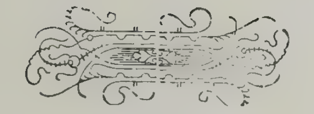
Au secrétariat du jury, MM. Pierron, Lelorrain, Rouquier, Klein, qui ne savent plus où donner de la tête, noyés dans un déluge de paperasses. Ils travaillent !

Vous présenter tous les jurés est une tâche au-dessus de mes forces et l'intérêt pourrait ne pas être égal pour tous les lecteurs de ces chroniques sans prétention.

Il en fut choisi en Indo-Chine et il en vint de France.

Bizarre, semble-t-il, cette idée de faire parcourir la moitié du monde à de gros négociants, à de riches industriels pour leur demander d'apprécier les produits d'une exposition.

Féconde, au contraire, la trouverai-je, car il fallait faire connaître à cette élite du monde des affaires l'Indo-Chine que l'on connait si peu dans notre pays de France, dissiper des préjugés, montrer le chemin parcouru ici dans la voie de la colonisation et faire comprendre à ceux qui détiennent cette grande force des capitaux qu'ils trouveront en notre péninsule un placement à la fois utile et rémunérateur. Leur visite sera fructueuse pour l'avenir de l'Indo-Chine. Nous en avons la ferme espérance.





Delmas graveur Bordeaux

La Galerie des machines.

LA GALERIE DES MACHINES

Vaste hall élevé par les soins de M. l'ingénieur Dussaix, le local réservé aux machines fut, presque dès le début, trop étroit. L'on se vit obligé de multiplier les annexes qui, bien vite, se remplirent d'appareils et d'engins. Exposition sérieuse et utile, car chacun de ses visiteurs peut en tirer profit.

Dans une grande salle sont réunis tous les appareils d'éclairage.

La Société anonyme *Weyher et Richemond* (*Pantin*) a fait installer une machine horizontale de 120 chevaux d'un modèle des plus modernes et qui a parfaitement fonctionné pendant toute la durée de l'Exposition.

Elle actionne deux dynamos de 364 ampères et 110 volts de tension qui appartiennent à la *Compagnie Générale d'Electricité de Creil, Daydé et Pillé*.

Une machine à pilon de 140 chevaux de *H. Brulé et Cie*, de Paris, agit sur deux autres dynamos de 636 ampères et 110 volts. Elle n'a pu marcher pendant toute la durée de l'Exposition.

L'électricité fournie par les quatre dynamos se rend au tableau Daydé et Pillé pour être distribuée dans l'Exposition à la multitude des lampes à arc et à incandescence qui donnent, le soir, un aspect féérique au Palais Central et à l'immense parc que les ailes des galeries enserrent.

Sur les hautes murailles, les plans de l'Exposition, chantier par chantier, H. Poirson, A. Poirson, Couturier, Guérin.

De splendides agrandissements photographiques donnent une place hors de pair à la maison *Daydé et Pillé* qui a marqué en Indo-Chine sa puissance industrielle d'une si vigoureuse empreinte.

C'est à elle que nous devons le Pont Doumer, cette masse gigantesque et néanmoins élégante qui réunit, par les 1.682 mètres de sa ferraille, les deux rives du Fleuve Rouge.

Souvent des retards se produisent dans la livraison des grands travaux de ce genre. Le Pont Doumer fut achevé un an avant l'expiration du

délai prévu par le cahier des charges et notre ancien Gouverneur général put, à sa grande satisfaction, y passer avec le premier train de voyageurs, le 28 février 1902, avant de quitter l'Indo-Chine.

Nulle œuvre plus que celle-là n'a frappé l'imagination des indigènes et ne leur a donné une idée de notre puissance. En voyant procéder à la construction des piles, les vieux Annamites s'ébaudissaient, narquois.

— Ces Français ! Ils ne doutent de rien. Leurs pierres seront enlevées comme une touffe de bambou par la première crue de ce fleuve que personne n'a jamais pu dompter.

— Maintenant, je crois que vous pouvez faire tout ce que vous voulez, me disait le jour de l'inauguration un vieux mandarin, colonne de l'Empire d'Annam. Je ne le croyais pas jusqu'ici !

D'autres agrandissements photographiques montrent divers travaux importants, eux aussi, tels l'appontement de la Bocca à Panama, dans le Pacifique avec plus de 300 mètres de front. Deux voies de chemin de fer courent sous sa toiture métallique. Des grues à vapeur spéciales brevetées et créées par MM. Daydé et Pillé, roulantes et basculantes, permettent d'effectuer le déchargement des navires à l'intérieur des quais et d'éviter les piliers de la charpente lors de leur déplacement — l'appontement de Pauillac sur la Gironde, lui, présente deux fronts d'accostage de 360 mètres de long. Les navires y accostent, s'y amarrent et les trains de voyageurs ou de marchandises y circulent sur cinq voies — une grue Titan équilibrée de quarante tonnes pour le port de Constanza - enfin le grand hall de la gare à voyageurs de Bordeaux-Saint-Jean qui couvre dix-sept mille mètres carrés et compte certainement, avec les 57 mètres de portée de ses fermes, parmi les plus vastes et les plus légères à la fois de nos gares françaises.

Dans la salle des chaudières, la Société Niclausse triomphe.

L'arsenal de Haïphong expose une chaudière horizontale, cylindrique, à retour de flamme, de la force de 75 chevaux, faite en cinq mois par des indigènes. Il a aussi envoyé une très élégante baleinière en teck, une hélice en bronze, une chaudière pour canot porte-torpilles, de la force de 18 chevaux, le tout de main-d'œuvre annamite.

Une petite machine à glace très pratique de Henri Rouart et Cie à Montluçon, qui peut produire 6 kilogr. à l'heure. Une autre plus importante de Fiscari, attelée à un moteur à gaz Otte et qui peut donner 15 kilogr. pendant le même laps de temps.



Delà ss graveur Bordeaux

Le Pont Doumer sur le Fleuve Rouge à Hanoï.

En face, les compteurs à eaux et les compteurs électriques de la Compagnie pour la fabrication des compteurs, du boulevard de Vaugirard, employés dans notre ville de Hanoï.

Au centre, dominant de leurs pyramides tous les appareils d'alentour : les fameuses courroies Scellos, dont la réputation n'est plus à faire, car elle a traversé les océans avec le nom de A. Domange et Fils qui les propagent Elles sont ici de toutes dimensions, d'espèces nombreuses aussi : courroies Scellos en cuir ; courroies en tissu A. D. F. (A. Domange et Fils) ; courroies en poil de chameau. Mais ce qui frappe plus particulièrement les profanes de mon espèce et que je n'aurais certes pas remarqué sans l'intervention de l'obligeant ingénieur qui m'accompagne dans ma tournée, ce sont des engrenages en scellosine, produit spécial à la maison, qui sont arrivés à remplacer avec avantage les engrenages en bronze et ont une durée double de ceux fabriqués en cuir vert ordinaire. Le lot de Hanoï montre une série d'applications de la scellosine aux galets, aux pignons, aux engrenages, qui font le plus grand honneur à l'industrie française.

Une très intéressante installation : celle de la *Magnanerie modèle de Nam-Dinh*, dirigée par M. Ernest Dadre, filateur en soie.

De jeunes Annamites sont au travail. Les métiers marchent sous nos yeux. Nous prenons une leçon de choses. Ces petites congaïs ont appris à dévider les cocons d'après les procédés européens et la méthode de travail employée dans les grandes usines de France. L'on est arrivé de la sorte à produire avec des cocons indigènes ordinaires des soies de qualité au moins égale aux premières soies de Canton. Ces soies annamites, filées à l'européenne, ont déjà reçu le meilleur accueil sur le marché français.

Les appareils mécaniques furent construits par M. J. Berthaud fils, de Lyon, qui a su réunir dans ce modèle tous les perfectionnements de l'outillage moderne. A coté, nous voyons un appareil annamite à dévider les cocons qui fait ressortir les progrès immenses que réalisent les procédés européens. Le travail des fileuses intéresse vivement les indigènes visiteurs qui s'arrêtent, discutent et cherchent à se donner les uns aux autres des explications.

Près des métiers, voici des graines de vers à soie sélectionnées et conservées en hivernage artificiel, des cocons jaunes et blancs, de race annamite et de race européenne — des cocons provenant de divers croisements — des soies grèges annamites natives — des soies grèges provenant de cocons annamites filés à l'européenne — divers déchets de soie.

La magnanerie modèle de Nam-Dinh fut créée en 1900 par M. Doumer, sur la proposition de M. Dadre, que les Ministères des Colonies et du Commerce avaient envoyé en Indo-Chine pour étudier les moyens de développer l'industrie de la soie, si florissante chez nos voisins de Canton.

Cet établissement séricicole comprend, à l'heure actuelle, un champ d'expérience pour la culture du mûrier — une magnanerie modèle pour l'élevage des vers à soie, le grainage et la sélection microscopique, système Pasteur — un frigorifique pour l'hivernage artificiel des graines de vers à soie — une petite filature à vapeur à l'européenne.

Les produits ont obtenu à l'Exposition Universelle de Paris, en 1900, une médaille d'or et ce fut justice comme on dit au Palais.

Les ardoisières d'Angers, *Larivière et Cie*, sont connues de tous. Les dalles. les ardoises pour toitures et pour revêtement de cabinets de réflexion, pour tables de billards, cuisines, éviers, lavabos, se montrent ici à côté des modèles d'appareils spéciaux pour le sciage et le travail du schiste. Certains d'entre eux pourraient être utilement utilisés pour les gisements du Haut-Tonkin.

Utilisables aussi chez nous les moules, les filières, les cylindres broyeurs, les malaxeurs, les manèges, les machines à étrier de M. *Joly*, de Blois, qui s'est fait une spécialité de l'outillage pour la tuilerie et la briqueterie. Cette presse rabatteuse à bielles et à levier, permettant de fabriquer par jour 5.000 briques, tuiles ou carreaux, est très remarquée.

M. *Weitz*, de Lyon, n'a plus besoin de se faire connaître au Tonkin. C'est lui qui fit l'installation de la Société Française des Charbonnages de Hongay, celle des Docks de Haiphong, ainsi que de la Société des Docks et Houillères de Tourane.

Dans ses immenses ateliers de La Guillotière, se fabriquent des chariots, brouettes, wagonnets, wagons de tout type et de tout calibre, des forges portatitives à ventilateur ; en un mot, tout le matériel des mines et carrières, ainsi que celui des travaux publics.

Les Tonkinois planteurs de café s'arrêtent devant l'exposition de M. *Adrien Senet*, de Paris, vice-président de la Chambre syndicale des Constructeurs français, qui présente un nouveau décortiqueur de café en cerises vertes très simple et fort économique, des sécheurs de légumes et de fruits tels que les bananes, des presses, des passe-manioc et une série d'appareils d'utilisation pratique aux colonies.

Jusqu'ici, la machine *Lemaire* n'évoquait à notre esprit que la silhouette d'un élégant petit appareil acheté par nous jadis sur les boulevards et



Delmas graveur Bordeaux

Appontement de la Bocca (sur l'Océan Pacifique) près de Panama.

(Daydé et Pillé).



Delmas graveur Bordeaux

Appontement de Pauillac sur la Gironde.

(Daydé et Pillé).


Delmas graveur Bordeaux

Gare de Bordeaux — Saint-Jean.

(Daydé et Pillé).



Delmas graveur Bordeaux

Grue Titan équilibrée de quarante tonnes pour le port de Constanza sur la mer Noire.

(Daydé et Pillé).

qui nous servait à préparer comme en nous jouant la provision quotidienne de nos cigarettes.

Le même ingénieur est plus sérieusement représenté à Hanoi. Il nous montre, en effet, une pompe noria que tous les colons voudront posséder, ce nous semble.

Portative, ne nécessitant aucun entretien, pouvant puiser même l'eau d'une nappe n'excédant pas cinq centimètres, la pompe Lemaire se compose d'une roue sur laquelle s'engrène une chaine à godets suspendus et fort ingénieusement articulés. Un buffle peut actionner la roue qu'un homme mettra, lui aussi, en mouvement, de manière à obtenir par heure un débit de 12.000 litres enlevés d'une nappe sise à 6 ou 8 mètres plus bas. Très remarquée, la pompe Lemaire

L'industrie du tannage des cuirs ne nous parait pas avoir pris en Indo-Chine l'extension qu'elle devrait avoir dans un pays où les peaux abondent et où l'on peut facilement trouver les ingrédients nécessaires à ce travail.

Le dressage de la main-d'œuvre a, sans doute, fait reculer jusqu'ici ceux qui auraient été tentés de faire l'expérience. Avec la machine à tanner de M. *Roy Henri*, la difficulté disparait.

Toujours dans la galerie des machines, les instruments agricoles de M. *Bajac* : trieuses, batteuses et autres solides appareils, simples, économiques, facilement réparables, conditions particulièrement appréciables aux colonies.

Mildé, le grand électricien, nous a gâtés par un luxe d'appareils d'éclairage aussi élégants que variés de formes.

Plus sévère, M. *Duval-Pihet*, à qui le jury est redevable d'une grande partie de la préparation de ses dossiers, expose de nouveaux modèles de moteurs. Nous lisions, l'autre jour, sa firme appréciée sur l'affût d'un canon colossal qui arme un navire de notre division d'Extrême-Orient.

La *Compagnie des Compteurs* Michel et Frager, de Vaugirard, est chez elle au Tonkin. Compteurs à eau, ou à électricité ; compteurs à piston, à valve oscillante ; tous modèles présentés ici et mis en usage presque dans toutes les villes de notre colonie. Le compteur dont M Frager est l'inventeur jouit, au surplus, d'une réputation universelle et méritée.

M. *F. Dehaître*, son voisin, constructeur mécanicien, conseiller du Commerce extérieur, a la spécialité des grandes installations de réservoirs,

de buanderies à vapeur. Il a effectué dans ce genre d'importants travaux dans nos colonies françaises et à l'étranger.

Sous le hangar qui abrite le matériel des chemins de fer, MM. *Carel et Fouché* ont installé des voitures de chemin de fer. De leurs ateliers sortent la plupart de celles, très soignées, qui roulent sur nos voies ferrées du Tonkin. Cette même maison a fourni le matériel des tramvays mécaniques des environs de Paris.

Près d'eux, les meubles de MM. *Muller fils*, qui ont presque le monopole de fait de la grande ébénisterie pour le mobilier des chemins de fer et des administrations de l'Etat.

Le dessin d'une très ingénieuse voiture automotrice électrique à quatre moteurs de M. Elie Berthet.

Sous un dernier hangar élevé à la hâte, MM. Letourneau et Cie ont mis en évidence les résultats obtenus par les sociétés coopératives de production, au développement desquelles ils se sont voués dans l'agglomération parisienne. Nous regrettons que le cadre du présent travail ne nous permette pas de nous étendre sur ces institutions si pleines d'intérêt. Le lecteur de ces pages pourra trouver dans la *Revue Indo-Chinoise* une consciencieuse étude des sociétés coopératives de production.



LES GALERIES MÉTROPOLITAINES

On se croirait dans les annexes élevées à la hâte d'une de nos grandes expositions continentales.

Des vitrines partout, à perte de vue. Tous ou presque tous les produits de nos insdustries européennes sont ici envoyés par plus d'un millier d'exposants. Il s'y trouve même des rotins et des objets en rotin qui font s'esclaffer les Khas du Bas-Laos. Eux, les artistes dans le travail des lianes, des rotins, des bambous, ils trouvent grotesque et mal tressé ce que nous leur présentons comme des chefs-d'œuvre. Ils ont raison.

Et tandis que je me demande comment ont fait, pour envoyer ici leurs produits, ces commerçants, ces industriels, dont les firmes rappellent toutes nos villes de France, mes yeux s'arrêtent sur des étiquettes souventes fois répétées : « Pour tous renseignements, s'adresser à M. X. »

Le mécanisme des expositions m'apparaît. Bien rares sont les exposants qui accompagnent leurs vitrines. De nombreuses maisons françaises ont déjà leurs représentants à Hanoï, grâce à des syndicats qui se sont très heureusement fondés depuis quelques années : la Compagnie Française d'Extrême-Orient, l'Alliance Commerciale, l'Exportation Française, qui ont à leur tête MM. Oct. Dupuy, J. Rouget, Spork, Pierron. Les autres se sont adressés à des professionnels, si je puis ainsi dire, comme MM. Cheminais, Chevalié fils, Michel, de l'Office Colonial, qui prennent en charge les objets à exposer, les placent dans des vitrines, leur propriété, les présentent au jury sous les couleurs les plus favorables, réemballent et réexpédient pour recommencer sous d'autres latitudes. Ce n'est pas une sinécure, vous pouvez en croire celui qui vit à l'œuvre. M. Cheminais, le colosse énergique chez qui tout indique la volonté opiniâtre de ne céder devant aucune résistance ; M. Chevalié fils, l'organisateur de l'Exposition de Moscou, contraste du premier, en apparence tout au moins, aimable, souple, diplomate. Tous deux, les meilleurs amis du monde,

arrivant au même résultat, le succès par des moyens différents. Puis M. Michel, de Marseille, té Marius! toujours en mouvement, en éveil, ancien confrère et partant familier du Pavillon de la Presse.

Les Directeurs des Syndicats Hanoïens sont tous d'excellents camarades.

Sporck joint à son flair de commerçant un fin talent d'aquarelliste. Il représente *l'Alliance Commerciale Française*, que dirige avec une grande autorité M. Maurice de Montebello, son fondateur et propriétaire.

Dans d'excellentes brochures, M. de Montebello, plusieurs fois chargé de mission en Extrême-Orient, a fait ressortir les causes d'infériorité du commerce français en cette partie du monde. Laissons-lui la parole :

Les Anglais sont des maîtres commerçants. En réalité, ils disposent surtout de grands moyens d'action pour tenir la première place commerciale, que pendant longtemps on ne leur a guère disputée : une industrie ancienne et prospère, des colonies immenses, une marine formidable, des familles nombreuses; mais il semble qu'aujourd'hui ces avantages ne soient plus suffisants et que leur prépondérance soit menacée par une concurrence mieux constituée. Les Allemands, qui n'avaient pas tant de moyens, ont donné pour base à leur expansion commerciale une organisation supérieure par sa rigoureuse méthode : ils ont commencé par étudier scientifiquement la théorie et la pratique du commerce et se sont lancés avec tant de prudence et d'audace, tant d'énergie, de souplesse et de patience à la fois, qu'ils sont parvenus rapidement à un développement extraordinaire Les Nord-Américains ont aussi fait de grands efforts et de grands progrès et s'étendent chaque jour davantage par des procédés excellents. Les Italiens méritent une mention spéciale : ils n'avaient ni industrie, ni capitaux, ni marine, mais il se sont inspirés des meilleurs exemples pour remédier à leur infériorité et corriger leurs défauts pas d'ingénieuses combinaisons ; ils ont fait des tentatives heureuses et dignes d'être imitées. Les Autrichiens ont montré moins d'initiative, mais, stimulés et organisés par leur Gouvernement, ils semblent entrer dans une voie nouvelle.

Il est donc nécessaire et urgent de réagir et d'organiser sur des bases nouvelles et appropriées le commerce extérieur français.

C'est alors que M. de Montebello fonda l'Alliance Commerciale Française sur des bases très ingénieuses, avec agences à Calculta, Bangkok, Batavia et Hanoï.

Oct. Dupuy, le boute-en-train de toutes les fêtes, celui qui connaît comme personne cette Indo-Chine parcourue par lui en tous sens. Avec MM. Rozet, Combarieu et quelques autres hommes d'initiative, il fonda l'an dernier la *Compagnie Française de l'Extrême-Orient*, dont le but était de créer des comptoirs dans les principales places de ces régions lointaines. Dès le début, la Compagnie réussit à grouper un nombre important de maisons de premier ordre dans tous les articles d'exportation. En plus des renseignements qu'elle fournit aux industriels et commerçants nouveaux

venus sur les marchés asiatiques, elle offre le ducroire de ses placements et le règlement à Paris. Très remarqué le pavillon monté avec chic par l'ami Dupuy. Des rosaces de Saint-Gobain en verre orné et de couleur tamisent la lumière sur les élégantes vitrines en laque blanche et or. Un grand velum domine le tout.

Pierron, comme Dupuy, de la grande famille de l'X, a pour domaine la galerie des machines. Demandez-lui tout ce qui est du domaine de l'ingénieur, il ne sera jamais à court.

Enfin, *l'Exportation Française,* fondée en Extrême-Orient depuis 1893. Ce fut une joie pour nous que de retrouver à l'Exposition de Hanoï l'ami Rouget, fondateur et directeur de cette Société. Nous l'avons rencontré partout au cours de ces dernières années, à Singapour, à Bangkok, à Hongkong, à Shanghaï, s'ingéniant à découvrir les besoins des Asiatiques que pourraient satisfaire nos industriels et nos négociants français.

Il nous disait ses peines, le peu d'écho qu'il rencontrait chez beaucoup, alors qu'il voulait faire abondonner à certains fabricants leur routine obstinée, sa tristesse de voir l'Allemand, plus pratique, envahir le marché d'Asie.

Bien que Bordelais, il a la ténacité de l'homme du Nord et sa persévérance vint à bout de bien des résistances. Aujourd'hui, près de deux cents maisons sérieuses et de premier ordre lui permettent d'approvisionner de produits français ses agences de Bangkok, Hanoï et Shanghaï, ses comptoirs de Port-Arthur et Tientsin, comme aussi de fournir à ses représentants de Singapour, Batavia, Saigon et Vladivostock tous les échantillonnages qu'ils peuvent désirer.

Des voyageurs de l'Exportation Française parcourent les Indes anglaises et néerlandaises, les Philippines et même l'Australie, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande.

C'est un grand courant que M. Rouget a créé au profit de nos producteurs français. Modeste comme la plupart de ceux qui travaillent utilement, il m'en voudra de ces éloges. J'ai fait plus que lui payer le tribut de l'amitié, j'ai fait œuvre de justice.

En France, il est de bon ton aujourd'hui de se dire partisan de l'expansion coloniale. Telle n'était pas la mode, il y a quelques années. Jules Ferry s'entendait jeter comme une injure l'épithète de *Tonkinois*, devenue son plus beau titre de gloire. Les entreprises coloniales, ainsi qu'on les appelait, servaient de plateforme électorale, entretenant dans la

Presse et le Parlement les pires divisions, encourageant au Tonkin la résistance des bandes pirates et rebelles, très renseignées et escomptant l'évacuation du pays.

Nul ne saura le nombre d'officiers, de soldats à qui cette politique néfaste coûta la vie, le chiffre de millions engloutis par centaines.

Aussi l'historien de l'intervention française au Tonkin s'arrête-t-il avec complaisance devant ces hommes trop rares, énergiques et clairvoyants qui, dès le début, surent distinguer ce que le Tonkin laissait entrevoir d'espérances et ne craignirent pas de s'y engager.

Nous avons parlé de M. Ulysse Pila.

Nous trouvons ici dès nos premiers pas dans la galerie métropolitaine la très belle exposition de la maison *Saint Frères* qui nous incite à ces souvenirs historiques.

Esprit ouvert à toutes les initiatives, M. Charles Saint, officier de la Légion d'honneur, député de la Somme, chef de cette maison, encourageait de toutes ses forces notre action coloniale.

Sa grande expérience, fruit d'un demi-siècle de pratique des grandes affaires industrielles et commerciales, lui montrait la possibilité de mettre fin à l'agitation politique que le Tonkin entretenait dans la métropole et aux sacrifices pécuniaires qu'il entraînait, — le tout au détriment de son crédit — en orientant ce pays vers la production agricole et industrielle.

Dès 1891, M. Charles Saint s'intéressait à la fondation de la première filature de coton du Tonkin et devenait président de cette Société. Au point de vue agricole, son intervention pratique devait se manifester avec beaucoup plus d'ampleur.

La maison Saint Frères doit une partie de sa puissance à l'utilisation d'un textile du Bengale, le jute, qu'elle introduisit en France en 1841. Ce fut elle, également qui, en 1856, après de longues et coûteuses recherches, créa les machines et métiers pour le tissage mécanique des toiles de jute.

Les belles usines de Flixécourt, Haroudel, Saint-Ouen, Moulins, Blens, Cont-Rémy, tous établissements modèles, situés dans la Somme, dans un rayon de quelques kilomètres, traitent annuellement plus de *trente millions (30.000.000)* de kilogrammes de jute, sur 85 millions que la métropole importe.

Tout vient du Bengale, seul pays qui, principalement à cause des difficultés de la mise au rouissage et de la décortication, ait été, jusqu'ici, produc-



Delmas graveur Bordeaux

Dans les Galeries Métropolitaines.

Saint Frères



Delmas graveur Bordeaux

Dans les Galeries Métropolitaines

Les Syndicats Normands.

teur des fibres telles que les utilisent les usines de monde entier pour la fabrication des sacs, toiles d'emballage, cordeaux, ficelles, étoffes d'ameublement, etc.

Chaque année, le marché de Calcutta enregistre le passage de *treize cent millions* de kilos de jute, environ, dans ses bazars ; la moitié est utilisée par les usines locales ; l'autre moitié est distribuée entre l'ancien et le nouveau monde. Plus de trente mille ouvriers français vivent de l'industrie du jute, qui exige, en outre, un matériel spécial considérable.

Rechercher si le Tonkin et l'Annam pourraient être vivifiés à l'aide du lourd tribut annuel que la France paye au Bengale fut la première décision de la maison Saint Frères.

Dès 1892, son agent à Calcutta, M Guyon, reçut mission d'aller se rendre compte sur place si les conditions climatériques et économiques de l'Annam-Tonkin pouvaient être comparées à celles du Bengale. Les résultats de cette enquête furent nettement favorables. La mort de M Guyon, peu après son retour à Calcutta, retarda jusqu'en 1894 l'exécution des projets conçus par MM. Saint Frères.

Entrepris en 1894 et 1895 – suspendus en 1896 — repris en 1900, les essais se poursuivent au Tonkin sur des bases nouvelles, tant au point de vue de la culture qu'à celui de la préparation des fibres, sous la direction de M. Duchemin, l'infatigable président de la Chambre d'Agriculture, qui n'épargne ni son temps ni sa peine, et montre dans la poursuite des résultats à atteindre une énergie que tous admirent.

Dans cet ordre d'idées, il semble, dès maintenant, possible d'affirmer que sous le rapport des méthodes de production, l'intervention de MM. Saint Frères, dans la culture du jute, produira des résultats non moins importants que ceux qu'ils ont fait réaliser à cette industrie en créant, en 1856, les appareils de tissage mécaniques de ces fibres.

Toutes les dépenses : voyages, études, graines, presses, indiens classeurs, primes, traitements des agents, etc., le tout représentant plusieurs centaines de mille francs, ont été supportées par MM. Saint Frères.

L'exposition et la maison Saint-Frères présentée ici avec un goût exquis, ainsi que nos lecteurs peuvent en juger comprenait : des graines, des tiges vertes et rouies, de la filasse et des balles pressées de jute, ainsi que des fibres d'abaca provenant de leur domaine de Phu-doan. Quelques échantillons des magnifiques produits obtenus dans leurs usines : tissus d'ameublement en lin et jute. — Bâches goudronnées et ordinaires, toiles à voile, toiles pour store et autres cordages, cordeaux, ficelles, etc.

Hors concours et présidant la classe des textiles à l'Exposition de 1900, la maison Saint Frères était naturellement hors concours à l'Exposition de Hanoi.

Nous avons donc vu MM. Saint Frères et Duchemin propageant chez nous la culture du jute, M. Remery s'adonnant plus spécialement à l'abacca ou chanvre de Manille, voici *MM. P. Favier et Cie*, de Villefranche, avec *M. Simonet*, notre concitoyen, développant de toutes leurs forces la ramie ou ortie de Chine dans les terres du Tonkin et de l'Annam.

Dès 1880, M. P. Favier publiait une brochure dans le but de vulgariser la ramie, montrant quelle importance ce textile pouvait et devait prendre dans la fabrication des tissus. Les faits commencent à justifier ses prévisions. La superbe collection des tissus de ramie que l'on put admirer et trouver plus beaux que les tissus de soie dans la section chinoise ont fortement impressionné les visiteurs.

L'obstacle longtemps invincible était la possibilité d'une bonne décortication. M. P. Favier a trouvé la décortiqueuse qui convient à la tige. Aussi a-t-il donné le branle.

Son établissement de Villefranche occupe 250 ouvriers et, depuis qu'il fonctionne, des établissements similaires ont été créés en Angleterre, en France, en Allemagne, en Autriche, en Suisse en Belgique.

Si la matière première était plus abondante, des usines apparaitraient un peu partout. Un ami m'écrivait récemment de France pour me demander de lui faire envoyer des quantités importantes de fibres. Je m'adressai aux planteurs. Impossible de satisfaire à la demande. Il n'y a pas de ramie en dehors des cultures qu'entretiennent les industriels eux-mêmes. Tous devront en arriver à ce mode d'approvisionnement.

MM. Favier et Cie l'ont si bien compris qu'en ce moment même, ils sollicitent en Cochinchine, dans la province de Baria, une concession de 3.000 hectares pour y cultiver le précieux textile.

La vitrine de MM. Favier et Cie nous montre les applications multiples de la ramie qui s'insinue dans la fabrication de la toile, du linge de table, des peluches, des étoffes pour ameublement, des dentelles, des guipures, coutils, cordages, couvertures, manchons d'incandescence, dans la broderie, la passementerie, les lacets, les rubans et jusque dans les billets de banque. Mélangée avec la laine, la ramie est utilisée dans les étoffes pour robes de dames, la draperie, la bonneterie, les courroies, etc. Nous avons foi en son avenir et saluons en M. P. Favier un précurseur.



Delmas graveur Bordeaux

Dans les Galeries Métropolitaines.

Fleury, Martel, Guerin & Cie



Delmas graveur Bordeaux

Dans les Galeries Métropolitaines.

Gustave Bernheim & Cie

Dans l'industrie des textiles qui nous préoccupe, *les Syndicats Normands de la Filature, du Tissage de coton et des indiennes* ont une des vitrines les plus importantes et les plus complètes. Les produits qui y sont exposés donnent aux indigènes une idée de la perfection que nos grandes manufactures françaises ont pu atteindre.

Chacune des maisons qui composent le Syndicat opère indépendamment des autres. Toutes ensemble, elles font travailler plus de vingt mille ouvriers.

Les indiennes surtout, avec leurs dessins éclatants et d'un fini délicat, nous ont paru frapper les Annamites tout particulièrement. Si la vente en était intelligemment poussée, nous croyons que les indiennes de Normandie pourraient enlever aux imprimés de Calcutta et de Bombay, ainsi qu'aux articles allemands, la place qu'ils ont prise en Indo-Chine.

C'est ce qu'ont compris *MM. Fleury, Martel et Guérin — Comptoir de l'industrie linière*, qui, depuis de longues années, recherchent le marché colonial sur lequel ils remportent de sérieux succès. La maison exposa déjà à Hanoi voici tantôt douze ans, nous disait un membre du jury et l'un des prédécesseurs, M. Magnier, obtint même à cette occasion la croix du Dragon d'Annam.

Aujourd'hui, MM. Fleury, Martel et Guérin présentent un très coquet échantillonnage de toiles de tout genre de leurs tissages et filatures de Cambrai, Abbeville, Frévent et Le Breil. On s'arrête chez eux. C'est un succès.

Nous devons en dire autant de *MM. Gustave Bernheim et Cie* qui triomphent avec les tissus de laine, de laine et coton, de laine, coton et soie avec impression sur chaîne. Ils offrent aux suffrages des visiteurs des tissus pour robes et manteaux spéciaux aux colonies. L'industrie picarde, violemment attaquée par la concurrence anglaise, menaçait de disparaître. MM. Bernheim et Cie furent à la tête de ceux qui menèrent le bon combat. A force de persévérance et d'énergie, ils firent triompher le goût français, grâce à la richesse de leurs tissus. Vitrine fort élégamment garnie.

Rivalisant avec les plus anciennes maisons des Vosges, de Normandie, de Saint-Quentin et d'Amiens, *les fils d'Alfred Motte* ont introduit à Roubaix leurs articles. Chez eux se filent les cotons qui s'y teignent aussi et s'y tissent.

Leurs draperies fantaisie pour pantalons et costumes complets imitent les lainages, les satins et les satinettes dites de Chine. Ici, nous voyons des tissus teints en pièces, certains mercerisés et organsinés, d'autres à impressions métalliques. Toutes ces étoffes, destinées aux pays chauds,

se vendent largement aux colonies, en Algérie, en Tunisie et dans l'Amérique du Sud.

La maison est une filiale des Etablissements Albert et Eugène Motte, qui occupent dans l'ensemble de leurs usines 6.800 ouvriers, auxquels ils distribuent chaque année sept millions et demi de salaires.

Une autre importante maison, de Roubaix, *Motte-Bossut fils*, joint à la filature et au tissage du coton la filature et le tissage de la laine, ainsi que la fabrication du velours d'Amiens.

Grand fournisseur de cretonnes aux ministères de la guerre, des colonies et de la marine, M. Motte-Bossut fils approvisionne le magasin central de Hanoi.

A côté de ces cretonnes, sont exposés des croisés bleu et écru pour paletots du ministère des colonies, des draps blancs sans couture de 2m 40 de large, des kakis et de la flanelle marine pour l'habillement des troupes coloniales, des croisés doubles, des croisés filtre et vingt autres spécimens d'usage colonial.

MM. Esnault-Pelterie, Barbet Massin et Cie, avec une conscience à laquelle il nous faut rendre hommage, n'exposent rien de spécialement préparé pour l'Exposition de Hanoi, mais leurs cartes courantes d'échantillonnage pour 1902. Là sont les toiles lisses, croisées, les satins trame et chaîne, les armures, les jacquards en différentes laizes et surtout les cotons mercerisés. Les Annamites admirent ces tissus de différentes couleurs, auxquels le mercerisé donne le brillant et les tons de la soie. Nul doute que ces produits ne réussissent dans le pays.

Très répandue aux colonies, la maison Esnault-Pelterie, Barbet-Massin et Cie s'est depuis plus de vingt ans attachée soit à créer des articles neufs, soit à produire en France ceux de l'étranger. Autrefois, l'industrie des tissus pour la reliure était l'apanage de l'Angleterre ; depuis 1889, nos compatriotes ont réussi à arracher ce monopole aux Anglais et à leur faire en ce genre une concurrence sérieuse. Ce sont des vaillants.

Les tissus d'ameublement s'étalent somptueux dans la galerie. MM. *Combé et Delaforge*, en envoyant des soies dans ces régions soyeuses d'Extrême-Orient, ont voulu montrer ce que l'on peut obtenir avec les matières premières qu'elles produisent. La collection exposée ne comprend pas moins de 1.800 articles et résume toutes les difficultés du tissage. Elle a exigé plus de cent montages différents. Les Japonais y prenaient un tout particulier intérêt. Nous les avons vus étudiant de très près un merveilleux lampas sur fond vert tramé de soie or de 3m 50 de haut sur 1m 95 de large et qui, sur tissage, disait une fiche, n'avait pas exigé moins

de 80.000 cartons. Ces lampas, ces damas de soie, ces brocatelles, ces velours de Gènes font le plus grand honneur à l'habileté des ouvriers de MM. Combé et Delaforge, dont l'usine, qui compte deux cents métiers montés en grande lisse et cent en petite, lance sur le marché des étoffes variant comme prix de sept à deux cents francs le mètre.

M. *Louis Blondet*, du faubourg Poissonnière, qui possède un tissage mécanique à Monveaux, n'a envoyé à Hanoi que quelques types de panneaux décoratifs à sujets. Sans espoir d'affaires, il voulut seulement, nous dit un de ses amis, faire preuve de bonne volonté vis-à-vis du Comité des exposants, dont il fait partie à titre de membre de la Commission de Contrôle. M. Blondet a eu tort, car ses tissus à suje's sont remarquables. Indépendamment des grands hôtels et cafés qui se multiplient en Extrême-Orient, les Chinois et les Annamites apprécient grandement ces scènes que nos artistes de tissage font vivre sour leurs yeux.

M. *Léon Chanée* en sait quelque chose, lui, dont nous retrouvions dans un de nos hôtels officiels le grand panneau de la *Chasse à courre*, genre tapisserie de Bruges. D'autres panneaux décoratifs, imitation des Gobelins, nous paraissent vraiment intéressants pour les colonies. M. Chanée répand le bon renom de l'industrie française par ses agences de Londres, de Bruxelles, d'Amsterdam, de Madrid, de Berlin, de Vienne, de Turin et d'Alger.

Le roi des décorateurs, *Jansen*, expose à côté d'eux. Certes, ce n'est qu'une vague réminiscence de ses riches salons de la rue Royale, que tous les Parisiens ont visités, l'un où trône l'art ancien, l'autre, en face, délicieux, séjour de l'art moderne, et desquels les mobiliers somptueux s'échappent pour orner les principaux hôtels particuliers de Londres, d'Amsterdam, d'Anvers, de Pétersbourg. M. Jansen est encore un de ceux qui font triompher à travers le monde ce goût exquis, resté l'apanage de notre art parisien.

C'est léger, léger, léger, léger, léger ! !

Du tulle ! De la dentelle ! De la plume ! Des fleurs !

Toutes choses mignonnettes, faites pour plaire comme la femme est faite pour être aimée

Articles d'exportation par excellence, le tulle et la dentelle, dans ce pays où, par les accablements de l'été, tout ce qui pèse est une souffrance.

M. *Bellan Léopold* est le maître du tulle, le maître incontesté ! Ses robes pailletées avec applications de mousseline simples, légères, sont douces à l'œil, ainsi qu'une joue de pucelle.

Pour la dentelle, quatre fabricants se disputent la palme et je veux les classer par ordre alphabétique, tant j'admire leurs trois vitrines et je reste indécis.

Ces robes et corsages brodés, cette robe mousseline avec application de tulipes, légères vraiment comme des mousses, et que nous offre M. *Jacques Banès* séduiraient les plus difficiles ; cette robe du soir de M. *Henri Béquet*, président de la Chambre syndicale des dentelles et des broderies, est un délicat poème, alors que cette capiteuse robe satin blanc à gerbes de roseaux brodés or séduisit à ce point une de nos plus élégantes mondaines que nous la lui vîmes porter au dernier bal de l'Exposition ; ces dentelles de style ancien, modèles créés pour les couturières et les lingères, par M. Léon Léré, feraient tomber en arrêt tous les amants du beau ; — quant à ces cols artistiques en guipure et dentelles, à cette robe en dentelle et tulle pailleté pour bal et soirée, ils montrent une constante recherche de la haute nouveauté. M. *Paul Marescot* a introduit dans les départements des Vosges et de la Haute-Saône la fabrication des guipures d'Irlande, jusqu'à ce jour exclusivement produites par l'Angleterre. Ses articles ont vente large aux colonies. Si j'étais riche, bien riche, je prendrais délicatement les merveilles des Marescot, des Banès, des Léré, des Bellan, pour les offrir à ma mie...

M. *Albert Lolliot* recueille les plumes et les duvets. Les indigènes s'arrêtent devant son exposition, la plus belle du genre, car ils y retrouvent des plumages connus. Voici des écharpes en marabout des Indes gris, un fichu Charlotte marabout blanc, un oiseau de paradis, un groupe d'oiseaux minutas, un oiseau manucod, un foliotocol, un éventail en autruche sur écaille jaspée, un autre nacre oriental, or et plumes d'autruches, une série de boas en plumes d'autruche rouge bordé noir, mauve et blanc, damier blanc et noir, vert bordé blanc, chèvrefeuille, turquoise et blanc, et vingt autres bibelots qui sont autant de bijoux.

La section du vêtement.

Ducher, président de la Chambre syndicale des Fournisseurs militaires de France depuis 1890 est toujours digne de sa réputation. Ses uniformes ont une légèreté, une souplesse, un fini qui les font reconnaître entre tous. La vitrine de Hanoi abrite l'uniforme du général prince Fushimi, du Japon ; dolman à brandebourgs et aiguillettes, broderies. Puis, ce sont des costumes de télégraphistes coloniaux, un uniforme de cavalier hongrois, d'un général de l'Empire, d'autres costumes de fantaisie, riches, très riches.

Les *Etablissements Haleinbourg et Akar réunis,* dans leurs usines de Paris, d'Issoudun, de Flines, confectionnent, pour hommes et jeunes gens, à des prix d'un bon marché invraisemblable, d'excellents vêtements, dont quelques modèles sont destinés aux colonies.

Les magasins de *la Samaritaine* — E. Cognacq – sont les mieux fournis des grandes maisons de nouveautés ! Des complets en flanelle de Chine et d'autres en toile kaki ont remporté ici en réel succès, que revendiquaient aussi les costumes, les corsages et les chapeaux pour dames. Lorsqu'on mit en vente les objets exposés, les amateurs se battirent littéralement pour entrer en possession des objets convoités. Certains peignoirs, certains corsages en soie à sept francs, excitaient les désirs des visiteuses. Chaque modèle eût certainement été vendu plus d'une centaine de fois. C'est de la vraie confection coloniale.

En face, les bustes et mannequins de *Stockman frères*, destinés à l'Ecole Professionnelle de Hanoi. D'une forme élégante, ces mannequins d'hommes sont aussi solides que les bustes de femme séduisants. On a dit, du reste, des Stockman que leurs bustes étaient le plus parfait modèle de la jolie femme. C'est à eux que M. Pavie fit confectionner les mannequins destinés au musée ethnographique et pour l'établissement desquels les Stockman n'avaient que des croquis et des épreuves photographiques. Les mannequins sont frappants de vérité.

MM. Blais Mousseron et L. Villeminot ont créé l'industrie du jersey dans leurs usines de Corbie et leurs ateliers parisiens. Ils n'ont pas de concurrent sérieux pour cet article et non plus que pour le tissu des Pyrénées. Les bénéfices sont distribués au personnel dans de larges proportions.

L'exposition de la *Collectivité des Bonnetiers de Troyes* soutient dignement la vieille réputation de la courageuse Compagnie. Parmi ses membres, citons M *Louis Bonbon fils*, qui implante à Troyes l'industrie de la bonneterie et dont les procédés et les machines ont souvent servi de guides à ceux qui suivirent son exemple. Créateur de la bonneterie coupée qui a pris, depuis, une grande importance, M. Bonbon fils tient une large place dans l'exposition collective. Tous ses articles, sans exception, sont de premier choix. De hautes récompenses ont déjà été obtenues à l'étranger par l'honorable industriel qui s'est vu médailler à Melbourne et Chicago.

Coquillot, le grand bottier parisien, fournisseur de l'Etat-Major, a envoyé des chaussures de luxe et des bottes d'équitation, dernier mot de l'élégance et des qualités solides.

Avant de quitter cette section, admirons les *Blanchisserie et Teinturerie de Thaon* (Vosges). Cette Société anonyme, considérable comme importance, a des clients dans la France entière. Elle fait, en tous cas, la teinture, le blanchiment et l'impression de tous les fabricants des Vosges.

En effet, le blanchiment, la teinture, l'impression et tous les genres d'apprêt et de finissage se font dans ses ateliers sur tous tissus de coton : unis, croisés, satins et façonnés de tout genre. Comme exposition, des tissus de coton blanchis, teints, imprimés et apprêtés qui représentent ce qu'il est possible de faire de plus parfait. Ils égalent et surpassent même les anciennes exportations de l'Angleterre et des autres nations étrangères dans nos colonies.

Très dans le mouvement, la *Blanchisserie et Teinturerie de Thaon* n'a pas hésité à immobiliser des capitaux considérables en créant des établissements nouveaux, spécialement destinés à la préparation des articles exportables. Elle voulait ainsi aider à la création de nouveaux débouchés pour l'industrie française et arracher notre marché à l'industrie étrangère. Les efforts de la Société furent sur plusieurs points couronnés de succès. La persévérance leur donnera bientôt la complète victoire.

Il y a de tout dans cette Exposition et je me plais à voir ce qui attire plus particulièrement les indigènes. Un groupe de congaïs échange des observations qui les font s'esclaffer devant une vitrine de... papier à cigarettes. Le *Bloc Persan* les attire non parce que Mme Vve J. Hatterer est, nous dit une pancarte, fournisseur brevetée de la maison impériale de Sa Majesté le Schah de Perse, mais à cause d'une série vraiment amusante de réclames illustrées. Une jolie femme allume sa cigarette à celle d'un coquet sous-officier de chasseurs à cheval et les congaïs s'amusent comme de petites folles. Elles discutent d'autre part l'infinie multitude des papiers gommés, non gommés, à bout doré, que sais-je encore, discussions de connaisseurs pour elles qui, toute la journée, font alterner la cigarette avec la chique de bétel.

Suivons-les. Devant les lits et fauteuils mécaniques de *A. Dupont*, de Paris, les langues vont leur train. Qu'il ferait bon s'allonger pour la sieste sur cette chaise longue articulée, se balancer dans ce lit suspendu au lieu de l'incommode hamac, s'asseoir dans ce fauteuil dont chaque pièce, grâce à un ressort habilement dissimulé, peut prendre une position que la fantaisie inspire. Ce serait le comble du confort dans la voluptueuse jouissance des longues rêveries. Quant à cette table médicale, un geste, un mot de la plus hardie et toute la bande, honteuse, de fuir en gourmandant la trop bavarde.

Chez *Delettrez*, le roi des parfumeurs, c'est bien autre chose. Les minutes se succèdent et nos perruches ne se lassent pas de jacasser Elles découvrent mainte forme de coffret, de sachet, de flacon jusque-là inconnue. Les seigneurs et maîtres de ces dames sauront évidemment ce qu'il en coûte de leur laisser visiter l'Exposition. Rien ne sera plus assez beau pour elles et l'ami Serra devra multiplier ses approvisionnements s'il veut satisfaire les désirs de ces petites coquettes. La vitrine de Delettrez est certainement la mieux réussie de toutes celles des parfumeurs parisiens et elles sont nombreuses. Tels sachets aux iris moussus, tels écrins à fleurs rouge et or sur satin blanc, tels coffrets modern style sont des bibelots exquis et, se dégageant de cet amoncellement de suavités, un parfum troublant, d'une infinie douceur, qui fait venir le sang plus vif à fleur de peau, alanguit les regards de nos belles.

Revoilà les images avec l'*Imprimerie Artistique de l'Est ou Phototypie d'art A. Bergeret et Cie*, qui expose une série de travaux dans le goût moderne absolument remarquables et des collections variées de cartes postales qui atteignent, semble-t-il, la perfection du genre. Nos gamines y retrouvent une foule de types d'Extrême-Orient qui les intéressent et les amusent. Pendant ce temps, nous lisons sur un tableau-notice que les ateliers de A. Bergeret et Cie, de Nancy, qui possèdent aussi une maison à Zurich, sont cotés comme les plus importants d'Europe pour le procédé phototypique, occupent 150 ouvriers, 27 grandes presses et une dizaine de machines-outils qui répandent par an sur le marché plus de 70 millions de cartes postales.

Les écailles sont aimées des Annamites. Aussi les produits de M. *G. Latouche Jeune* font-ils leur admiration. Ils valurent au chef de la maison, en 1900, une médaille d'or avec félicitations du jury. Une glace en écaille sculptée, d'une valeur de dix mille francs, est un bijou royal tout autant que ces deux peignes également sculptés et représentant chacun cent louis. Les déchets d'écailles sont utilisés pour la fabrication d'articles moins riches connus sous le nom d'écaille moulée.

Des garnitures de couteaux, des nécessaires de toilette, des modèles extrêmement variés de peignes et d'épingles à cheveux font écarquiller, autant que faire se peut, le yeux bridés des belles minettes.

Voici des plumes, des porte-plumes et des œillets métalliques de la *Manufacture Française* de G. Bac, dont les usines fument à Boulogne-sur-Mer et Vitry-sur-Seine. Des plumes de diverses couleurs forment d'originaux écussons : les unes dorées ou bronzées, d'autres blanches. Elles sont

mêlées à des porte-mines, des étuis, des bois de porte-plumes en bambou, en celluloïd, en métal — les fameuses encres Antoine, de *Henri Plisson et Cie*, qui battent en réalité les encres étrangères à renommée bruyante — le papier fabriqué avec de la fibre de maïs cannelée par *Henri Chauvin*, de la *Papeterie de Paillard* à Poncé (Sarthe) — une très ancienne et très sérieuse maison, fondée en 1763 par Elie Savatier ; spécialité du papier à la Salamandre — des épées du premier fabricant de France, le Parisien *L. Lacroisé* : épées d'officiers de toutes armes, épées de combat, lattes, etc., des coupe-papiers du modèle exact, bien que réduit du sabre de cavalerie, ne sont pas en assez grand nombre. Tous seraient enlevés comme les brioches fraîches de la Pâtisserie de la Lune

Un magasin de jouets d'enfants, celui de *J. du Serre*, de la rue des Haudriettes. Avec beaucoup de mes contemporains, je supposais que l'Allemagne et le Japon détenaient presque sans conteste le marché des bazars. Je m'endurcissais dans une erreur profonde. Les ateliers de M. du Serre fournissent les grands bazars parisiens et, plus de leurs exportations vers Singapour et l'Extrême-Orient, dépassent chaque année cinq millions de francs. Le fabricant parisien est arrivé à pouvoir livrer des articles très soignés à des prix fabuleux de bon marché ; voici une panoplie de turco avec sac garni, chéchia, fusil, guêtres, baïonnette, ceinturon, cartouchière, etc., le tout pour un gamin d'une douzaine d'années et ne valant que dix francs ; vingt un autre uniforme avec casque et cuirasse ; une poupée bavarde avec robe de soie brodée, une panoplie de général en chef., etc., etc. Mes congaïs annamites s'attardent et s'amuseraient bellement si la vitrine pouvait leur être ouverte.

Devant la voisine, même station. *M. E. Carrière*, du boulevard Richard Lenoir, a conquis le marché étranger avec sa miroiterie. Les miroirs à cadres estampés, c'est-à-dire repoussés au balancier peuvent se vendre de 8 francs 50 à 12 francs la grosse et ils sont tout à fait établis dans le goût des Chinois. Les produits de l'industrie allemande ne sont pas comparables comme fini et comme élégance à ceux dont M. Carrière fait les dessins lui-même. C'est clinquant, étincelant ; cela « a de l'œil » et se trouve en même temps fini comme il convient.

Les articles de réclame pour grands magasins : éphémérides avec baromètre, les chromos encadrés, et autres bibelots sont aussi, parmi les spécialités de la maison Fort, intéressants au point de vue du développement de notre industrie nationale.

Voici encore la vitrine de la tant célèbre orfèvrerie *Christofle*, pratique comme aucune autre au monde en Extrême-Orient, où elle jouit au reste d'une réputation bien méritée. Très riche, cette grande vitrine renferme des surtouts, des candélabres, des garnitures de cheminées d'un dessin exquis et d'un art très pur.

Près de là les pianos de *Staub*, spécialement construits pour les colonies et les meilleurs que nous connaissions pour ces climats — les articles en caoutchouc de *Fayaud* — les ustensiles de campement de la maison *Henry* que tous ceux prêts à partir pour les colonies devraient aller visiter avant de quitter la France — les glacières pratiques au premier chef de *Bordier et Navet* — les instruments chirurgicaux de *Vaast*, aux bons offices duquel espérons ne pas devoir recourir — et les pharmacies coloniales fort bien comprises de *Rousin*. — L'alcool de menthe *Clouet* a garni une coquette vitrine. Très soigneusement préparé, ce cordial est préféré par beaucoup de médecins nos amis à d'autres marques connues.

Avec la maison J. Delmas, de Bordeaux, à qui nous avons confié l'illustration de cet ouvrage, la grande imprimerie nancéeenne mène très certainement le train du peloton des imprimeurs du monde entier qui se sont fait une spécialité de la carte postale illustrée dont l'usage s'est partout répandu. Tous deux, après leurs succès à Paris, en 1900, ont obtenu à Hanoï un grand prix.

Décidément, les petites congaïs que nous filons avec persévérance cherchent à s'instruire. Parmi les nombreux volumes illustrés que la *Librairie Larousse* présente au public, deux attirent particulièrement les regards des visiteurs de notre Exposition. *Les Colonies Françaises* que possèdent déjà tous ceux qui prennent intérêt aux choses coloniales. Véritable encyclopédie, ce recueil très complet devrait être consulté par qui veut parler des colonies françaises ou écrire à leur sujet. Nous verrions ainsi beaucoup moins de notions fausses répandues dans le public. Parmi beaucoup d'autres, les noms d'Henri Lorin, Baudrillart, de Milloué, Cordier, Demorgny sont un garant de la valeur du texte. Quant aux gravures, irréprochables d'exécution, elles n'ont point la banalité ordinaire des illustrations de ce genre.

Nous ignorions *l'Atlas Colonial Illustré*, l'une des dernières nouveautés de la librairie Larousse. Il vient bien à son heure et contribuera pour une large part à vulgariser ce que doit savoir tout Français sur nos diverses

dépendances, à en évoquer en une profusion de photographies prises sur le vif, la physionomie réelle et pittoresque, ainsi qu'à fixer par des cartes très nettes les idées du lecteur.

Une carte d'ensemble des colonies françaises, puis une carte en couleur hors texte pour chaque possession importante et un très grand nombre de cartes noires remarquablement précises et faciles à lire. Des renseignements sur la nature du sol, le climat, la population, la production, la situation économique, l'histoire et même l'administration de la colonie. Huit cents photographies de paysages et cités, de costumes et types humains, d'animaux, de scènes de mœurs avec les portraits de ceux qui, soldats ou administrateurs, ont fait la « plus grande France ».

Depuis le fameux dictionnaire dont la nouvelle édition illustrée en sept volumes a déjà été répandue à 147.000 exemplaires, nous dit une notice, la réputation de la maison Larousse n'était plus à faire dans le monde. Par le développement que MM Hollier Larousse, Claude Augé et leurs collaborateurs ont donné à la vulgarisation des questions coloniales, ils avaient droit à l'expression spéciale de notre gratitude.

Nous ne sortirons pas de la section. Les visiteuses sont en arrêt devant la vitrine de la *Fonderie Deberny et Cie*. Approchons-nous. Toute une série d'impressions en caractères quoc-ngu détaille des sentences que chacune répète et commente. Voici d'autres caractères Khmèr Chrieng et Khmèr Mul adoptés par l'Imprimerie Officielle du Protectorat du Cambodge. Deberny triomphe dans cet art de la fabrication des caractères extrême-orientaux. Il fut, croyons-nous, le premier à les répandre et il est resté le maître.

C'est grâce aux fontes Deberny que la maison F.-H. Schneider, son représentant au Tonkin, a vulgarisé les belles éditions annamites, quoc-ngu, chinoises et sanscrites. Notons en passant une observation originale. La fonderie Deberny voit fonctionner chez elle depuis 1848 une caisse d'atelier qui sert de base à la participation du travail aux bénéfices... et aux pertes. Le cas s'est présenté une fois, dit la pancarte, au cours des cinquante-cinq exercices écoulés depuis sa fondation. C'était en 1852. Depuis cette époque lointaine, la colonne des bénéfices et des participations actives n'a fait que s'accroître à la grande joie de tous.

Un groupe d'hommes graves discute autour d'une vitrine circulaire, où des fioles et des boites de toute forme laissent voir des huiles et des graisses variées. *G. Borrel et fils*, nous dit l'enseigne, usines à Bagnolet

près Paris, succursale à Roubaix. Le jury de la section discute en ce moment les produits et les titres de l'exposant. C'est la plus importante maison de France pour les colles, les graisses et les huiles, dit un des jurés, et l'une des plus anciennes, car elle date de 1840. Colles de nerfs, gélatines, collettes : 6.500.000 kilogs par an, Messieurs ! Que de colles ! Que de colles ! Graisses pour la savonnerie, huiles industrielles, huiles de pieds de bœuf et de mouton. Huiles minérales La maison G. Borrel et fils est concessionnaire de tous les abattoirs de la Ville de Paris, des principales villes de France et de l'étranger. 3 grands prix ; 15 médailles d'or et d'argent. Evidemment, Hanoï ne peut offrir qu'un quatrième grand prix à ce digne représentant de la grande industrie française.

Nos gamines annamites n'ont pas compris grand chose à ces questions de colles et de gélatines. Elles se jettent sur une vitrine où s'étalent d'innombrables modèles de couteaux. La maison *Thinet* en expose de solides et de délicats : manches en nacre, en corne, en ivoire, en ébène ; garnitures en argent ciselé ; lames droites évidées, incurvées. Il est des couteaux soignés comme de petits objets d'art. Une des congaïs sort de la boite incrustée qu'elle tient sous le bras un très beau couteau à bétel, afin de le comparer aux truelles et aux pelles à glace exposées par Thinet. Une grimace significative. Le couteau annamite est trouvé tout à fait inférieur. Signalons cet élément d'exportation au fabricant parisien. Un riche modèle à la mode du pays pourrait avoir grand succès dans toute la péninsule indo-chinoise.

B. Sirven, de Toulouse, triomphe avec ses calendriers en chromolithographie, ses calendriers de poche très pratiques, ses menus élégants

Le jury s'est arrêté cette fois devant l'exposition de carreaux céramiques de *Léon de Smet et Cie*, de Canteleu-la-Lille, intéressante au plus haut point pour nos coloniaux d'Indo-Chine, au moment où les hôpitaux comme ceux de Saigon sont reconnus absolument défectueux au point de vue hygiénique. MM. de Smet et Cie exposent des modèles de revêtements, de gorges-pieds, de poteaux et de pièces diverses exécutés par eux suivant les plans et indications des docteurs et de M. Florentin Martin, architecte de l'Institut Pasteur de Paris. Les principaux hôpitaux de France, les maternités, le nouvel hôpital Pasteur et le nouvel Institut biologique Pasteur leur ont fait exécuter tous leurs travaux de carrelage,

de revêtements, de céramiques, de mosaïque artistique de grès, industrie créée en France par cette maison. Une collection de médailles d'or et de diplômes d'honneur récoltés dans tous les pays du monde, à Liverpool, à Delft, la patrie des céramistes, à Amsterdam à Anvers, à Melbourne, Adelaïde et Calcutta disent assez le succès de la maison de Smet, que nous pouvons considérer comme un triomphe de l'industrie française en apprenant que nos compatriotes viennent d'être chargés de l'installation d'un hôpital en Amérique. Bravo ! (1)

Nous nous sommes attardé. Nos petites compagnes ont fui les carreaux céramiques. C'est un gros chagrin, mais il ne saurait nous faire oublier nos devoirs de chroniqueur, alors surtout que nous entrons dans la travée de la photographie. Grave question pour tout colonial, pour tout écrivain d'aujourd'hui. Quel appareil emporter.

A notre avis après une longue expérience, nous mettons deux maisons hors de pair.

Depuis dix ans, nous utilisons le *Vérascope Richard.* Notre appareil, promené sous toutes les latitudes pendant ses sept années de colonie, a pris un bain d'une heure dans un rapide du Mékong. Il n'est point rentré en France et plusieurs photogravures du présent ouvrage proviennent de ses objectifs Zeiss. Voilà qui me dispense de plus longs arguments. Plus de 3.000 positifs sur verre, obtenus avec des plaques *Guilleminot,* nous permettent de refaire de temps à autre nos voyages et de retrouver les sensations vécues autrefois.

MM. *Demaria Frères* ont, de leur côté, apporté tous leurs soins à la fabrication d'un matériel colonial où nous devons remarquer la jumelle « Capsa » stéréoscopique, à décentrement et à transformation panoramique automatique — le « Cabb », appareil à main pliant, 9×12, avec châssis qui se chargent en plein jour, tout en teck vissé et en cuivre oxydé — et surtout le détective « Marquise », supérieur suivant nous à tous les détectives. Tout en bois de teck poli et verni avec ses parties assemblées et consolidées sans collage avec des vis en cuivre, la « Marquise » se chargeant en plein jour, est un appareil 9×12 de tout premier ordre pour les climats tropicaux.

MM. Demaria frères exposent aussi de très nombreux accessoires : chambres et pieds spéciaux pour les colonies appareils d'agrandissements, lanternes à projection, etc., etc.

(1) L'exposition de Smet et Cie a été offerte au Musée Commercial de Hanoï.



Delmas graveur Bordeaux

Dans les Galeries Métropolitaines.

VILMORIN-ANDRIEUX — MAGGI

Voici la vitrine de *R. Guilleminot, Bœspflug et Cie* dont nous parlions tout à l'heure. Leurs plaques ont des fanatiques dont nous sommes. Les opalines inventées par M Guilleminot donnent, en positif, des reliefs merveilleux.

Un dôme supporté par d'élégantes colonnettes. Sous le dôme, des flacons garnis d'étiquettes à fond jaune Près du tout, un jeune Annamite, au turban correctement plissé, sérieux comme une grue antigone ou un membre de la Haute-Cour Nous sommes en face de l'*Exposition Maggi* et nous lui devons un témoignage de reconnaissance, ainsi qu'à son représentant au Tonkin, la maison *Debeaux Frères*, qui ne manque jamais, dans nos approvisionnements de broussailleux, de joindre à ses conserves, les premières de France et de l'étranger, ces petits flacons, ces petites boites si pratiques pour le voyageur, avec lesquels notre *bep* (1) annamite confectionnait en quelques minutes un réconfortant potage sous les ombrages touffus des grandes forêts laotiennes.

Signalons en passant la très complète exposition de la maison Debeaux Frères, que nous avions omise dans notre visite aux galeries tonkinoises et bien involontairement, car MM. Honoré et Alfred Debeaux, fondateurs de cette Société au capital de 600.000 francs, propriétaires de l'Hôtel du Commerce à Haiphong, où tout le Tonkin a passé, passe ou passera; les frères Debeaux comptent bien parmi les plus sympathiques et les plus courageux de nos colons. Ils font construire en ce moment au centre de Hanoi un vaste immeuble avec galeries destinées aux articles « nouveautés pour dames » genre Louvre et Bon Marché. Leurs maisons d'achats à Marseille et Paris leur permettent d'alimenter sans peine ce qu'ils ont bien appelé leurs Magasins Généraux d'Haiphong et de Hanoi.

Nous parlions de forêt et comme fond de tableau, nous voyons la très belle exposition de *MM. Vilmorin-Andrieux*, avec ses graines d'arbres et de plantes économiques spécialement recommandées pour les colonies: caféiers de Libéria, de Java, de Guatemala, Bourbon et autres lieux, cacaoyers, canelliers de Ceylan, caoutchoucs de Ceara, du Para, lianes landolphias, abacas, cocas, kolas, poivriers, arbres à thé d'Annam, vanille, que sais-je encore ? Tout est installé dans de superbes panneaux en bois de teck qui garnissent une muraille de la section; chaque lot retenu par un verre convexe cerclé de cuivre donne un aspect original à cette exposition. Avec des graines potagères, fourragères et industrielles pour

(1) Cuisinier.

les colonies à climat chaud, MM. Vilmorin-Andrieux et Cie offrent une série de notices qui renferment d'utiles et pratiques renseignements pour toutes ces cultures. Les coloniaux leur doivent un témoignage de reconnaissance. L'ensemble prendra place dans notre Musée Commercial.

Une bienfaitrice de l'humanité ! La *Société du Traitement des Quinquinas* Pelletier, Delondre et Levaillant, propriétaires de l'antique et fameuse marque du sulfate de quinine des 3 cachets.

C'est en 1828 que M. Armet de Lisle père fonda l'usine de Nogent-sur-Marne et, quelques années plus tard, y réunit les trois fabriques de MM. Pelletier, Delondre et Levaillant, d'où l'origine du sulfate de 3 cachets. Peu à peu, l'usine s'agrandit pour arriver avec la Société nouvelle, fondée en 1882, à occuper plus de cent ouvriers experts dans ses ateliers de broyage des écorces, d'extraction et de cristallisation et de purification des sels de quinine. L'usine, dit la notice, occupe une superficie de 20.000 mètres carrés.

Dans la vitrine, on peut suivre la production du quinquina dans toutes ses phases jusqu'au produit pur : la quinine. Là sont, en effet, de belles écorces de quinquinas, des coupes transversales d'arbres qui permettent de se rendre compte du développement de l'arbre de six en six mois. Des écorces moussues ; des réductions des séchoirs de Java où sont placées les écorces fraîches enlevées de l'arbre au moyen de couperets spéciaux qui sont sous nos yeux. Enfin, les diverses préparations que suivent les écorces jusqu'à la quinine pure, préparée avec ce soin méticuleux qui donne toute confiance au broussailleux suant la fièvre et lui rend l'énergie avec la santé.

L'alimentation !

Des sucres raffinés en pains, en grains, concassés, granulés, pilés, en poudre, en morceaux, que serrent des boîtes de carton, de zinc, de fer-blanc, des bâtardes ou cassonnades blanches et blondes, des mélasses brutes ou raffinées, de quoi donner mal au cœur à tous les éléves de nos écoles hanoïennes !

La Société nouvelle des Raffineries de sucre de Saint-Louis à Marseille, qui fait cet envoi, s'est donnée la peine de préparer pour l'Exposition de Hanoi une très élégante brochure qui fait les délices de nos Annamites. Un lion du plus bel or, marque de la maison, dresse fièrement sa tête chevelue au milieu d'une chaîne de pains de sucre éblouissants de blancheur. Nous y lisons que cet important établissement, qui remporta der-

nièrement à Paris deux grands prix pour l'exportation et la consommation, avait sa place bien marquée, car il fournit à lui seul près de la moitié des quantités totales de sucre raffiné que la France expédie au dehors.

Le Maroc et le Golfe Persique sont plus spécialement son domaine avec notre Tonkin, où le lion marseillais est très en honneur, car la pureté des sucres qu'il abrite, leur blancheur, leur parfaite siccité, leur permet de voyager sous les climats les plus chauds. Il voyage aussi non seulement à travers l'Algérie, la Corse, la Tunisie, la Syrie, la Turquie, le Caucase, mais encore sur la côte occidentale d'Afrique, à Madagascar, dans les Indes et jusqu'en Australie. C'est donc une industrie nationale qu'il nous appartenait de signaler, puisqu'elle fait honneur au bon renom de notre patrie.

Bouton et Cie. — La Truffe, Société en commandite, qui siége à Périgueux, naturellement. Nous sommes en présence d'une « éprouvette gastronomique », ainsi que parlait Brillat-Savarin, c'est-à-dire un de ces mets au seul aspect desquels toutes nos papilles dégustatives entrent en titillation. C'est qu'il est ici des truffes, de vraies truffes, monstrueuses, qui pèsent jusqu'à 530 grammes, et des pâtés et notamment des foies gras auxquels le précieux tubercule communique son exquis fumet. Nul n'égale les Bouton pour la truffe ; chacun sait cela au Périgord, car c'est l'aïeul Edouard Bouton qui fut l'un des premiers exploiteurs de la truffe commerciale et parmi ceux qui se livrèrent aux premiers essais pour la conservation des produits alimentaires. La voie tracée, nombreux vinrent s'y engager, mais Bouton et la Truffe ont tenu à honneur de conserver leur vieille et solide réputation. Des croquis nous donnent une idée des vastes ateliers de brossage et pelage des truffes, des machines inventées par un des propriétaires de la maison, des ateliers de bouillerie, de ferblanterie et autres. Hors concours, cela va sans dire.

MM. Godard et Cie, représentants de la Truffe, nous ont permis, au cours de nos nombreux banquets d'Exposition, de déguster les excellents produits de l'industrie périgourdine.

Fromage ! Poésie !

Le refrain du bon chansonnier Meusy nous revenait à la mémoire, tandis que nous examinions les boîtes et les notices de la *Société des Caves et des Producteurs Réunis* de Roquefort. Nous nous reportions par la pensée à ce coin pittoresque de l'Aveyron, où nous visitâmes jadis, en plein éboulement du rocher calcaire qui les protége, les caves naturelles traversées par des courants continus d'air frais et humide.

Cent cinquante mille litres de lait pur de brebis traité chaque jour par les Caves et Producteurs Réunis pour arriver à lancer à travers le monde, chaque année, le chiffre colossal de cinq millions de kilogrammes de fromage.

« Un dessert sans fromage de Roquefort est une belle à qui il manque un œil », disait notre maître Brillat-Savarin.

Grâce aux soins particuliers pris par les grands Producteurs pour l'envoi aux colonies, nous sommes assurés de trouver ici sous leur marque la finesse de pâte et la richesse de goût qui font du roquefort le Roi des Fromages.

Combien semblent exquis les vins avec une tranche de roquefort parfumé !

Il me semble entendre les *A. de Luze et fils* protester de toute leur énergie. Le bouquet de leurs vins se suffit à lui-même. Et ils ont raison. Lorsqu'aux jours de fête, les Gruaud-Larose, les Château-Rauzan, les Léoville-Poyferré portant la bonne étiquette sortaient de la cave paternelle, nous étions pris d'un religieux respect.

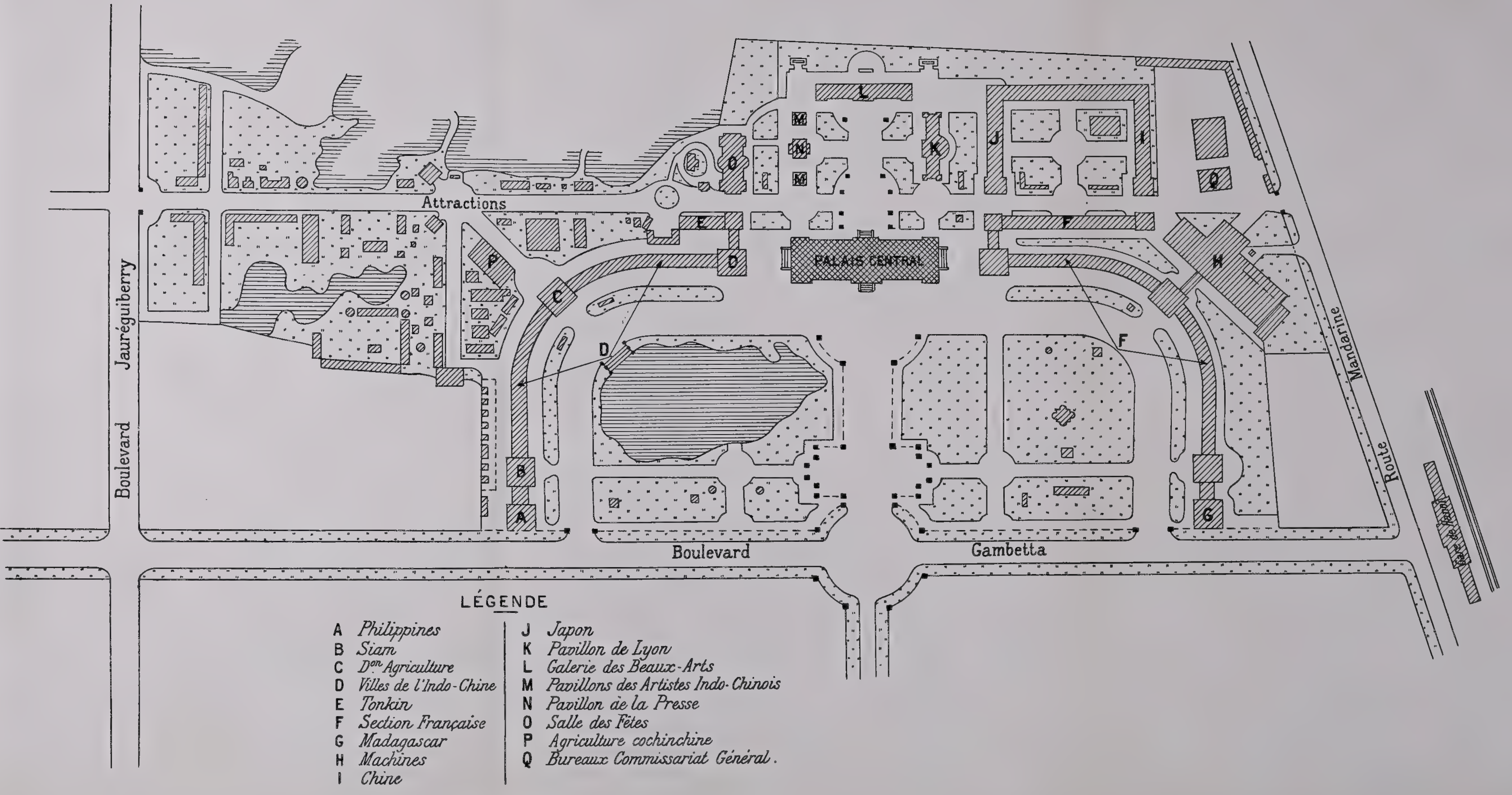
Ayez toujours confiance en la maison de Luze, nous disait notre père ; elle n'a jamais trompé et connaît le goût de ses clients, comme un maître de chapelle le timbre de ses enfants de chœur.

A merveille, ses vins supportent le climat d'Indo-Chine. Tous ont pu s'en convaincre l'autre jour au banquet du jury servi par l'Hôtel Métropole : un certain Saint-Julien 1895 que les connaisseurs dégustèrent avec une voluptueuse onction.

Birot, le lendemain, qui nous avait préparé par un verre de cordial au vin de Portugal de *Legouey et Delbergue,* nous faisait lentement descendre les délicats mélanges de ses préparations savantes par l'absorption du cherry-brandy, de la liqueur de cerises Montmorency, du curaçao triple sec, de la trappistine et de l'eau-de-vie de marc, côteau des Vergelesses dont la même excellente firme a fait ses spécialités, quelques fruits à l'eau-de-vie des mêmes distillateurs : cerises, mirabelles, prunes, verjus faisaient les délices des plus difficiles en attendant le fameux Punch Grassot, dont Legouey et Delbergue monopolisent la recette.

Les amis des doux breuvages sirotaient à petites lampées un *Cassis Rouvière*, non comparable avec tous les autres cassis, quels qu'ils soient.

Les rudes, et ils sont nombreux, avaient commencé les hostilités par un verre d'absinthe supérieure oxygénée *Premier Fils*, *Charles Henri et Cie*, dont les alcools extra-fins, traités à Romans par l'oxygène et l'ozone, se combinent avec les plantes et les fleurs aromatiques des Alpes. Trois millions de litres par an, nous dit la notice !



Plan de l'Exposition.

Et maintenant, après nos longues et fatigantes excursions à travers les galeries et palais, faisons sauter le bouchon du vin joyeux qui réconforte.

Deux vieilles marques nous sont envoyées par de fins gourmets : l'une de 1825, comme date de fondation et jamais sortie de la famille française des *Alloënd-Bessaud ;* ici, le champagne est de la marque Bessaud ; l'autre, *Duminy et Cie*, bien française elle aussi et créée en 1811 par M. Taverne Richard, grand propriétaire de vignobles à Ay, en plein pays champenois, et grand-père d'Anatole Duminy, le chef actuel de la firme.

Regardons pétiller ce vin français par excellence, ce champagne dont les belle filles aux joues empourprées ont cueilli les raisins pendant les jours gais entre tous des vendanges, ce vin qui chasse la tristesse ; joignons dans un même toast cette Indo-Chine qui enlace peu à peu de son charme ceux qui savent la comprendre et cette patrie lointaine que nous aimons de toute notre âme.

Vive l'Indo-Chine française !

Vive la France !





Médaille commémorative de l'Exposition.

Les photogravures
de cet ouvrage proviennent de clichés
obligeamment communiqués par
MM. **ANTONIO**, de Bangkok, **OBSCUR**, lieutenant **ORLIAC**, **MOREAU**
ou proviennent d'épreuves prises par l'auteur.

TABLE DES MATIÈRES



TABLE DES GRAVURES

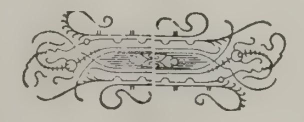


TABLE DES NOMS

